00100866

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016

L'ILE DE FEU

PAR

ALEXANDRE DUMAS

100866
I

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 1
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

Gov
Fr 845-6
Dum/ilc
100866

00100866

2179

L'ILE DE FEU

Dans un ravissant collier d'îles sur la mer embaumée de trop puissants parfums, l'amour et la mort ont leur combat brûlant. Java y fume au ciel de ses cimes ombrasées, la mortelle, la féconde, la divine Java! (MICHELET.)

I

L'OURAGAN

Un soir de novembre 1847, un de ces ouragans terribles qui sont particuliers aux mers de l'Inde, et qui désolent d'ordinaire l'île de Java au retour des moussons, s'abattit sur la ville de Batavia.

Le vent, qui pendant la journée n'avait été que vif, commença vers six heures du soir à souffler par rafales. La mer grossit et vint se briser en mugissant contre la jetée qui forme le port.

C'était une coalition de tous les éléments pour la destruction de l'homme et de ses œuvres.

La mer semblait vouloir envahir la ville.

Le spectacle de la rade surtout était effrayant; dans ces sortes de cataclysmes, la palme de l'épouvante appartient toujours à la mer.

En effet, des lames furieuses, hautes comme des maisons, déferlaient en mugissant sur la plage. Les nappes d'eau, qui passaient par-dessus la jetée comme par-dessus un banc de récifs, arrivaient jusqu'aux navires, les soulevaient à la hauteur des toits des maisons, et les entre-choquaient, les broyaient les uns contre les autres avec un bruit affreux.

La pluie tombait par torrents.

Il était neuf heures du soir.

C'était l'heure où la population de Batavia a regagné la ville haute.

Batavia se compose de deux villes superposées : l'une où l'on habite, où l'on vit; l'autre où l'on commerce; plus une troisième, dont nous ne parlons ici que pour mémoire, et que l'on appelle le *Campong* des Chinois.

La ville basse, située devant le port, au milieu des marécages entourés d'une forêt de palétuviers, qui souvent baignent leurs racines dans la mer et qui, là où ils s'en écartent, laissent à peine entre eux et l'Océan une bande de terre qui ressemble à nos chemins de halage, la ville basse, disons-nous, devient tellement insalubre lorsque avec le soir les vapeurs délétères et les miasmes putrides se dégagent de ce sol entièrement formé de matières végétales et animales en décomposition, que personne ne se hasarde à y passer la nuit.

Aussi, entre six et sept heures, au moment où la nuit tombe du ciel avec cette rapidité particulière aux climats tropicaux, tous les habitants désertent-ils les factoreries, les comptoirs, les magasins, où, pendant la journée, ils sont venus faire leurs affaires.

Le gouvernement, le théâtre, les établissements publics, les maisons des Européens sont construits sur la montagne qui domine la rade, et à l'abri, par la hauteur à laquelle ils sont placés, des exhalaisons pestilentielles qui viennent de la côte.

La ville chinoise et malaise est placée sur le revers de cette montagne.

La tourmente était si terrible, que, malgré les dangers que couraient les magasins, que l'on s'attendait à trouver le lendemain matin complétement détruits, comme cela était déjà arrivé en 1806, personne n'osait se hasarder à quitter sa demeure.

Seul, malgré la pluie, malgré le vent, malgré les éclats de la foudre, un homme descendait la pente rapide qui conduit de la ville haute à la ville basse.

Cet homme semblait indifférent à la scène de désolation qui se passait autour de lui.

L'eau ruisselait de ses vêtements, les branches d'arbre venaient lui fouetter le visage, des fragments de toiture s'abattaient autour de lui, menaçant de l'écraser dans leur chute, sans qu'il parût se préoccuper d'autre chose que de reconnaître son chemin à la lueur des éclairs qui reliaient le ciel à la terre par de gigantesques serpents de feu, et de se cramponner sur la route, à chaque

pas qu'il faisait, pour ne pas être renversé ou emporté par la tempête.

Il descendit ainsi jusqu'à la rade, laissa la jetée à sa gauche, et, tournant à droite, il suivit le quai dans toute sa longueur.

A chaque instant, la mer le couvrait d'écume.

Arrivé à l'extrémité du quai, il s'arrêta un instant.

Il attendait un éclair.

Le ciel s'ouvrit et, versant par cette ouverture une cascade de flammes, lui permit de reconnaître une étroite chaussée perdue entre des flaques d'eau saumâtre.

Il s'engagea sur cette chaussée, marcha cinq minutes encore, et finit par s'arrêter devant une case en bambous, plus élevée que les magasins de la ville basse, et dont les abords étaient encombrés de ballots et de colis de toute grandeur, abrités par ces énormes toiles goudronnées que l'on appelle des prélarts.

L'homme heurta à la porte.

On ne lui répondit pas.

Il essaya de forcer cette porte, mais elle résista.

Cette résistance sembla le surprendre, car, dans les villes de l'archipel indien, la plupart des habitations n'ont de porte que pour la forme.

Il ramassa un morceau de bois que l'ouragan avait transporté jusque-là, débris de quelque toit arraché à ses chevrons, et, s'en servant comme d'un marteau, il frappa contre cette porte indocile des coups si retentissants, qu'ils dominèrent le bruit de la tempête.

Une faible lueur filtra à travers les insterstices des bambous du premier étage, et une voix de femme demanda en hollandais :

— *Wie gaat daar?* (Qui va là ?)

— Ouvrez, répondit l'inconnu ; ouvrez vite.

— Qui êtes-vous et que demandez-vous?

— Ouvrez d'abord ; vous devez voir et entendre quel effroyable temps il fait : ce n'est pas un temps à parlementer à une porte.

— Je ne puis ouvrir avant de savoir ce que vous cherchez et ce que vous voulez, et ce n'est point justement par une pareille tempête et pendant une nuit si terrible que l'on court les rues avec de bonnes intentions.

— Mes intentions sont cependant les plus innocentes et les plus saintes, répliqua l'inconnu. Ma femme est malade et abandonnée par tous les médecins de Batavia, par tous les chirurgiens de navire en relâche, et je viens demander une consultation au docteur Basilius, dont tout le monde vante la science.

— Si c'est pour cela que vous venez, attendez un instant.

Puis la femme qui avait répondu secoua les barres de bois et les tringles de fer qui prouvaient que la porte était barricadée avec un soin tout particulier, entr'ouvrit cette porte, et, par l'entre-bâillement, allongea la lanterne de corne transparente et peinte qu'elle tenait à la main, de façon à en faire tomber la lumière sur le visage de l'inconnu.

A la lueur de cette lanterne, elle put voir qu'elle avait

affaire à un homme de vingt-cinq ans environ, aux traits réguliers, à la physionomie douce et intéressante. Malgré son origine néerlandaise, de longs cheveux noirs encadraient son visage et en faisaient ressortir le teint mat et blanc. Ses grands yeux, d'un bleu foncé comme le saphir, quoique rougis par les veilles et par les larmes, étaient remplis d'expression. Il était vêtu à l'européenne, de vêtements propres, mais annonçant un long service ; malgré le temps, il n'avait ni cape ni manteau. Mais l'exiguïté même de sa toilette faisait encore ressortir l'élégance de sa taille et de sa tournure.

La vue d'un si beau jeune homme, dans lequel elle trouvait en outre un compatriote, devait naturellement rassurer notre Hollandaise, jeune et belle Frisonne âgée de dix-huit ans à peine, et qui avait conservé aux îles de la Sonde son costume national, son casque d'argent doré, et son jupon aux couleurs éclatantes.

Elle abaissa sa lanterne pour montrer à l'étranger qu'il avait un pas à monter, et lui dit en l'éclairant :

— Allons, entrez et fermez la porte, car la pluie vous poursuit jusque dans la maison.

Le jeune homme obéit.

Pendant qu'il fermait la porte de la rue, la jeune Frisonne ouvrait celle d'une chambre où elle introduisit l'étranger.

C'était une petite pièce octogone, toute tapissée de nattes aux dessins fantastiques, pièce que l'on eût appelée le parloir dans les Provinces-Unies, et qui, à Java, sans avoir de nom particulier, devait servir à plusieurs

usages ; sur la table de laque qui en occupait le milieu, on voyait une bouteille d'arack et des verres à moitié vides, des registres ouverts et tout chargés d'écriture, et enfin, sur cette même table et dans tous les coins de l'appartement, sur tous les meubles, des ballots éventrés, qui laissaient échapper de leurs flancs des pièces de soierie à moitié dépliées, des châles de crêpe et des caisses ouvertes, au fond desquelles on apercevait des masses brunâtres d'opium dont l'odeur âcre prenait à la gorge, des ivoires travaillés avec une patience surhumaine et un goût exquis, des porcelaines précieuses et des boîtes de thé, desquelles s'échappait un parfum qui s'évapore pendant le long voyage que fait la feuille savoureuse pour gagner la France ou l'Angleterre.

La jeune fille jeta à terre un de ces ballots et présenta une chaise de bambous à l'étranger, non sans faire une moue de mauvaise humeur en s'apercevant que celui-ci avait couvert de la boue de ses souliers et de l'eau qui découlait de ses vêtements la natte éblouissante de blancheur qui couvrait le sol.

Le jeune homme s'assit, mais tout en regardant autour de lui, comme pour voir s'il ne découvrirait pas dans quelque coin celui qu'il venait chercher.

— Vous voulez voir le docteur ? demanda la Frisonne.

— Non-seulement je voudrais le voir, répondit celui auquel elle adressa cette question, mais encore je désirerais qu'il m'accompagnât jusqu'à ma demeure : ma femme est à toute extrémité, mademoiselle. Ma femme,

comprenez-vous ? c'est à-dire le seul être qui m'aime et que j'aime au monde. Mon Dieu ! et quand je pense que chaque minute que je perds est un pas de plus qu'elle fait vers la mort ! Oh ! mademoiselle, continua le jeune homme en sanglotant et en étendant les deux mains vers sa compatriote, au nom du ciel ! introduisez-moi bien vite auprès de votre maître.

— Ah ! pauvre monsieur, dit la jeune fille, que demandez-vous là ?

— Je vous demande la vie de ma femme, puisqu'on prétend que lui seul peut la lui conserver.

— Mais vous ignorez donc que, depuis ses démêlés avec le juge de police, le docteur Basilius ne se dérange plus pour qui que ce soit au monde ? Il reçoit ses amis chez lui, leur donne des conseils hygiéniques, comme il dit, quand ils lui en demandent ; mais là se borne son intervention entre les maladies et le malade. Bien plus, je crois que, depuis deux ans, mon maître n'a pas même monté à la ville haute.

— Oh ! parlez-lui pour moi, s'écria le jeune homme ; au nom du Seigneur, parlez-lui pour moi, mademoiselle. Je vous en conjure. Si vous saviez combien j'aime ma pauvre Esther ! Ce ne sera point une seule existence qu'il sauvera en la sauvant ; ce sont deux êtres humains, deux créatures de Dieu, deux frères à lui, qui lui devront la vie. Mon Dieu ! mon Dieu ! continua le jeune homme en sanglotant, depuis vingt-quatre heures qu'elle se débat contre la mort, je ne sais pas comment j'ai vécu moi-même : chaque minute qui s'écoule me

semble un siècle, et cependant chaque minute me rapproche, par une pente de plus en plus rapide, du moment où il faudra lui dire adieu pour jamais. Laissez-moi entrer chez le docteur, je vous en supplie ! laissez-moi me jeter à ses genoux, les embrasser, lui demander, au nom de ce qu'il a de cher en ce monde, de sacré dans l'autre, de sauver ma femme, si toutefois, hélas! ma femme peut être sauvée.

La jolie Frisonne hocha la tête en signe de doute, tout en regardant l'étranger avec un tendre intérêt.

—Ah! dit-elle en baissant la voix, vous ne connaissez pas le docteur Basilius?

— Non, répondit le jeune homme; depuis deux mois à peine, je suis arrivé à Batavia; depuis ces deux mois, Esther n'a pas quitté son lit; et, moi, je suis resté constamment à son chevet.

— Qui vous a donc adressé à lui ? demanda la Frisonne.

— Le pharmacien qui me vend des drogues ; il m'a parlé de lui comme d'un savant de la plus haute science, comme d'un homme extraordinaire, comme du seul médecin qui puisse lutter contre le terrible mal qui conduit ma femme au tombeau.

— Et, demanda la jeune fille avec hésitation, le pharmacien ne vous a donné aucun détail sur la vie du docteur Basilius ? Il ne vous a pas dit quels étaient ses habitudes, ses antécédents, ses aventures. Il ne vous a pas mis au courant des mille bruits que la méchanceté publique répand sur son compte ?

— Non; il m'a dit : « Allez à cet homme, il peut être votre sauveur. » Et je suis venu.

— Oui, mais à cela il n'a pas ajouté : « Prenez votre bourse, jeune homme, et ayez soin qu'elle soit bien garnie surtout, avant de vous hasarder à vous présenter chez lui? »

— Hélas! mademoiselle, répondit l'inconnu, c'eût été une recommandation bien inutile ; je suis un pauvre commis qui n'a que son travail pour ressource ; et, malheureusement, depuis que je suis à Batavia, ne voulant pas abandonner Esther à des mains étrangères, j'ai dû renoncer à la place pour laquelle j'avais fait quatre mille cinq cents lieues ; de sorte que, jusqu'à ce que j'en aie trouvé une autre, je suis et je serai absolument sans ressources.

— Ainsi, en venant ici...?

— Je n'ai compté que sur la charité du docteur.

La jeune Hollandaise poussa un soupir.

Puis, comme se parlant à elle-même :

— Pauvre jeune homme ! murmura-t-elle.

— Que dites-vous? demanda l'inconnu de plus en plus inquiet et surtout de plus en plus impatient.

— Je dis que, si vous n'êtes pas riche, mon cher compatriote, je doute encore bien plus que le docteur consente à visiter votre femme.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'étranger au désespoir, puisque ma pauvre Esther est condamnée, prenez au moins ma vie en même temps que la sienne.

— Si j'osais..., dit la jeune Frisonne en tordant un coin de son tablier de soie.

— Quoi? parlez ! Voyez-vous un moyen, une ressource ? Ne me les faites pas attendre.

— J'ai quelques économies que mon maître ignore, vous êtes un compatriote, vous souffrez, votre douleur me fait mal, je ne sais pourquoi ; mais je me suis intéressée à vous dès les premiers mots que vous m'avez adressés ; c'est si rare, mon Dieu ! un homme qui aime sa femme comme vous semblez aimer la vôtre, continua-t-elle comme pour atténuer ce que son offre pouvait avoir d'humiliant pour le jeune homme. Eh bien, ces économies acceptez-les, vous me les rendrez quand votre femme sera guérie, ou quand vous aurez une place.

L'étranger allait répondre par un remercîment; il étendait déjà les mains pour presser celles de la jeune fille, lorsqu'un coup violent frappé sur un gong fit retentir toute la maison.

La jeune Hollandaise tressaillit, et, sans prendre le temps d'adresser un seul mot à l'étranger, elle sortit précipitamment par une porte latérale.

Resté seul, le jeune homme cacha sa tête entre ses mains, et, comme ses forces étaient épuisées, comme il croyait s'apercevoir que la dernière et suprême tentative qu'il venait de faire serait inutile, son courage l'abandonna, et il se mit à pleurer abondamment et sans bruit.

La douleur l'absorbait si complétement, qu'il ne s'a-

perçut pas que la jolie Frisonne était revenue près de lui.

Elle lui toucha l'épaule du bout du doigt.

Lui tressaillit, releva la tête, et, voyant à la jeune fille un visage souriant, il demeura immobile, la bouche ouverte et attendant ses paroles.

— Rentrez chez vous, lui dit-elle ; le docteur Basilius ira visiter votre femme.

Passant tout à coup du paroxysme le plus aigu de la douleur à une joie excessive, le jeune homme tomba à genoux, et, baisant les mains blanches et potelées de sa compatriote :

— Merci, s'écria-t-il, merci, mon ange sauveur ! car je ne doute pas que ce ne soit le sacrifice de vos économies qui ait décidé le docteur.

— Non, répondit la jeune fille, non, et je n'en reviens pas moi-même : je n'ai pas eu besoin d'adresser au docteur la moindre prière.

— Vraiment !

— Non ; quand je suis entrée dans son appartement, tremblante de peur d'être grondée, car il m'a défendu de causer jamais avec les visiteurs, et Dieu sait si j'ai désobéi à ses ordres ! il n'a pas détourné les yeux de la *Gazette de Calcutta*, qu'il était en train de lire, et il a prononcé ces seules paroles :

— Annoncez à Eusèbe van den Beek que je vais me rendre auprès de sa femme.

— Il sait mon nom ! s'écria le jeune homme étonné.

— Que ne sait-il pas, mon Dieu ! dit la jeune Hollan-

daise avec un geste de terreur; et cependant jamais je ne l'ai vu sortir une seule fois de cette maison depuis que je suis près de lui, et il y a de cela bientôt deux ans.

— C'est étrange, dit Eusèbe en se levant, mais enfin l'essentiel est obtenu. Ah! que de reconnaissance ne vous dois-je pas! car, bien qu'elle ait été inutile, je n'ai point oublié votre offre obligeante; mais, soyez tranquille, aussitôt que ma pauvre Esther sera rétablie, si elle se rétablit jamais, je l'amènerai pour vous remercier.

— Est-elle Hollandaise? demanda la jeune fille.

— De Harlem, comme moi.

— Et... et jolie?

La curiosité féminine se faisait jour, tout en empruntant le masque de la sympathie.

— Presque autant que vous, dit Eusèbe tout joyeux.

— Ne l'amenez pas, non, ce sera moi qui irai la voir. Mais partez, allons, dépêchez-vous! le docteur va sortir, et, s'il vous trouvait encore ici, il m'accuserait de bavardage.

— Mais attendez au moins que je vous donne l'adresse de la maison que j'habite.

— Inutile, le docteur la trouvera bien, allez.

— Cependant...

— S'il en eût eu besoin, il l'eût demandée. Allez, mais allez donc!

Et la jolie Frisonne poussa Eusèbe van den Beek hors de la case, tout en lui serrant la main pour corriger ce

que ce mode d'expulsion pouvait avoir de désobligeant.

Le jeune homme essayait doucement de résister.

En ce moment, un second coup, mais plus éclatant, plus prolongé que le premier, frappa sur le gong et retentit dans l'intérieur de la maison.

La jeune Frisonne réunit toutes ses forces, poussa la porte, et avec la porte Eusèbe van den Beek, qui voulait absolument lui indiquer son adresse et qui se trouva dans la rue avant d'avoir pu la lui donner.

Eusèbe l'entendit aussitôt assujettir cette porte à l'aide des barres de bois et de fer qui la maintenaient, avec un empressement qui lui prouva que le docteur Basilius exerçait dans son intérieur une autorité qui n'admettait ni résistance ni contrôle.

Il appela la Hollandaise, mais inutilement.

Aucune voix ne lui répondit.

Il essaya de parlementer.

La lumière, dont il apercevait encore la lueur, disparut complétement.

— Oh ! s'écria-t-il plus désespéré que jamais, c'est une cruelle plaisanterie, et, pour se débarrasser de moi, cette jeune fille m'a dit que le docteur Basilius allait visiter ma femme. Comment la visiterait-il, puisqu'il ne sait pas où je demeure, et avec cela que la maison est située à l'extrémité de la ville haute, dans ces ruelles sans nom qui touchent au quartier chinois ?

Et il appela de nouveau, tout en entremêlant ses appels de lamentations.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmurait-il, tant d'efforts auront-ils donc été perdus? Ce malheureux médecin ne pourra jamais trouver ma case dans l'obscurité, car ce n'est pas même une maison, et, quand le jour viendra, ma pauvre Esther sera morte.

Et il redoublait de cris.

Puis, comme la maison du docteur restait silencieuse, il ramassa le morceau de bois dont il s'était servi la première fois avec succès pour éveiller l'attention de ses hôtes, et se mit à frapper de nouveau contre la porte.

Mais ses efforts furent inutiles, rien ne bougea, personne ne vint, la maison semblait être abandonnée et n'avoir pas même d'écho pour les coups désespérés dont l'ébranlait le pauvre Eusèbe van den Beek.

II

LE DOCTEUR BASILIUS

Voyant cette résistance de la porte et ce silence de la maison, Eusèbe pensa que ce qu'il avait de mieux à faire était d'attendre que le docteur Basilius sortît de chez lui, ainsi qu'il avait promis de le faire.

Alors, il se présenterait au docteur et lui servirait de guide jusqu'à sa maison.

La tempête continuait.

Les mugissements de la mer et les sifflements du vent étaient toujours les mêmes.

Quant à la pluie, elle tombait avec une telle violence, qu'il semblait que les nuages fussent reliés à la terre par une nappe d'eau.

Mais la douleur d'Eusèbe était si profonde, son esprit était si loin de ce qui se passait autour de lui, qu'il ne

songea pas même à s'abriter sous les prélarts, et resta exposé à l'ouragan.

Au reste, la tempête des éléments était à la hauteur de celle de son âme.

Il attendit ainsi pendant une heure.

Puis, voyant que la porte restait fermée, qu'aucun bruit dans l'intérieur de la maison n'indiquait que le docteur s'apprêtât à tenir sa promesse, il se mit à heurter de nouveau, non plus avec désespoir, mais avec rage. Tout fut inutile.

Alors, découragé, anéanti, convaincu que la jeune Hollandaise avait abusé de sa crédulité, et que le docteur Basilius ne voulait pas se déranger pour lui, il reprit tristement la petite chaussée qui conduisait au quai, et, par la pente que nous lui avons vu descendre, remonta vers la ville haute.

A moitié chemin, il s'arrêta pour jeter un dernier regard sur la route qu'il venait de suivre.

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre dans l'obscurité, et à travers le déluge qui se précipitait du ciel sur la terre, la route était déserte.

— Oh! le misérable! s'écriait-il, les bras étendus comme pour appeler la malédiction de Dieu sur lui. Il a dans les mains le salut d'un de ses semblables, et il tient ses mains fermées parce que l'on n'a pas d'or à lui donner en échange d'une vie.

Puis, portant son regard sur tous les points de l'horizon :

— Pauvre Esther! ajouta-t-il, es-tu donc condamnée,

et ne pourrai-je trouver une âme charitable pour t'arracher à l'impitoyable destinée d'une mort à vingt ans? Oh! je veux lutter jusqu'au bout, défendre ta vie jusqu'à ce que Dieu lui-même t'arrache de mes mains.

Et tout à coup, comme s'il eût pris son parti, s'élançant d'une course furieuse, Eusèbe franchit en quelques secondes le reste de la montée, et alla heurter à la porte d'un des plus célèbres médecins de Batavia.

Là encore, les domestiques refusèrent de le laisser pénétrer jusqu'à leur maître. Mais celui-ci entendit ses cris, ses sanglots, ses prières, et vint à lui.

Eusèbe lui exposa sa demande.

— De quelle maladie est-elle atteinte, votre femme? lui demanda le médecin.

— Jusqu'à présent, on l'a traitée pour une phthisie pulmonaire, répondit Eusèbe.

Le médecin hocha la tête, alla à une table, écrivit quelques lignes sur un morceau de papier et tendit le papier au jeune homme.

— Faites transporter votre femme demain, dès le matin, à l'hôpital. Voici un billet d'entrée, demandez pour elle un lit dans la salle D, et je lui donnerai mes soins; mais je ne dois pas vous dissimuler que cette maladie, presque toujours mortelle en Europe, ne compte pas ici un seul exemple de guérison, bien que cet empirique de Basilius prétende qu'il guérit les phthisiques au troisième degré.

— Basilius! toujours Basilius! s'écria Eusèbe en s'élançant hors de l'appartement, sans même prendre le

papier que le médecin lui présentait; oh! il faut qu'il vienne, il faut qu'il la voie, dussé-je le menacer de le tuer pour l'y décider, dussé-je mettre le feu à sa maison pour l'en faire sortir et le traîner auprès d'Esther!

Eusèbe, exaspéré par cette proposition qui venait de lui être faite de conduire sa femme à l'hôpital, était près de retourner sur ses pas et d'accomplir sa menace, lorsqu'il réfléchit qu'il y avait bien longtemps qu'il avait quitté sa demeure, qu'Esther était seule depuis ce temps-là et que peut-être elle avait besoin de soins urgents.

La pensée qu'Esther l'appelait, qu'il n'était pas là pour lui répondre, et que la pauvre créature aurait peut-être l'idée qu'elle était abandonnée par le seul être qui lui restât au monde, lui brisait le cœur.

Au lieu de redescendre vers le port, il s'élança droit vers la ville haute.

Il suivit pendant quelque temps les longues murailles qui entouraient les jardins des somptueuses villas qui servent de demeures aux riches commerçants hollandais, et commença de pénétrer dans cette série de ruelles boueuses et infectes qu'habitent les juifs, qui, comme les Chinois et les Malais, ont à Batavia leur quartier particulier.

Il arriva enfin devant sa maison.

C'était une case qui avait été primitivement bâtie en bambous, mais qui, au fur et à mesure qu'elle s'était délabrée, avait été pour ainsi dire rapiécée avec des débris de natte et de voile.

Rien de plus misérable que cette habitation.

Elle n'avait qu'un rez-de-chaussée.

Une faible lueur filtrait à travers une natte qui servait à la fois de porte et de fenêtre.

Cette lumière, c'était celle de la veilleuse qui brûlait près du lit de la malade.

En l'apercevant, Eusèbe tressaillit.

— Hélas ! mon Dieu ! dit-il, toute faible qu'est cette lueur, peut-être a-t-elle survécu à ma pauvre Esther?

Son angoisse était si violente, qu'il hésitait à entrer.

Enfin, réunissant toutes ses forces, il souleva la natte, et, se précipitant dans la chambre, courut au grabat sur lequel reposait Esther.

La jeune femme était immobile et semblait endormie ; ses yeux étaient fermés, sa bouche entr'ouverte, sa respiration suspendue.

Puis, une pensée, pensée terrible, lui traversant le cerveau comme un sombre éclair, il allait se pencher sur ses lèvres pour écouter la respiration, lorsqu'une espèce de ricanement, parti d'un des angles de la chambre, le fit tressaillir.

Eusèbe se retourna, et distingua dans la pénombre un homme assis sur un escabeau de bambous.

Cet homme tenait à la bouche une pipe, dont son aspiration faisait briller le fourneau.

— Eh ! eh ! eh ! dit-il, il paraît que vous avez fait l'école buissonnière, mon jeune ami ; car, bien que le trajet soit long de la case des Palétuviers ici, il y a plus d'une heure que je vous attends.

— Qui êtes-vous donc, monsieur? demanda Eusèbe stupéfait.

— Le docteur Basilius, parbleu! répondit le fumeur.

Eusèbe alors porta son regard sur l'hôte étrange qu'il trouvait établi chez lui.

Le docteur Basilius était un homme gros, court et ventru; ce qui écartait, en supposant que l'on se représentât Satan maigre, mince et long, ce qui écartait, malgré les bruits qui couraient sur le mystérieux docteur, toute idée diabolique.

Il eût été difficile de déterminer son âge exact: il pouvait aussi bien avoir trente-cinq ans et paraître plus vieux qu'il n'était, ou cinquante-cinq et paraître plus jeune.

Son visage était d'un rouge de brique, comme cela arrive aux hommes de la race blanche exposés pendant de longues années à l'air de la mer et aux ardeurs du soleil des tropiques.

Ses joues épaisses avaient acquis un développement considérable, et ses os maxillaires, qui lui faisaient un visage plus large du bas que du haut, donnaient à sa physionomie une expression triviale qui n'était rachetée que par l'étrangeté de son regard.

Si en effet il y avait quelque parenté entre le docteur Basilius et l'esprit des ténèbres, c'était dans les yeux du docteur qu'il fallait aller chercher cette affinité.

Quoique enfoncés dans leurs orbites et à moitié cachés par d'épais sourcils, ces yeux étaient vifs et perçants; cette acuité était en harmonie avec la finesse

singulière de sa bouche, dont les lèvres minces se retroussaient aux extrémités dans un sourire qui contrastait complétement avec le reste de cette enveloppe hollandaise.

Quant à son front, il était proéminent et complétement dégarni de cheveux; ce qui permettait de distinguer une double protubérance placée à l'endroit où la mythologie antique place les cornes des satyres, et la magie du moyen âge, celles de Satan; les cheveux absents étaient remplacés par un bonnet de tricot rouge, qui pouvait se tirer par-dessus les oreilles lorsque le docteur voulait se garantir du froid ou de la pluie, mais qu'il relevait en forme de toque chinoise lorsqu'il pensait ne courir aucun risque en exposant ses oreilles à l'action de l'air.

Ses vêtements ne ressemblaient en rien à ceux que portent ordinairement ses confrères. Depuis l'envahissement de l'habit européen, les médecins de Batavia portent le costume traditionnel, l'habit noir, le pantalon noir, le gilet blanc et la cravate blanche.

Or, rien de pareil ne se remarquait dans le costume habituel du docteur Basilius.

Par-dessus un pantalon de coutil à raies, il avait passé, pour se garantir de la pluie, une de ces braies en toile jaune goudronnée dont les matelots se servent à la mer; un paletot de drap bleu fort commun, mais chaud et épais, et un madras rouge retenu autour du cou par une énorme épingle en forme d'ancre, complétaient un ajustement qui eût peut-être paru on ne peut

plus convenable sur les bords du Zuiderzée, mais qui paraissait on ne peut plus hétéroclite à Java.

Comme nous l'avons dit, le docteur s'était établi sur un tabouret de bambous, et, pour se faire de ce tabouret un fauteuil, avait choisi un angle où il s'était emboîté; en outre, nous l'avons dit encore, pour charmer les loisirs de l'attente, il fumait une petite pipe de cuivre argenté, au mince et long tuyau dont le fourneau, grand comme le fond d'un dé à coudre, se chargeait d'une préparation opiacée.

— Mais par où êtes-vous donc venu, monsieur le docteur? demanda Eusèbe van den Beck.

— Par les airs et sur un manche à balai, dit le docteur en riant d'un petit rire sec et nerveux qui lui était particulier et qui ressemblait assez au cri de la cigale. Vous comprenez que, poussé par un vent pareil à celui qu'il fait, je n'ai pas dû mettre un long temps à faire la route.

— Au fait, vous êtes venu, docteur, dit Eusèbe, et ma reconnaissance n'a point à se préoccuper de vos moyens de locomotion. Merci, bon docteur, merci!

Et il chercha la main du docteur pour la lui serrer avec reconnaissance.

— Prenez garde, dit le docteur en la retirant vivement, vous allez vous brûler à mes griffes.

— Que voulez-vous dire? demanda Eusèbe.

— Seriez-vous le seul de cette bonne ville de Batavia qui ignorerait que Satan et moi sommes une paire d'amis, que le prince des ténèbres vient chaque matin

partager mon café à la crème et chaque soir mon café à l'eau, et que c'est grâce à ses conseils que j'ai dû, dans trois ou quatre circonstances, de paraître un peu moins âne que mes confrères?

— Si fait, docteur, je l'ai entendu dire; mais comment de pareilles sottises peuvent-elles rencontrer quelque créance à l'époque où nous vivons?

— Eh! eh! eh! mon jeune ami, il ne faut jurer de rien; d'ailleurs, la reconnaissance est un fardeau difficile à porter, et bon nombre de personnes seraient fort aises de s'en débarrasser, même au prix d'une sottise.

— Ah! docteur, croyez que je ne suis point de ceux-là, moi, et que toute ma vie je me souviendrai de l'obligeance, de la promptitude et du désintéressement avec lesquels vous êtes venu à mon secours.

— Eh! eh! eh! s'écria le docteur, pris cette fois d'un accès de rire si furieux, qu'il dégénéra en une quinte de toux. Il m'amuse, ce jeune homme, il m'amuse prodigieusement. — Continuez, mon petit ami; j'aime à voir les expansions du cœur se manifester en cascades de paroles; elles prouvent une belle âme chez celui qui s'y abandonne, et j'adore les belles âmes, moi. Ah! nous disions donc...?

— Qu'en échange du service que vous allez me rendre, docteur, en guérissant mon Esther, vous pouvez disposer de moi comme bon vous semblera, et que, quel que soit le prix que vous réclamiez de ma gratitude, je me tiendrai toujours prêt à vous sacrifier, même ma vie, puis-

que vous m'aurez donné plus que la vie en me rendant celle de la femme que j'aime.

— *Myn God!* mais c'est un pacte que vous me proposez là, jeune homme. Décidément, vous prenez à la lettre le prospectus que les bonnes âmes ont bien voulu faire de ma personne; la reconnaissance vous entraîne trop loin. — La reconnaissance... peste! prenez-y garde, c'est un sentiment dont il est sage de se défier.

— Docteur, docteur, dit le pauvre Eusèbe, si mortifié des railleries par lesquelles Basilius répondait à ses remercîments, qu'il sentait les larmes lui jaillir des yeux; docteur, vous moquez-vous de moi?

— Oh! je m'en garderais bien, s'écria le docteur. Est-ce que j'ai jamais douté de rien? Je crois à toutes les promesses, on est toujours de bonne foi quand on les fait. Mais, quand il faut les tenir, c'est autre chose, et les honnêtes gens sont ceux qui les accomplissent tout en regrettant de les avoir faites.

— Docteur, je vous jure...

— Je crois donc de vous, mon jeune ami, exactement ce que je crois des autres hommes, c'est-à-dire que, de bonne foi en promettant, vous serez de bonne foi en oubliant.

— Docteur, je vous jure...

— Tenez, dit le docteur en interrompant Eusèbe, vous avez là, devant les yeux, à droite de cette caisse qui vous sert de commode, un fragment de miroir.

— Eh bien?

— Approchez-le de votre visage.

— C'est fait, docteur.

— Qu'y voyez-vous ?

— Mon image.

— Eh bien, il est aussi sensé de jurer que, dans vingt ans, vous songerez au sèrment que vous me faites à cette heure, que d'espérer que, dans vingt ans, l'image que réfléchit ce miroir sera la même qu'aujourd'hui. Mais n'importe, allez toujours, mon jeune ami. J'ai dix fois plus de plaisir à entendre les hommes parler de leur reconnaissance que je n'en aurais à en constater les effets. Allez donc, allez donc, ne vous gênez pas.

— Enfin, docteur, dit le malheureux Eusèbe, qui tenait à persuader à son étrange interlocuteur qu'il n'était point un ingrat comme le commun des hommes, c'est à moi, j'espère, qu'est réservé le bonheur de vous prouver que vous avez une trop mauvaise opinion de l'espèce humaine. Maintenant, il me semble que nous avons perdu bien du temps. Voulez-vous que je réveille la malade ?

— Pour quoi faire ?

— Mais, docteur, pour que vous lui donniez ce qui est nécessaire à son état.

— Bon ! dit le docteur avec son rire strident ; son état ne nécessite rien pour le moment ; elle dort comme jamais elle n'a dormi. Écoutez, vous n'entendrez pas même son souffle.

— C'est vrai, dit le jeune homme inquiet en faisant un pas vers le lit.

Mais le docteur l'arrêta par le pan de son habit.

— Laissez-la donc dormir, dit-il ; c'est dans le sommeil que la nature reprend ses forces. Qui vous dit même que la mort, que l'on craint tant, n'est pas un long repos qui nous prépare à une nouvelle vie? Et tenez, par ma foi ! je crois que je viens de faire un système. Eh ! eh ! eh ! il n'est peut-être pas si absurde !

— Voulez-vous au moins, docteur, pour ne pas continuer à perdre notre temps, que je vous donne des explications sur la maladie d'Esther, sur les symptômes qui en ont signalé la première période ?

— D'abord, mon jeune ami, sachez bien ceci : c'est que nous ne perdons pas notre temps. Nous philosophons ; ce qui est, au contraire, le meilleur emploi que l'homme puisse faire des heures de sa vie. Quant à votre explication sur la maladie de votre femme, quant aux symptômes qui en ont accompagné la première période, je sais tout cela aussi bien que vous. De même qu'il y a des lois pour la naissance, il y en a pour la mort ; de là vient que toute science est facile, du moment que l'on a appris à lire dans ce grand livre écrit pour les aveugles et que l'on appelle la nature. Laissons donc dormir votre femme, et parlons d'autre chose.

Eusèbe poussa un soupir ; mais, pensant qu'il devait se prêter aux caprices du docteur :

— De quoi vous serait-il agréable de parler, docteur? dit-il.

— De tout ce que vous voudrez, mon jeune ami. Je bois indifféremment l'arack et notre excellent schiedam,

le constance et le vin de palmier. J'ai causé pendant des heures avec un vénérable brahme de Jaggernaut, et, le lendemain, pour avoir épuisé la veille tous les mystères des trente-six incarnations de Brahma, je ne m'en intéressai pas moins aux bavardages des lascars de la jonque sur laquelle nous descendions le fleuve sacré.

— Eh bien, alors, docteur, dit le jeune homme essayant, malgré l'oppression instinctive et croissante de son cœur, de prendre un air confiant et enjoué, — dites-moi comment il se fait que vous vous soyez si promptement et si charitablement intéressé à moi... vous qui...

Eusèbe s'aperçut qu'il s'était engagé dans une mauvaise voie et hésita à achever sa phrase.

— Moi qui...? répéta le docteur.

Puis, voyant qu'Eusèbe continuait de garder le silence :

— Moi qui vends le peu de science que j'ai, ou que l'on me croit, n'est-ce pas ? au poids de l'or. Voilà ce que vous vouliez dire, voilà du moins quelle était votre pensée.

— Oh ! docteur !

— Elle ne m'offense pas. Parbleu ! le prêtre vit de l'autel, et le médecin de la mort. Croyez-vous que, si je voulais m'en donner la peine, je ne vous démontrerais pas clairement et parfaitement que, comme les médecins, chaque homme, quel que soit l'état qu'il exerce, s'engraisse du mal du prochain? Seulement, le mal qu'il fait à l'un, l'autre le lui rend. Il n'y a que le

bien que l'homme ne rende pas. Mais cela nous mènerait trop loin, revenons à votre question. Il y a une chose que je préfère à l'or, peut-être parce que j'ai de l'or à n'en savoir que faire.

Eusèbe regarda le docteur avec étonnement.

— Ah ! oui... voilà encore une preuve de cette bonne opinion que les hommes ont de l'humanité. Cela vous étonne si j'avoue que je suis riche ? On ne dit guère de ces choses-là, pour deux raisons : la première, parce que l'homme riche craint toujours qu'on ne le vole, mais ce n'est pas la cause principale, il craint bien plus encore, et voilà la seconde raison que j'eusse dû mettre avant la première, il craint bien plus encore qu'on ne remonte aux sources de sa richesse. Or, ces sources, mon jeune ami, c'est, la plupart du temps, la corruption, l'usure, la fraude, le vol, l'assassinat même ; vous comprenez la déconsidération qui rejaillirait sur la plupart de nos millionnaires si l'on remontait aux *sources*. Les voyageurs qui ont cherché celles du Nil, arrivés au quatrième degré de latitude, n'ont plus trouvé que des marais fangeux, dont les émanations tuent. Mon jeune ami, la plupart des grandes fortunes sortent de marais souvent plus infects que ceux du Nil ; ne les respirez pas de trop près, ou vous courrez risque d'y respirer plus d'acide carbonique que d'azote ou d'oxygène. Moi, c'est autre chose, et je suis un impudent coquin : je dis tout haut d'où vient ma richesse. Comme le docteur Faust, je me suis donné à Satan. Satan m'a fait boire à la coupe de la science. Je lutte contre Dieu, je guéris,

mais j'ai soin de faire mon prix avant la guérison, attendu que, si je ne le faisais qu'après, j'aurais un pantalon râpé et un habit percé au coude comme le vôtre.

— Voilà justement ce qui me faisait vous adresser la question à laquelle vous n'avez pas répondu, docteur.

— Eh bien, j'y réponds, mon jeune ami. C'est qu'il y a une chose que je préfère à l'or, c'est ma fantaisie. Or, cette prédilection que vous me reprochez presque de vous avoir manifestée, c'est de la fantaisie, et voilà tout. C'est pour cela que je fais si bon marché de votre reconnaissance... Fumez-vous l'opium, meester van den Beek?

— Non, docteur.

— Vous avez tort, c'est une excellente chose que l'opium; on dit que l'opium fait maigrir, regardez ma taille; on dit qu'il éteint le regard : voyez mes yeux.

Le docteur, en prononçant ces mots, frappa sur son abdomen arrondi avec un retentissement qui eût fait honneur à une grosse caisse, et fit jaillir de ses yeux un éclair qui éblouit Eusèbe.

— On dit qu'il raccourcit l'existence, continua le docteur; erreur, mensonge, calomnie! Il la double, puisqu'il fait une seconde vie de notre sommeil.

— Docteur, fit Eusèbe inquiet, à propos de sommeil, ne trouvez-vous point que celui de ma femme se prolonge d'une façon inquiétante?

— Savez-vous que les Orientaux, les Turcs, les Arabes,

les Chinois mêmes, que nous regardons comme des ébauches de la création, comme des contrefaçons de l'humanité, entendent la vie d'une façon bien autrement logique que nous autres hommes de l'Occident? Qu'est-ce que notre ivresse stupide ou criarde, cette ivresse du vin ou de la bière, ingurgitation matérielle qui abaisse l'homme au-dessous de la bête, auprès de cette aspiration d'une vapeur parfumée qui, tendant sans cesse à s'élever, monte au cerveau au lieu de descendre dans l'estomac, auprès de ce féerique engourdissement qui dégage notre âme de son enveloppe terrestre, et lui permet de voyager de paradis en paradis?

— Docteur, cher docteur, parlons d'Esther, je vous en supplie.

— Eh bien, soit! puisque vous le voulez absolument, dit le docteur Basilius, sans se donner la peine de déguiser sa mauvaise humeur.

— Eh bien, il faut que vous sachiez, docteur, que déjà, avant de quitter Harlem, elle avait une toux dont la persistance et la continuité m'inquiétaient.

— Ah! vous êtes de Harlem? interrompit le docteur Basilius, sans paraître s'apercevoir de l'impatience avec laquelle Eusèbe supportait cette interruption. Jolie petite ville, ma foi!

— Charmante, docteur; seulement, permettez...

— Mais, continua le docteur, si vous êtes véritablement de Harlem, je suppose que vous connaissez la fameuse *Ronde de nuit* de Rembrandt, qui est maintenant dans le cabinet de M. van Damme?

— Oui, docteur répondit Eusèbe; mais je voulais vous dire...

— Ah! mon cher, ce que je veux vous dire, moi, est bien autrement intéressant que ce que vous voulez me dire, je vous parle d'un chef-d'œuvre de l'homme qui vivra autant que vivront la toile sur laquelle ce chef-d'œuvre est tracé et la couleur dont il est peint, c'est-à-dire des siècles; tandis que l'homme, ce chef-d'œuvre de Dieu, fait de chair et d'os, vit trente, quarante, cinquante, soixante ans; après quoi, il tombe en pourriture... Pouah! comme dit Hamlet.

— Docteur, dit Eusèbe en frissonnant malgré lui, je vous jure ma parole que vous me faites peur.

— Eh bien, continua Basilius comme s'il n'eût point entendu les paroles que venait de prononcer Eusèbe, ce fameux tableau n'est qu'une copie, mon cher monsieur van den Beck. Et, si vous tenez à connaître l'original, vous n'avez qu'à venir chez moi; vous verrez non-seulement la *Ronde de nuit*, mais encore ma galerie tout entière; car il est bon que vous sachiez que je possède une fort belle galerie, dans cette misérable case du quai de Batavia; car, ainsi que j'allais vous le dire tout à l'heure, grâce à ma richesse, j'ai là, réunis autour de moi, les jouissances positives des Orientaux et les plaisirs intellectuels des Européens. Ainsi, vous trouverez tout chez moi, poursuivit le docteur Basilius: les chefs-d'œuvre de l'art et de la nature, des Rembrandt, des Titien, des Rubens; les meilleurs vins de Hongrie, de France et d'Espagne; enfin les plus beaux échantillons des trois

races qui peuplent le monde, la race noire, la race blanche et la race jaune.

— Mon Dieu! mon Dieu! murmurait le jeune homme à demi-voix, en parcourant la chambre avec agitation et en jetant un regard à la jeune femme, toujours immobile et muette; mon Dieu! est-il possible que cet impitoyable bavard soit le même docteur Basilius dont on m'a raconté de si merveilleuses cures?

Puis, s'arrêtant enfin devant lui comme un homme qui a pris sa résolution :

— Monsieur, insista-t-il, examinez d'abord ma femme, je vous en supplie; puis ensuite... Ah! mon Dieu! nous causerons tant que cela vous fera plaisir.

— Soit, répondit le docteur; mais auparavant quelques mots encore.

— Vite.

— Vous vous appelez Eusèbe van den Beek?

— Oui, monsieur,

— Vous êtes de Harlem?

— Je vous le disais tout à l'heure.

— Fils de Jacobus van den Beek?

— Fils de Jacobus van den Beek.

— Époux d'Esther Menuis, fille de Guillaume Menuis, notaire, et de Jeanne-Catherine Mortier, sa femme?

— Rien de plus exact, monsieur, et vous parlez comme un registre de l'état civil.

— Sœur, continua le docteur, d'un certain Basile Mortier, qui s'embarqua à vingt ans, quitta Harlem, et n'y reparut plus.

— Plus jamais, non, monsieur. Auriez-vous connu cet oncle, que ma femme a connu à peine, elle ?

— J'en ai entendu parler : je l'ai même connu personnellement. Il était contrebandier, pirate, corsaire. Je ne sais pas où il est allé se faire pendre.

— Ah ! mon Dieu !

— Oh ! ne le plaignez pas, c'était un mauvais coquin.

— Docteur, c'était l'oncle de ma pauvre Esther, et pardonnez si je vous prie de ne point mal parler devant moi d'un si proche parent. Nous autres, Hollandais de vieille roche, nous sommes élevés dans le respect de la famille.

— En vérité, vous êtes un singulier jeune homme Ne parlons donc pas de votre oncle.

— Non, docteur, non ; mais, au nom du ciel ! parlons de sa nièce.

— C'est singulier, fit Basilius comme se parlant à lui-même, et cependant assez haut pour qu'Eusèbe l'entendît, c'est singulier quelle persistance l'homme met à aller au-devant de la douleur.

— Je vous disais donc..., reprit Eusèbe sans faire attention à cette espèce d'aparté du docteur.

Mais celui-ci l'interrompit avec une sorte d'impatience.

— Eh ! mon Dieu, oui, fit-il, vous me disiez qu'avant de quitter Harlem, votre femme avait déjà une toux dont la persistance vous inquiétait.

Puis, comme Eusèbe voulait continuer :

— Oh ! laissez-moi vous dire le reste, reprit le docteur,

et vous verrez qu'il était inutile de me tourmenter pour une chose que je sais mieux que vous.

— Mieux que moi ? s'écria Eusèbe étonné.

— Parbleu ! vous allez voir ; interrompez-moi si je me trompe ; mais, morbleu ! ne m'interrompez que dans ce cas-là.

— J'écoute, répondit Eusèbe de plus en plus étonné.

— Eh bien, les premiers jours de la traversée la fatiguèrent excessivement. Elle fut obligée de rester couchée : la toux continuait, l'expectoration devint abondante...

— Oui, docteur, c'est cela.

— Laissez-moi donc continuer. Le cinquième jour après le départ, votre femme fut prise de violents crachements de sang, c'est-à-dire d'une hémoptysie complète ; on arrêta ce crachement à l'aide du sirop de Fowler ; mais votre femme continua de se plaindre de violentes douleurs dans la poitrine ; la toux avait diminué d'intensité, mais les digestions ne se faisaient plus. Cet état dura pendant quatre ou cinq jours, au bout desquels votre femme, se sentant mieux, se crut guérie. Huit jours après, comme le temps était beau et la mre douce, la malade se trouva assez forte pour monter sur le pont et se promener à votre bras ; les douleurs de poitrine et même les douleurs d'entrailles avaient cessé, l'appétit revint, et avec lui votre femme reprit une partie de ses forces et toute sa jeunesse et sa gaieté. Lorsque vous débarquâtes à Batavia, après une navigation pe inq mois, ni vous ni elle, vous ne songeâtes à la dhthisie

pulmonaire ; on eût dit qu'il n'avait jamais été question de cette maladie sur la terre, et qu'elle était restée dans le creux de la main du bon Dieu, à qui nous devons tout, comme l'espérance était restée dans la boîte de Pandore.

— Oui, c'est bien cela, c'est bien cela, docteur! s'écria Eusèbe, encore plus effrayé de la science du docteur que de l'espèce de blasphème qu'il venait de laisser échapper en l'accompagnant de ce rire diabolique que nous avons déjà signalé chez lui.

— Attendez donc la fin pour applaudir, morbleu! Comme les grands artistes, je réserve mon effet. Deux jours après votre débarquement, au moment où vous reveniez de faire une visite au négociant auquel vous étiez recommandé et chez lequel vous deviez entrer le lundi suivant, votre femme se plaignit à vous de douleurs dans les reins et de lassitude dans les membres ; la toux reparut dès le soir même, et l'expectoration dès le lendemain ; les tubercules faisaient leur œuvre de destruction, creusaient leurs cavernes sous l'influence de cette température chaude et humide ; à l'auscultation, on reconnut que le poumon droit n'existait plus ou existait à peine, et que le poumon gauche commençait à s'attaquer ; votre femme avait ce que nous appelons une phthisie galopante ; la respiration devenait de plus en plus pénible et sifflante, la circulation de plus en plus précipitée et inégale ; le pouls donnait de quatre-vingt-quinze à cent battements à la minute, et, pendant la nuit, montait jusqu'à cent dix et cent quinze ; le matin, la

poitrine, le visage et les mains étaient mouillés d'une sueur froide et visqueuse; les forces s'en allaient, l'intelligence diminuait, la sensibilité s'émoussait, l'amour, l'amour lui-même, c'est-à-dire cette manifestation de la vie qui semble devoir lui survivre, tout se retirait d'elle; en quelques jours, la vieillesse s'était faite pour cette femme naguère si souriante, si aimante, si tendre; elle était devenue indifférente à tout, même aux marques de votre tendresse, insoucieuse de tout, même de la mort. Voyons, n'est-ce point ce qui s'est passé?

— Oui, docteur, de point en point; mais comment avez-vous pu savoir...?

— Eh! eh! eh! fit le docteur, en vérité, je ris quand vos charmants romans d'Europe mettent sous les yeux de leurs lecteurs ces phthisiques mignards et roses comme ces affreux pastels que les Français appellent de la peinture; délicieux malades, respirant l'air de Nice ou buvant les eaux-bonnes en bonnet ruché et en peignoir de satin rose, toussant avec grâce et s'évanouissant avec sentiment. Dites, dites, maître van den Beek, dans ses derniers jours, votre Esther a-t-elle ressemblé à ces jolis petits poitrinaires-là?

— Hélas! non, docteur; mais, comme, malgré les changements opérés en elle par la maladie, je ne l'en aime pas moins, secourez-la, guérissez-la, sauvez-la!

— Mon cher ami, dit le docteur avec son rire fatal, je ne demanderais pas mieux; mais il est un peu tard.

— Comment, un peu tard? s'écria Eusèbe en le

regardant avec des yeux hagards de terreur; vous dites qu'il est un peu tard?

— Sans doute; votre femme a rendu l'âme à huit heures et demie du soir, juste au moment où vous frappiez le premier coup à la porte de ma maison.

Eusèbe poussa un cri terrible et se précipita sur le lit.

Le corps d'Esther était déja glacé et atteint de cette roideur que la science désigne sous le nom de rigidité cadavérique.

— Oh! c'est impossible! c'est impossible! hurlait le malheureux jeune homme en se roulant sur le lit, en prenant sa femme dans ses bras et en collant ses lèvres sur des lèvres déjà glacées. — Ah! mon Dieu, mon Dieu! docteur, venez à mon secours! — Mais elle n'est pas morte, elle ne peut pas être morte ainsi, sans m'avoir dit adieu! Et moi qui écoutais tranquillement tout ce que cet homme me disait. Esther! Esther! — Oh! docteur, je vous en supplie; lorsque je l'ai quittée, elle était calme, souriante; jamais, me disait-elle, elle ne s'était sentie si bien depuis le commencement de sa maladie!

— C'est toujours comme cela, mon pauvre garçon, dit le docteur; la vie doit un sourire à ceux auxquels elle va dire adieu.

III

LE PACTE

Lorsque Eusèbe eut acquis la conviction que sa femme était morte, il tomba dans un affreux désespoir, poussant des cris à déchirer les cœurs les plus insensibles, se roulant sur ce corps sans vie en essayant de le réchauffer, s'arrachant les cheveux et levant ses bras tordus vers le ciel.

Le docteur, toujours assis sur le même escabeau, continuait de charger et de fumer sa pipe avec un flegme parfait; il ne disait point une parole, il ne faisait point un mouvement pour arrêter l'expression de cette douleur.

Peu à peu elle se calma ou plutôt s'éteignit comme une flamme trop vive qui a dévoré ses aliments.

Eusèbe, à la suite d'une crise nerveuse plus violente que les autres, sentit ses yeux, jusqu'alors secs et brû-

lants, s'humecter ; il pleura, et son âme fut soulagée.

Il s'assit au bord du lit, écarta quelques cheveux qui, dans les mouvements désordonnés auxquels il s'était livré, étaient venus couvrir le visage de la morte, replia soigneusement ses tresses blondes, et, prenant la main d'Esther :

— Ah ! monsieur, dit-il s'adressant au docteur, vous ne pouvez savoir tout ce que je perds ! Figurez vous que nous avions été élevés ensemble, nous demeurions porte à porte; j'avais partagé tous ses jeux, comme depuis elle a partagé toutes mes misères. Elle était si jolie à dix ans, lorsque déjà elle m'appelait son petit mari ; elle avait de si grands cheveux blonds bouclés, que l'on ne parvenait jamais à les emprisonner sous ses petits bonnets d'indienne, et des yeux d'un si beau bleu, que les vergiss-mein-nicht que nous ramassions au bord des ruisseaux et dont je lui tressais des couronnes paraissaient ternes sur son front. Oh ! qui m'eût dit que si tôt je la verrais pâle, glacée, morte ! O mon Dieu ! mon Dieu ! mon Esther ! cria Eusèbe en sanglotant de nouveau.

— C'est la loi commune, mon garçon, dit le docteur en savourant voluptueusement la vapeur opiacée : nous ne fleurissons que pour nous flétrir ; nous ne grandissons que pour être fauchés ; heureux encore quand la faux de la mort nous tranche dans notre beauté, dans notre jeunesse, quand nous parfumons l'air autour de nous, et non pas quand le vent de l'automne nous a séchés sur pied, quand l'hiver nous a couverts de neige. Et moi

aussi, tel que vous me voyez, j'ai été un joli enfant blond, rose et charmant. Eh ! eh ! eh ! on ne s'en douterait pas aujourd'hui, n'est-ce pas?

Et il éclata de ce rire nerveux qui faisait un si étrange effet poussé au chevet du lit d'une morte.

Eusèbe tressaillit, se leva, mais retomba presque aussitôt assis, comme si ses jambes brisées n'eussent pu le soutenir debout.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-il avec accablement, quelle affreuse destinée sera désormais la mienne !

— A la bonne heure, dit le docteur, lamentez-vous sur votre propre sort, mon bon ami ; donnez, dans votre douleur, un libre cours à l'égoïsme humain ; avouez que ce n'est pas pour elle, mais pour vous, que vous regrettez votre femme, et vous serez dans le vrai.

— De l'égoïsme, monsieur ! s'écria Eusèbe ; vous appelez ce que j'éprouve de l'égoïsme ! Eh bien, docteur, cet égoïsme me tuera à mon tour; car jamais, je le sens, je ne pourrai survivre à celle que j'ai tant aimée.

— Tant mieux pour vous, mon jeune ami, tant mieux, dit le docteur, et, si vous me tenez parole, je ne vous plaindrai pas plus que je ne plains la jeune femme qui vient de quitter la vie sans en avoir connu autre chose que les beautés, et qui s'en est allée ignorante des misères, des lâchetés, des déceptions qu'elle réserve à tous ici-bas, et qui s'est endormie pouvant encore rêver, si toutefois on rêve encore là-haut.

Eusèbe van den Beek cacha son visage entre ses mains sans rien répondre ; seulement, de temps en temps, on

entendait le bruit de ses sanglots, auxquels le petit rire du docteur faisait accompagnement.

Tout à coup Eusèbe se releva ; ce rire le mordait au cœur ; il lui était impossible de le supporter plus longtemps.

—Monsieur, dit-il au docteur, je suis désespéré d'avoir à donner une leçon à un homme de votre âge et de votre profession ; mais, en vérité, depuis que vous êtes ici, vous n'avez pas un seul instant cessé de manquer de respect à ma douleur.

— A mon âge, mon jeune ami, répondit tranquillement le docteur, on tient à ses habitudes, et j'ai celle de ne respecter que ce que je comprends.

— Eh bien, j'en userai de même, monsieur, dit Eusèbe les yeux secs et la voix stridente, et je ne perdrai pas mon temps à chercher le mot de votre étrange scepticisme. Veuillez vous retirer ; je n'ai que cette pièce pour prier, et votre présence, qui sèche mes larmes, m'est odieuse, m'est insupportable.

Le docteur tira froidement une grosse montre attachée à son cou par une lourde chaîne d'argent, et il en ouvrit le double boîtier.

— La reconnaissance dont vous parliez tout à l'heure et qui m'était acquise pour m'être dérangé gratis au profit d'une personne que je ne connaissais pas, a duré juste une heure quarante-sept minutes. Eh ! eh ! eh ! c'est beaucoup, jeune homme, et j'en ai vu qui n'ont pas été jusque-là.

Ramassant alors son chapeau de cuir bouilli qu'il

avait jeté dans un coin, rajustant ses chausses de toile goudronnée, le docteur se dirigea vers la porte.

La réplique parut dure à Eusèbe; mais, comme elle ne manquait pas complétement de justesse, il fit malgré lui un mouvement pour retenir le docteur.

Celui-ci était arrivé au seuil de la porte, et, voyant le mouvement d'Eusèbe, il s'arrêta.

— Tout à l'heure, lui dit-il, je vous ai entendu jurer que vous ne survivriez pas à votre femme; quand il ne s'agit pas de reconnaissance, on peut croire à la parole d'un honnête homme, et vous avez la prétention d'être un honnête homme; est-ce vraiment bien votre intention, votre femme étant morte, de mourir avec elle?

— Oui, répondit Eusèbe d'un air sombre.

— Alors, je vais vous prouver, jeune homme, que mon amitié pour vous, si inexplicable qu'elle vous paraisse, n'est pas un vain mot. Prenez ce poignard, c'est un kriss malais. Il est empoisonné avec le fameux poison américain dont vous avez sans doute entendu parler et que l'on appelle le curare; une simple piqûre sur quelque partie du corps que ce soit, pourvu qu'elle amène le sang, suffit pour donner une mort prompte et sans douleur. Prends ce poignard, Eusèbe van den Beek, prends, et, cette fois encore, je te tiens quitte de toute gratitude.

— Merci, dit Eusèbe en saisissant le poignard par la lame.

— Oh! mon Dieu! prenez donc garde, cher ami!

Vous pourriez vous piquer ou vous couper par mégarde et vous ne vous en consoleriez pas.

Et, en éclatant de son rire funeste :

— Au revoir, mon jeune ami, au revoir ! dit-il.

Et il sortit.

— Adieu ! fit Eusèbe.

Resté seul, le jeune homme s'agenouilla devant la morte et voulut prier.

Mais sa mémoire ne lui fournit plus une seule formule des prières de son enfance.

Ses lèvres se refusaient à balbutier le nom de Dieu, de la Vierge et des saints.

On eût dit que la présence du docteur diabolique avait chassé de la case tous les sentiments religieux qui sont la consolation de l'homme dans les suprêmes douleurs.

Il aperçut dans un vase des fleurs que, la veille, Esther lui avait demandées et qu'il avait été cueillir pour elle.

Il en fit une couronne et un bouquet.

Il plaça la couronne sur la tête et le bouquet dans les mains d'Esther.

Puis il la prit entre ses bras, la poussa au fond du lit, de façon à ménager une place à ses côtés, et se coucha à cette place.

Pendant quelque temps, il tint la morte étroitement embrassée, et couvrit de baisers ses lèvres et ses yeux.

Puis, laissant son bras gauche autour du cou d'Esther de façon à la maintenir sur son cœur, de la droite il prit le kriss, qu'il avait placé au bord du lit, et en appuya la pointe sur sa poitrine.

— En ce moment, il aperçut au pied du lit le docteur Basilius, qui était rentré sans qu'Eusèbe le vît ni l'entendît, et qui le regardait en ricanant.

Eusèbe van den Beck se releva, comme mû par un ressort, et, avec la rapidité de la foudre, se précipita sur le docteur.

Celui-ci l'attendit de pied ferme et sans que sa physionomie trahît la moindre appréhension; seulement, son rire avait pris le caractère du cri tremblotant de l'hyène.

Mais, lorsqu'il vît le jeune homme à portée de sa main, il saisit le poignet qui brandissait l'arme empoisonnée, et le tordit si violemment, que le kriss échappa aux doigts à moitié brisés d'Eusèbe, qui poussa un hurlement de douleur.

Puis, sans lui laisser le temps de se reconnaître, le docteur se précipita sur lui, et, avec l'adresse d'un lutteur de profession, il l'enleva de terre, lui fit décrire un cercle, et, sans même se baisser, le lança tout étourdi sur le sol.

Alors seulement, il lui mit un genou sur la poitrine, de sa main gauche lui enveloppa les deux poignets pour rendre la résistance impossible, et, de la main droite ramassant le kriss qui était tombé à peu de distance de l'endroit où il se trouvait, il lui appuya à son tour l'arme sur la poitrine.

— Eh ! eh ! eh ! fit le docteur en ricanant, nous voulions donc retourner le poignard contre celui qui nous l'avait donné? Ce n'est pas gentil, cela, maître Eusèbe.

— Je vous l'ai dit, monsieur, fit Eusèbe en essayant une dernière fois de lutter, mais inutilement, votre présence m'est odieuse.

— Ingrat! fit le docteur, moi qui t'aime comme ma propre chair.

— Si vous m'aimez, pourquoi ces railleries à propos de ma douleur; si vous m'aimez, pourquoi m'avoir donné ce poignard pour m'empêcher de m'en servir?

— Pour t'empêcher de t'en servir? Je ne t'ai aucunement empêché de te servir du poignard. J'ai voulu voir seulement comment tu t'en servais.

— Vous étiez sorti, je me croyais débarrassé de vous. Pourquoi êtes-vous rentré, dites?

— Pour te sauver peut-être, peut-être aussi pour assister tout simplement au dénoûment de la petite comédie que tu me promettais. Cherche.

— Eh bien, terminez-la toute de suite, en tragédie: vous avez le poignard, et la vie me sera doublement insupportable si je vous la dois. Tuez-moi! tuez-moi! mais tuez-moi donc! s'écria Eusèbe en faisant un mouvement pour aller au-devant du poignard; c'est le seul service que vous puissiez me rendre, le seul que je veuille recevoir de vous.

— A la bonne heure, des injures, de bonnes petites injures, dites sans voile et sans fard! Tu t'améliores, Eusèbe van den Beek, et j'aime mieux cela que tes fadeurs... Voyons, nous voulons donc toujours aller retrouver notre belle Esther, et décidément la vie

nous semble odieuse, du moment qu'elle n'est plus là pour la charmer?

— Mais finis-en donc, bourreau !.... dit Eusèbe en faisant un effort surhumain pour se dégager,

— Un peu de patience, mon jeune ami, un peu de patience ! là est le secret de toute la vie, là est la source de toute force.

Plaçant le poignard entre ses dents, il écarta les vêtements d'Eusèbe pour lui découvrir la poitrine, avec autant de flegme que s'il se fût agi d'une simple opération chirurgicale.

Puis, menaçant de nouveau Eusèbe de la pointe :

— Mais, lui dit-il, es-tu bien sûr de rencontrer là-haut celle que tu aimes ?

— Que voulez-vous dire?

— Que tu veux te tuer ou que l'on te tue pour rejoindre Esther, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Eh bien, si, au lieu de rejoindre les âmes, la mort séparait tout simplement les corps. Si elle allait manquer au rendez-vous, ou plutôt si vous n'y alliez ni l'un ni l'autre. Il y a le néant, auquel des gens très-sensés ont l'obstination de croire.

— Mon Dieu, mon Dieu ! dit Eusèbe en râlant de désespoir ; ce démon ne se lassera donc pas de me torturer?

— Te torturer? mais pas le moins du monde. Depuis trois heures, tu fais fausse route, et j'essaye de te remettre dans le bon chemin. Au reste, ajouta le docteur

comme se parlant à lui-même, je n'ai pas besoin de te tenir sous mon genou pour prendre ta vie quand je voudrai ; tu dois être fort mal dans cette position, je ne suis pas commodément dans la mienne ; relevons-nous et causons.

Et, joignant l'exemple au précepte, le docteur, desserrant l'étau dans lequel il avait réuni les poignets d'Eusèbe, se releva, lui tendit la main et l'aida à se remettre sur ses jambes.

Puis, quand il y fut :

— Approchez-moi un siége, mon cher Eusèbe, lui dit-il.

Et Eusèbe, subissant, sans pouvoir s'en expliquer la raison, l'influence de la volonté du médecin, obéit et attira le tabouret de bambous au milieu de la chambre.

Seulement, lui resta debout.

— Merci, dit le docteur.

Puis, s'installant le plus carrément possible sur son tabouret :

— Maintenant, dit-il, que vous êtes un peu plus calme, voyons, mon cher Eusèbe ne vous semble-t-il pas que vous vous êtes un peu bien pressé d'en finir?

— Qu'avais-je besoin d'attendre plus longtemps ? demanda le jeune homme ; mon Esther n'est-elle pas morte ?

Et il montra le cadavre roidi de sa femme.

— Oui, j'en conviens, elle est morte et bien morte. Mais es-tu sûr, pauvre niais, que la vie, parce que tu

seras privé d'une femme que tu as aimée, n'aura pour toi désormais ni consolation ni joie ?

— Si c'est là que vous voulez en venir, si c'est pour retenir mon bras que vous avez joué cette comédie, votre bienveillante sollicitude aura été inutile. Je vous l'ai dit, monsieur, et je vous le répète, je n'ai jamais aimé qu'Esther, je n'aimerai jamais qu'elle, et, si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain que je me débarrasserai d'une existence qui me pèse.

— Eh bien, à la bonne heure ! voilà du sentiment, et je vois que vous aimez autant qu'un cœur mortel peut aimer. Ma curiosité est satisfaite, car il n'y a chez moi, Eusèbe van den Beek, sachez-le bien une fois pour toutes, ni bienveillance, ni sollicitude. Il y a de la curiosité, voilà tout. J'expérimente sur les âmes, comme font mes confrères sur les corps. Eh ! eh ! eh ! c'est quelquefois aussi malpropre, mais c'est toujours plus amusant.

— Enfin, finissons-en, dit Eusèbe en frappant du pied, car cette conversation me pèse au delà de toute expression. Que voulez-vous de moi, si votre curiosité est satisfaite ? Laissez-moi accomplir ma destinée. Pour cela, vous n'avez qu'à me rendre ce poignard, et dans quelques secondes vous saurez ce que peut l'amour sur un cœur véritablement épris.

— Décidément, fit le docteur, vous êtes trop pressé, mon jeune ami ; heureusement que j'ai le temps, moi, et que je suis loin de partager votre impatience ; or, comme vous avez levé ce poignard contre moi, comme

c'est par ma seule volonté que vous vivez encore, c'est à moi qu'il appartient désormais de régler les jours, les heures ou les minutes que vous avez encore à passer sur la terre ; vous êtes, je crois, trop honnête pour me contredire en cela.

— Enfin qu'entendez-vous? que voulez-vous? expliquez-vous, parlez !

— Voyons, Eusèbe van den Beek, continua le docteur, toi qui es un homme raisonnable, comment as-tu pu supposer que le docteur Basilius, qui ne se dérange pour personne et qui a refusé hier encore d'aller soigner au Buitenzorg le gouverneur de Java, qui sera mort demain, et qu'il eût pu sauver avec une pincée de la poudre renfermée dans ce sachet, avait fait un mille et demi la nuit, à pied, par un temps comme celui dont le diable nous a gratifié ce soir, le tout pour assister à l'ensevelissement d'un cadavre et écouter tes lamentations ; car tu te doutes bien que, en quittant ma maison, je savais déjà que ta femme était morte, n'est-ce pas?

— Oh ! s'écria Eusèbe en enfonçant ses doigts dans ses cheveux et en prenant sa tête à pleines mains, vous me rendrez fou, monsieur.

Le jeune homme en était arrivé, à ce qu'il paraît, où le docteur, cet anatomiste de l'âme, le voulait voir arrivé, car, lui tendant le poignard :

— Eusèbe van den Beek, dit-il, si tu es véritablement décidé, je ne te retiens plus. Va voir, dans ces régions ignorées d'où nul voyageur n'est revenu encore, comme

dit le poëte Shakspeare, si c'est l'enfer et le paradis des chrétiens, les jardins peuplés de houris du père des croyants, les incarnations de Brahma, les champs Elysées des Grecs ou le néant morne et sombre des athées qui sont la vérité; mais, n'importe le pays que tu rencontreras au delà du sépulcre, cherche bien, et tu n'y trouveras pas Esther.

— Mon Dieu, mon Dieu ! s'cria Eusèbe s'arrachant les cheveux.

— Car enfin suppose une chose...

— Laquelle?

— Suppose qu'Esther ne soit pas morte..

— Esther ne serait pas morte? s'écria Eusèbe en s'élançant sur le lit et en appuyant les deux mains sur la poitrine de sa femme, tandis qu'il regardait le docteur d'un œil hagard.

— Je ne te dis pas qu'Esther n'est pas morte, je te dis : suppose qu'elle ne le soit pas, ou bien encore suppose que, toi mort, j'aie le pouvoir de la rendre à la vie.

— Oh ! s'écria le jeune homme, ce serait affreux.

— Bon ! dit le docteur, voilà que j'ai trouvé le côté faible de ton dévouement, la limite de ton amour. Tu ne pouvais te résigner à vivre sans Esther, mais tu te résignerais encore bien moins à la laisser vivre sans toi.

Eusèbe crut un instant qu'il lui était donné d'offrir aux temps modernes le même exemple de dévouement qu'Alceste avait donné à l'antiquité, et que le docteur

lui proposait ce marché de rendre en mourant la vie à sa femme, comme Alceste en mourant avait rendu la vie à son époux.

Cette pensée lui fit retrouver tout son calme ; il laissa retomber le corps de sa femme, qu'il avait soulevé entre ses bras, et, s'approchant du docteur, qui n'avait pas bougé de son tabouret :

— Vous vous trompez, monsieur, lui dit-il ; assurez-moi qu'Esther n'est point morte ; assurez-moi qu'elle ne succombera ni à son horrible maladie, ni au regret que lui donnera ma mort ; assurez-moi qu'elle pourra encore trouver le bonheur ici-bas, même dans les bras d'un autre, et à l'instant je quitte la vie, avec le cœur plein de regrets, mais avec la suprême consolation que mon souvenir restera impérissable dans le cœur de ma compagne.

Il y avait tant d'élan, tant de sincérité, tant d'enthousiasme dans l'accent avec lequel Eusèbe avait prononcé ces paroles, que le docteur en subit l'impression et qu'au lieu de lui répondre par son ricanement habituel, l'expression sardonique qui paraissait stéréotypée sur son visage s'effaça pour un instant.

— Eh bien, soit ! dit-il. Esther n'est pas morte, Esther ne mourra pas.

Eusèbe l'interrompit par un mouvement peut-être aussi plein de menace que de joie, tant ce pauvre esprit, ballotté de la douleur à l'espérance, flottait en réalité sur les limites de la folie.

— Mais, continua le docteur, peut-être pour elle et

pour toi eût-il mieux valu que je n'arrivasse point à temps pour lui administrer le breuvage qui, à la suite de la crise qu'elle subit en ce moment, achèvera, selon ma volonté, ou de la coucher entièrement au cercueil, ou de la rendre à la vie et à la santé.

— Ainsi, ainsi, s'écria Eusèbe haletant, ainsi il dépend encore de vous que mon Esther vive ou meure?

— Oui; tu vois donc que j'ai bien fait de revenir pour t'empêcher de mourir, toi.

— Mais alors ni elle ni moi ne mourrons?

— Peut-être.

— Oh! s'écria le jeune homme en se jetant de nouveau sur le lit d'Esther, je pourrais donc te voir encore heureuse!

— Oui; mais je te préviens d'une chose, c'est que vous allez tous les deux subir une épreuve bien autrement redoutable que celle par laquelle vous venez de passer. Nous verrons, ami Eusèbe, si ta tendresse pour ta femme, tendresse qui te faisait braver la mort, résistera au temps et à la satiété.

— Oh! docteur, pouvez-vous croire...?

— Je crois qu'un seul amour ne peut suffire à une existence humaine; je crois que le mot « Je t'aime » ne peut aller longtemps de la même bouche à la même oreille; je crois enfin, comme je te le disais tantôt, que cette jeune femme, mourant dans tout l'éclat de sa beauté et de sa jeunesse, pleine de foi dans le cœur, pleine de croyance en Dieu, était vraiment plus heureuse et plus enviable que vivante et trompée par toi.

— Trompée par moi! Moi tromper Esther! s'écria Eusèbe en levant les main, au ciel avec un geste de suprême interpellation à Dieu. Oh! si vous pouviez lire dans ce cœur qu'Esther remplit tout entier, vous verriez qu'aucune pensée ne se rapportant pas à elle ne saurait y trouver place.

— Jette les yeux autour de toi, jeune homme, dit le docteur, et tu verras que tout se modifie, tout change, tout se transforme dans la nature; le cœur humain ne peut donc rester seul immuable.

— Ah! si je pouvais penser un instant que vous avez raison, docteur, s'il devait arriver un jour où je n'aimerais plus Esther, où je l'oublierais au point de la tromper, fût-ce pour la plus belle des créatures de ce monde, docteur, docteur, je ramasserais ce poignard, ce ne serait plus pour qu'elle me survécût, ce serait pour me punir que je me l'enfoncerais dans le cœur; mais non, c'est impossible, entendez-vous bien, c'est impossible!

— Je suis aise que tu aies cette conviction, Eusèbe, parce que, comme il dépend de moi seul qu'Esther revive ou ne revive pas, et que je ne comptais la faire revivre qu'à de certaines conditions, j'avais peur que tu ne refusasses ces conditions lorsque tu les connaîtrais.

— Faites-les-moi connaître, docteur, et, quelles qu'elles soient, j'y souscris d'avance..., dussé-je y engager mon âme! ajouta-t-il d'une voix sombre.

— Eh! eh! eh! dit le docteur, que diable veux-tu que je fasse de ton âme? Si j'en ai une, elle est immortelle, et, en ce cas, je n'ai pas besoin de la tienne; si je n'en ai

pas, tu n'en as pas non plus, puisque je suis un homme comme toi, un peu plus vieux et un peu plus laid, voilà tout ; dans cette seconde hypothèse, tu ne pourrais donc pas me rendre ce que tu n'as pas.

— Alors, que voulez-vous de moi ? dites, et je suis prêt à signer le pacte, quel qu'il soit.

— Un pacte, insensé ! je viens de douter de Dieu et tu me supposes assez illogique pour affirmer le diable... Il n'y a ici ni pacte ni sorcellerie, il y a un homme qui en sait plus que toi des mystères de l'âme, des ressorts et du mécanisme du corps humain, et cet homme te dit : Cette femme peut vivre ; mais, si vraiment tu l'aimes comme tu le prétends, garde-toi de souhaiter cette résurrection pour elle !

— Une résurrection qui me rendrait mon Esther, qui me permettrait d'entendre encore sa voix ! Ah ! vous blasphémez !

— Je blasphème ! soit... Mais traitons les affaires à la façon des affaires : ce n'est pas un pacte, comme je le disais tout à l'heure, que je veux te proposer, c'est un simple marché, une sorte de transaction commerciale. — Si jamais tu regrettes ce que j'aurai accompli aujourd'hui pour Esther, s'il t'arrive de maudire cet odieux docteur Basilius, pour avoir fait revivre cette femme, ton corps m'appartiendra, voilà tout. Remarque que je te dis ton corps, sans m'inquiéter de ton âme, si tu en as une ; c'est le corps que je joue contre l'éternité du sentiment auquel tu prétends ; rien de plus, rien de moins.

— Regretter le miracle, maudire celui qui aurait arraché Esther à la mort! Ah! vous ne le croyez pas, docteur.

— Je le crois si bien, que voici une façon de petit contrat que j'ai redigé pour assurer l'exécution de nos conventions.

— Donnez, docteur, et je signe.

— Oh! oh! on ne signe pas comme cela sans lire : plus tard, tu m'accuserais d'avoir préparé un guet-apens.

Il tira un portefeuille de sa poche, de ce portefeuille un papier couvert d'écriture.

— Tu vois, dit-il, c'est de l'encre de la petite vertu qui a tracé ces lettres; voici le timbre de l'honorable compagnie néerlandaise, qui, ostensiblement du moins, n'a rien de commun avec Lucifer; tu peux t'assurer qu'il ne sent pas le souffre, dit le docteur en présentent le papier au jeune homme.

C'était une de ces feuilles timbrées sur lesquelles les négociants et les homme de loi rédigent leurs actes; celui-ci était rédigé en forme de testament; voici ce qu'on y lisait :

« Dégoûté de la vie, marié à une femme que je n'aime plus, arrivé à maudire le jour où le docteur Basilius a rendu l'existence à celle à laquelle un destin fatal m'attache éternellement, je me donne volontairement la mort, et je veux que l'on n'inquiète personne à l'occasion de mon suicide.

» Je laisse mes biens à mes héritiers naturels, mais

je veux que mon corps soit remis au docteur Basilius ou à celui qu'il aura chargé, s'il est mort lui-même, d'en prendre possession, lequel en disposera comme bon lui semblera.

» Vendredi, 13 novembre 1847. »

Eusèbe lut tout haut et sans s'arrêter la teneur de l'étrange billet.

— Une plume et de l'encre, docteur, donnez-moi une plume et de l'encre !

Et le jeune homme cherchait autour de lui les objets qu'il demandait,

Le docteur posa la main sur son bras étendu.

— Je t'ai déjà dit, jeune homme, fit le docteur en hochant la tête, je t'ai déjà dit que tu étais trop pressé.

— Je vous demande une plume et de l'encre, dit Eusèbe.

— Songes-y, dit le docteur, je ne te force en rien ; il n'y a ni suggestion, ni tromperie, ni contrainte. C'est bien sain de corps et d'esprit, c'est bien de ton plein gré que tu signes ce papier ?

— Sans suggestion, sans tromperie, sans contrainte, sain de corps et d'esprit, et de mon plein gré.

— Je te préviens d'une chose, c'est que, quels que soient les bruits que l'on répand sur mon compte, toujours sera-t-il qu'une fois ce billet signé par toi, de près comme de loin, mort comme vivant, ton cœur sera un livre où je lirai tes pensées les plus secrètes. Par ce

qui vient de se passer, et surtout par ce qui se passera tout à l'heure, tu dois juger que ma puissance, si loin que soit poussée la science en l'an de grâce 1847, est bien grande pour être de ce monde ; que, lorsque tu entreras dans les conditions de ce contrat, je pourrai prendre ta vie, te tuer si bon me semble, et que ta mort, pour ceux qui auraient le droit de m'en demander compte comme pour toi-même, ne sera jamais qu'un suicide. Réfléchis donc encore avant de te soumettre à l'épreuve ; et, si elle t'épouvante, il en est temps encore, dis un dernier adieu à cette femme qui ne peut entendre, qui ne saura pas que tu as faibli, et elle passera sans douleur du sommeil à la mort,

Eusèbe demeura un instant étonné plutôt qu'hésitant.

— Oh ! non, s'écria-t-il enfin, ce serait faire injure à Dieu et aux hommes, au cœur et à l'âme, que de partager vos terribles doutes. — Nous vivrons, Esther, continua-t-il en se tournant vers la jeune femme, et en puisant dans sa vue une force nouvelle, nous vivrons pour nous aimer, nous vivrons l'un pour l'autre, nous vivrons l'un par l'autre, et, quelles que soient les misères, les angoisses que cette existence nous réserve, appuyé sur toi, mon Esther, fort de mon amour, je saurai soutenir vaillamment la lutte, et je saurai te trouver des consolations et des joies même au milieu de nos souffrances. — Une plume et de l'encre !

— Vous n'aurez ni misère ni souffrances ; vous serez, au contraire, riches et heureux selon le monde. Mainte-

nant, es-tu bien décidé à signer ce billet, Eusèbe?

— Je ne vous fais qu'un reproche, c'est de trop tarder à me donner ce que je vous demande. Je n'ai ni plume ni encre ici, mais un homme aussi puissant que vous l'êtes n'est point embarrassé pour si peu.

— En effet, dit le docteur, j'ai toujours une plume sur moi pour écrire mes ordonnances, et, quant à l'encre, s'il n'y en a pas ici, nous rentrerons dans les traditions. Eh! eh! eh! une goutte de sang en fera les frais.

— Une goutte de sang, soit! dit Eusèbe en relevant la manche de son bras gauche.

Le docteur tira de la doublure de son paletot une plume d'acier au bec fin comme la pointe d'une lancette, et piqua Eusèbe à la veine médiane.

Eusèbe poussa un léger cri, une goutte de sang apparut comme un rubis liquide.

Le docteur la recueillit avec le bec de sa plume et présenta cette plume à Eusèbe; mais, en la lui présentant:

— Ce n'est ni contraint ni forcé? lui demanda-t-il; c'est de la pleine volonté...?

— C'est de ma pleine et entière volonté, dit Eusèbe. Rien ne me contraint et rien ne me force.

Et, prenant la plume des mains du docteur Basilius, sans tremblement, sans hésitation, il signa de son sang le billet.

Au reste, aucun éclair ne brilla, aucun coup de

tonnerre ne retentit, et la nature resta aussi calme que s'il eût été question d'une lettre de change ordinaire.

— Si tu te repens, dit le docteur, tu peux encore déchirer ce papier.

Eusèbe, pour toute réponse, le lui présenta.

— Ce billet est à vous, dit-il, mais Esther est à moi.

— C'est trop juste, dit le docteur en pliant le billet et en le mettant dans son portefeuille. Je m'en vais; d'ici à la porte, tu peux encore me rappeler; mais, une fois le seuil de la porte franchi, il sera trop tard.

— Allez, docteur, allez, fit le jeune homme, et que le ciel vous conduise!

— Va-t'en au diable avec tes souhaits! dit le docteur.

Et, s'approchant de la porte, il s'arrêta en deçà du seuil, comme pour donner à Eusèbe le temps de le rappeler s'il avait quelque regret du marché conclu, souleva la natte, étendit le bras pour savoir si la pluie avait cessé, et, après avoir fait un signe de la main à Eusèbe, se décida à franchir le seuil.

La natte retomba derrière lui.

Au même instant, le jeune Hollandais sentit comme un nuage qui passait sur ses yeux, ses jambes chancelèrent, et il éprouva une somnolence dont il ne pouvait se rendre compte.

Il entendait un bruissement pareil à celui que fait

la mer en battant les récifs, puis, au milieu de ce bruissement, qui n'était autre que celui du sang affluant aux tempes, le rire nerveux et saccadé de Basilius.

Alors, il s'approcha du lit d'Esther, pour voir si, selon la promesse du docteur, il reconnaîtrait en elle quelque symptôme de retour à la vie ; mais ses yeux se fermèrent malgré lui, et, les jambes lui manquant tout à fait, il tomba sur le plancher et s'endormit la tête appuyée au matelas sur lequel la jeune femme, toujours immobile et muette, était étendue avec toutes les apparences de la mort.

IV

L'HÉRITAGE

Il était grand jour quand Eusèbe van den Beek rouvrit les yeux.

Le soleil brillait de tout son éclat, et ses rayons, traversant les parois de bambous de la case, traçaient sur le plancher mille arabesques lumineuses.

En revenant à lui, Eusèbe ne savait ni s'il dormait, ni s'il rêvait encore. Il avait perdu le sentiment, non-seulement de ce qui s'était passé avant son sommeil, mais encore de son existence présente.

En ce moment, il s'entendit appeler par une voix douce, par une voix bien connue, par la voix d'Esther.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le pauvre jeune homme, dont le cerveau endolori ne pouvait rassembler ses idées, et qui se souvenait seulement d'avoir vu sa

femme étendue inerte et glacée sur le lit. O mon Dieu! je ne puis encore me figurer que cela soit vrai.

— Eusèbe, mon ami, continua la voix douce, où es-tu donc?

D'un seul bond, Eusèbe van den Beek fut sur pied.

Il aperçut alors Esther vivante, bien vivante. Elle était assise sur son séant, elle souriait, et, devant ce fragment de glace qui avait servi la veille au docteur pour établir une de ses désolantes comparaisons, elle réparaît sa chevelure en désordre.

La coquetterie et l'existence s'étaient réveillées en même temps dans le cœur de la jeune femme.

Eusèbe poussa un cri, enlaça Esther dans ses bras et la couvrit de baisers frénétiques.

— Oui, oui, oui, c'est bien toi! s'écriait-il. Oh! laisse-moi te regarder, laisse-moi sentir la douce chaleur du sang qui circule dans tes veines. Oh! oui, il bat, ce cœur que je croyais arrêté à jamais! Ils regardent, ces yeux que je croyais fermés pour toujours. Oh! parle-moi donc, mon Esther, parle-moi, que j'entende encore cette voix qui ne devait plus résonner à mes oreilles!

— Mais qu'as-tu donc, Eusèbe? répondit la jeune femme en le regardant avec un doux sourire. Tu as l'air tout bouleversé. Comme tu es pâle! tes habits sont en désordre, tu me fais peur. Que s'est-il donc passé, mon Dieu?

— Rien, mon Esther; un affreux cauchemar qui a tourmenté mon sommeil. Figure-toi, mon amie, que

je te croyais morte, et ce rêve avait si bien pris, dans mon esprit et dans mon cœur, les apparences de la réalité, que, lorsque tu m'as appelé pour la première fois; je ne pouvais me décider à jeter les yeux sur ce lit où je t'avais vue muette et glacée.

— Quelle folie ! dit Esther en donnant un baiser à son mari ; — quelle folie ! Jamais, au contraire, je n'ai fait de si doux rêve. Il me semblait avoir pris des ailes, être montée, à travers l'azur et les nuages, jusqu'au trône où Dieu resplendit au milieu de ses anges. Il me mettait une couronne sur la tête et un bouquet à la main, non point de fleurs terrestres et éphémères comme celle-ci, dit la jeune femme en montrant avec dédain la couronne et le bouquet que son mari avait tressés pendant son sommeil ; — mais de lis célestes au calice de diamant, aux feuilles d'émeraude. Puis on entendait passer dans une atmosphère parfumée un chant qui venait on ne sait d'où, mais charmant, délicieux, enivrant. Oh ! au contraire, cher Eusèbe, jamais je n'ai si bien dormi, jamais je ne me suis sentie si bien portante et si heureuse que ce matin. Il me semble que le sang coule plus chaud et plus vif dans mes veines. Tiens, mon Eusèbe, ajouta la jeune femme en appuyant sa tête sur la poitrine de son mari, — tiens, mon Eusèbe, ce que je vais te dire va ressembler à un acte de contrition, mais il me semble que je t'aime aujourd'hui tout autrement qu'hier, que j'ai rapporté quelque chose de plus pur et de plus charmant de ce paradis où j'ai été en rêve, et que je suis bien mieux à toi depuis

que je n'ai plus ce vilain poids qui m'oppressait, qui m'étouffait, qui comprimait mon cœur jusque dans ses élans naturels.

— Esther ! Esther ! murmura Eusèbe d'une voix émue, car peu à peu il arrivait à douter que les événements de la nuit eussent été autre chose qu'un songe, quoique cette visite au ciel, qui rassérénait le cœur et le visage d'Esther, l'inquiétât bien un peu : — Esther, te rappelles-tu que des circonstances extraordinaires, presque surnaturelles, aient précédé ou accompagné ton sommeil ?

— Je n'ai gardé, mon Dieu ! j'ai dormi du sommeil des anges, et je te laisse, à toi, le monopole de tes affreux cauchemars ; c'est ce bon sommeil, c'est ce doux repos qui m'auront fait tant de bien !

— Décidément, c'était un rêve, dit Eusèbe en passant la main sur son front, et, du moment que c'était un rêve, je suis bien bon de m'en préoccuper.

— Allons, quittez cet air soucieux, je vous l'ordonne, dit Esther. Ne vous souvenez-vous plus de la promesse que vous me fîtes lorsqu'un soir, dans le bateau sur lequel vous me promeniez sur le lac, sur notre beau lac aux eaux vertes, je vous autorisai à demander à mon père cette main qui déjà tant de fois avait serré la vôtre ?

— Oh ! si fait, mon Esther, je te promis que tu serais une reine absolue dans notre pauvre petit royaume.

— C'est cela... Eh bien, votre reine vous ordonne de

lui sourire, et, pour vous récompenser de votre soumission, elle vous réseve une surprise.

— Laquelle, chère amour? Mets-moi dans ta confidence; le plaisir que tu me causéras ne sera pas moins vif, je te le jure.

— Eh bien, mon cher Eusèbe, je me sens assez de force aujourd'hui pour me lever, assez de coquetterie pour vouloir être belle; je choisirai la plus jolie de mes pauvres robes, et tu me mèneras me réchauffer aux rayons de ce beau soleil qui passe à travers les parois de notre pauvre case, et qui, pour nous faire oublier la façon dont il parvient jusqu'à nous, trace ces charmantes figures sur le plancher.

Eusèbe jeta les yeux autour de lui, et, sous un de ces rayons de soleil, aperçut un objet qui lui renvoyait tous ses feux avec l'éclat d'une glace brisée.

Il sauta à bas du lit, et, se baissant, il ramassa le poignard que le docteur Basilius lui avait donné, et qui avait joué un si grand rôle dans le drame de la dernière nuit.

C'était bien la lame malaise d'un bleu sombre, c'était bien la forme bizarre qui la faisait ressembler à une langue de feu.

Eusèbe tressaillit, la regarda un instant dans un morne silence, puis, la déposant sur la table, il revint se rasseoir sur le lit, frissonnant et le front sombre.

Esther demanda l'explication de ce changement et quelle était cette arme qu'elle n'avait jamais vue à son mari.

Alors, celui-ci, incapable de renfermer un pareil secret dans son cœur, et craignant qu'il ne le fît éclater, lui raconta tout ce qui s'était passé pendant son étrange sommeil

La jeune femme l'écouta avec calme et sans manifester la moindre terreur.

— Eh bien, dit-elle lorsque son mari eut fini, je ne vois point qu'il y ait là de quoi t'inspirer ni crainte ni chagrin ; je suis, au contraire, on ne peut plus reconnaissante envers ce bon docteur, bien moins pour la vie qu'il m'a conservée que pour la sage idée qu'il a eue de créer un nouveau lien entre nos deux existences.

— Mais, s'écria Eusèbe effrayé, est-ce que tu supposes que cela soit possible ?

— Je ne sais, répondit Esther, si cela est possible ou non ; mais, pour mon compte, je trouverais tout à fait consolant de songer que la fin de mon amour serait aussi la fin de ma vie ; c'est décidément un brave homme que ton docteur, et, la première fois que je le verrai, je lui sauterai au cou pour lui dire merci.

— Oh ! je suis bien tranquille, sa physionomie te guérira de ce caprice.

— Il a donc l'air bien terrible ?

— Non pas précisément ; sa figure aurait même assez de bonhomie, au contraire, sans son rire, qui semble un écho de celui de Satan, et sans ses yeux, qui par instants lancent des éclairs comme ceux d'une bête fauve.

— En tout cas, mon ami, cet extérieur ne tient pas

ce qu'il promet, puisque même, d'après ton récit, nous lui devons la vie l'un et l'autre.

— Oui; seulement, une chose m'inquiète.

— Laquelle?

— Je ne m'explique par ce singulier intérêt qu'il te porte tout particulièrement, à toi.

— Que nous font les causes de cet intérêt, mon ami, puisque nous sommes à même d'en apprécier les effets? Songe donc que sans lui, mon pauvre Eusèbe, on serait probablement à cette heure occupé à coudre mon linceul et à clouer les planches qui enfermeraient nos tristes restes. Tu ne pouvais te décider à vivre sans moi, et ce dévouement, je te le jure, Eusèbe, je ne l'oublierai jamais. Songe que, sans lui, tout serait fini pour nous, que nous ne jouirions plus de l'air, du soleil, de l'amour, de nos baisers! C'est à lui que nous devons tout cela, Eusèbe; cet homme a pris pour nous la place de Dieu.

— Sans doute, répondit le jeune homme, mais il faudrait être fou pour supposer que le service qu'il nous a rendu, il nous l'ait rendu par simple philanthrophie. Oh! il y a quelque menace secrète et terrible sous le bien qu'il nous fait.

— En attendant, nous vivons; en attendant, nous sommes jeunes et nous nous aimons.

Puis tout à coup, regardant son mari :

— Craindrais-tu donc de ne plus m'aimer bientôt, et tremblerais-tu déjà pour ta vie? demanda-t-elle.

— Oh! Esther! fit le jeune homme.

Esther se mit à rire.

— Oh! quant à moi, cher bien-aimé, dit la jeune femme en appuyant sa tête sur l'épaule de son mari avec une adorable coquetterie, je suis si certaine que ton cœur ne battra jamais que pour moi, que je m'abandonne à nos nouvelles destinées sans la moindre appréhension.

— Et moi aussi, répliqua Eusèbe, et ce que j'en dis, c'est tout simplement pour ne pas accepter sans débats une fantasmagorie qui, à cette heure qu'il fait jour et que tu vis, me paraît bonne tout au plus à effrayer les petits enfants.

— Pardon, mon ami, dit Esther, mais, sous ce rapport, je ne partage pas tout à fait ton opinion; non-seulement il y a quelque chose de surnaturel dans l'apparition du docteur, mais encore ma guérison renverse tous les systèmes médicaux et toute la logique de la science.

— Bon! dit Eusèbe en frissonnant malgré lui, ne vas-tu pas croire, comme les autres, que le docteur Basilius a commerce avec l'esprit des ténèbres?

— Ne cherchons pas à pénétrer ce secret, mon ami, répondit Esther d'un ton grave. Contentons-nous, je le répète, de jouir de ses bienfaits, et prouvons-lui, puisque tu dis qu'il en doute, que deux êtres peuvent vieillir sans songer à autre chose qu'à s'aimer, et passer dans ce monde indifférents à tout ce qui n'est pas leur mutuel bonheur.

Et la jeune femme, à l'appui de ce système, déploya tant de coquetterie, se montra si tendre, si empressée,

qu'elle finit par dissiper les nuages qui obscurcissaient le front de son mari.

Elle se leva, et, appuyée sur bras le d'Eusèbe, elle fit quelques tours dans l'appartement, et put enfin se risquer à prendre l'air à la porte.

— Allons, allons, dit-elle, lorsque Eusèbe lui eut apporté au seuil de cette porte le tabouret de bambous qui avait servi au docteur Basilius, c'est décidément la convalescence, et il va falloir songer, mon ami, à retrouver du travail, car cette malheureuse maladie, qui t'a fait perdre la place sur laquelle nous comptions, doit avoir terriblement écorné nos finances.

— Hélas! oui, dit le jeune homme en regardant tristement ses malles, veuves de tous les effets qu'il avait successivement vendus pour subvenir aux frais du traitement qu'avait nécessité l'état de sa femme.

— Oui, je le sais, ou plutôt je le devine, tu as fait bien des sacrifices, dit Esther en surprenant ce regard. Pauvre ami! je les voyais, mais ma prostration était si grande, que je ne trouvais pas en moi la force de t'en remercier; mais, sois tranquille, va, je te payerai au centuple et de ton dévouement et de mon ingratitude momentanée, continua la jeune femme en se pendant au cou de son mari.

Puis tout à coup :

— Mais, j'y pense, dit-elle, pourquoi ne t'adresserais-tu pas au docteur Basilius pour avoir une place? Il t'a dit qu'il s'intéressait à moi, et, puisqu'il m'a rendu la vie, il ne peut aujourd'hui nous laisser mourir de faim.

Mais à ces paroles un nuage passa sur le front d'Eusèbe, et il rentra brusquement dans la case.

Esther l'y suivit et le trouva assis sur le lit, la tête entre ses deux mains.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle en écartant ses mains et en lui déposant un baiser sur le front.

— Oh ! ne me parle plus de cet homme ! s'écria Eusèbe en repoussant sa femme. Tiens, Esther, nous ne lui devons déjà que trop. Pendant les quelques instants qu'il a passés ici, s'il t'a rendu la vie, à toi, il a empoisonné l'air que j'ai respiré. Faut-il te l'avouer? depuis ce matin, je ne me reconnais plus : je devrais être tout entier au bonheur de te voir sauvée, je devrais oublier le monde, oublier les hommes pour ne songer qu'à une seule personne, à toi, à une seule chose, à ton existence, si miraculeusement retrouvée quand je te croyais morte; eh bien, le rire de cet homme me poursuit jusque dans tes bras, sa voix se mêle à la tienne, à ta voix qui me parle d'amour, et alors, alors, Esther, plains-moi, je suis bien malheureux, alors le doute s'empare de moi; il me semble être tombé sous l'empire d'une puissance supérieure, ne plus être maître de mon libre arbitre. Ah ! c'est un affreux supplice que celui-là, et, s'il se prolonge, Esther, ma bien-aimée, j'ai peur qu'il n'y ait plus de bonheur pour moi sur la terre !

Esther allait railler ces craintes, qui lui paraissaient chimériques, lorsqu'il lui sembla entendre heurter contre les montants de la natte qui servait, comme nous l'avons dit, de porte à la pauvre maison.

— Entrez ! dit Eusèbe, qui avait entendu comme elle et qui appelait de tous ses vœux une distraction à l'état dans lequel son esprit se trouvait en ce moment.

La natte se souleva sur cette invitation, et l'on vit entrer un homme vêtu de noir.

— Monsieur Eusèbe van den Beck ? demanda cet homme.

— C'est moi, répondit Eusèbe en se levant. Que me voulez-vous? monsieur.

— Vous êtes bien M. Eusèbe van den Beck, époux de demoiselle Esther Menuis? insista l'homme noir.

— Je suis Eusèbe van den Beek, réitéra le jeune homme, et voici ma femme, Esther Menuis.

— Madame, alors, est fille de Guillaume Menuis, notaire à Harlem, et de Jeanne Catherine Mortier, son épouse?

— Oui, dit Eusèbe, presque effrayé de ces préliminaires solennels.

— Alors, c'est bien à vous, Eusèbe van den Beck, c'est bien à vous, Esther Menuis, que nous avons affaire, et il ne nous reste plus qu'à remplir la douloureuse mission dont nous sommes chargé.

— Ah ! mon Dieu ! monsieur, parlez, dit Esther; mais parlez donc, vous me faites frémir !

— Il y a une heure, monsieur, que nous avons été requis pour poser les scellés chez M. Jean-Henri-Basile Mortier, plus connu dans cette ville sous le nom de docteur Basilius; nous nous sommes transporté dans sa de-

meure, et sur la cheminée nous avons trouvé un testament, testament déposé à cette heure chez maître Arnold Maes, notaire à Batavia, testament par lequel il institue Jeanne-Esther Menuis, fille de feu sa sœur, Jeanne-Catherine Mortier, femme Menuis, légataire unique et universelle de tous ses biens.

— Le docteur Basilius est donc mort? s'écria Eusèbe tout bouleversé.

— Hélas! oui, monsieur, répondit l'homme de loi d'un ton lugubre et officiel, en prenant une figure de circonstance, — votre infortuné parent s'est noyé ce matin en allant visiter un navire dans la rade.

Eusèbe était si étourdi de la nouvelle, qu'il ne songea pas même à demander comment l'événement était arrivé.

— Mon oncle! s'écria Esther, c'était mon oncle! Alors, tout est expliqué : de là venait l'intérêt étrange qu'il me portait.

— Et a-t-on retrouvé son cadavre? demanda Eusèbe.

— Oui, monsieur, et il a été transporté dans sa demeure; vous pourrez lui rendre les derniers devoirs.

— Mais est-il certain qu'il soit mort, bien mort? demanda Eusèbe.

L'homme de loi regarda le jeune homme d'un air effaré.

— Tous les médecins de la ville ont constaté son décès, mais il ne tient qu'à vous de vous en assurer.

— C'est ce que je vais faire, et à l'instant même! s'écria Eusèbe.

Et, sans prendre le temps de rajuster ses vêtements en désordre, il s'élança hors de la case, tandis qu'Esther, dont l'âme n'était point en proie aux mêmes angoisses que celles de son époux, versait des larmes sur la destinée de cet oncle dont elle avait entendu parler dans sa jeunesse, qui avait lui-même quitté Harlem à l'âge de vingt ans, et qui ne s'était révélé à elle que par un bienfait.

— Monsieur votre mari a l'air singulièrement attaché au défunt, madame, dit l'homme de loi en prenant congé d'Esther. Veuillez lui rappeler que je me mets à ses ordres pour toutes les formalités qu'il va se trouver dans l'obligation de remplir.

Et, saluant Esther comme un homme de loi subalterne salue une riche héritière, c'est-à-dire avec une profonde humilité, il sortit pour rejoindre Eusèbe.

Mais Eusèbe était déjà loin.

V

UN SEUL MORT ET TROIS CADAVRES

Eusèbe van den Beek marchait si vite, que l'homme de loi ne put le rattraper.

En effet, en moins d'un quart d'heure il fut arrivé à la ville basse.

Depuis le matin, ainsi qu'il l'avait avoué à Esther, il n'avait cessé de penser au docteur Basilius.

Sa raison se refusait à croire que cet homme fût doué d'une puissance surnaturelle, et cependant Eusèbe ne pouvait ranger les faits dont il avait été témoin dans l'ordre des événements ordinaires.

Mais, depuis le matin, tout en niant que la chose fût possible, il se sentait pris d'une terreur profonde lorsqu'il songeait, s'il fallait en croire les paroles diaboliques du docteur, que ce redoutable personnage assistait à

toutes les luttes de son âme, surprenait toutes les aspirations de son cœur.

Depuis le matin, il lui semblait que sa poitrine était ouverte, qu'un œil énorme en scrutait les profondeurs, et cet œil lui faisait éprouver la sensation de l'acier pénétrant dans la chair.

La vie ainsi faite devenait, comme l'avait dit Eusèbe à Esther, de plus en plus impossible.

Mais la mort subite et inattendue du docteur Basilius simplifiait singulièrement la question.

Elle ajoutait une impossibilité matérielle aux impossibilités que la raison d'Eusèbe posait comme une digue pour arrêter les écarts de son imagination.

Il ne songeait pas à la fortune qui venait si miraculeusement le chercher dans sa misère pour faire de lui un des plus riches habitants de Batavia; mais, sans se réjouir du malheur de celui qu'il devait considérer comme le sauveur d'Esther, il n'avait pas la vertu de s'affliger d'un événement qui le débarrassait d'une tutelle odieuse à son cœur, malgré l'innocence et la pureté de ses intentions.

Le besoin qu'il éprouvait avant tout autre était de s'assurer que le docteur Basilius n'avait pas su se soustraire au sort commun de l'humanité.

Cette mort en effet à laquelle le médecin n'avait pu échapper, c'était la négation du pouvoir qu'il s'était attribué contre la mort.

Eusèbe, en acquérant cette certitude que le docteur Basilius était bien mort, allait rentrer dans ce bienheureux

calme d'esprit que, depuis quelques heures, il avait perdu.

Si précipitée que fût sa marche, elle ne l'empêcha point de remarquer que les matelots du port, et particulièrement les matelots malais, étaient rassemblés par groupes et s'entretenaient avec animation.

Cela lui sembla tout naturel; il se rappela avoir entendu raconter que le docteur Basilius était adoré de la population maritime du quartier qu'il avait choisi pour en faire sa résidence, par une prédilection dont tous les habitants de Batavia avaient vainement cherché à pénétrer les raisons, ce quartier étant mortel aux Européens.

Aussi s'étonnait-on que le docteur Basilius eût résisté à l'air méphitique qui s'élevait des marais environnants, et sa santé incontestable n'avait pas peu contribué à accréditer les bruits étranges qui s'étaient répandus sur ses relations avec le mauvais esprit.

Eusèbe van den Beek, faisant de jour, et par le beau temps cette fois, le même chemin que nous lui avons vu prendre la nuit et par l'orage, et après avoir suivi la chaussée, traversé le marais et un petit bouquet de palétuviers, se trouva devant la maison du docteur.

Comme la veille, cette maison semblait inhabitée. Nul bruit ne transpirait de l'intérieur, rien n'indiquait au dehors qu'il se fût accompli dans cette maison quelque tragique événement.

Seulement, la porte, si soigneusement fermée et ver-

rouillée d'habitude, avait été laissée ouverte et battait au gré de la brise.

Eusèbe ne prit donc pas la peine de heurter, il poussa la porte et entra.

Il alla droit à l'espèce de parloir où la belle Hollandaise l'avait fait attendre.

Les ballots, les colis, les caisses éventrées étaient à leur place, mais la Frisonne n'était point à la sienne.

Le parloir était désert.

Eusèbe appela.

Personne ne vint à sa voix.

Alors, il s'arrêta, puis il se dirigea vers la porte par laquelle la jeune fille avait disparu, lorsque, la veille le docteur l'avait appelée.

Cette porte donnait sur un couloir obscur.

Il s'engagea dans ce couloir.

A son extrémité, il aperçut une lueur filtrant sous une porte; cette lueur semblait provenir de la flamme d'une torche ou d'un flambeau, car elle tremblotait.

Eusèbe poussa cette porte et recula de surprise en se trouvant sur le seuil d'une chambre si complétement meublée à la hollandaise que, sans le soleil qui protestait par des rayons enflammés, traversant les vitraux en losanges d'une petite fenêtre à châssis de plomb, il se fût cru sur les rives brumeuses du Zuyderzée.

Rien n'y manquait, ni les poteries de Delft, ni les caissons pleins d'oignons de jacinthes et de tulipes en fleur, ni le petit lustre en cuivre des tableaux de Gérard Dow et de Mieris, ni les meubles, ni les bahuts

de chêne, polis, lustrés, frottés, à faire croire qu'on les avait vernis la veille, ni même le poêle en fer ouvragé, bien qu'avec les quarante degrés de chaleur, température habituelle de Batavia, cet ustensile devînt un simple objet de curiosité.

Dans l'angle qui faisait face à la porte se trouvait un lit en chêne, dont les colonnes torses soutenaient une draperie de serge verte.

De l'endroit où était Eusèbe, il était impossible de voir ce qui se trouvait sur ce lit.

En face du lit, était une table : sur cette table un petit crucifix de cuivre, quatre cierges allumés, et une assiette pleine d'eau bénite avec une petite branche de buis desséchée.

Entre le lit et la table, une jeune femme entièrement vêtue de noir était agenouillée et priait.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, la jeune femme se retourna, et Eusèbe reconnut la belle Hollandaise.

Celle-ci fit signe au jeune homme de prendre place à côté d'elle, et continua ses oraisons.

Il était dès lors évident pour Eusèbe qu'il se trouvait dans la chambre mortuaire, et que le docteur Basilius était couché sur le lit funèbre.

Eusèbe eût bien voulu s'en assurer ; mais il eût fallu déranger la table et venir regarder par-dessus l'épaule de la Frisonne, et il hésita devant ce manque de convenance.

Il se mit à genoux au pied du lit et essaya de prier ;

mais sa préoccupation était si grande, qu'il ne put y parvenir.

Il regarda sa voisine, afin de lire la vérité sur son visage.

Elle priait pieusement, sincèrement, et de grosses larmes coulaient le long de ses joues, un peu pâlies par la douleur.

— Il paraît, après tout, que c'était un assez bon diable que cet effrayant docteur ! pensa Eusèbe, car le chagrin de cette jeune fille a vraiment l'air de venir du cœur.

Et, pour la remercier en sa qualité d'héritier, Eusèbe tendit la main à la jeune fille.

Celle-ci se méprit sur la portée du geste qui lui était adressé ; elle se leva, tendit à Eusèbe la branche de buis tout imprégnée d'eau sainte, et s'écarta pour laisser le jeune homme accomplir la pieuse obligation qu'il lui avait semblé avide de remplir.

Eusèbe se trouva en face du cadavre.

C'était bien le docteur Basilius.

Donc, le docteur Basilius était mort.

Sa mort avait été si prompte et si soudaine, qu'elle n'avait aucunement altéré ses traits.

Ses yeux étaient fermés, le souffle était éteint, le cœur avait cessé de battre : voilà tout.

Il avait séjourné trop peu de temps dans l'eau pour que son visage eût les teintes bleuâtres qui marbrent d'habitude le visage des noyés, et qui caractérisent l'asphyxie par submersion.

Seulement, ses cheveux gris, tout imprégnés d'eau

de mer étaient adhérents les uns aux autres, et collés sur le front, qu'ils recouvraient presque tout entier jusqu'aux yeux.

Mais la bouche n'avait rien perdu de sa physionomie, elle survivait à la rigidité du reste de la figure, et par instant Eusèbe croyait qu'il allait la voir se contracter, et qu'il allait entendre éclater à son oreille le rire métallique du docteur.

Les mains étaient jointes sur la poitrine, et, toute confiante dans la miséricorde divine, la pieuse Hollandaise les avait enlacées d'un chapelet.

Eusèbe, profitant d'un moment où la jeune Frisonne était absorbée dans ses oraisons, toucha les doigts du cadavre : ils étaient froids comme le marbre.

Il n'y avait plus à en douter, le docteur Basilius était endormi du sommeil éternel.

En se retirant, Eusèbe van den Beek poussa un soupir qui, s'il ne témoignait pas de sa satisfaction, indiquait du moins que son cœur était débarrassé d'un grand poids.

Lorsqu'il se retrouva dans le petit parloir, il s'aperçut que la belle Hollandaise l'avait suivi.

Comme elle n'était plus retenue par la présence du cadavre, elle se jeta au cou d'Eusèbe, et l'embrassa en sanglotant.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écriait-elle, pauvre docteur Basilius, un si bon maître, le perdre si vite! Que vais-je devenir, grand Dieu?

— Mais comment cet accident est-il donc arrivé? de-

manda Eusèbe, qui n'avait encore aucun détail positif.

— Il allait visiter des malades à bord d'une jonque chinoise; son canot, pris en travers par une lame, a chaviré; il est tombé à la mer, et, lorsqu'on l'a tiré de l'eau, il était mort.

— Oh! mon Dieu! fit Eusèbe.

— Quelle perte pour nous tous, cher monsieur! dit la Frisonne; il était si bon, si charitable!

— Mais, répondit Eusèbe, il me semble que vous ne me teniez pas ce langage hier au soir, ma chère enfant.

— Ah! monsieur, vous m'aurez mal comprise; aurais-je pu dire sans ingratitude autre chose de l'homme dont j'ai mangé le pain pendant deux ans, de l'homme qui me tenait lieu de père?

— Ah! fit Eusèbe avec un certain étonnement, le docteur Basilius vous tenait lieu de père?

— Certainement, et, s'il eût vécu, j'étais pour toujours à l'abri du besoin. Que va-t-il arriver de moi, seigneur Jésus?

La Frisonne, sur ces derniers mots, recommença ses lamentations; elles étaient si touchantes, qu'Eusèbe, qui, nous devons l'avouer, avait conçu sur la position de la jeune fille dans la maison du docteur des idées assez peu avantageuses, ne savait plus que penser.

— Mon enfant, lui dit-il, je vous promets de m'occuper de vous; je n'ai point oublié et je n'oublierai jamais l'offre que vous m'avez faite hier au soir. Nous vous trouverons une bonne place.

— Une place dans cette ville, cher monsieur? repartit

la belle Hollandaise, jamais, jamais! Vous ignorez donc qu'une honnête fille ne peut accepter la position que l'on fait aux Européennes dans la plupart des maisons de Batavia?

— Si vous le préférez, mon enfant, je payerai votre passage et vous retournerez en Hollande.

— Hélas! cher monsieur, mes parents sont morts, je n'ai plus que des tombeaux à aller retrouver là-bas; mais c'est égal, et bien que j'aie fait l'épreuve de ce qu'une si longue traversée au milieu d'hommes sans mœurs et sans religion offre de périls pour la vertu d'une jeune fille, je profiterai de votre offre, monsieur van den Beek, et je retournerai en Hollande. Je dois à la mémoire de mon bienfaiteur de rester pure et honnête.

En ce moment, on entendit de grands cris partir de l'étage supérieur.

La Hollandaise, à ce bruit, pâlit visiblement.

— Qu'est-ce que cela? demanda Eusèbe.

— Je ne sais trop, répondit la jeune fille en essayant de détourner l'attention du jeune homme; sans doute, des Malais qui se battent.

— Non, fit Eusèbe avec un geste impératif, ce sont des cris de femme; vous n'êtes donc pas seule dans cette maison?

Et, avant que la Hollandaise eût pu s'opposer à son dessein, malgré les prières et les supplications qu'elle lui adressait, Eusèbe s'élança dans un escalier qui semblait devoir conduire aux appartements supérieurs de la maison.

Il traversa quatre ou cinq pièces, toutes remplies de marchandises en désordre, et qui n'étaient qu'une répétition de ce que l'on voyait dans le petit parloir du rez-de-chaussée.

Et, au fur et à mesure qu'il avançait, il entendait toujours les mêmes cris, seulement plus aigus, plus terribles; mais ces cris semblaient poussés au-dessus de sa tête, et cependant il ne voyait aucun escalier qui conduisît à l'étage supérieur.

Enfin il aperçut, dans l'angle d'une chambre, une espèce d'échelle de bambous, il l'escalada, et, en touchant le plafond, il reconnut une trappe; il poussa cette trappe, et, passant sa tête par l'ouverture, il vit un étrange spectacle.

L'espèce de belvédère dans lequel Eusèbe venait de pénétrer avait la forme d'une case de nègre à Madagascar.

Cette case était circulaire.

Au-dessus d'un treillage ouvert au vent, et à travers les interstices duquel on apercevait la ville, les bois de palétuviers et la rade, de gros bambous, réunis à leur extrémité et entrelacés de branches de cocotier, formaient un toit pointu, assez épais et assez élevé pour que la chaleur, grâce à l'air qui y circulait, fût supportable.

Cette case avait pour tous meubles un canapé en roseaux, un coffre de bois avec des ornements de cuivre et des incrustations de coquillages, et quelques vases de terre épars sur le plancher.

Un hamac en fils de cocotier, accroché à deux bambous du toit, la traversait dans tout son diamètre.

Un homme semblait reposer dans ce hamac avec un mouvement d'oscillation qui sans doute était renouvelé lorsqu'il était au moment de s'arrêter.

Mais ce qui frappa Eusèbe de stupeur, ce fut la vue d'une femme qui, sans faire attention à lui, continuait de pousser les hurlements qui avaient attiré sa curiosité.

Cette femme était une négresse de la plus splendide et de la plus correcte beauté.

Une véritable Vénus d'ébène.

Elle avait quinze ans à peine; ses traits étaient d'une régularité parfaite; un cou mince et délié surmontait des épaules fines et une taille dont il fallait chercher le modèle dans tout ce que la statuaire antique ou moderne a fourni de plus parfait.

Elle était vêtue d'une espèce d'étoffe de coton bleu à raies d'or et de pourpre, qui se tisse à Tunis, et que les négresses appellent *fouta*. Cette pièce d'étoffe était retenue à la ceinture par des agrafes en verroterie.

Cette femme semblait en proie à la plus violente douleur.

Elle tenait dans chacune de ses mains un coquillage aigu et tranchant dont elle se frappait la poitrine et les bras, labourant ainsi profondément sa chair en poussant les cris qui avaient attiré l'attention d'Eusèbe.

Le sang ruisselait sur tout son corps.

La case, éclairée seulement par les quelques rayons

de soleil qui perçaient le treillage et le tissu de bambous, était assez obscure pour qu'Eusèbe ne pût se rendre immédiatement compte de l'action de cette femme.

Aussitôt qu'il eut reconnu ce qui se passait, il sauta dans la case et chercha à arrêter le bras de la négresse.

Mais, en ce moment, il se trouva en face de l'homme qui était couché dans le hamac, et recula saisi de terreur.

D'un mouvement prompt comme la pensée, Eusèbe, qui dans cette demi-obscurité doutait encore, brisa une partie du treillage, et un rayon de soleil, illuminant la case, vint éclairer la figure de cet homme, ou pour mieux dire de ce cadavre.

C'était celui du docteur Basilius.

C'était la face livide, mais calme, que le jeune homme avait laissée, avec ses cheveux collés au front et sa bouche contractée, sur le lit d'ébène, dans l'appartement du rez-de-chaussée.

Eusèbe sentit ses genoux se dérober sous lui, ses cheveux se dressèrent sur son front; il recula, et, sans pouvoir détacher son regard du cadavre, il regagna la trappe, se laissa glisser le long de l'échelle de bambous plutôt qu'il ne la descendit, et s'enfuit, laissant la négresse continuer de donner au défunt ses sanglants témoignages de désespoir.

Lorsque Eusèbe van den Beek se retrouva dans le parloir du rez-de-chaussée, son émotion monta à un tel degré, qu'il fut forcé de s'asseoir.

De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front; ses dents s'entre-choquaient, agitées par un mouvement convulsif; son cœur battait avec tant de violence, qu'il craignait de suffoquer.

Pour donner de l'air à la pièce dans laquelle il se trouvait, il souleva un store chinois qui fermait la fenêtre.

Cette fenêtre donnait sur un petit jardin planté d'arbustes européens qui végétaient dans ce sol calciné comme les arbres des tropiques végètent dans nos serres.

Deux Malais s'occupaient en silence à une besogne qui intrigua Eusèbe van den Beek à tel point, qu'elle parvint à le distraire momentanément de la terreur qui l'accablait.

Ces deux hommes, en effet, avaient élevé au milieu du jardin une espèce de bûcher, qui avait déjà atteint la hauteur de près de deux mètres, et ils continuaient d'y placer symétriquement des morceaux de bois, de façon à lui donner des proportions énormes.

Entre chaque couche de bois, ils plaçaient de petites fascines de paille de riz, des branches d'arbre résineux, et particulièrement des rameaux de térébinthe et de camphrier.

Eusèbe, de plus en plus étonné, sauta par la fenêtre et s'approcha des deux Malais, sans que pour cela ils interrompissent leur travail.

— Mais que diable faites-vous donc-là? leur demanda-t-il.

— Ne le savez-vous pas? répondit l'un d'eux en mauvais hollandais. Cela ne ressemble cependant guère à autre chose qu'un bûcher.

— C'est donc un bûcher?

— Certes.

— Et que comptez-vous faire de ce bûcher?

Le Malais haussa les épaules, et, escaladant la pile de bois, il aligna quelques madriers que son confrère avait disposés avec négligence.

Eusèbe renouvela sa question.

— Eh bien, et le mort, répondit le Malais, comptez-vous le jeter à la mer comme un chien?

Et, en parlant ainsi, il indiquait, non pas le rez-de-chaussée où Eusèbe avait vu ce même cadavre dans un lit d'ébène, mais une sorte de kiosque hindou que l'on apercevait à l'extrémité du jardin.

Poussé par une invincible curiosité, Eusèbe se dirigea du côté de ce kiosque.

C'était un bâtiment assez vaste, dont les murs de terre, blanchis à la chaux, reposaient sur des assises en pierre de taille sculptées grossièrement et représentant des personnages fantastiques, des hommes à la tête de taureau ou d'éléphant, des corps chargés de bras, des êtres hermaphrodites, enfin tout le personnel de la théogonie hindoue.

A la porte était un vieillard à barbe blanche, qui portait le costume des brahmes de la côte du Malabar, et qui semblait surveiller le travail des deux Malais.

— Le mort? lui demanda brièvement Eusèbe.

Le vieillard, sans lui répondre, lui indiqua du pouce, par-dessus son épaule, l'intérieur du kiosque, et se dérangea pour le laisser passer.

Eusèbe van den Beek se trouva alors dans une grande chambre éclairée par une douzaine de lampes de bronze d'une forme antique digne de l'Etrurie, d'où s'échappaient des flammes qui illuminaient l'appartement.

Au milieu était un lit, ou plutôt un amas de coussins empilés, et sur ces coussins un cadavre qu'Eusèbe reconnut sur-le-champ pour celui du docteur.

Il ne différait en rien des deux autres cadavres qu'il avait vus. En face du corps, au-dessous d'une niche qui contenait une image du dieu Brahma, et devant laquelle brûlaient trois des lampes dont nous avons parlé, une femme était assise sur un siége d'or, le dos appuyé à la muraille.

Cette troisième reproduction du cadavre avait bouleversé Eusèbe van den Beek. Transporté tout à coup dans le monde des fantômes et du fantastique, il ne savait s'il vivait ou s'il rêvait ; son sang se portait avec violence à son cerveau et bruissait à ses oreilles ; il croyait que sa raison allait l'abandonner ; cependant, dès l'instant que ses yeux eurent rencontré ceux de l'étrange femme qui veillait près du mort, ils ne purent plus s'en détacher.

C'était une jeune fille dont le teint n'était pas bronzé comme celui des Indiennes de la presqu'île ou des Malaises des îles de la Sonde, mais d'un jaune clair comme celui des femmes de Visapour.

Elle avait cette régularité des traits qui caractérise la race caucasienne, et ses yeux larges et profonds étaient, par une exception assez rare chez les femmes de sa couleur, du bleu le plus sombre et le plus pur.

La poitrine était couverte d'une espèce de cuirasse en bois très-léger, niellée d'or et d'argent et rehaussée de pierreries.

Une écharpe de mousseline entourait la ceinture, et ses plis transparents servaient de transition entre la nudité de la partie supérieure du corps et la profusion de draperies dans lesquelles disparaissaient les hanches et les extrémités inférieures jusqu'aux pieds, qu'elles recouvraient presques entièrement.

Ses bras, son cou et ses doigts étaient chargés d'une multitude de bracelets, de colliers et de bagues, de forme bizarre et d'un travail merveilleux.

Sa tête, par un contraste assez bizarre, n'avait aucun de ces ornements; une simple couronne de fleurs et de feuilles de lotus se mariait à ses cheveux noirs et luisants comme l'aile du corbeau.

Elle se tenait muette et immobile comme une statue; ses yeux seuls témoignaient de son existence, et ses regards, fixés sur Eusèbe van den Beek, semblaient l'appeler à elle.

— Qui êtes-vous? lui demanda Eusèbe.

La femme jaune le regarda et lui fit signe qu'elle ne comprenait point.

Le jeune homme lui prit la main; elle le laissa faire.

Cette main était d'un froid de glace, et cependant il semblait à Eusèbe qu'elle injectait du feu dans ses veines.

— Venez, lui dit-il en lui faisant signe de se lever.

La femme jaune abaissa lentement ses longues paupières et fit de la tête un signe négatif en montrant le cadavre.

Eusèbe se souvint alors de la coutume des Indiens malabars, qui veut que la femme monte sur le bûcher du mari. Il indiqua d'un geste la pile de bois, qu'à travers l'ouverture de la porte du kiosque on voyait grandir par les soins des deux Indiens, et fit à la femme jaune un signe interrogatif.

Elle baissa tristement la tête; puis, détachant de sa coiffure une fleur de lotus, elle la présenta au jeune Hollandais.

Sans savoir ce qu'il faisait, celui-ci prit la fleur.

— Mais c'est impossible! s'écria Eusèbe, cette barbare coutume, abolie dans l'Inde, ne peut exister ici; d'ailleurs, cet homme n'était pas votre époux, et les préjugés religieux ne peuvent vous condamner à mourir avec lui. Je vais aller trouver le gouverneur, je ne souffrirai pas qu'une femme si jeune et si belle meure d'une si cruelle mort.

En ce moment, Eusèbe crut entendre retentir à ses oreilles le rire strident et métallique du docteur Basilius.

Il se retourna, s'attendant à trouver le docteur debout, ou tout au moins assis.

Le cadavre était à la même place, roide et immobile; pas un muscle de sa face n'avait bougé.

Alors, succombant à cette terreur croissante de laquelle l'avait distrait un instant la vue de la merveilleuse créature qui gardait le troisième cadavre; il couvrit son visage de ses mains et s'enfuit sans regarder derrière lui.

VI

LE DATOU NOUNGAL

Lorsque Eusèbe se retrouva sur les quais, il sentit sa poitrine débarrassée d'un poids énorme et respira plus à l'aise.

Il lui semblait qu'il sortait du monde des morts pour rentrer dans la vie ordinaire; il ne pouvait se lasser du bruit et du mouvement qu'offraient en ce moment la rade et les rues; et les voitures qui allaient et venaient, se croisant dans toutes les directions, cette multitude d'hommes se heurtant dans tous les costumes, criant dans tous les idiomes, jurant dans toutes les langues, lui paraissaient un témoignage matériel de la réalité de son existence, et lui prouvaient enfin qu'il avait échappé au monde des fantômes, qui s'était révélé à lui par de si terribles visions.

Son premier mouvement fut de chercher ce [illegible] faire et de s'arrêter à un parti ; mais le souvenir de ce [illegible] venait de se passer était encore tellement tumultueux en lui, qu'il résolut de l'écarter de son cerveau et de ne se décider à agir qu'après avoir consulté Esther, dont il appréciait non-seulement l'excellent cœur, mais encore le suprême bon sens.

En attendant, il se mit à parcourir les quais, afin d'achever de reprendre ses esprits et de calmer l'agitation de son cerveau.

Nous l'avons déjà dit, la ville de Batavia n'est point bâtie sur le bord de la mer, elle en est séparée par un canal de près de trois milles de longueur, qui conduit à la rade.

L'entrée de ce canal était jadis l'embouchure d'une petite rivière, dont les apports incessants de vase et de détritus formaient une barre puissante.

Les Hollandais sont les hommes des travaux maritimes. Pour arrêter les atterrissements continuels qui menaçaient la rade et qui surtout rendaient les communications avec elle de plus en plus difficiles, ils ont changé le cours de la rivière et ont canalisé ses bords. Deux digues, longues de près de deux milles, ont régularisé son cours à travers les marais qui bordent le rivage.

C'est sur une de ces jetées qu'Eusèbe dirigea sa promenade.

Lorsqu'il fut arrivé à son extrémité, son attention fut excitée par le spectacle de l'appareillage d'un grand

prahu malais qui se disposait à profiter de la marée pour gagner le large.

Ce prahu était un bâtiment de quarante tonneaux environ, à la carène fine et bien taillée, mais à la dunette énorme, flanquée à chaque bord d'une plate-forme semblable à un porte-haubans soutenu par des courbes de bois très-massives.

Son avant était armé de deux canons de six, qui, amarrés à la proue, pouvaient, dans le cas où le bâtiment prendrait chasse au lieu de la donner, se rouler à l'arrière en passant sous la dunette. A chacun de ses bords, il avait trois caronades de deux livres de balles chacune; il portait deux mâts, un gouvernail double et des voiles en nattes dont les lisses horizontales étaient tendues par un grand nombre de tringles en bambou.

L'équipage de ce bâtiment se composait d'une trentaine de Malais.

Les uns s'occupaient à mettre en place les gouvernails, et à les établir contre l'étambot avec de fortes cravates de rotin; tandis que d'autres, profitant du moment où le prahu avait accosté la jetée, embarquaient les dernières provisions.

Le capitaine, le dos appuyé contre un des porte-amarres de la jetée, surveillait tout cela en mâchant nonchalamment son bétel.

A une fausse manœuvre des matelots du bord, une lame, prenant le gouvernail en travers, lui fit faire un brusque mouvement, la lourde machine, n'étant point encore assujettie, bascula, et sa barre renversa un

homme : le malheureux, tout étourdi du coup, n'eut point la présence d'esprit de se retenir au câble de rotin qui servait de garde-fou, et tomba à la mer ; ses camarades lui lancèrent à l'instant même des cordes ; mais, comme le courant était très-fort à cet endroit, et portait au large, il ne put les saisir, et il fallut mettre le canot à la mer pour aller à son secours.

Le capitaine du prahu, sous les yeux duquel cette scène venait de se passer, y était resté si indifférent, qu'Eusèbe en était à se demander si cet homme était bien réellement le patron du petit bâtiment, et si le malheureux qui s'en allait à la dérive, pour servir, selon toute probabilité, de pâture aux requins qui infestent la rade de Batavia, était un des subordonnés de celui qui prenait à son sort un si médiocre intérêt. Cependant, il n'en put douter plus longtemps, car, avant de débarrasser la chaloupe des ballots et des colis qui l'encombraient, les Malais se tournèrent de son côté comme pour attendre un ordre, et ne mirent la main à la rame que lorsqu'un signe du silencieux capitaine leur eut dit :

— Allez !

Eusèbe van den Beek examina alors plus attentivement ce personnage.

Il pouvait avoir trente-cinq ans, il était plus fort et plus carré que ne le sont ordinairement les hommes de la race jaune ; les yeux aussi étaient plus larges et moins bridés que ceux de ses compatriotes, et son nez, presque aquilin, achevait, en l'éloignant du nègre, de le rapprocher de l'Européen.

L'ensemble de sa physionomie présentait, au reste, un caractère de férocité, d'audace et de ruse.

Il portait, en outre, un costume étrange; ce costume consistait en larges culottes de soie noire, arrêtées au-dessous du genou : une sorte de vareuse de toile des Indes, bigarrée de fleurs éclatantes, lui couvrait la poitrine. Il était coiffé d'une pièce de mousseline brochée d'or, roulée autour de sa tête en forme de turban; enfin un kriss au manche d'ivoire niellé d'or était passé à sa ceinture, où pendait également son sachet de bétel.

Mais ce qui sembla le plus extraordinaire à Eusèbe van den Beck, ce fut d'apercevoir, entre les plis de la chemise du marin, les fins et souples anneaux d'une cotte de mailles.

Le capitaine s'aperçut de l'attention dont il était l'objet, et, s'approchant d'Eusèbe de l'air le plus dégagé du monde, tout en saupoudrant de chaux la noix d'arack qu'il avait tirée de son sachet à bétel, il lui dit dans le plus pur hollandais, et avec un accent qui fit tressaillir le jeune homme :

— Voilà un drôle bien maladroit, n'est-ce pas, monsieur?

— Mais, répondit Eusèbe, ce n'est point tout à fait la faute de ce malheureux, il me semble.

— Que ce soit sa faute ou non, il a fait là un plongeon qui me coûte quelques milliers de piastres.

— Cet homme était-il esclave, et l'avez-vous donc payé aussi cher que vous dites? demanda Eusèbe.

— Non, dit le Malais; mais il n'en est pas moins vrai que le coquin me ruine.

— Cependant, capitaine, répliqua Eusèbe en souriant, ce plongeon qui vous ruine, à ce que vous dites, n'a pas l'air de vous émouvoir beaucoup.

— A quoi bon s'émouvoir? fit le marin. Je suis musulman, monsieur: ce qui est écrit est écrit, et ma mauvaise humeur ne saurait rien changer; mais, si vous voulez absolument une explication à mes paroles, regardez là-bas.

Les regards d'Eusèbe suivirent l'indication qui leur était donnée, et virent une flottille de jonques chinoises qui prenait le large.

— Voilà là-bas, continua le Malais, des gredins à longue queue qui ne se doutent guère du service que leur rend à cette heure le drôle que l'on est en train de disputer aux requins.

— Je ne vous comprends pas, dit Eusèbe.

— Pardieu! monsieur van den Beek, — Eusèbe tressaillit: d'où venait que ce marin, qu'il n'avait jamais vu, le connaissait par son nom? — c'est pourtant bien clair, nous allons perdre une heure à repêcher ce gaillard-là; dans une heure, ces damnées jonques seront entrées dans l'aire du vent, et j'aurai beau coucher mes trente lascars sur leurs rames, il est douteux que je puisse rejoindre avant la nuit ces aimables adorateurs du dieu Foo.

— Et pourquoi tenez-vous donc tant à les rejoindre avant la nuit?

— Pourquoi ? répondit le capitaine en riant d'un rire strident et métallique qui fit tressaillir Eusèbe, tant il lui rappelait celui du docteur Basilius ; pourquoi ? mais tout simplement pour m'assurer que leurs marchandises sont proprement arrimées dans leurs cales, et pour débarrasser ces pauvres barques d'un surcroît de cargaison qui pourrait gêner leur marche.

— Ah ! ah ! fit Eusèbe en regardant plus attentivement encore le capitaine, vous êtes un pirate ?

— Pour vous servir. Est-ce que, par hasard, j'aurais l'air d'un honnête homme ? Vous seriez le premier qui se trompait à cet air-là.

— Et vous ne craignez pas de l'avouer, de le dire au premier venu, lorsque vous êtes encore dans une rade hollandaise, sous le canon du stationnaire du gouverneur ? reprit Eusèbe stupéfait de tant d'audace.

— D'abord, répondit le Malais avec son air narquois, je le dis, c'est vrai, mais je le dis à vous et vous n'êtes pas le premier venu pour moi. Reconnaissez-vous ceci, monsieur l'héritier ? continua le Malais en montrant à Eusèbe la fleur de lotus que lui avait donnée l'Indienne et qu'il avait laissée tomber en fuyant.

— En vérité, dit Eusèbe, si ce n'était pas de la folie, je croirais que vous êtes...

Il s'arrêta, effrayé de ce qu'il allait dire.

Le capitaine éclata de rire.

— Que je suis le docteur Basilius, n'est-ce pas ? Eh ! eh ! eh ! on se ressemblerait de plus loin. Mais rassurez-vous, je ne suis pas le docteur Basilius, non ! Le doc-

teur Basilius est mort, et bien mort. Comment ! lorsqu'un cadavre suffit pour constater le décès d'un homme, trois cadavres ne vous suffiraient pas, à vous? Que vous faut-il donc, jeune homme? Encore une fois, l'oncle de votre femme n'est plus de ce monde, et celui que vous avez devant les yeux, celui qui vous parle, celui que vous regardez comme vous regarderiez un spectre, est entré ce matin dans la peau du datou Noungal, maître après Dieu de la barque, *la Mahommedia*, lequel datou Noungal s'est suicidé cette nuit, entre deux et trois heures du matin, parce qu'il avait perdu sa part de butin au jeu, auquel il s'était engagé, dans un jour de folie, à renoncer pour jamais; — je suis Noungal, pas autre chose pour le quart d'heure. Peut-être me transformerai-je un jour encore; peut-être aussi cela dépend-il un peu de ta sagesse, Eusèbe van den Beek.

S'il eût convenu au capitaine malais de parler une demi-heure encore, le pauvre Eusèbe, écrasé par ce qu'il voyait et par ce qu'il entendait, n'eût pas eu la force de l'interrompre.

Mais le datou Noungal s'arrêta.

— Que voulez-vous dire? demanda Eusèbe. Expliquez-vous; chacune de vos paroles est pour moi une énigme dont je n'ai plus le courage de chercher le mot. Depuis vingt-quatre heures que le docteur Basilius s'est mêlé à ma vie, je ne sais plus si je vis moi-même, ou si je m'agite sous le poids d'un effroyable cauchemar. Je doute de moi, je doute des autres, je doute de Dieu,

je doute de tout, et la voûte du ciel ne me semble plus qu'un immense réseau sous lequel s'agitent des victimes destinées, comme moi, à être le jouet d'événements surnaturels, contre lesquels l'intelligence humaine, la lutte de la raison, l'emploi du libre arbitre ne peuvent rien.

— Plaignez-vous donc de votre part, je vous le conseille, et devant moi encore! Dans quelques heures, j'aurai pris le large, et, à quelque cent lieues d'ici, j'aiguiserai mon bec et mes ongles contre les méchants oiseaux de mer que leur mauvaise chance enverra dans mes eaux, tandis que M. Eusèbe van den Beek mordra à plein galion.

— Cet héritage, je n'en veux pas, je le repousse! s'écria Eusèbe. Vous n'avez jamais été l'oncle d'Esther!

— Bon! que vous importe, si celui que l'on nommait Basilius le représentait?

— Non, car accepter cet héritage, ce serait faire un pacte avec une puissance de l'enfer que je niais, et que je suis bien forcé de reconnaître.

— Enfant que vous êtes, dit le datou Noungal en tirant de son sein un papier qu'Eusèbe reconnut avec terreur pour celui sur lequel il avait apposé sa signature pendant la nuit précédente. Voici le contrat qui vous lie à celui qui, sur terre, représente désormais Basilius, quoiqu'il ne soit pas écrit en lettres de flammes sur du parchemin noir, et qu'il porte le timbre du gouvernement au lieu de porter celui de l'enfer. De nos jours, mon

100866

ami, une lettre de change est le véritable pacte infernal. Croyez-moi, l'homme qui a signé une lettre de change ne s'appartient plus : il est, s'il ne paye pas à l'échéance, à l'heure, à la minute, à la seconde dite, la chose de son créancier. Shylock était un niais qui ne demandait que deux livres de chair ; il fallait en demander cent vingt, cent trente, cent quarante ; il les aurait eues. Les usuriers modernes ne sont pas si niais, ils demandent tout le corps et on le leur donne sans difficulté. En effet, la volonté d'un homme librement manifestée, couchée sur le papier et signée de son nom, que ce nom soit écrit avec de l'encre ou avec du sang, ne suffit-elle pas pour enchaîner cet homme, et ne sommes-nous pas irrévocablement liés l'un à l'autre, du moment qu'en échange de la vie de ta femme, que je t'ai donnée, tu m'as juré de dompter des instincts que je prétendais, moi, que tu ne serais pas le maître de vaincre ? Voyons, toi gendre d'un notaire, tu n'es pas plus fort que cela ? Cela s'appelle un contrat synallagmatique, et il est valable du moment qu'il y a, de l'une des deux parts, commencement d'exécution.

— Mais, en faisant cette promesse, s'écria Eusèbe, je croyais la faire à un de mes semblables. C'était vis-à-vis d'un homme comme moi que je croyais m'engager et non pas en face d'un démon !

— C'est-à-dire que tu comptais rester libre et manquer tout simplement à ta foi lorsque tu aurais obtenu de ton semblable tout ce que tu espérais de lui ; c'est-à-dire que tu avais l'espoir que l'homme auquel tu t'en-

gageais ne pourrait te contraindre à remplir ton engagement, ni te punir d'y avoir manqué. Ah! tu comptais faire une dupe, mon pauvre Eusèbe! Pour ton malheur, il n'en sera pas ainsi; mais si, pour rassurer ta conscience timorée, il te faut l'assurance que je ne suis ni l'Ahrimane des Perses, ni le Typhon des Égyptiens, ni le Python des Grecs, ni le Satan de Milton, ni le Méphistophélès de Faust, ni la guivre des Visconti, ni le bophomet des templiers, ni le graouille, ni la tarasque, ni la gargouille du moyen âge, ni le diable enfin, cette assurance, je te la donne. D'ailleurs, si tu doutes de ma parole, et je te permets d'en douter, regarde dans mes sandales, regarde sous mon turban, *vide pedes, vide caput*, et tu n'y verras ni cornes, ni pied fourchu.

— Qui êtes-vous donc, alors?

— Une volonté.

— Une volonté?

— Oui, une volonté appliquée à un but, l'immortalité.

— Du corps ou de l'âme?

— Du corps, imbécile. L'âme est immortelle par son essence même, tandis que le corps est périssable.

— Alors, vous êtes immortel?

— Je ne suis point immortel, mais j'ai déjà quelque chose comme cent trente à cent quarante ans. Je voudrais atteindre au moins mes trois siècles; ce que nous voyons dans le monde depuis cent vingt ans est si cu-

rieux! C'est ce désir qui m'a conduit à ressusciter une science que l'on croyait morte, la cabale, c'est ce désir qui m'a donné une force et une puissance dont tu as déjà pu apprécier l'étendue.

— Et vous pouvez lutter contre la mort? demanda Eusèbe avec un effroi croissant.

— Tu l'as bien vu, il me semble. Écoute!... je vais te dire une de ces vérités inconnues destinées à se faire jour au courant des siècles. La mort est un fantôme de l'ignorance; elle n'existe pas, le corps est le vêtement de l'âme, voilà tout. Lorsque ce corps est complétement usé, ou gravement et irréparablement déchiré, elle le quitte, et, comme une méprisable guenille, le laisse au coin de la première borne venue. Eh bien, moi, cher ami, ajouta le docteur en riant de ce rire qui glaçait la moelle dans les os d'Eusèbe, je sais changer de vêtement avant qu'il montre la corde, voilà tout.

— Comment est-ce possible?

— Ah! pardon, ce comment, je ne veux point te l'apprendre, attendu que, si je te l'apprenais, tu serais aussi savant que moi. Ce que tu peux savoir, quoique je ne sois pas obligé de te le dire, mais je veux te faire beau jeu, ce que tu peux savoir, c'est que, quand Eusèbe van den Beck, dégoûté, saturé de sa femme, Esther Menuis, se dira un beau jour : « Où diable avais-je la tête lorsque j'ai été, au milieu de la nuit, chercher le docteur Basilius que le ciel confonde? Pourquoi faut-il que cet infernal docteur ait mis la vie là où la mort

était venue? » Ce jour-là, l'âme d'Eusèbe van den Beek voudra quitter son corps, ce corps qui sera encore frais, jeune et propre, qui aura bien devant lui une trentaine de bonnes années d'existence, et que, juste à ce moment-là, il se trouvera, n'importe où, un mauvais chef de bandits, un méchant capitaine de pirates, qui regardera comme très-agréable de passer, en attendant mieux, ces trente années dans le corps susdit.

— Ainsi cette mort annoncée ce matin...?

— N'était qu'un changement de fourreau, voilà tout.

— Et vous vivrez ainsi...?

— Jusqu'à la consommation des siècles, à ce que je suppose, attendu que les méchancetés et les sottises des hommes les dégoûteront bien de la vie, j'y compte, jusqu'au jour du jugement dernier.

— Oh! fit Eusèbe, je ne vous appartiens pas encore, mon maître, et, maintenant que vous m'avez prévenu, je me garderai si bien, je vous le promets, que vous risquez de finir vos jours dans la peau du datou Noungal.

— Tu crois? dit en ricanant le Malais.

— J'en réponds, dit Eusèbe.

— Eh bien, puisque tu es si sûr de ton fait, tu n'as plus aucune raison de ne pas prendre l'héritage.

— Je le prends, dit résolument Eusèbe, je le prends! Riche et heureux, je résisterai plus facilement aux infer-

nales tentations que vous allez sans doute soulever autour de moi. J'en emploierai une partie en bonnes œuvres, je mettrai le ciel de mon côté, et il prévaudra sur vous qui, malgré vos dénégations, devez tenir votre infernale puissance de l'enfer.

— Essaye, repartit le capitaine, essaye, et bon plaisir! La vie est courte, la tienne surtout n'est pas destinée à être longue, tâche qu'elle soit bonne. Au revoir, Eusèbe.

A ces mots, tournant le dos au jeune homme comme s'il avait autre chose de plus important à faire que de continuer cette conversation, le pirate fit un signe à ses matelots, qui avaient ramené leur camarade à bord et terminé leurs préparatifs d'appareillage.

A ce signe, quatre hommes bordèrent le canot de ses avirons et accostèrent la jetée.

Le chef malais enjamba le parapet, saisit un câble qui maintenait une bouée placée au large, et, lorsqu'il se trouva au-dessus de l'embarcation, il lâcha le câble et tomba debout au milieu des rameurs, qui se mirent aussitôt à nager vers le navire.

Arrivé près de la prahu, il en escalada lentement le bordage à l'aide d'échelons cloués contre la carène, et commanda la manœuvre. Les câbles de rotin mirent au vent les voiles de paille, la brise qui fraîchissait les tendit, la prahu se mit en mouvement et doubla la jetée.

En passant devant l'extrémité de l'estacade, le datou Noungal, qui était monté sur la dunette, envoya pour

adieu à Eusèbe, qui semblait cloué à la même place, un dernier ricanement sinistre.

Ce ne fut que lorsque le petit navire, qui semblait avoir des ailes, se fut perdu à l'horizon qu'Eusèbe songea à regagner sa demeure. Il y arriva dans un état de surexcitation nerveuse difficile à décrire. Le même jour, la fièvre le prit, et un médecin, qu'Esther crut devoir faire appeler dans la nuit, déclara qu'il lui semblait impossible que le malade résistât plus de trois jours aux accès de délire furieux auxquels il le voyait exposé.

VII

UN ÉTRANGE CODICILLE

Vous vous rappelez, chers lecteurs, avoir vu un homme de loi venant annoncer à Eusèbe van den Beek et à Esther Menuis la mort de leur oncle, le docteur Basilius.

Cet homme de loi était le premier clerc du notaire Maes.

Le notaire Maes demeurait sur la place de Weltevrede, une des plus belles places de Batavia.

Le notaire Maes était un original, qui ne manquait pas de caractère, et qui vaut bien la peine que nous consacrions une page ou deux à esquisser sa double physionomie physique et morale.

Au physique, maître Maes était grand, gros et joufflu. Il avait une stature de tambour-major, et avec cela une figure imberbe, un nez à la Roxelane et un teint de lis

et de roses qui formait le plus curieux contraste avec sa structure herculéenne.

Au moral, maître Maes était double, c'est-à-dire qu'il y avait deux hommes dans la même peau.

L'un de ces deux hommes était maître Maes notaire.

L'autre était M. Maes tout simplement.

Rien de plus calme, de plus méthodique, de plus ponctuel, de plus rangé, de plus réglé que maître Maes notaire. Un client eût-il réclamé sa présence à quatre heures du matin, qu'il ne fût pas sorti de sa maison autrement qu'en habit noir, en cravate blanche et en gants frais, conformément à l'étiquette des convenances batavienne.

Personne ne pouvait se souvenir de l'avoir vu cheminer à pied dans les rues tant que le soleil était sur l'horizon.

Dans l'exercice de ses fonctions, il ne souriait jamais; sa physionomie restait grave et sentait toujours un peu le testament, même lorsqu'il était question de contrat de mariage.

Il ne parlait à son client qu'à la troisième personne, et détournait adroitement la conversation lorsqu'elle tendait à s'égarer sur des objets en dehors des attributions de sa charge.

Mais, le soir, à six heures précises, maître Maes déposait, avec un gros soupir de contentement, sa tenue, sa morgue et sa physionomie lugubre. Un sourire de satisfaction épanouissait sa large face, il se débarrassait de l'habit et du pantalon noirs qui le sanglaient avec une

prestesse et un sans gêne qui rendaient profondément malheureuse madame Maes, femme décente et rangée, quoique vive et pétulante; il endossait un costume de piqué blanc, essayait de cabrioler autant que sa lourde charpente lui permettait de le faire, buvait coup sur coup quatre ou cinq verres de gingerbeer, et redevenait Maes tout court, c'est-à-dire un joyeux compagnon, qui non-seulement, après son dîner, ne dédaignait pas les jouissances intimes d'une pipe chargée d'opium, mais qui se hasardait parfois dans les ruelles étroites et sous les toits de paille de Mystern-Cornlys, et qui finissait régulièrement en ce cas la soirée dans le Campong chinois, au petit théâtre de la place *Voyang-Tchina*, où de mauvaises langues prétendaient qu'il allait beaucoup moins pour étudier la littérature dramatique du Céleste Empire, que les mœurs intimes des jolies Malaises qui fournissent à ce théâtre les plus séduisantes pensionnaires.

M. Maes, à cette heure où nous le mettons en scène, n'en était pas encore arrivé à la phase joyeuse de son existence quotidienne.

Il pouvait être cinq heures de l'après-midi; il était enfermé dans son cabinet, en face d'un bureau surchargé de liasses et de dossiers qu'il dépouillait avec une conscience faite pour inspirer aux clients une bien légitime confiance; seulement, de temps en temps, son énorme buste se tordait douloureusement dans son habit noir, son cou s'allongeait nerveusement dans sa cravate blanche, comme si cou et buste eussent été impatients

de se débarrasser de leurs entraves, et alors, avant de se reporter sur ses paperasses, son œil se fixait mélancoliquement sur un grand régulateur en acajou qui marchait avec une lenteur et une monotonie désespérantes.

La porte s'ouvrit.

— Monsieur, dit en entrant un des clercs de maître Maes, qui se tenait dans une pièce précédant la cabinet où nous trouvons celui-ci, — monsieur, voilà madame van den Beek-Menuis qui voudrait bien vous parler si cela ne vous dérangeait pas trop.

— Faites entrer, faites entrer, Guillaume Ryck, répondit maître Maes. Il ne faut pas faire attendre les clients... et encore moins les clientes, ajouta le notaire avec un sourire des plus significatifs.

Puis, par cela même, comprenant que le jeune homme pouvait donner à sa phrase une interprétation légère, maître Maes reprit en façon de correctif :

— Surtout quand ce sont de respectables clientes comme madame van den Beek-Menuis. Faites entrer, mon ami, faites entrer.

Le notaire donna un coup d'œil à une petite glace de Venise placée au dessus d'un divan de soie cramoisie, pour s'assurer que ses impatiences de tout à l'heure n'avaient point dérangé les plis de sa cravate et l'harmonie de sa toilette.

Le clerc introduisit madame van den Beek.

La maladie récente d'Esther, les inquiétudes que lui donnait l'état de son mari, laissaient leur trace sur les

traits de la jeune femme. Elle était pâle, mais elle n'en était peut-être que plus jolie.

Le notaire lui avança cérémonieusement un fauteuil.

— Je veux commencer, madame, lui dit-il de son ton le plus compassé, par m'informer de la santé de M. van den Beek.

— Mon mari va mieux, monsieur, répondit la jeune femme. Heureusement pour lui que, de tous les oracles, les moins sûrs sont ceux de la Faculté, car son médecin m'avait véritablement désespérée.

Maître Maes sourit; madame van den Beek continua :

— La jeunesse, la force de sa constitution ont triomphé de son mal, et nous sommes heureusement délivrés de cet affreux délire, pendant lequel mon mari était tourmenté d'horribles visions; à cet état d'exaspération fébrile a succédé une torpeur encore inquiétante, mais dont cependant nous espérons triompher.

— Je pense, interrompit le notaire, qui croyait avoir suffisamment accordé aux convenances, et qui, vu l'heure avancée, avait hâte d'en arriver aux affaires, je pense que madame van den Beek-Menuis est venue pour causer avec moi de la succession de son oncle le docteur Basilius.

— Certainement, monsieur, car votre clerc, qui est venu hier de votre part, m'a parlé d'un codicille renfermant certaines conditions qui pourraient atténuer les dispositions dont vous nous aviez communiqué le sens.

Effectivement, madame ; mais commençons par le commencement. Laissez-moi, en conséquence, vous donner d'abord le résultat de l'inventaire que, conformément à la loi, j'ai dû faire dresser des biens, tant mobiliers qu'immobiliers, que délaissait feu M. le docteur Basilius.

— Soit, monsieur, répondit madame van den Beek en s'inclinant.

— J'aurai donc l'honneur de vous dire, madame, continua le notaire, que cette succession est considérable, plus considérable que vous et monsieur votre mari n'avez pu raisonnablement le supposer. Je trouve un actif qui ne va pas à moins d'un million cinq cent mille florins ; quant au passif, le docteur Basilius avait tant d'ordre, qu'il ne devait pas un centime.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria la jeune femme, mon pauvre Eusèbe ! quelle joie pour moi de le voir riche et jouissant de ce luxe que, comme tous les pauvres, nous avons envié de loin, sans espérer pouvoir jamais le connaître !

— Ajoutez, madame, dit maître Macs, que votre satisfaction se double du bonheur d'enrichir votre mari, puisque l'héritage vient de votre côté.

— Je l'avoue, monsieur, dit-elle ; j'aime tant mon pauvre Eusèbe, et lui-même m'a donné de si grandes preuves d'amour !

Le notaire jeta un coup d'œil sur la pendule et parut regretter de s'être écarté, ne fût-ce que par une phrase, du chemin qu'il avait à suivre.

— J'ai l'honneur, continua-t-il, de vous remettre une copie de l'inventaire; vous verrez que la fortune du docteur Basilius, aujourd'hui la vôtre, consiste :

1° En une plantation dans le district de Buitenzorg, évaluée à six cent mille florins ;

2° En quatre cent mille florins placés dans la maison van den Brock, une des plus solides de Batavia ;

3° En deux cent trente mille florins trouvés en espèces dans le logis du défunt et transportés en mon domicile ;

4° Enfin en marchandises diverses transportées tant en mon domicile qu'à l'entrepôt...

Madame van den Beek interrompit le notaire.

— Bien, monsieur, dit-elle ; je ne doute pas que votre inventaire ne soit parfaitement régulier ; arrivons donc, je vous prie, au codicille conditionnel dont vous m'avez parlé.

Cette mise en demeure sembla singulièrement embarrasser maître Maes, lui qui d'habitude suivait si scrupuleusement le précepte d'Horace : *Ad eventum festina.* Il toussa, s'essuya lentement le visage avec son mouchoir, plissa le front, releva les lunettes de verre blanc que, tant qu'il était notaire, il portait non-seulement comme ornement de sa figure, mais encore comme appendice de sa charge, et finit par dire en jouant avec la chaîne d'or de sa montre :

— J'aurai l'honneur de dire à madame van den Beek-Menuis que je préférerais attendre le rétablissement de M. Eusèbe van den Beek, son époux, pour lui commu-

niquer cette clause tout à fait singulière du testament de feu M. le docteur Basilius, clause qui, du reste, intéresse uniquement M. van den Beek, sinon dans ses effets, du moins dans la production du résultat. M. van den Beek étant le tuteur naturel et légal de la légatrice, il me semble possible, praticable et convenable de mettre la susdite en possession des biens de feu son oncle et de laisser dormir le codicille qui n'a rien d'urgent, surtout tant que M. van den Beek est malade. A son retour à la santé, M. van den Beek le communiquera à sa femme, après en avoir pris lui-même connaissance.

— En vérité, monsieur, répliqua la jeune femme, vous m'intriguez singulièrement; cependant, ce n'est point la curiosité seule qui me fait insister; Eusèbe peut ne pouvoir de longtemps reprendre la direction de nos affaires; d'ailleurs, d'après ce qu'il disait dans le délire de la fièvre, il est certains épisodes de ses relations avec mon oncle que je juge tout à fait prudent d'éloigner de son souvenir; parlez donc, je vous en conjure, et dévoilez-moi dans toute sa singularité cet étrange codicille.

— Oh! tout à fait étrange, madame, répéta le notaire; si étrange, que je ne sais comment vous exprimer la pensée du testateur d'une façon convenable, sans sortir du respect que je vous dois et que je me dois à moi-même. — Si encore, ajouta-t-il en souriant, il était six heures du soir!

— En tout cas, monsieur, répondit Esther en essayant de sourire elle-même, vous n'avez pas grand temps à attendre, car les voici qui sonnent.

En ce moment, et comme la dernière vibration de cette sixième heure cessait de frémir dans le cabinet du notaire, la porte s'ouvrit, et une petite femme entra comme une tempête.

C'était la respectable madame Maes.

— Eh bien, à quoi songez-vous donc aujourd'hui? s'écria-t-elle sans s'apercevoir que son mari n'était pas seul; il y a dix minutes au moins que les six heures ont tinté au Gouvernement, les clercs ont quitté l'étude, le gingerbeer est au frais; que tardez-vous à quitter l'étude?

Le notaire montra à sa femme madame van den Beek, qui s'était levée.

— Wilhelmine, dit-il, c'est madame van den Beek, à qui j'ai l'honneur de vous présenter. — Madame van den Beek, madame Maes.

Celle-ci répondit par une révérence profonde à la révérence de la jeune femme.

Madame Maes était une contre-partie fort étrange de son mari; elle était énorme comme lui, mais ce n'était point en hauteur que sa charpente osseuse avait pris son accroissement, c'était en largeur; et elle avait de ce côté acquis un tel développement, qu'il était peu de portes qu'elle pût franchir autrement que de biais.

Ses petits yeux vifs et brillants, son nez en pied de marmite, sa bouche blanche et ornée de trente-deux belles dents, qu'elle montrait à tout propos, lui donnaient une physionomie d'autant plus étrange que le ciel l'avait largement pourvue de l'ornement masculin

qui manquait à son époux, et que tout son visage était garni d'un duvet blanchâtre, qui, sans le ton de brique de ses joues et de son nez, l'eût fait ressembler à un cactus chevelu.

La vivacité de la grosse dame faisait une disparate singulière avec sa tournure : elle en était très-fière et attribuait cette vivacité, ou plutôt cette pétulance, à son origine, qu'elle prétendait française, attendu qu'elle était née à Liége à l'époque où les provinces wallones étaient département français.

La nationalité que se donnait Wilhelmine (comme ne manquait jamais de l'appeler son mari) justifiait sa vivacité, d'autant plus remarquable, que, comme nous l'avons dit, son embonpoint s'y prêtait peu. Cette vivacité s'accommodait peu de l'attitude flegmatique et pauvre que M. Maes conservait de huit heures du matin à six heures du soir; et, comme, par reconnaissance pour sa patrie d'adoption, madame Maes avait greffé sur sa vivacité une dévotion et une rigidité toutes hollandaises, elle ne comprenait pas plus le Maes épicurien et viveur qu'elle possédait de six heures du soir à huit heures du matin, que le Maes roide et compassé qui, en se tendant comme un ressort, lui échappait de huit heures du matin à six heures du soir.

Il en résultait que le temple de Janus, trois fois fermé sous Auguste, jouissait rarement du même avantage dans le ménage de la place de Weltevrede.

Cependant, M. Maes parut on ne peut plus satisfait de la présence de sa femme, qui coupait court à la com-

munication que madame van den Beek lui demandait, et qui lui paraissait si difficile à effectuer.

— Oui, vous avez raison, Wilhelmine, dit-il, l'heure à laquelle cessent mes travaux est en effet venue; et ces travaux sont si pénibles sous le ciel brûlant que nous avons, madame, ajouta-t-il en se tournant vers Esther, que je suis on ne peut plus ponctuel à les prendre, mais aussi à les abandonner. Si madame le permet, continua M. Maes, nous remettrons donc à un autre jour notre conversation d'aujourd'hui, et je lui demanderai de m'indiquer l'heure qui lui convient, pour que nous signions les actes de mutation nécessaires.

— Mais je vous le répète, monsieur, répondit Esther, tant que nous ne connaîtrons pas ce malheureux codicille qui vous paraît si difficile à transmettre, je ne sais si nous pouvons accepter cette succession.

— Comment! s'écria madame Maes, vous n'avez pas appris à madame van den Beek l'infamie de son vieux coquin d'oncle? Ah! par exemple! Je la trouvais bien calme, en effet, pour une femme au courant de ce qui se passe.

— Je vous ferai observer, ma chère Wilhelmine, répliqua M. Maes en rajustant ses lunettes qu'il avait déjà déposées sur la table, je vous ferai observer que ceci est une conversation d'affaires, dans laquelle votre intervention est complétement déplacée.

— Et moi, je vous ferai observer, monsieur, répliqua Wilhelmine en montant d'un ton la gamme de l'aigreur, que l'heure des affaires est passée et que je veux que

cette jeune dame, qui me paraît digne du plus haut intérêt, apprenne jusqu'où peut aller la vilenie de certains hommes. D'ailleurs, je vous préviens d'une chose, c'est que, si vous ne dites pas la chose à madame, je la lui dirai, moi.

— Au fait, dit M. Maes en se résignant, cette communication me paraît, au fond, d'une nature si peu sérieuse, qu'il vaut mieux peut-être qu'elle soit faite dans une simple causerie de salon que par l'entremise d'un représentant de la loi. Cependant, je serais bien aise de faire précéder cette ouverture de quelques questions dont je prierai madame van den Beek d'excuser l'indiscrétion. Cette indiscrétion, d'ailleurs, sera parfaitement expliquée par la teneur même du codicille.

— Faites, monsieur, dit Esther avec une certaine impatience.

— Je vous demanderai d'abord, madame, si votre mariage avec M. van den Beek est un mariage d'amour.

— Oh ! parfaitement d'amour, monsieur ; nous étions aussi pauvres l'un que l'autre, et nous ignorions complétement ce qu'était devenu notre oncle Basile Menuis ; nous étions si pauvres, que les alliances que nous échangeâmes sont de simples bagues d'argent.

Et, tendant sa main gauche au notaire, elle lui montra, en effet, à l'annulaire une bague de ce métal qui n'est que le second des métaux.

M. Maes embrassa d'un coup d'œil la main et la bague ; il trouva que la main était aussi belle que la bague était simple.

— Vous le voyez, ajouta Esther en souriant, et cependant cette bague, qui vaut un florin à peine, je ne la changerais pas contre le diamant du Grand Mogol.

— Et votre mari a la pareille? demanda le notaire.

— La pareille exactement.

— Et il tient à sa bague autant que vous à la vôtre?

— J'en jurerais.

— Ceci est déjà une bonne chose, fit le notaire. Et, maintenant, depuis combien de temps êtes-vous mariée, ma chère dame?

— Depuis dix-huit mois passés, monsieur.

— Et depuis ces dix-huit mois, — voilà la question épineuse, madame, cependant vous en sentirez tout à l'heure l'importance, — depuis ces dix-huit mois, répondriez-vous de la fidélité de votre mari?

— Oh! sur ma vie, monsieur! s'écria sans hésitation Esther.

— Heureuse femme! dit madame Maes. Je réponds que, dans le courant de notre premier mois, à nous, ce monstre-là — et elle montrait M. Maes — m'avait déjà fait trois ou quatre infidélités.

— Wilhelmine, Wilhelmine, dit M. Maes, si vous nous interrompez ainsi à tout instant, nous n'en finirons jamais.

Puis, se retournant vers Esther :

— De sorte, madame, lui dit-il, que, rassurée par l'exemple du passé, vous n'avez aucune inquiétude pour l'avenir.

— Aucune.

— Eh bien, alors, sachez, madame...

— Oui, sachez, chère petite, que votre oncle était un scélérat, un débauché, tout ce qu'il y a de pire.

— Wilhelmine ! fit M. Maes.

— Laissez-moi tranquille, monsieur, dit Wilhelmine, vous ne valez pas mieux que lui. — Ah ! chère petite, continua la femme du notaire en prenant les mains de madame van den Beek et en levant douloureusement ses petits yeux gris vers la rosace du plafond, si vous saviez dans quel abominable pays vous êtes venue ; si vous pouviez connaître le degré d'irréligion et de démoralisation où en sont arrivés ceux qui l'habitent, et monsieur tout le premier !...

— Mais enfin, madame, dit Esther impatiente de connaître le fameux codicille qui donnait lieu à toute cette dissertation...

— Enfin, ma chère enfant, votre monstre d'oncle avait à lui un harem, un vrai harem, ni plus ni moins que le Grand Turc. Plus de vingt femmes ! dit-on.

— Trois, trois seulement, interrompit M. Maes. Il est vrai qu'elles étaient bien belles toutes les trois.

— L'entendez-vous ? l'entendez-vous ?

— Et mon oncle, dit Esther, a laissé une partie de sa fortune à ces trois femmes ? Je ne vois là rien que de très-naturel. Mon oncle ne me devait rien. Ne me devant rien, il me fait millionnaire. La reconnaissance me défend de porter un blâme sur sa conduite et d'exercer le moindre contrôle sur sa générosité.

— Pauvre ange du bon Dieu ! s'écria madame Maes en embrassant Esther, quelle délicatesse, quel cœur ! N'est-ce pas l'abomination de la désolation de voir des êtres aussi bons, aussi purs que nous livrés aux viles passions de pareils êtres? Mais ce n'est point cela, ma chère enfant ; en effet, cela ne serait qu'une de ces légères afflictions qu'il faut subir sans murmurer, malheureuses victimes que nous sommes. Non, non ! c'est bien pis que ce que vous supposez.

— De grâce, expliquez-vous, madame?...

— Figurez-vous, continua Wilhelmine, à qui son mari semblait avoir passé la parole, que cet infernal Basilius, qui, du reste, avait bien la physionomie d'un coquin, alloue par son testament un encouragement à la débauche, une prime à la perversité de trois de ces malheureuses.

Esther se tourna vers M. Maes, espérant que quelques mots de lui mettraient un terme à la prolixité de sa femme.

— Il a promis le tiers de votre bien à celle qui parviendrait à se faire aimer, répondit en hésitant le notaire.

— A se faire aimer de qui ? demanda Esther.

— Mais de votre mari, c'est là la monstruosité, ma pauvre enfant ; il faut être homme pour enfanter une idée aussi abominable.

— Je ne la trouve que grotesque, répondit M. Maes. Si bien, chère petite, que, si ces trois créatures parviennent à se faire aimer de votre mari, l'une après l'autre, ou toutes trois à la fois, vous êtes non-seulement trom-

pée, humiliée, sacrifiée, mais encore dépouillée de votre fortune.

— Est-ce vrai, monsieur? demanda Esther hésitant à croire à l'étrange teneur de ce codicille, que M. Maes avait eu tant de peine à avouer.

— Hélas! madame, rien de plus vrai, répondit le notaire en ouvrant désespérément les bras et en inclinant la tête.

— Mais vous plaiderez, ma chère madame van den Beek! s'écria Wilhelmine. Pour l'honneur de la sainte institution du mariage, vous devez plaider, et les tribunaux feront justice de cet acte odieux.

— Ta ta ta ta ta! s'écria à son tour M. Maes, plaider! est-ce que ce diable de docteur n'a pas tout prévu? est-ce que le codicille ne dit pas que, en cas de contestation, le premier testament est cassé, et que la fortune tout entière revient au gouvernement? — Renoncer à quinze cent mille florins, vous en parlez bien à votre aise, madame Maes.

— Hélas! monsieur, dit Esther, ce n'est pas, je vous assure, le chiffre énorme de cette fortune qui me tente, c'est la peur de la misère qui me décide. Eusèbe, à son tour, est malade, gravement malade, et, je vous l'avoue, sans cette succession qui nous arrive si miraculeusement, notre indigence est telle, que je serais forcée de me séparer de lui, et de demander à la charité publique les soins que je ne pourrais lui donner. Je suis profondément affligée du scandale que cause ce malheureux codicille, mais je n'en suis nullement effrayée : l'affection

que me porte Eusèbe est inaltérable, je connais son cœur, et je suis sûre que jamais une autre que moi n'y aura place.

— Pauvre femme, quelle candeur! s'écria madame Maes.

Et elle essuya une larme.

M. Maes toussa.

— Donc, vous acceptez? demanda le notaire.

— J'accepte, monsieur.

— Et vous faites bien, par ma foi; il y a tant à aimer dans le monde, que trois exceptions n'ont pas une grande valeur.

— Monsieur Maes, dit Wilhelmine, vous êtes un homme profondément corrompu; respectez au moins cette jeune femme.

— Eh! madame, répliqua le notaire, n'est-il pas près de sept heures, et par conséquent n'est-il pas permis de plaisanter en face de cette idée si comique du docteur Basilius?

— Comique, comique! s'écria madame Maes, il trouve l'idée comique, le monstre!

— Monsieur, demanda Esther, il me reste une dernière demande à vous faire.

— Parlez, madame, dit le notaire en reprenant sa gravité.

— Que sont devenues les trois femmes?

— Je l'ignore, madame; lorsque je me suis présenté à la maison du docteur Basilius le lendemain de la cérémonie mortuaire, elles avaient disparu.

VIII

LA CONSULTATION

La maladie d'Eusèbe van den Beck, comme toutes les maladies nerveuses, fut longue et cruelle ; à la commotion cérébrale par laquelle elle avait commencé, à la fièvre qui l'avait suivie et qui avait amené ces délires qui avaient tant épouvanté Esther, succéda un état de langueur qui ne fut pas moins inquiétant que ne l'avaient été les autres périodes.

Les facultés intellectuelles du jeune homme paraissaient sinon éteintes, du moins assoupies ; les terribles crises qu'il avait subies lui avaient enlevé à la fois la mémoire et la conception. Il parlait rarement, et, la plupart du temps, ne paraissait pas même s'apercevoir de ce qui se passait autour de lui.

De toutes ses sensations assoupies, une seule parfois semblait se réveiller, c'était celle que lui produisait la

présence d'Esther au chevet de son lit : l'amour qu'il éprouvait pour sa femme s'était augmenté de tout ce que ses autres sentiments avaient perdu. Esther semblait être devenue l'ange tutélaire qui retenait, dans ce corps miné par la souffrance, l'âme toujours près de s'en échapper.

Il demeurait pendant de longues heures, les deux mains dans les siennes, les yeux fixés sur les yeux de sa femme, et, lorsque celle-ci, par un signe, par un mot, par un geste, exprimait la tendresse que son cœur éprouvait, le regard d'Eusèbe, ordinairement terne et mort, s'animait d'un éclat inaccoutumé, et, sans que la bouche du malade prononçât une parole, rappelait par son expression à la jeune femme les serments doux et brûlants des premiers jours de leur passion.

Si, pendant quelques instants, au contraire, Esther était forcée de s'éloigner du lit de son mari, Eusèbe devenait triste, inquiet, malheureux; si cette absence se prolongeait, avec des efforts inouïs il retrouvait la voix, et, les paupières mouillées de larmes, il l'appelait avec angoisse; revenait-elle se placer à ses côtés, il la regardait avec une anxiété fiévreuse; puis, comme s'il n'eût point accordé confiance entière au témoignage de ses yeux, il promenait les mains sur son visage, et ne reprenait un peu de calme et de tranquillité que lorsque quelques mots tendres, une caresse, un baiser avaient suffisamment prouvé au pauvre jeune homme que c'était bien sa femme qui était auprès de lui.

Du passé, de la terrible nuit où il était allé réclamer

l'assistance du docteur Basilius, de la mort de celui-ci, de l'opulente succession qui était échue au pauvre ménage, il n'était jamais question, Eusèbe avait ou paraissait avoir tout oublié. Il ne semblait même pas s'apercevoir des changements que cette succession avait apportés dans son intérieur; il réclamait les soins des nombreux domestiques qui l'entouraient depuis sa maladie comme s'il eût été habitué à ne s'en jamais passer; et il ne s'étonna point de voir les murs boueux et noirâtres de la case de la rue de Krokot remplacés par les lambris dorés et les riches tentures de l'hôtel de la place du Roi, hôtel dans lequel madame van den Beek s'était installée depuis son entrevue avec le notaire Maes.

Inutile de dire, au reste, que les soins prodigués par Eusèbe à sa femme, lorsqu'il avait eu si grande terreur de la perdre, étaient rendus par celle-ci à son mari. Les meilleurs médecins de Batavia avaient été appelés pour donner leurs soins au malade. Lasse de voir qu'aucune amélioration ne s'opérait dans l'état de son mari, elle les réunit en consultation et leur demanda de se prononcer sur cette langueur qui menaçait d'achever ce que la fièvre avait commencé; ou tout au moins de réduire Eusèbe à un idiotisme pire que la mort.

Pour avoir passé de l'Europe dans l'Inde, les disciples d'Esculape n'avaient perdu aucune des traditions de leur métier, et les docteurs de Batavia furent dans un désaccord aussi complet que ceux de Paris, de Londres ou d'Amsterdam auraient pu l'être.

Tout d'abord ils se divisèrent en deux camps.

Deux déclarèrent qu'il n'y avait rien à faire et qu'Eusèbe était un homme perdu; deux autres donnèrent à Esther les plus belles et les plus prochaines espérances; un cinquième se tut.

Sa voix eût pu faire pencher la balance soit du côté de la mort, soit du côté de la vie.

Mais, quelques instances qu'on lui fit, il se contenta de dire que le malade pourrait guérir si son état n'empirait point, tandis qu'au contraire, s'il empirait, il ne répondait de rien.

Quant au traitement à suivre, ce fut bien une autre affaire.

L'un voulait l'emploi du quinquina à haute dose; l'autre prétendait conjurer le mal par des opiacés; un troisième recommandait les saignées et les sangsues; un quatrième, la diète absolue et des purgations abondantes.

Le cinquième, celui qui avait porté cette sage sentence que, si le malade allait plus mal, il y avait tout à craindre, tandis que, si, au contraire, il allait mieux, il y avait tout à espérer; celui-là prétendit qu'en joignant à l'usage du *carduus benedictus* celui des bains sulfureux de Panghesango, il y avait au moins cinq bonnes chances contre cinq mauvaises.

Les médecins laissèrent la pauvre Esther, au sortir de cette conférence, presque aussi idiote que son mari.

Elle se trouvait seule et fort abandonnée.

Dans la disposition d'esprit où la mettait la maladie

d'Eusèbe, elle n'avait point cherché à faire de connaissances; d'ailleurs, la mauvaise réputation du docteur Basilius, le scandale qu'avait produit son singulier testament, avaient rejailli sur ses héritiers, et leurs nouveaux voisins de Weltevrede ne regardaient point Eusèbe et Esther d'un meilleur œil que ne l'avaient fait jadis les Chinois du pauvre quartier qu'ils avaient habité dans leur misère.

Le notaire Maes était le seul personnage un peu important de la ville avec qui madame van den Beek fût restée en relations. Il s'était, autant que la chose était dans sa nature, montré bon et affectueux pour elle; et, avant que le tribunal l'eût mise, comme fondée de pouvoir de son mari, en possession des richesses du docteur, il s'était gracieusement offert à avancer aux jeunes époux tout l'argent dont ils avaient, dans leur détresse, un si urgent besoin.

Ce fut donc naturellement au notaire Maes qu'Esther se décida à aller demander conseil.

Il était une heure de l'après-midi lorsqu'elle se présenta à son étude.

La jeune femme le trouva donc cravaté, guindé, serré, gourmé, grave et sérieux comme il s'était montré pendant le premier quart d'heure de leur précédent entretien.

Elle lui exposa le motif de sa visite.

Le notaire l'écouta sans sourciller.

— Je ne vois point matière à vous inquiéter, madame, lui répondit-il d'un accent aussi convaincu que l'avait

été celui des médecins les plus pénétrés de l'infaillibilité de leur diagnostic; l'état de M. van den Beek est grave, mais, par bonheur, la divine Providence, — et le religieux notaire leva les yeux vers le ciel — la divine Providence a placé le remède auprès du mal.

— Le remède! Oh! si vous connaissez un remède à l'état de mon pauvre Eusèbe, parlez, monsieur Maes, je vous en conjure, et, fallût-il sacrifier tout entière la fortune de mon oncle, ce remède, je l'emploierai.

— Vous n'aurez rien à sacrifier, madame; et même, loin de vous coûter quelque chose, ce remède doublera l'étendue de vos biens ou la valeur de votre capital; loin d'être une cause de ruine, il sera une source de prospérité et de richesse; il fera de vous les plus riches colons de Batavia.

— Mais enfin ce remède, quel est-il?

— Le travail! dit gravement M. Maes.

— Le travail? répéta Esther étonnée.

— Oui, madame; le cerveau de M. van den Beek souffre parce qu'il est inoccupé, comme son estomac souffre parce qu'on ne lui donne pas l'aliment qui lui convient. Le condamner à une diète intellectuelle absolue, c'est décréter sa mort aussi sûrement que si vous le condamniez à une diète physique absolue. Rendez-lui les soins, les inquiétudes, les perplexités qui sont les véritables aiguillons de la vie, et vous le verrez reprendre toute sa force et toute sa jeunesse. Qu'il s'agite, et il vivra.

— Mais vous n'y songez pas, monsieur, dit Esther;

mon mari peut à peine assembler deux idées, et ne saurait prononcer quatre paroles.

— Bon ! tout cela viendra avec le souci de ses intérêts, ma chère dame. Il en est du travail comme du jeu : aussitôt qu'un dé a montré une de ses faces, la fièvre gagne celui l'a jeté ; le démon du gain le secoue comme il secoue lui-même le cornet qui renferme sa fortune ou sa ruine. Le travail, madame van den Beek, c'est la panacée universelle, la seule sûre, la seule vraie ; c'est celle-là qui rendra la santé à votre mari. Tenez, prenez-moi pour exemple, continua le notaire ; si je n'avais pas le travail, je me brûlerais la cervelle ; lui seul me fait oublier les tristesses de la vie ; lui seul me console des peines du cœur.

— Des peines du cœur ! monsieur, dit Esther en l'interrompant. Mais il m'eût semblé qu'auprès de madame Maes c'était là un genre de douleurs qui devait vous être parfaitement inconnu.

Le notaire ne put s'empêcher de rougir ; cependant, il ne se troubla point.

— Oui, reprit-il sans s'arrêter à cette observation, oui, le travail triomphe des chagrins les plus cuisants comme des souffrances physiques les plus aiguës, et moi, courbé sous le faix, écrasé par les devoirs de ma charge, devoirs si pénibles à remplir sous ce climat brûlant, ajouta-t-il en montrant de la main les fenêtres que des nattes épaisses défendaient de toutes les ardeurs du jour, je n'existe que par lui, je ne vis que pour lui. Je sens que, s'il me manquait, je mourrais

asphyxié faute d'éléments propres à entretenir l'activité fiévreuse de mon esprit. Croyez-moi, essayez-en avec M. van den Beck ; stimulez par le soin de ses intérêts l'atonie de son cerveau ; qu'une fois rendu à lui-même, il fasse des affaires, n'importe lesquelles ; qu'il achète une plantation ; qu'il prenne une maison dans Batavia ; qu'il fasse du café ; qu'il récolte du riz ; qu'il raffine du sucre ; qu'il distille de l'arack ; qu'il vende de l'indigo, du thé, des épices, ce qu'il voudra, pourvu qu'il vende quelque chose ; que, comme moi, il soit nuit et jour aux soins de ses affaires, et, avant peu, vous le verrez gras et bien portant comme moi.

Madame van den Beck regarda avec stupeur le colossal notaire et se demanda, en suivant une pareille transformation sur la personne de son mari, s'il n'était pas des cas où la guérison serait pire que le mal.

— Mais, monsieur, se hasarda-t-elle à dire, je croyais que, le soir venu, vous mêliez au travail quelques distractions ?

— Erreur, madame, erreur grave ! fit M. Maes, et je vois bien que vous me jugez comme le vulgaire me juge. Parce que maître Maes, en raison de la position qu'il occupe et des personnes considérables qu'il traite, est forcé d'avoir une table abondante et délicatement servie, il dit : « Maître Maes est un gourmand. » Erreur. Il ne sait pas, ce même vulgaire, continua le notaire en prenant une attitude mélancolique, il ne sait pas combien en cela je suis forcé de contraindre

mes goûts. Il dit : « Oh ! le notaire Maes se promène en voiture à quatre chevaux, comme un nabab, aussitôt que la nuit est venue. » Non, le notaire Maes ne se promène pas ; il va tout simplement visiter quelque plantation dont le propriétaire veut faire matière à hypothèque. Il dit : « Le notaire Maes hante fort le Campong ; on le rencontre dans les coulisses du théâtre chinois plus souvent qu'au temple. » Hélas ! madame, le vulgaire ne sait pas que c'est ma malheureuse charge qui m'y contraint.

— Votre charge, monsieur !

— Sans doute, madame ; c'est là que je suis certain de rencontrer les drôles auxquels j'ai affaire, car vous ignorez sans doute que nos négociants font avec les habitants du Céleste Empire de très-importantes transactions. Eh bien, c'est par dévouement aux affaires, c'est par souci de l'intérêt de mes clients, que je passe des nuits entières attablé avec ces coquins aux yeux retroussés, buvant le tsiou et l'arack, jusqu'à ce qu'ils tombent sous la table, mais seulement parce que ce n'est que quand ils ont quelque peu d'eau-de-vie de grain ou de canne dans la panse que l'on peut avoir raison de l'astuce de ces madrés compères ; mais tout cela, madame, ce sont les corvées de mon métier, corvées cruelles, je vous jure, corvées qui me semblent amères au milieu de la vie de délices que me fait mon cher travail.

Et M. Maes saisit sa plume à deux mains et l'éleva vers le ciel.

— Vous commencez à me convaincre, monsieur, dit Esther avec un imperceptible sourire.

— J'y tâche, madame, répondit le notaire avec conviction, j'y tâche.

— Mais, continua la jeune femme, comment obtenir un pareil résultat d'un pauvre malade, monsieur Maes?

— Eh! madame, il y a mille moyens.

— Donnez-m'en un seul.

— En lui montrant le produit du travail! De l'or.

— De l'or?

— Oui, il n'en a jamais beaucoup vu dans sa vie, le pauvre M. van den Beek; eh bien, donnez-lui de l'or à palper; dites-lui : « Eusèbe, ceci est à nous, c'est vrai, mais on veut nous le reprendre, on nous menace dans notre possession. » Au premier mot, s'il appartient à la race humaine, vous verrez son regard s'allumer; au second, ce regard fera le jour dans son cerveau, et, à partir de ce moment, il reprendra son intelligence et sa force.

— Mais, si je lui dis que notre fortune est menacée, il faut que je lui dise quelle clause du testament la menace.

— Tôt ou tard, il faudra bien qu'il la connaisse, cette clause.

— Oh! jamais, non, monsieur, jamais!

— En ce cas, inventez quelque autre chose qui le réveille si vous ne voulez pas que de cet engourdissement il passe à la mort.

La pauvre Esther était si accablée, si indécise et sur-

tout si fatiguée de ses hésitations, qu'elle rentra chez elle tout à fait décidée à expérimenter la médication du notaire Maes, et à essayer de réveiller cette intelligence émoussée, de raviver cet esprit engourdi.

Un jour qu'Eusèbe était demeuré une partie de la journée la tête appuyée sur la poitrine de sa femme et que celle-ci, assise sur le lit et tenant les mains du malade dans les siennes, avait cru remarquer plus de calme dans la physionomie de son mari et plus d'expression dans le regard qu'il n'en avait eu jusqu'alors, elle résolut de parler.

— Ami, dit-elle à Eusèbe, sais-tu que nous sommes riches?

Eusèbe la laissa dire, et, d'un air indifférent à ce qu'elle disait surtout, il se mit à jouer avec les boucles soyeuses de sa belle chevelure.

— La misère dont nous avons eu tant à souffrir, continua Esther, nous n'avons plus à la redouter; tiens, ajouta-t-elle en jetant sur la couverture une poignée d'or, nous avons des milliers de fois autant d'argent que tu en as là devant les yeux.

Eusèbe jeta un regard de côté sur l'or, et, comme si son poids lui pesait, il le poussa machinalement du genou et le fit rouler sur le tapis.

Puis, comme la gracieuse figure d'Esther se penchait vers lui, ses lèvres effleurèrent doucement le front de sa femme.

— Eusèbe, dit celle-ci, n'es-tu pas heureux d'être

riche? n'es-tu pas fier de voir ta femme couverte de riches parures?

Eusèbe regarda Esther avec amour.

— Sais-tu bien, reprit celle-ci, que, maintenant, je n'oserais plus me montrer à toi sous les pauvres vêtements que je portais jadis? Il me semble que, me voyant ainsi, tu m'aimerais moins.

Eusèbe fit un effort.

— N'est-ce pas ainsi que je t'ai vu d'abord? n'est-ce pas ainsi que je t'ai tant aimée? dit-il répondant pour la première fois à la pensée de sa femme; n'étais-tu pas belle et ne m'aimais-tu pas avant que tu fusses riche?

— Tu m'aimes donc toujours? demanda Esther voyant le peu de succès qu'avait le procédé indiqué par le notaire Maes, et trouvant dans l'expression de la tendresse de son mari l'idée d'essayer d'un autre moyen.

— Oui, répondit Eusèbe, et plus que je ne t'ai jamais aimée.

— Cet amour, j'y compte, dit la jeune femme, et parfois cependant j'ai peur qu'il ne vienne à me manquer.

Eusèbe haussa les épaules.

— Impossible! dit-il.

— Je l'espère, répliqua-t-elle; et cependant, il paraît qu'il faut s'attendre à ce que les sentiments les plus profonds et les plus sincères aient, comme toute chose, une fin ici-bas.

— Qui dit cela? qui dit cela? s'écria Eusèbe en devenant fort pâle.

— Un homme qui avait une grande science et une profonde connaissance des hommes, celui auquel nous devons notre bonheur actuel.

— Tu veux parler du docteur Basilius?

— De lui-même.

— Oh! le docteur Basilius! fit Eusèbe en se dressant convulsivement sur son séant et en pressant son front entre ses deux mains, comme pour contenir l'effervescence du sang qui s'y portait; le docteur Basilius! Oh! mon Dieu! c'est donc vrai, ce n'était donc pas un rêve?

— C'est vrai que sa science m'a sauvée, c'est vrai que sa bonté nous a enrichis, dit Esther, qui, en voyant l'agitation de son mari, frémissait d'avoir été trop loin. Voilà ce qui est vrai.

Mais Eusèbe ne l'écoutait plus. Au nom du docteur, il était devenu pâle comme un spectre; ses yeux hagards ne voyaient plus, sa langue balbutiait; il semblait que ce terrible délire, qui était la première période de sa maladie, allait le reprendre.

— Le docteur Basilius, disait-il, oui, oui, je me souviens! le poignard malais, le pacte, les trois cadavres, la Frisonne, la négresse, la femme jaune aux yeux terribles, aux yeux qui vous entrent dans le cœur, froids comme la lame d'un couteau. Ah! c'était donc vrai, je n'ai pas rêvé tout cela; je l'ai vu, je l'ai vu! A moi Esther! ne me quitte, pas une minute, entends-tu? Reste toujours appuyée sur ma poitrine, serrée contre mon cœur; sans cela, sans cela, il viendra, l'homme au rire du démon, et il nous séparera!

Et le malheureux, saisissant sa femme, la pressait aussi étroitement sur sa poitrine que dans cette nuit de tempête et d'agonie où il avait pensé la perdre et où le docteur la lui avait rendue.

Tous ces gestes, tous ces mouvements, toutes ces frénésies étaient accompagnés de mots sans suite. Esther ne craignait plus seulement le délire, mais la folie.

— Mon ami, mon ami, lui disait-elle en lui couvrant de baisers le visage et les mains au nom du ciel, calmez-vous !

Mais lui, au lieu de se calmer, tressaillait entre ses bras, et la jeune femme voyait avec terreur ses cheveux se dresser sur sa tête et la sueur perler sur son front.

— Non, disait-il, non, il n'y a qu'un moyen de l'éviter : c'est de partir de ce pays maudit, tout peuplé de spectres et de fantômes qui veulent te ravir à moi, ma bien-aimée. Oh ! partons ! partons !

Et, par un effort suprême, se lançant hors de son lit, entraînant Esther avec lui, Eusèbe s'en alla tomber évanoui au milieu de la chambre.

Esther le crut mort, et jeta de grands cris, appelant à son aide tous les médecins qui avaient soigné Eusèbe. Par bonheur, aucun ne vint, et, au bout d'un quart d'heure, Eusèbe rouvrit les yeux.

IX

TENTATIVES DE DÉPART

Cette crise terrible, c'était le commencement de sa convalescence.

Eusèbe se réveilla un peu plus calme; mais cette idée de départ demeura celle, qui dans son esprit, prima toutes les autres idées.

Esther, loin de lutter contre la volonté de son mari, lui répondit qu'elle était prête à le suivre au bout du monde dès qu'il aurait la force de supporter le voyage, et cette perspective opéra chez Eusèbe ce miracle de convalescence à l'accomplissement duquel la médecine avait été impuissante. En effet, sous l'empire de cette préoccupation, que de l'amélioration de la santé dépendait le plus ou moins de promptitude de son départ, le malade se rétablit beaucoup plus promptement qu'on n'eût osé l'espérer.

Au bout de très-peu de jours, Eusèbe, qui, depuis six semaines, était alité, put faire quelques tours dans sa chambre, soutenu au bras de sa femme ; puis, les aliments qu'il prenait augmentant graduellement ses forces, au bout de quelques jours ajoutés à ceux-ci, il put risquer de courtes promenades en voiture.

Depuis la grande crise, il n'avait pas prononcé une seule fois le nom du docteur Basilius ; mais il n'avait pas un seul instant cessé d'y penser.

Un jour, Esther le surprit regardant avec terreur le kriss malais avec lequel il avait voulu se poignarder. Comment cette arme se trouvait-elle dans le nouveau logement d'Eusèbe? qui l'y avait transportée? qui l'avait déposée sur la table où le convalescent venait de la voir pour la première fois ?

Nul ne pouvait le dire.

Une chose surtout qui paraissait étrange à Esther, c'est qu'au milieu du luxe qui environnait Eusèbe, celui-ci affectait de vivre le plus simplement qu'il lui était possible ; c'est qu'ayant dix domestiques, il se servait lui-même, autant qu'il pouvait ; c'est qu'ayant une table recherchée, il continuait de suivre son ancienne hygiène, qui était de manger les choses les plus communes et de ne boire que de l'eau.

Puis, au milieu de tout cela, Eusèbe continuait de parler de son prochain départ ; mais, comme malgré ce trouble évident de son cerveau, il restait tendre et empressé pour Esther. comme jamais il ne lui avait manifesté autant d'affection, comme rien ne pouvait le

décider à rester éloigné d'elle pendant quelques instants, la jeune femme s'habituait à ce qu'elle considérait comme une monomanie, oubliant ses peines dans ce qu'elle devait considérer comme son bonheur.

Un jour cependant, Eusèbe van den Beek, qui jusque-là, nous l'avons dit, n'avait pas quitté Esther une minute, sortit seul et demeura deux heures absent; puis, en rentrant, il déclara à sa femme que leur passage était retenu à bord du trois-mâts *le Ruyter* qui faisait voile dans quinze jours pour Rotterdam.

Esther reçut cette nouvelle sans joie ni tristesse, elle était bien partout où elle était auprès d'Eusèbe; seulement, elle se rendait compte qu'avant leur départ pour l'Europe, il était nécessaire que son mari mît ordre aux affaires assez compliquées que la succession leur laissait, organisât le payement des rentes, des fermages et des loyers; mais le nom du docteur Basilius, qui devait naturellement revenir dans ces explications, produisait un tel effet sur son mari, qu'il en coûtait à la pauvre madame van den Beek de le prononcer de nouveau.

Cependant, comme l'époque du départ approchait, Esther, encouragée par M. Maes, qui partageait entièrement son opinion sur ce point, était décidée à attaquer la question le lendemain.

Elle n'eut pas cette peine.

Pendant la nuit, un des plus terribles typhons qui eussent assiégé l'île depuis dix ans éclata, et, s'abattant sur la rade de Batavia, brisa les mâts et les vergues de

tous les bâtiments qui tinrent bon à leur mouillage, et jeta les autres à la côte.

Le Ruyter fut de ceux-là : il chassa sur ses ancres, fut affalé par le vent en face de l'embouchure de l'Antjol, où les lames d'une mer furieuse le mirent en pièces, sans qu'il fût possible de sauver un seul homme de l'équipage.

Cet accident frappa profondément Eusèbe et le rendit encore plus triste et plus préoccupé qu'il ne l'était auparavant ; il augmenta sa furieuse impatience de quitter Java. Dès lors Eusèbe se mit à suivre avec assiduité le mouvement du port, s'informant du jour de départ de chaque bâtiment à l'ancre dans la rade.

Dans une de ces investigations, il apprit qu'un nouveau bâtiment de huit cents tonneaux, *le Cydnus*, parfaitement aménagé pour le passage, solidement construit à l'épreuve de la mer, allait incessamment retourner en Hollande. Il se rendit chez le consignataire afin de traiter avec lui ; mais celui-ci l'engagea avant tout à visiter le navire, afin de s'assurer par lui-même qu'il y trouverait bien réellement tous les avantages qu'il lui promettait.

Eusèbe y consentit ; on n'avait rien exagéré ; il loua deux chambres et un petit salon à l'arrière, qui semblait un appartement fait exprès pour ses besoins et ceux d'Esther. Il se retirait donc fort satisfait de sa course, et se disposait à regagner le canot qui l'avait amené à bord, lorsque, au moment même où il posait le pied sur la première traverse de l'échelle de tribord,

il crut voir une petite colonne de fumée, mince comme un tuyau de plume, qui s'échappait du pont à peu près à la hauteur du maître bau.

Il la fit remarquer au consignataire. Le capitaine, qui les suivait, entendit la remarque, se précipita vers l'avant, donna ordre aux hommes de lever le grand panneau; mais ceux-ci n'y eurent pas plus tôt porté la main, qu'une lance de feu en sortit au milieu d'un tourbillon de fumée, qui en un instant enveloppa, noire et épaisse, le mât de misaine.

Le feu était à bord du navire.

Eusèbe le quitta en toute hâte; mais, au lieu de regagner Weltevrede, il resta à l'extrémité de la jetée, à l'endroit même où le capitaine malais lui avait dit adieu. Instinctivement il se disait que le malheur qui arrivait au *Cydnus*, comme celui qui était arrivé au *Ruyter*, se rattachait non pas à une cause accidentelle, mais à la fatalité qui pesait sur lui.

Il voulait voir si le feu dévorerait celui-ci comme la mer avait englouti l'autre.

Le Cydnus n'était qu'à deux encablures de la jetée. Eusèbe assista à toutes les péripéties de ce drame poignant et magnifique d'un incendie en mer.

Il vit, aux ordres du capitaine grave et calme, alors à l'arrière et tenant un porte-voix à la main, il vit les matelots du *Cydnus*, aidés de ceux d'un navire de guerre mouillé à peu de distance, employer tous les moyens humains pour lutter contre l'élément terrible, et, malgré leur sang-froid, leur courage, leur activité,

malgré l'ordre qui présidait aux travaux de sauvetage, il vit l'élément terrible triompher de tous leurs efforts.

Il semblait qu'une main invisible propageait l'incendie, qu'un souffle inconnu, tout-puissant, acharné, le ravivait à chaque fois que l'équipage était près de s'en rendre maître ; il semblait enfin que le malheureux navire était fatalement condamné à périr.

En accumulant des ballots mouillés au dessus du grand panneau, en bouchant hermétiquement les sabords, en condamnant les hublots, on avait espéré que, faute d'air, le feu s'éteindrait sous le pont. L'équipage faisait jouer à la fois les pompes à laver, les pompes d'étrave, les pompes de cale ; mais le mât de misaine, miné dans sa base, s'abîma, et dans sa chute écrasa deux hommes, en même temps il ouvrit un large passage à l'air et une issue aux flammes, qui gagnèrent les cordages et les vergues.

Sur ce pont enflammé, le capitaine et son équipage, quoique à chaque instant menacés de s'abîmer dans le gouffre de feu qui grondait sous leurs pieds, ne voulaient pas lâcher prise ; ils étaient décidés à défendre leur navire jusqu'au dernier morceau.

On se décida à saborder le batiment, à le remplir d'eau et à le couler, s'il le fallait ; mais, tandis que le capitaine prenait ses dispositions en conséquence, le feu avait gagné la mâture ; les voiles enverguées brûlaient en crépitant, et le capitaine dut céder aux instances, mieux que cela, aux ordres du consignataire en quittant son bord.

Et ce qu'il y avait d'étrange, c'est que, tout immobile, muet, pétrifié, il se tenait sur la jetée, qu'il semblait à Eusèbe jouer un rôle dans cette épouvantable scène. Il en suivait tous les détails avec une anxiété poignante; n'était-ce pas la fatalité qui le poursuivait, qui poursuivait en même temps le malheureux navire? N'était-ce pas lui que le destin frappait en frappant les innocentes victimes du désastre terrible qui s'accomplissait sous ses yeux?

Malgré ce qu'il avait vu du *Ruyter*, il ne pouvait se figurer que le malheur du *Cydnus* se réalisât.

Mais, lorsque, après avoir présenté l'aspect d'un immense brasier au milieu de l'Océan; lorsque, après avoir teint de pourpre et d'or la vague bleue qui battait ses flancs calcinés, *le Cydnus*, qui n'était déjà plus qu'une épave, acheva de s'abîmer en gémissant dans les flots, lorsque enfin de ce beau navire il ne resta plus que quelques légers nuages de fumée que le vent balayait devant lui, et quelques flocons d'écume que le remous qu'il avait fait en sombrant laissait à la surface de la mer, Eusèbe poussa un profond soupir et essuya son front baigné de sueur.

En ce moment, il se retourna en frissonnant.

Il avait cru entendre à son oreille le rire strident du docteur Basilius.

Il regarda autour de lui avec épouvante.

Mais il n'y avait plus sur la jetée que des physionomies, consternées comme la sienne, d'honnêtes négocants qui considéraient ce désastre avec stupeur.

Aucune de ces physionomies ne ressemblait à celle que le docteur Basilius avait prise dans sa dernière incarnation.

Mais que prouvait l'absence du démon? Pour Eusèbe, il était évident que sa lutte avec l'infernal Malais était commencée : il sentait peser sur sa tête cette main de géant, et il rentra consterné et plus abattu qu'il ne l'avait encore été, soit dans sa misérable hutte de la ville chinoise, soit dans son nouveau palais de Weltevrede.

Eusèbe était si épouvanté, qu'il cacha à Esther ce qui venait de se passer, comme il lui avait caché la reproduction des trois cadavres dans la maison de la chaussée de Groninger, comme il lui avait caché la scène avec le Malais qui prétendait être le docteur Basilius.

Mais, cette fois, tout au contraire des autres fois, la terreur, l'impression nouvelle que lui avait faites l'incendie du *Cydnus*, produisirent sur son esprit un résultat favorable, une réaction salutaire : il rougit de son abattement et de sa lâcheté ; il se dit que, s'il avait été le jouet de son imagination, l'avenir ne tarderait pas à le désabuser.

Il accepta la lutte.

Eusèbe était une nature jeune et vaillante, une organisation tenace et volontaire ; nous l'avons vu vouloir sauver sa femme à quelque prix que ce fût, et il était parvenu à la sauver ; il résolut de tenir tête aux fantômes, s'il y avait fantômes ; aux démons, s'il y avait dé-

mons ; à son imagination enfin, si c'était de son imagination que vînt le mal ; et, pour ne pas rendre plus longtemps des étrangers et des innocents victimes de la fatalité qui pesait sur lui, il acheta d'un négociant un petit navire, qu'il baptisa du nom de *l'Espérance*, et qui suffisait pour le conduire avec sa femme à Bombay, où il comptait qu'une fois parvenu, la main du docteur Basilius ne saurait plus s'étendre sur lui.

De Bombay, il regagnerait la Hollande.

Il fit gréer et équiper le petit navire sans en rien dire à personne, même à Esther, choisit un équipage sur la force et le courage duquel il pût compter, un capitaine dont l'expérience lui était connue.

Chaque matin, il descendait à Batavia pour présider aux travaux qui se faisaient à bord, et, chaque matin, en descendant la rampe, avant d'arriver au Campong chinois, il découvrait la mer et apercevait les mâts des navires en rade. Il s'attendait à voir le sien brisé par la tempête ou dévoré par l'incendie, et, chaque matin, au contraire, il l'apercevait avec une joyeuse satisfaction se balançant gracieusement sur son câble avec ses voiles qui séchaient au vent, et son pavillon qui se jouait à la hune d'artimon.

Un jour, il remonta tout heureux à Weltevrede, et annonça en même temps à Esther la cause et le résultat de ses courses quotidiennes à Batavia, en l'engageant à faire des préparatifs pour partir le lendemain à la marée du soir.

La jeune femme resta stupéfaite.

— Mais tu n'y songes pas, dit-elle, d'ici à demain, tu n'auras pas le temps de voir M. Maes.

— Et pourquoi verrais-je M. Maes? demanda Eusèbe.

— Mais pour régler nos intérêts.

Eusèbe secoua la tête.

— Songe donc que noüs laissons ici pour près d'un million de florins de propriétés, insista Esther.

— Eh! que m'importe?

— Mon ami, nous avons accepté cette succession.

— Non, fit résolûment Eusèbe, non, cet argent nous porterait malheur! Je n'en veux pas.

— Cependant, mon cher Eusèbe, cet argent vient de mon oncle et n'a rien que d'honorable dans sa source.

— Je te dis, moi, que je n'en veux pas! répondit Eusèbe avec un mouvement d'impatience tout nouveau pour Esther chez son mari. Si tu tiens à conserver cette fortune qui, en effet, vient de ton oncle, comme tu dis, reste ici! Mon cœur saignera son sang le plus pur; mais je partirai, moi, et je croirai te prouver que je t'aime en répudiant cette richesse. Vois donc si tu la préfères à moi.

— Oh! Eusèbe! peux-tu parler ainsi!

— Je parle comme un chrétien.

— Cette fortune, ce n'est pas pour moi que je la regrette.

— Et pour qui donc?

— Eusèbe, dit la jeune femme en rougissant et en baissant les yeux, si jamais nous avions des enfants...

— Des enfants! dit Eusèbe en tressaillant.

— N'est-ce pas chose possible? demanda Esther.

— Eh bien, dit Eusèbe, si nous avons des enfants, ils feront comme nous, ils travailleront!

— Oh! pardonne-moi, mon ami, pardonne-moi, dit en soupirant la jeune femme. Mais j'ai connu la misère, je t'ai vu luttant contre elle pour me soigner dans mon affreuse maladie, et il m'en est resté une terreur profonde.

Eusèbe demeura pensif, mais ne céda point.

— Au moins, fit Esther, qui espérait qu'une conférence avec M. Maes rendrait son mari moins exclusif pour cette fortune à l'endroit de laquelle elle ne comprenait pas sa répugnance, — si tu ne veux pas de cet argent, disposons-en en faveur des pauvres, et, si nous sommes pauvres au milieu des hommes, qu'une bonne œuvre veille au moins pour nous à la droite de Dieu.

— Non, répondit pour la dernière fois van den Beek, que ce qui vient du diable retourne au diable.

Esther soupira et se mit silencieusement à faire ses préparatifs de départ.

Le lendemain, à l'heure de la marée, la voiture était prête, et les conduisit sur la jetée, où la yole de *l'Espérance* les attendait.

Les minutes pesaient à Eusèbe comme des siècles : il lui semblait qu'il y avait l'espace du monde entier entre le port et le navire qu'il apercevait en rade, et qu'il ne parviendrait jamais à l'atteindre.

Et cependant, on arriva bord à bord.

Eusèbe sauta légèrement de la yole sur l'échelle qui était accolée aux flancs de *l'Espérance*, convaincu que, d'un instant à l'autre, il allait entendre signaler quelque accident qui s'opposerait à son départ. Une fois là, il tendit la main à Esther.

Mais, au moment où la jeune femme mit le pied sur le premier échelon, elle pâlit, sa tête se renversa en arrière, elle jeta un faible soupir et s'évanouit.

Si Eusèbe ne l'eût pas retenue, la faiblesse avait été si prompte, que la pauvre femme fût tombée à la mer.

Les matelots du bord accoururent, et, aidés de ceux de la yole, aidèrent Eusèbe à transporter sa femme dans le salon de la dunette, tandis que le canot allait à bord d'un autre navire réclamer l'assistance d'un médecin.

Lorsque celui-ci fut arrivé, il prit le pouls d'Esther, qui commençait à revenir à elle, sourit en manière d'encouragement pour ceux qui regardaient, et, la jeune femme ayant ouvert les yeux, il demanda la permission d'échanger quelques mots tout bas avec la malade.

Eusèbe recula de plusieurs pas, mais sans perdre un instant sa femme du regard.

En la voyant pâle, muette, inanimée, il avait pensé à cette nuit où il l'avait crue morte.

Il vit qu'aux paroles du docteur, Esther rougissait légèrement.

— Monsieur, dit l'homme de science, comptez-vous faire une longue traversée?

— Mais, dit Eusèbe, je compte aller d'ici à Bombay, monsieur, et de Bombay en Europe.

Le médecin secoua la tête.

— Un pareil voyage est impossible, monsieur, dit-il.

— Impossible ! s'écria Eusèbe, et pourquoi ?

— Parce que je suppose que vous tenez à l'existence de madame.

— Oh ! plus qu'à la mienne ! s'écria Eusèbe.

— Eh bien, faire un pareil voyage serait tout simplement la compromettre.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que, dans quelques mois d'ici, elle vous rendra père.

Ce fut presque en poussant un cri de douleur qu'Eusèbe apprit une nouvelle qui, dans toute autre circonstance, l'eût comblé de joie.

Dix minutes après, le canot ramenait M. et madame van den Beck à l'endroit de la jetée où il les avait pris, et, en touchant la terre, Eusèbe s'écriait :

— Oh ! c'était bien lui, le démon ! Eh bien, luttons puisqu'il faut lutter.

X

L'ILLUMINÉ

Eusèbe van den Beek rentra chez lui triste, mais résigné.

Il se voyait enchaîné à Java par une volonté plus puissante que ne l'était la sienne, disons mieux, par un pouvoir surnaturel.

Il sentait l'inutilité des efforts qu'il tenterait pour se soustraire à ce pouvoir.

Peu à peu, cependant, la confiance lui revint.

Il se dit qu'après tout l'issue de la lutte entamée entre le docteur Basilius et lui dépendait de sa volonté et de sa constance, qu'il n'appartenait qu'à lui de régler les mouvements de son cœur, que ce cœur était trop plein de l'image d'Esther pour qu'il eût à redouter de voir les sinistres prédictions du docteur s'accomplir ;

il résolut d'avoir plus de foi dans ses sentiments et dans son amour, et, à la grande surprise de sa femme, le soir même du jour où il avait éprouvé cette troisième déception, il se montra plus enjoué qu'il ne l'avait été depuis plusieurs mois.

Esther, le voyant décidé à demeurer à Java au moins jusqu'au moment où elle serait relevée de ses couches, voulut essayer si les conseils qu'elle avait reçus du notaire Maes n'achèveraient pas la cure qui se trouvait si heureusement commencée ; elle parla à Eusèbe des soins à donner à leur fortune pour qu'elle ne périclitât point, et de la nécessité de se créer une occupation qui pût le distraire un peu des sombres pensées que, malgré la volonté de les lui cacher, elle voyait passer comme des nuages sur le front de son mari.

A la grande surprise de la jeune femme, Eusèbe laissa tomber sans protestation ce mot, qui, la veille au matin même, avait si fort soulevé son indignation et son courroux.

C'est que, depuis son retour de sa course à son navire *l'Espérance,* Eusèbe avait fait de nouvelles réflexions.

La paternité, ce sentiment si profond et si impérieux, l'avait pris aux entrailles et avait complétement modifié sa manière d'envisager les choses.

L'homme, qui pour lui-même eût volontiers et aisément renoncé à toutes les splendeurs que faisaient pour lui et autour de lui les millions de l'oncle Basilius, qui eût abandonné tout cela pour rentrer dans l'existence obscure et misérable d'un pauvre employé, était

en un instant devenu incapable de ce sacrifice, lorsqu'il avait compris qu'il ne serait pas seul à en subir les conséquences, qu'il y entraînerait ces autres lui-même pour lesquels il trouvait d'avance que la terre n'avait point assez de joies, assez de richesses, assez de splendeurs, qu'il frapperait dans son avenir l'être qui palpitait dans le sein de son adorée Esther, et qu'il aimait déjà de l'amour immense qu'il avait pour la mère.

Il eut, en conséquence, une longue conversation avec sa femme.

Cette conversation lui suggéra l'idée d'adopter un parti mixte qui concilierait les nécessités que lui imposaient sa tendresse pour l'enfant qui lui était promis et les devoirs de sa conscience.

Le résolution qu'il prit vis-à-vis de lui-même fut de n'accepter la succession du docteur Basilius que comme un dépôt qu'un jour ou l'autre il rendrait soit aux pauvres, soit à lui-même, s'il était vrai qu'il n'eût point été la dupe d'une hallucination et que le docteur fût vivant. Seulement, il se réservait de se créer une fortune qui fût la sienne, au moyen de la fortune étrangère qu'il avait momentanément entre les mains.

Eusèbe, une fois son parti pris, quel que fût ce parti, n'admettait plus de tergiversation : dès le lendemain du jour où sa résolution avait été arrêtée, il avait visité sa propriété de la province de Buitenzorg, s'était mis au courant de la culture de la caféière qui couvrait la plus grande partie de cet immense domaine, s'était enquis des améliorations que l'on pouvait y apporter, et, deux

jours après, il avait loué un comptoir et un entrepôt dans la ville basse, recruté une demi-douzaine de commis, et, au bout d'un mois, la maison Eusèbe van den Beek comptait parmi les plus importantes, non-seulement de Batavia, mais encore de la colonie.

Cependant, et bien que tout le monde enviât le bonheur qu'on lui supposait, Eusèbe van den Beck n'était pas heureux. Attaché à son travail comme un esclave à la glèbe, son idée fixe de faire une fortune personnelle, prompte et considérable, l'absorbait tellement, que, sans qu'il s'en aperçût, il n'avait plus pour Esther les soins constants auxquels il l'avait accoutumée.

Il ne l'en aimait que davantage au fond peut-être; mais il eût fallu pouvoir lire à la fois dans le cœur et dans la pensée d'Eusèbe pour comprendre cela.

Réalisant de point en point tout ce que sa femme avait cru n'être qu'une utopie dans la bouche du notaire, il donnait à ses affaires, non-seulement ses jours, mais encore ses nuits. L'aube à peine levée, il quittait Batavia pour aller surveiller le travail de ses nègres dans la province de Buitenzorg, et, le soir, il revenait aussi rapidement que pouvait le conduire les six chevaux qu'il attelait à sa calèche ; et, contre l'habitude des négociants javanais, au risque de la fièvre, il restait à la basse ville bien après le soleil couché, pour expédier les affaires du négoce.

Mais, malgré son activité et en dépit de son intelligence qui était profonde, le ciel ne bénissait pas les

efforts d'Eusèbe, et le bilan approximatif qu'il dressait à la fin de chaque mois n'avait, sept fois déjà, constaté aucun accroissement dans la fortune qu'il tenait du docteur Basilius.

Tout était bizarre dans la vie d'Eusèbe : il avait beau vendre, acheter, revendre, spéculer, risquer, prendre des précautions, aller au hasard, gâcher même les affaires, un total parfaitement égal entre le doit et l'avoir s'établissait à la fin de chaque mois, et ce total était toujours celui de la fortune primitive.

Mais, à mesure que le succès faisait défaut à ses espérances, grâce à un entêtement facile à comprendre, la fièvre du gain qui animait Eusèbe s'augmentait. Il voulait maîtriser la fortune et se prenait corps avec elle. Son activité se changeait en une sorte de rage, son zèle en acharnement. Il prenait sur le temps qu'il avait d'abord réservé pour son sommeil, afin de chercher de nouvelles combinaisons qui lui donnassent cette fortune tant souhaitée qui lui permît de se débarrasser de celle qui pesait si lourdement à sa conscience.

Pour la seconde fois, et sous l'empire de cette fièvre dévorante, sa santé s'altéra ; pour la seconde fois, Esther conçut de vives et profondes inquiétudes.

Un jour, elle hasarda quelques observations ; un jour, elle supplia son mari de prendre quelque repos. Mais Eusèbe, cet Eusèbe toujours si bon pour elle, répondit « Il le faut ! » d'un ton qui n'admettait point de réplique, et la pauvre femme, dont la préoccupation constante était de plaire à celui qu'elle aimait, eut un in-

stant la crainte de lui avoir déplu, et se jura bien à l'avenir de garder le silence et de se résigner.

Cependant, la grossesse d'Esther avançait vers son terme : le temps approchait où elle allait être mère. Eusèbe tout entier aux affaires, ne pouvait la conduire à la promenade aussi souvent que cela eût été nécessaire à son état, et, à son grand chagrin, Esther était forcée de sortir seule.

Un soir de fin de mois, qu'Eusèbe, plus absorbé, plus inquiet même qu'il ne l'avait jamais été, venait de descendre à la ville basse, madame van den Beek, qui subissait le contre-coup de tout ce qu'éprouvait son mari, assaillie à son tour par une triste pensée, demanda ses chevaux et sa voiture pour aller, afin de se distraire, respirer l'air frais du soir sous les beaux ombrages de la place du Roi.

Pendant quelque temps, son équipage suivit la file, mêlé aux autres voitures si nombreuses dans cette ville, où elles constituent un objet de première nécessité ; mais sa merveilleuse beauté attirait à elle tous les regards. Embarrassée de l'émotion que sa présence produisait parmi la jeunesse de la colonie javanaise, elle commanda à son postillon de suivre le rue de Parapattan, et, arrivée sur les bords de la Tjiliwong, elle ordonna à ses gens de longer la berge de la rivière.

C'était l'heure où les jeunes Javanaises se donnent le délassement salutaire du bain, et viennent se tremper plutôt que se laver dans les eaux jaunâtres.

Chaque massif de palétuviers cachait un groupe de

femmes indigènes, et leurs chants et leurs rires animaient les bords un peu monotones du fleuve batavéen.

Lorsque l'équipage eut fait un quart de lieue, l'attention d'Esther fut attirée par des cris bruyants qui partaient de qelque distance de l'endroit où elle se trouvait.

En approchant, elle aperçut un homme en haillons que des enfants poursuivaient avec des huées, en même temps qu'ils l'accablaient d'une grêle de pierres.

Cet homme pouvait avoir une cinquantaine d'années; il était drapé dans un sacong en lambeaux, s'appuyait sur un bâton, et semblait avancer avec peine; malgré l'état misérable de son costume, sa figure, qu'encadrait une barbe grisonnante, ne manquait pas d'une espèce de noblesse; il semblait indifférent aux cris dont ces enfants barbares — les enfants sont barbares dans tous les pays du monde! — insultaient à sa vieillesse et à sa misère, et se contentait de se détourner lorsqu'un projectile menaçait de l'atteindre.

Malgré son adresse à éviter les coups, une pierre lancée par un des plus vigoureux drôles de la petite bande frappa le vieillard au visage. Il poussa un sourd gémissement, puis s'avança sur le bord du fleuve, et se mit à laver le sang qui s'échappait de sa blessure, et cela, sans adresser un reproche à l'auteur de cette cruelle agression.

A ce spectacle, Esther s'était élancée hors de la voiture et avait couru au blessé.

Les enfants s'étaient dispersés en apercevant une

dame blanche ; ils fuyaient dans toutes les directions, en faisant retentir l'air de cris et d'injures que, à défaut de pierres, ils adressaient à ce malheureux.

Mais Esther, s'approchant du mendiant :

— Pauvre homme, lui dit-elle, ces méchants enfants vous ont blessé. Ne puis-je vous être d'aucun secours ?

Le mendiant la regarda.

— Femme blanche, lui dit-il, ta pitié à déjà cicatrisé ma plus cruelle blessure ; moi qui vis loin des hommes, je souffre surtout de les trouver si mauvais dans leur âge le plus tendre ; ta main, en s'étendant vers moi, m'a consolé. Que Batara-Armara, le dieu de l'amour, te récompense, et que Bouddha te bénisse non-seulement dans ta personne, mais encore dans celle de l'enfant que tu portes dans ton sein.

— Vous paraissez fatigué, brave homme ? demanda Esther.

— J'ai marché depuis le commencement de la lune.

Cette réponse ne disait pas grand'chose à Esther, habituée à mesurer le temps d'une autre façon.

Le mendiant vit qu'il avait fait une réponse sans résultat.

— Le soleil s'est levé et s'est couché sept fois, dit-il, depuis que je me suis mis en route.

— Alors, vous venez de loin ? demanda Esther.

— Du fond de la province de Batavia.

— Et quel motif, à votre âge, a pu vous déterminer à entreprendre une si longue route ?

— Bouddha avait béni le champ que j'avais reçu de

mon père, et j'y vivais heureux; mais les hommes du mal sont venus et m'ont chassé de la terre que, depuis cinq générations, mes ancêtres arrosaient de leurs sueurs. Que Bouddha conserve au champ la fertilité, aux arbres qui l'entourent leur fraîcheur, mais Argalenka ne mangera plus de leurs fruits, Argalenka ne dormira plus à leur ombre.

Le vieillard poussa un soupir.

— Et pourquoi vous a-t-on pris votre champ? demanda Esther.

— Parce que j'ai conservé la croyance de mes pères, parce que j'ai dit que le prophète de l'islam, qui a dit : « Frappe et tue, » était un mauvais génie.

— Et vous venez demander justice?

Le mendiant sourit, mais, cette fois, avec amertume.

— La justice est là-haut, dit-il en montrant le ciel de son doigt; il faut des ailes pour l'aller chercher; comme la chenille qui vit sur les cannes douces, j'attendrai que la résurrection me donne des ailes pour aller jusque-là.

— Mais, alors, insista Esther avec un intérêt croissant, pourquoi quitter vos forêts, vos campagnes, où Dieu ne mesure ni son soleil ni ses dons à l'opulence de ceux qui les habitent? Ici, vous serez persécuté, honni, battu, comme vous venez de l'être; la police de Batavia ne tolère pas les mendiants.

— Je suis venu courbé sous la main de Bouddha, et, obéissant à sa volonté; je marcherai jusqu'à ce qu'il me dise : « Arrête. »

— Et comment votre Bouddha peut-il vous commu-

niquer ses ordres? demanda Esther avec une expression d'incrédulité qu'elle n'était pas maîtresse de réprimer.

— La nuit, le corps sommeille, répondit le vieillard avec une certaine exaltation qui ennoblissait encore le caractère de sa physionomie; la matière s'engourdit, et l'esprit libre s'élève vers les cieux, qui sont sa patrie. Il monte, il plane, et, s'il ne voit pas Bouddah comme il le verra plus tard, quand il sera complétement dépouillé de son enveloppe, c'est-à-dire face à face, il sent du moins la douce chaleur qui s'échappe du regard du dieu, et son cœur s'ouvre, s'échauffe, palpite à son contact; ce n'est encore qu'un murmure, mais il entend déjà la voix de Bouddha, et les accents de cette voix ont un écho dans l'esprit.

— Vous voulez parler des songes, je comprends, dit Esther en souriant à son tour.

— Oui, répondit le vieillard en fixant sur le ciel son regard illuminé.

— Et que vous ont dit vos songes? voyons.

— Ils m'ont montré la ville des Européens, et, dans cette ville, de l'or qui tombait à mes pieds, de l'or avec lequel je pouvais racheter l'enfant de mon sang, que l'on a vendu.

— Et c'est là tout ce que vos songes vous ont montré?

— Non; j'ai vu celle qui est mon sang, quoique Dieu se soit retiré d'elle et qu'elle ait été maudite! Elle foulait sous ses pieds, elle étreignait entre ses bras, elle déchirait de ses ongles une autre femme aussi belle qu'elle-

même, mais blanche comme toi, et la voix d'en haut m'a crié : « Cela n'est pas juste, lève-toi et marche, toi qui es le père, toi qui es le juge. »

Esther se demandait si elle devait regarder cet homme comme un fou ou comme un illuminé. La voix vibrante de ce malheureux, l'éclat de son regard, lorsqu'il avait prononcé les paroles mystiques, avaient produit sur la jeune femme une émotion profonde.

Elle tira sa bourse et la mit dans la main du mendiant.

— Tenez, pauvre homme, lui dit-elle, je crois n'être pour rien dans les deux derniers songes que vous avez faits, mais au moins j'aurai eu mon rôle dans le premier ; voici les premiers fondements de la fortune que Bouddha vous a promise.

Le mendiant hésitait à prendre la bourse que lui tendait Esther.

— Dans mon rêve, la main qui me donnait l'or que m'envoyait Bouddha était blanche comme la tienne, femme, mais c'était la main d'un homme.

— Eh bien, prenez cet or au nom de mon mari, qui est un homme blanc, comme celui que vous a montré votre rêve.

Le beduis inclina la tête en signe de remercîment.

— Puis, continua Esther, comme vous êtes fatigué, mon ami, ma voiture va vous conduire jusqu'aux premières maisons du faubourg, où vous pourrez trouver un gîte.

— Merci ; mes jambes, si faibles qu'elles te parais-

sent, sauront bien me porter jusque-là. Je ferais tache dans ton palanquin, comme la chenille du palmier sur le fruit du mangouston. Tu m'as délivré des mains des méchants enfants, tu m'as donné de l'or, c'est Bouddha qui a reçu tout cela, car Bouddha est sous les haillons de tous les pauvres; Bouddha te le rendra.

Et, en achevant ces paroles, le vieillard fit un signe d'adieu à Esther et s'éloigna rapidement.

XI

LA TENTATION

Madame van den Beek resta quelques instants toute préoccupée de la singularité de cet homme; puis, pour rêver plus à son aise à l'étrange vieillard, elle continua à pied, et en disant à ses domestiques de l'attendre, la promenade qu'elle avait commencée en voiture. Seulement, elle baissa son voile.

Elle était déjà à quelques centaines de pas de ses gens, lorsqu'un individu, qui, depuis quelque temps, la suivait, passa près d'elle en la regardant avec affection.

Esther fut si brusquement surprise, qu'elle poussa un cri et rebroussa chemin, en se dirigeant du côté où elle avait laissé ses domestiques, sans se donner le temps de reconnaître l'importun ou l'impertinent qui venait de la regarder ainsi. Mais celui-ci avait fait le même mouve-

ment qu'elle, et, avant que la jeune femme eût pu rejoindre son équipage, il commença de lui adresser quelques phrases d'une galanterie un peu triviale.

Mais madame van den Beek n'eut pas plus tôt entendu le son de cette voix, elle n'eut pas plus tôt jeté un regard sur son interlocuteur, que la terreur qu'elle venait de manifester se changea en un accès de gaieté folle.

Elle avait reconnu le notaire Maes.

Celui-ci, de son côté, s'était, malgré le voile, aperçu que la promeneuse solitaire n'était autre que sa jolie cliente, et il s'était arrêté tout interdit.

— Quoi! c'est vous, cher monsieur Maes! s'écria Esther.

— Madame, madame, balbutia le notaire, qui semblait de plus en plus embarrassé de sa contenance, veuillez m'excuser, je vous prie, mais j'avais cru reconnaître la démarche de madame Maes.

Esther sourit sous son voile.

— Et, sans indiscrétion, dit-elle, peut-on vous demander quelles sont les affaires importantes qui vous font, à cette heure, chercher madame Maes sur les bords du Tjiliwong?

— Des affaires à cette heure! reprit M. Maes; mais, belle dame, vous n'y songez pas : il est six heures et demie du soir, les affaires sont au diable, et vive la joie! Je comptais sur une promenade avec madame Maes, je lui avais donné rendez-vous en cet endroit écarté, et c'est ce qui a causé ma méprise, dont je suis heureux, madame, puisqu'elle me permet de vous offrir mon

bras et de vous reconduire à votre voiture. Acceptez-vous?

Et le galant notaire s'inclina.

— Sans aucun doute, monsieur Maes, répondit Esther, et je vous offrirai même, si cela peut vous être agréable, de profiter de ma voiture pour rentrer dans votre demeure.

Le notaire hésita, il se retournait souvent du côté du canal, où l'on apercevait, dans le crépuscule qui commençait à tomber rapidement, les corps bruns des belles Javanaises drapées dans leurs sacongs; d'un autre côté, le désir de se faire voir en public avec une des plus charmantes Européennes de la ville l'exposait à une vive tentation; il n'y résista pas, et, lorsque le nègre eut abaissé le marchepied et que madame van den Beek se fut assise dans sa calèche, le gros notaire y grimpa en faisant pencher la voiture sous son énorme poids.

— Pardon, madame, dit M. Maes lorsqu'il se fut carrément établi près d'Esther, mais dans ma surprise, j'ai oublié de vous demander des nouvelles de M. van den Beek.

— Hélas! répondit Esther, que le notaire venait de rappeler à toutes ses douleurs.

— Oui, oui, dit-il, je vous comprends : au milieu de votre prospérité, c'est là votre ver rongeur, la santé de monsieur votre mari laisse beaucoup à désirer. Oh! je m'en suis bien aperçu, le travail le tue, ce pauvre jeune homme, ajouta M. Maes, et je ne comprends vraiment pas comment, riche comme il est, pour quelques mé-

chants milliers de florins, il sacrifie une existence qui pourrait être si belle et surtout si heureuse, passée tout entière à vos pieds.

— Quoi, monsieur! répondit Esther de plus en plus étonnée des découvertes qu'elle faisait dans ces parties du caractère du tabellion qui lui étaient inconnues, est-ce bien vous qui me parlez ainsi?

— Sans doute, répondit M. Maes de l'air du monde le plus naturel, et qu'y a-t-il d'étonnant à cela? On est notaire, mais, au bout du compte, on est homme, et je vous déclare que je condamne d'une façon absolue cette soif du gain qui fait oublier les belles et bonnes choses que Dieu a mises pour l'homme ici-bas sous l'étiquette du plaisir.

— Mais il me semblait, monsieur, et je vous prenais pour exemple, que les soins de votre étude absorbaient tous vos instants?

— Oh! ne me parlez pas de mon étude, chère dame, reprit M. Maes d'un air profondément mélancolique, il me semble sentir cette nauséabonde odeur de parchemin desséché qui sort des vieux cartons pleins de vers et de procès. Non, par ma foi, laissez-moi, au contraire, tout entier au bonheur de rouler dans cette atmosphère qui embaume les jardins d'alentour, et cela, aux côtés d'une des plus charmantes femmes de la colonie.

— Vraiment, monsieur Maes! dit Esther en souriant moitié de la galanterie du notaire, et moitié du changement qui s'était fait dans sa morale; mais, lors de la dernière visite que j'ai eu l'honneur de vous faire, je

n'avais pas su apprécier toute l'étendue de votre courtoisie.

— Ah! madame, fit M. Maes en sentimentalisant de plus en plus, avez-vous pu vous méprendre sur mes admirations pour la plus belle moitié du genre humain? Les femmes, madame, les femmes! mais c'est le seul charme, la seule consolation de notre existence!

— Ah! voilà qui enchanterait madame Maes, si elle pouvait nous entendre, dit Esther en raillant.

— Ah! par grâce, madame, répliqua le notaire en donnant à sa physionomie une expression suppliante, laissez madame Maes avec l'étude, je vous en conjure. Ne trouvez-vous pas que cette soirée est enivrante, qu'il fait bon vivre libre, dégagé de toute préoccupation et de tout souci?

— Mais les intérêts de vos clients qui vous absorbent nuit et jour, m'avez-vous dit?

— Au diable les clients quand la nuit est venue! Oh! mon Dieu, ces belles nuits des tropiques, pourquoi Dieu ne les a-t-il pas faites de vingt-quatre heures?

— En vérité, monsieur Maes, dit Esther, je marche avec vous d'étonnement en étonnement, et je ne sais comment concilier votre ton et vos paroles avec la gravité de votre profession.

— Ma profession, madame, ma profession! s'écria M. Maes avec une profonde expression d'ennui, mais croyez-vous donc que je me soucie de devenir maigre, pâle et jaune comme M. van den Beck, en ne faisant pas trêve aux corvées qu'elle m'impose? Ma profession!

mais le portefaix du port a ses heures de sieste, où, couché sur la grève, il écoute le bruit des vagues qui viennent amoureusement se rouler sur le sable. Il voit le soleil se baigner dans les flots bleus et les teindre de pourpre; il se laisse aller à ce suprême bonheur : ne rien faire! Et moi, maître Maes, notaire royal, propriétaire de quelque cent mille florins, je n'aurais pas une heure, pas un instant pour respirer à l'aise, pour jouir des belles et bonnes choses que Dieu a mises sur ma route, pour trouver la chanson douce, le vin enivrant et les femmes jolies?... En tout bien, tout honneur, madame! Allons donc, continua le notaire après cette parenthèse, le verre trop plein déborderait, et ce serait dommage, quand c'est de champagne surtout que le verre est plein. Encore une fois, vive la joie, madame van den Beek! et, si vous voulez que votre mari se porte bien, dites-lui de m'imiter!

Quelque fût la trivialité des paroles du notaire, elles frappèrent la jeune femme; elle en était arrivée à envier pour son mari l'épanouissement grossier de la physionomie de M. Maes; car, au bout du compte, elle sentait que cet épanouissement, c'était la vie; tout au contraire, la tristesse et l'accablement auquel son mari était en proie, c'était la mort; elle le sentait et elle avait peur.

— Oui, dit-elle, vous avez peut-être raison, monsieur Maes, et je devrais vous en vouloir de m'avoir engagée à pousser mon mari dans la voie du négoce, qui le tuera.

— Moi! j'ai dit cela? moi! j'ai conseillé cela? s'écria M. Maes avec un étonnement admirablement joué et en ouvrant des yeux ronds comme des boules de loto.

— Mais sans doute, monsieur, répondit Esther, ne vous en souvient-il pas?

— A quelle heure êtes-vous venue me demander un conseil de ce genre?

— Mais dans la journée, je crois, dans l'après-midi, vers trois ou quatre heures.

— Que diable! chère madame, tout s'explique, c'est le notaire que vous avez vu, et c'était à M. Maes qu'il fallait parler de ces sortes de choses; il fallait le venir trouver lorsqu'il avait secoué la poussière de ce vilain bureau, lorsque de chenille il s'était fait papillon; il vous eût dit alors, comme il vous le dit ce soir: Ne soyons grave et sérieux qu'à nos heures, si nous ne voulons pas que l'ennui nous momifie. Mais, soyez tranquille, le mal que j'ai fait, je le réparerai.

— Comment cela?

— Oui, je vais le voir, ce cher monsieur van den Beek! et que je sois condamné à deux heures d'étude supplémentaire si je ne l'amène pas à se distraire comme moi!

— Comme vous! s'écria Esther, que la légèreté des paroles de M. Maes commençait à mettre en défiance à son endroit.

— Comme moi, certes; mais, soyez tranquille, belle dame, et que les fusées du feu d'artifice de ma gaieté ne vous épouvantent pas. Lorsque je sors de l'étude, je

suis comme un affamé qui s'asseoit à un festin de noce ; mais honni soit qui mal y pense, belle dame ! et mes distractions les plus chères sont dans la causerie, dans la réunion de quelques intimes aussi joyeux que moi, et auxquels, dès demain, je prétends présenter M. van den Beek.

— Monsieur, répondit la jeune femme en faisant d'un sourire un masque à son inquiétude, Eusèbe m'a habituée à croire à sa tendresse, et jamais je ne serai jalouse des distractions auxquelles je ne pourrai prendre part.

La voiture, en s'arrêtant devant l'hôtel, interrompit le notaire, qui offrit la main à Esther, et, apprenant qu'Eusèbe était rentré, il la suivit dans le parloir.

Les éclats de la gaieté de M. Maes effarouchèrent tout d'abord l'humeur sombre du jeune homme, et le notaire comprit aussitôt qu'il lui serait difficile de vaincre les répugnances que M. van den Beek manifestait pour tout ce qui pouvait l'éloigner de sa demeure ou le distraire de son négoce. Aussi, le digne magistrat usa-t-il de ruse en profitant d'un moment où Esther s'était éloignée pour préparer elle-même le thé.

— Eh bien, monsieur van den Beek, êtes-vous content des affaires? lui demanda-t-il. Les cafés sont en baisse, et cela doit vous atteindre.

— Mais non, j'avais écoulé ma récolte, et cela m'est égal, répondit Eusèbe d'un ton qui démentait ses paroles, quelques efforts qu'il fit pour mettre l'un d'accord avec les autres.

— C'est dommage, répondit le notaire, vraiment dommage, car je vous eusse trouvé le placement avantageux d'une partie de cette marchandise.

— Il en reste, je crois, dans mes magasins quelques centaines de kilogrammes, répondit vivement Eusèbe ; envoyez chez moi votre acheteur, et, si nous faisons affaire, eh bien, vous aurez votre commission.

— Bah ! cher monsieur van den Beek, je me soucie de ma commission comme un paon se soucie d'une plume de corbeau. A cette heure, je rends des services et je n'en vends pas ; seulement, je ne puis faire ce que vous désirez.

— Et pourquoi cela?

— Parce que mon homme est un original qui ne traite ses opérations ni à la bourse, ni dans les comptoirs, ni sur le quai, mais le verre ou la pipe à la main.

— Alors, dit Eusèbe, je ne suis pas plus son affaire qu'il n'est la mienne ; n'en parlons plus.

— Bah ! bah ! bah ! fit M. Maes, une cinquantaine de mille florins, c'est bon à ramasser même au fond d'une bouteille, et je ne vous conseille pas, cher monsieur van den Beek, de laisser verser ce vin-là à un autre.

— Cinquante mille florins ! répéta Eusèbe en songeant à la rotondité de la somme : croyez-vous qu'il puisse prendre livraison d'une quantité de café assez considérable pour donner un tel bénéfice?

— Il prendra tout ce que vous pourrez lui fournir.

— Prenez garde ! peut-être vous engagez-vous trop.

— Je réponds de lui et pour lui.

Eusèbe était à moitié rendu.

Ce n'était point, comme le supposait M. Maes, l'avarice qui le faisait agir ; mais, dans ses comptes, ou plutôt par les comptes relevés le matin même, il avait été frappé du bizarre résultat mensuel qu'il constatait pour la septième fois, et qui établissait, malgré tous les efforts qu'il avait faits et toutes les mauvaises chances qu'il avait rencontrées, qu'il n'était point parvenu à modifier, soit en l'accroissant, soit en le diminuant, le chiffre du capital qu'il avait engagé dans les affaires et qui, à un centime près, restait invariablement le même.

Il voyait là une nouvelle manifestation de cette intervention occulte qui avait empêché son départ pour l'Europe : il voulait encore tenter de lutter contre elle et de la paralyser.

— Eh bien, j'accepte, dit-il ; où pouvons-nous rencontrer votre homme ?

M. Maes baissa la voix comme s'il eût craint d'être entendu.

— Connaissez-vous *Meester-Cornelis* ? demanda-t-il avec un demi-sourire.

— Non, vraiment, répondit Eusèbe, et voilà même, je vous l'avoue, la première fois que j'entends prononcer ce nom-là.

— Eh bien, demain, je vous ferai faire connaissance avec la chose, et vous m'en aurez une grande reconnaissance, car, vive Dieu ! continua le notaire, c'est un aimable séjour.

— Mais l'homme au café ! Songez que c'est lui, et non à Meester-Cornelis, que j'ai affaire.

— L'homme au café y sera.

— Songez que je n'y vais que pour lui.

— C'est convenu : à sept heures et demie, je viens vous prendre.

— Le soir?

— Oui, il ne fait ses affaires qu'à la chandelle, c'est encore une de ses manies.

Esther rentra, on prit le thé, on causa de choses indifférentes, et Eusèbe, en reconduisant M. Maes, lui promit de l'attendre le lendemain.

XII

LE CHARMEUR DE SERPENTS

Le lendemain, à l'heure où la nuit tombait du ciel; la voiture de M. Maes s'arrêtait à la porte d'Eusèbe van den Beek.

Jamais le joyeux notaire ne s'était montré d'une gaieté aussi folle; la profonde placidité d'un homme qui, comme Horace, a renvoyé les affaires au lendemain, s'épanouissait sur son long visage; il respirait bruyamment l'air du soir et le rejetait non moins bruyamment, comme font par leurs évents, de l'eau qu'ils absorbent, les poissons souffleurs.

Eusèbe, qui regrettait déjà l'engagement qu'il avait pris la veille, ne put cependant résister à l'insistance que mit le notaire à réclamer l'exécution de la promesse qu'il lui avait engagée. Il se décida donc à monter près

de M. Maes, dans la voiture découverte avec laquelle celui-ci l'était venu prendre.

On partit à fond de train; les chevaux, là-bas, ne connaissent pas d'autre allure que le galop.

Après avoir roulé une heure environ dans la direction de l'ouest, la voiture s'arrêta devant une masse brune que l'on reconnaissait, dans l'ombre, pour une agglomération de maisons. De ces maisons, on entendait sortir le bruit âpre et sauvage d'une musique javanaise mêlée aux sourds retentissements du gong chinois, et accompagnée de cris si bizarres et de modulations si étranges, que cris et modulations n'avaient rien d'humain.

C'étaient tantôt des hurlements d'une joie qui tenait du délire, tantôt des lamentations, des désespoirs, des soupirs qui ressemblaient à des râles d'agonie; des cris que l'on eût cru échappés des fenêtres d'une maison de fous ou des soupiraux d'une prison.

De son siége dans la voiture, Eusèbe van den Beek aperçut, au-dessus d'un petit mur que longeait le véhicule, une lueur rougeâtre rayonnant au milieu d'un immense clair-obscur : sur cette lueur se détachaient des ombres noires qui passaient silencieuses et graves, tandis que d'autres, dont les vêtements métalliques, diamantés et scintillants, jetaient des paillettes de flamme au milieu de la lumière douteuse, se tordaient dans des contorsions auxquelles n'auraient rien eu à envier nos possédés du moyen âge ni les convulsionnaires du diacre Pâris.

Eusèbe, dont l'agitation nerveuse était, comme nous l'avons vu, loin d'être calmée, eut peur.

Il saisit convulsivement le bras du notaire.

— Où me menez-vous ? demanda-t-il.

— Parbleu ! en enfer, répondit l'homme de loi, dont le visage s'épanouit sous l'accès d'un gros rire.

— Monsieur Maes, dit Eusèbe, que ces mots, que ces apparitions fantastiques, que ces bruits inconnus, inouïs, inappréciables, avaient rendu à toutes ses terreurs, — monsieur Maes, cessez cette mauvaise plaisanterie, ou, foi d'homme d'honneur ! je vous saute à la gorge et je vous étrangle.

Et, à ces paroles, Eusèbe, sans transition aucune, ajouta une pantomime si expressive, que le notaire en fut épouvanté.

— Muscade du diable ! s'écria celui-ci, c'est qu'il le ferait comme il le dit.

Puis, avec une force musculaire qui prouvait à Eusèbe que, s'il poursuivait son projet de strangulation, il aurait affaire à forte partie, écartant les mains de van den Beek :

— Holà ! mon jeune compagnon, dit-il, calmez-vous ! les enfers ne sont pas toujours ce que l'on pense, et celui-ci, quoique d'un autre genre que votre Bourse de Batavia, ne vaut ni moins ni davantage.

— Monsieur Maes, dit Eusèbe avec fermeté, ne m'avez-vous pas dit que vous me meniez à un rendez-vous où je dois trouver un négociant chinois qui achètera mes cafés ?

— Sans doute.

— Eh bien, où est votre homme? Faites-le-moi voir, montrez-le-moi, et dépêchons-nous, je vous prie.

— Bon, bon, bon, dit M. Maes en portant ses mains en avant comme un homme qui se prépare à la défense; donnez-vous le temps de descendre de voiture et de voir ce que j'ai voulu vous montrer, mon brave monsieur van den Beek; et qui sait? on trouve tant de choses dans ce diable de *Meester-Cornelis*, que peut-être aurez-vous la chance d'y rencontrer ce que vous cherchez.

— Meester-Cornelis, répéta Eusèbe en homme qui cherche à comprendre, qu'est-ce que cela, Meester-Cornelis?

— Oh! la bonne plaisanterie! dit le gros notaire au corps duquel un accès de rire imprimait un mouvement général de trépidation; voilà tantôt un an que vous êtes à Batavia, et vous ignorez ce que c'est que *Meester-Cornelis*? Cette ignorance fait honneur à votre moralité, jeune homme. Allons, descendons, et faites connaissance avec l'inconnu; après quoi, vous me direz franchement ce que vous en pensez. — Peters, ouvrez donc la portière toute grande, mon ami; vous voyez bien que je ne puis passer!

En effet, quoique la voiture, comme nous l'avons dit, fût découverte, l'orifice de la portière avait peine à se prêter aux exigences de la partie inférieure du corps de M. Maes.

Mais, au contraire, Eusèbe demeura à sa place.

— Eh bien? demanda le notaire en se retournant lorsqu'il sentit ses deux pieds solidement appuyés au sol.

— Monsieur, répondit Eusèbe à son compagnon, je commence a m'apercevoir que vous voulez vous moquer de moi; permettez-donc que je vous salue.

— Mon jeune ami, dit le notaire reprenant toute sa majesté, regardez-moi, je vous prie : ai-je donc l'apparence d'un farceur, les dehors d'un mauvais plaisant? Non. Au lieu de m'en vouloir, remerciez-moi, au contraire : j'ai voulu tout simplement vous arracher à vos sombres pensées, vous offrir quelque distraction, vous tirer de cette tristesse qui inspire à votre jeune femme, à la digne madame van den Beck les craintes les plus sérieuses, et, j'ajouterai, les mieux fondées.

Eusèbe comprit que le notaire avait cru bien faire.

— Je vous sais gré de l'intention, lui dit-il, mais je vous préviens d'une chose,

— Dites,

— C'est qu'elle sera perdue.

— Pourquoi?

— Parce que je ne veux pas en profiter. J'étais venu pour faire une affaire; vous m'avez trompé. En conséquence, avec votre permission, je retourne à Weltevrede.

— Quelle aptitude commerciale! s'écria le notaire avec une admiration feinte ou réelle. Mais comment allez-vous retourner à Weltevrede ?

— A pied, pardieu!

— A pied, vous ?

— Sans doute, moi.

— Vous n'y songez pas ! A pied ? vous ne voudriez pas vous déshonorer aux yeux de la colonie ? M. Eusèbe van den Beek, le nabab, l'héritier du millionnaire, du digne et honorable docteur Basllius, marcher à pied comme un pauvre lascar ou un misérable tagal ! Allons donc, vous pouvez le vouloir, monsieur van den Beek, mais, moi, je ne le souffrirai pas.

— Alors, laissez-moi disposer de votre voiture, et dites à votre cocher de me reconduire.

— Je ne demanderais pas mieux, mon jeune ami ; mais mon cocher est obligé de me ramener moi-même. Je ne fais, comme vous le pensez bien, qu'entrer et sortir. Il faudrait donc que je m'en allasse avec vous ; mais, par ma foi, vous n'aurez pas cette cruauté, cher monsieur van den Beek, après la terrible journée de travail que j'ai essuyée aujourd'hui.

Et, tout en parlant, le notaire avait tiré Eusèbe à lui, l'avait fait descendre de la voiture et, le poussant en avant, était parvenu à lui faire faire quelques pas dans la ruelle étroite et noire qui conduisait à l'enceinte de l'établissement.

Le jeune homme résistait encore, mais en ce moment un bruit de tambourin, parti à dix pas de lui, lui fit tourner la tête, et il aperçut, dans l'enfoncement qui existait entre deux maisons, un petit groupe de trois Indiens éclairés par des torches.

Deux faisaient de la musique.

L'un, en frappant sur une espèce de tambourin, l'autre, en soufflant dans une flûte.

Un troisième plongeait sa main dans une espèce de panier en jonc de forme conique.

Quelques spectateurs étaient déjà réunis autour d'eux et attendaient évidemment le spectacle, quel qu'il fût, qui allait commencer.

— Ah ! s'écria le notaire, Harruch, le charmeur de serpents !

Et, avec une curiosité enfantine, il s'élança du côté du groupe sans paraître s'occuper davantage d'Eusèbe.

Celui-ci, justement parce qu'on ne le pressait plus de venir, suivit le notaire sans difficulté.

Il est vrai que le mouvement était tout machinal et n'avait rien à démêler avec le libre arbitre, dont le jeune homme, en ce moment, paraissait complétement privé.

Les deux Indiens chargés de la partie musicale du spectacle s'en acquittaient à qui mieux ; l'un frappait avec fureur sur son tambourin, tandis que l'autre soufflait avec rage dans sa flûte.

A cette musique, le panier de jonc sembla se mouvoir de lui-même.

Du bout d'une baguette, Harruch souleva le couvercle du panier, et l'on vit se balancer au-dessus de l'ouverture la tête plate et triangulaire d'un cobra-capello.

Les assistants jetèrent un cri à cette apparition et firent instinctivement un pas en arrière.

Le serpent regarda tout autour de lui avec ses deux

petits yeux brillants et verdâtres comme deux émeraudes, poussa un sifflement parfaitement en harmonie avec la musique sauvage qui semblait régler ses mouvements, et, en se balançant en mesure avec cette musique, il acheva de sortir du panier.

Il pouvait avoir trois pieds et demi de long, avait le corps noir avec deux lignes jaunes et le ventre d'un gris sale, pointillé de taches jaunes.

Son premier mouvement, lorsqu'il se trouva entièrement hors du panier, fut de chercher de quel côté il allait s'élancer.

Mais, au moment où il s'enroulait pour prendre son point d'appui, Harruch fit entendre lui-même un sifflement qui parut attirer toute l'attention du reptile.

Ses yeux lancèrent un éclair, prirent les teintes irisées de l'opale, et, se soulevant sur sa queue, l'animal atteignit, sans autre soutien que les dernières vertèbres, une hauteur de deux pieds.

Alors, le sifflement d'Harruch devint une espèce de modulation dont le tambourin et la flûte furent la basse continue.

Au premier sifflement du charmeur, une seconde tête, non moins livide que la première, était sortie à son tour du panier ; puis un second reptile, pareil au premier, s'en était dégagé à la manière de son prédécesseur, et, avec le même mouvement, était venu se ranger comme lui, et, comme lui se dressant, commençait à se balancer sur la queue.

Peu à peu, les modulations que faisait entendre Har-

ruch, sans doute à l'aide d'un petit instrument maintenu entre ses dents, dans lequel il soufflait et à travers lequel il aspirait, — peu à peu, disons-nous, ces modulations devinrent plus rapides, et, en devenant plus rapides, donnèrent au mouvement des reptiles une plus grande agitation. De la nuance d'opale qu'ils avaient prise, leurs yeux passèrent à celle de la topaze; de légers sifflements s'échappèrent de leur gosier.

Harruch redoubla ses modulations. On eût dit que chacun des sifflements de l'Indien était intelligible pour les reptiles, et leur transmettait un ordre auquel ils obéissaient en multipliant leur mouvements et en dardant leur langue acérée.

Les assistants couvrirent d'applaudissements ce jeu terrible.

Eusèbe seul resta insensible, ou plutôt incrédule.

— Bah! dit-il, il n'y a rien là de bien dangereux.

— Comment? fit le notaire.

— Non, sans doute, je présume que votre charmeur de serpents a eu le soin d'arracher les crochets aux siens.

Bien que ce court dialogue eût lieu en hollandais, l'Indien parut le comprendre, car, saisissant un des deux cobra-capello par son cou gonflé de venin comme il eût pris un pistolet par la crosse, il le présenta à Eusèbe la gueule ouverte et tournée de son côté.

Van den Beek avança la main.

Mais M. Maes lui retint vivement le bras.

— Qu'allez-vous faire, muscade du diable? s'écria-t-il.

Êtes-vous fou, ou las de vos millions? — N'est-ce pas, ami Harruch, continua-t-il, que les serpents ont bien conservé leurs dents? N'est-ce pas, qu'ils n'ont point perdu leur venin? N'est-ce pas, qu'ils donneraient bel et bien la mort à l'imprudent qui essayerait de les toucher?

Pour toute réponse, Harruch, qui semblait entendre le hollandais, mais qui, comme tous les Indiens, paraissait avoir de la répugnance à le parler, Harruch souleva le couvercle d'un second panier, en tira une poule pleine de vie et la présenta au cobra-capello.

Celui-ci redressa la tête, fit entendre un sifflement, lança de ses yeux de rubis un éclair sanglant, et, prompt comme une flèche, il mordit le pauvre animal au-dessous de l'aile.

L'indien lâcha aussitôt la poule, qui essaya de fuir; mais elle ne put faire que deux ou trois pas: elle chancelait, ses pattes refusaient de soutenir son corps, sa tête tournait à droite et à gauche avec une expression d'angoisse indicible; elle battit faiblement des ailes, les étendit, puis resta sans mouvement sur le sable : elle était morte.

— Vous le voyez, dit le notaire triomphant. Hein! ont-ils leurs crochets, les serpents d'Harruch? Dites donc encore qu'on ne voit pas à *Meester-Cornelis* des choses curieuses et surprenantes?

Et il ajouta d'un ton parfaitement convaincu :

— Oh! Harruch est un sorcier, et un grand sorcier.

Et, fouillant dans sa bourse, le notaire en tira une pièce de monnaie qu'il présenta à l'Indien, mais en

ayant grand soin de la déposer dans la main qui était dépouillée de son effrayant bracelet.

Eusèbe l'imita, et Harruch, après avoir reçu la première offrande sans adresser un mot de remercîment à celui qui la lui avait présentée, répondit à celle d'Eusèbe par une grimace qui pouvait passer pour un sourire.

— Oh ! oh ! fit le notaire, vous êtes privilégié, monsieur Eusèbe, et votre physionomie à coup sûr revient à Harruch. Moi qui vous parle, il n'est point de gracieuseté dont je ne l'aie comblé, et il n'a pas eu plus l'air de se soucier de ma personne qu'un singe d'une prise de tabac.

— Qu'est-ce donc que cet homme ? demanda Eusèbe, et pourquoi paraît-il exciter chez vous un si grand intérêt ?

— C'est un drôle des plus amusants que j'aie oncques rencontré, répondit M. Maes; il sait une multitude de tours de sorcellerie qui l'eussent infailliblement fait brûler en Europe, il y a deux siècles, mais qui me divertissent singulièrement, et c'est pour cela que je l'aime, et non pas, croyez-le bien, parce que j'attache la moindre importance à ses tours de gibecière. Oui, je crois au venin de ses serpents, mais je ne crois pas à sa magie; au reste, cela fait toujours passer un moment ou deux.

— Et, définitivement, quel est cet homme ? demanda Eusèbe, qui s'était aperçu que le charmeur de serpents le considérait avec une fixité étrange; — ce n'est point un Malais, il me semble ?

— Non, c'est un Indien des bords du Gange; quand je dis Indien, c'est *Parsis* que je devrais dire, car il passe pour un descendant de ces guèbres qui adoraient le feu et qui échappèrent aux persécutions musulmanes, lors de la conquête de leur pays par les califes, en cherchant un asile auprès des anciens frères dont les avait séparés, depuis plus de quarante siècles, l'antique rivalité des Chouras et des Devas.

— Et cet homme fait de la magie sa profession? dit Eusèbe en affectant une profonde indifférence.

— Ma foi, oui, et je lui ai vu exécuter, je dois le dire, des tours de passe-passe assez divertissants; en outre, on lui accorde généralement le don de lire dans l'avenir. Vous comprenez bien, mon jeune ami, que je ne crois pas un mot de cela; mais enfin le peuple s'en amuse, et, moi, je fais comme le peuple. Que voulez-vous! j'ai toujours observé que les plaisirs canailles étaient les plus substantiels.

— Et quelle est sa spécialité dans cette science? demanda Eusèbe avec une curiosité qu'il s'efforçait de ne pas laisser paraître.

— Il les a toutes; mais il passe surtout pour posséder des amulettes merveilleuses, pour conjurer les maléfices des malins esprits. Si quelqu'un vous a jeté un sort, ajouta en riant le notaire, adressez-vous à Harruch, mon cher Eusèbe, et il vous en débarrassera.

Eusèbe affecta de rire, mais ce rire n'était que sur ses lèvres; son cœur battait à rompre ses artères, des idées confuses bruissaient dans son cerveau et y pro-

duisaient ce murmure confus de la mer sur les rochers.

C'est que, dans l'angoisse quotidienne qui était devenue sa vie, il avait eu la pensée de s'adresser à Harruch pour savoir de lui ce qu'il devait croire ou redouter du docteur Basilius.

En ce moment, l'Hindou, qui, après avoir fait sa quête et tout en remettant ses serpents dans le panier, n'avait pas perdu de vue les deux Européens, s'approcha d'Eusèbe, et, au moment où maître Maes, qui cherchait à profiter du mouvement de curiosité qu'il croyait remarquer chez son jeune ami, poussait celui-ci en avant, il passa à côté de van den Beck, et murmura à son oreille les paroles suivantes :

— Celui qui s'est retrempé aux sources de la vie est, comme le vautour perdu dans les nuages, il suit de l'œil le pauvre bengali qui se cache dans les feuilles des jungles.

Eusèbe se retourna vivement et voulu saisir le bras de l'Hindou.

Mais celui-ci, comme s'il eût possédé la bague de Gygès et n'eût eu qu'à tourner le chaton en dedans pour se rendre invisible, celui-ci avait déjà disparu.

— Où est-il? où est-il? demanda Eusèbe.

— Qui? Harruch? demanda le notaire.

— Oui, Harruch.

— Il est entré dans l'enceinte, mais il vous a parlé?

— Oui.

— Tout bas, à l'oreille?

— Oui.

— Que vous a-t-il dit de si effrayant?

— Rien..., essaya de nier Eusèbe.

— Bon! et vous êtes pâle et blême comme l'héroïne d'une sotie?

— Je veux le voir, je veux lui parler! s'écria Eusèbe, sans répondre directement à la question de M. Maes, mais tremblant comme la feuille dans une bourrasque.

— Ah! le mauvais gueux! dit le notaire, il vous aura jeté un charme. Peste! mon jeune ami, vous allez dépasser mon fanatisme à l'endroit d'Harruch : vous courez après lui comme un dandy de la ville après nos jolies Chinoises. Suivez-moi dans l'enceinte; il y est à coup sûr.

— Oh! entrer là! fit Eusèbe avec une nouvelle hésitation.

— Bah! répliqua M. Maes, j'y entre bien, moi, notaire du gouvernement, et les meilleurs de Batavia avec moi! D'ailleurs, c'est là seulement que vous pourrez rencontrer celui que vous cherchez; le pauvre Harruch ne hante pas la Bourse, lui.

Eusèbe hésita un instant; puis, saisissant le bras de son compagnon, il s'élança dans la ruelle en homme qui ne veut pas revenir sur ses résolutions.

Alors, un spectacle étrange frappa ses regards.

XIII

MEESTER-CORNELIS

Sous une espèce de halle, une troupe de rangouns exécutait une danse de caractère ; la bizarrerie du costume de ces femmes ne le cédait en rien à l'étrangeté de leurs danses : leurs robes lamées d'or étaient serrées autour de leur corps ; des bandes d'argent ceignaient leur taille souple comme le roseau.

Les spectateurs, par la diversité de leurs costumes, par la variété de leurs conditions, par la différence de leurs âges, n'offraient pas à l'observateur un spectacle moins curieux que celui que leur donnaient les rangouns.

Il y avait des représentants de toutes les populations du continent et de l'archipel Indien ; des seigneurs javanais couverts de leurs sacongs de soie, portant au côté leurs

kriss à la poignée étincelante de diamants ; des paysans enveloppés d'un morceau de batiste commune, coiffés d'un chapeau conique ; le banquier chinois y coudoyait les coolies et les portefaix du port ; les matelots européens et malais y étaient nombreux, et çà et là cette foule était diaprée de quelques colons, de quelques étrangers, qu'y attirait soit la curiosité, soit l'habitude.

En général, c'était la danse qui paraissait être le spectacle de prédilection des indigènes ; c'étaient eux qui semblaient prendre l'intérêt le plus vif au poëme que ces femmes mimaient devant eux.

Les Chinois, plus positifs, s'abandonnaient à leur passion frénétique pour le jeu : ils suivaient avec une anxiété avide et fiévreuse le mouvement des dés ; le cuivre coulait et le banquier impitoyable dépouillait des malheureux en haillons.

Comme les Javanais, M. Maes était tout extase au spectacle de la danse des rangouns ; mais rien n'avait pu distraire Eusèbe de sa pensée, et son regard cherchait dans tous les groupes l'étrange Hindou dont les paroles avaient si vivement piqué sa curiosité et fait bondir son cœur.

— Ne le voyez-vous pas? demanda-t-il à son compagnon.

— Que diable ! cherchez-le, mon jeune ami ; Harruch, Harruch, c'était très-bon tout à l'heure ; mais, quand les rangouns dansent, on viendrait me dire que le gouverneur général me demande, que le feu a pris à mon hôtel ou que les Javanais mettent tout à sac, que je ne

me dérangerais pas. Cherchez à la fumerie d'opium, c'est là que vous le rencontrerez ; il connaît ces délices, le coquin !

Et M. Maes rentra dans sa contemplation, sa grosse tête battant à faux la mesure et suivant dans leurs contorsions toutes celles que le rhythme imprimait aux corps des rangouns.

Désespérant d'en obtenir davantage, Eusèbe se dirigea du côté de la fumerie d'opium.

Cette fumerie consistait en une rangée de cabanons, adossés aux murailles de l'enceinte ; plusieurs de ces cabanons étaient fermés ; dans les autres, on apercevait, sur la natte qui en constituait tout le mobilier, un individu accroupi et passant par toutes les phases de vertiges, d'ivresse, de fureur, de convulsions que donne ce puissant narcotique, l'opium.

Dans un de ces cabanons, Eusèbe reconnut son Indien ; il entra et s'assit auprès de lui sur la natte.

Harruch tenait à la main un petite pipe de cuivre argenté, dont le fourneau avait la forme et la capacité d'un très-petit dé à coudre ; il la chargeait d'une substance brunâtre, ne aspirait quelques gorgées, et se renversait sur la natte en proie à une sorte d'extase.

Au moment où Eusèbe allait pénétrer dans la cellule, il se sentit retenir par le pan de sa veste ; il se retourna et aperçut un mendiant javanais, vêtu d'un sacong en lambeaux.

— *Touan* (monsieur) blanc, dit cet homme en tendant la main à l'Européen, ayez pitié d'un malheureux que

Bouddha a frappé de vertige, et qui vient de laisser sa dernière pièce de monnaie sous le râteau du Chinois.

Autant par pitié pour ce misérable que pour se débarrasser de lui, Eusèbe lui donna ce qu'il demandait; le Javanais se couvrit la tête d'un coin de la guenille qui lui servait de vêtement, et, en signe de reconnaissance :

— Que l'espoir du salut descende du mont Sumbing et garde le touan des maléfices, dit à demi-voix le mendiant.

Au milieu du prélude de l'ivresse à laquelle il voulait atteindre, Harruch avait conservé assez de perceptibilité des sons pour entendre ce que venait de dire le Javanais.

— T'en iras-tu, chien, fils de chien ! s'écria-t-il en s'adressant au mendiant, qui disparut aussitôt dans l'ombre. — Et vous, saheb, n'êtes-vous pas honteux de donner votre argent à cette vile créature, qui va le jeter à l'instant même en pâture à l'avidité du Chinois.

En face de cette exaltation de l'Hindou, qui, livré à une des plus honteuses passions humaines, gourmandait celle du Javanais, Eusèbe, quelle que fût la gravité de sa situation et de ses pensées, ne put s'empêcher de sourire.

— Mais toi-même, Harruch, lui dit-il, il me semble que tu fais là un assez vilain emploi de l'argent que je t'ai donné tout à l'heure.

Harruch haussa les épaules avec dédain.

— Moi, dit-il, je vais être dieu, et, comme les dieux avec eux, je vais tout à l'heure voir monter et des-

cendre des cieux à la terre et de la terre aux cieux les spirales gracieuses des bédaïas qui dansent éternellement devant eux.

En disant ces mots, il remplit de nouveau sa pipe de tabac mêlé d'opium, et la présenta à Eusèbe.

— Faites comme moi, lui dit-il, et, comme moi, vous verrez ce qui a été fait seulement pour les yeux des esprits.

Eusèbe repoussa doucement la pipe que l'Hindou lui offrait.

— Parle, Harruch, dit Eusèbe, qui tremblait que l'ivresse de l'Hindou ne fût assez puissante pour l'empêcher de répondre aux questions qu'il brûlait de lui adresser ; réponds-moi, et tu auras une récompense proportionnée au service que tu m'auras rendu. Tu connaissais Basilius, le médecin blanc?

— La science se conserve par le silence, l'homme sage est celui qui sait se taire, répondit Harruch, et l'Hindou passe pour un sage parmi les siens.

— Dis-moi ce que tu sais du docteur, et tu n'auras pas à te plaindre de ma générosité. Parle, Harruch, je t'en conjure.

— Le saheb hollandais a dit qu'il dompterait son cœur, murmura l'Hindou en reprenant sa psalmodie ; le saheb hollandais a juré qu'il contiendrait les élans de l'amour qui nous consume ! Le saheb est un insensé ; fou est celui qui prétend devenir le maître du feu, notre maître à tous ; fou est celui qui crie aux flammes qui

dévorent les jungles: « Tu brûleras ceci, et tu n'iras pas plus loin. »

Ces paroles, qui, sous leur forme énigmatique, cachaient un sens sur lequel Eusèbe ne pouvait se méprendre, le frappèrent vivement; il voulait obtenir de l'Hindou des explications plus précises, mais, les fumées de l'opium obscurcissant peu à peu le cerveau d'Harruch, ses yeux devenaient fixes, hagards, brillants, égarés; de sa lèvre desséchée s'échappait un râle strident qui n'avait plus rien d'humain; vainement Eusèbe interrogea le guèbre, celui-ci ne lui répondait plus, l'extase dans laquelle il se trouvait prenait des formes, et sa physionomie mobile exprimait toutes les sensations diverses par lesquelles il passait.

Eusèbe allait sortir de la cellule, lorsqu'il entendit un grand bruit à la porte, et, au moment où il mettait le pied sur le seuil, il aperçut le notaire Maes qui venait à lui, accompagné de deux individus qu'il ne connaissait pas.

— Eh bien? cria le notaire à son jeune client, que dites-vous de *Meester-Cornelis*? Voulez-vous toujours fuir la cité joyeuse, ou trouvez-vous avec moi qu'il n'y a rien de tel que de terminer, au milieu des plaisirs, une journée de labeur ou d'ennui?

— Tout ce que je vois ici est peu de mon goût, je vous l'avoue, monsieur Maes, répondit Eusèbe, et cependant, je ne quitterai point *Meester-Cornelis* avant d'avoir pu causer quelques instants avec Harruch.

— Muscade du diable! il vous faudra un peu de pa-

tience alors ; car, si je ne me trompe, le coquin s'est laissé aller à son vice favori, et il se passera du temps avant que, des nuages où il chevauche en ce moment, il soit redescendu sur la terre !

— Combien de temps peut durer son ivresse ?

— Une heure ou deux ; mais, quand il en sortira, il se trouvera dans un état d'accablement et de torpeur qui le rendra incapable de vous répondre.

— Où pourrai-je le rencontrer demain ? dit Eusèbe, qui, quel que fût son désir de connaître les rapports qui avaient existé entre Harruch et Basilius, n'eût point été fâché de quitter *Meester-Cornelis*.

— Où vous pourrez le rencontrer ? répondit M. Maes ; demandez-moi où vous trouverez demain ce nuage qui glisse sur le disque argenté de la lune, et je vous renseignerai aussi bien sur une question que sur l'autre ; Harruch est comme l'oiseau des marais : il va, il vient, sans qu'on sache jamais quel jour le verra disparaître, quel vent le ramènera parmi nous ; attendez donc que quelques heures aient passé sur son étourdissement, et ces heures ne vous paraîtront pas longues si vous les employez gaiement avec nous !

— Avec vous ?

— Oui, avec nous, car j'ai recruté, monsieur van den Beek, deux joyeux acolytes, propres comme personne à couper les ailes du temps. Souffrez, ami, que ni plus ni moins que si nous étions dans notre bonne ville d'Amsterdam, je vous présente Ti-kaï, riche Chinois établi aux environs de *Meester-Cornelis* et mon ami intime.

Le Chinois tendit la main, qu'Eusèbe serra d'assez mauvaise grâce, et le notaire, faisant un pas de côté, démasqua le second personnage qu'il avait amené avec lui.

Celui-ci était un Javanais de trente ans à peine, vêtu d'un costume national de la plus grande richesse, et dont la coiffure, les poignards et les babouches étaient couverts de diamants.

— Ah! ne croyez pas, continua le notaire, que je veuille vous faire passer la nuit en mauvaise compagnie! Je vous ai présenté Plutus sous la forme de ce gros Chinois aux joues de babouin, à la toge bleue, à la crinière nattée, je vais maintenant vous faire faire la connaissance d'un quasi demi-dieu du vieux sol javanais : voici le touan Thsermaï Aria Karta di Bantam, le descendant authentique des anciens *soesoenans* ou sultans de Java, qui, en dépit des bédaïas qui charmaient les loisirs de ses ancêtres, a, comme moi, trouvé ce soir que, pour danser pour tout le monde, les rangouns n'en étaient ni moins séduisantes ni moins belles.

Le Javanais dont parlait maître Maes pouvait avoir une trentaine d'années; son front était découvert, sa chevelure noire et crépue, sa figure régulièrement belle. Mais la découpure acérée de son nez aquilin, l'exiguïté de ses lèvres presque constamment retroussées et découvrant des dents aiguës, petites, et d'une éclatante blancheur, donnaient à sa physionomie une vague ressemblance avec celle d'un animal de proie.

Il ne suivit point l'exemple que le Chinois lui avait

donné, et, au lieu de tendre la main à Eusèbe, il se contenta de lui faire une légère inclination de tête; puis, se penchant vers le notaire :

— C'est là l'homme au testament? dit-il avec un singulier sourire et assez bas pour qu'Eusèbe n'entendît qu'à moitié ses paroles.

Le notaire répondit affirmativement et d'un air de mauvaise humeur; il se rappelait la promesse qu'il avait faite à madame van den Beek de taire à son mari la clause étrange que le docteur avait ajoutée à ses bienfaits.

— De quel testament vous parle cet homme? demanda Eusèbe en s'emparant du bras du notaire et en laissant le Chinois et le Javanais prendre les devants.

— Eh! pardieu, de celui de votre oncle!

— Qu'a-t-il donc de si extraordinaire, qu'il soit arrivé ainsi à la connaissance de tout le monde?

— Muscade du diable! fit le notaire, on n'en fait pas de pareil tous les jours.

— Monsieur Maes, dit Eusèbe, frappé de l'expression ironique qu'avait prise à son tour la physionomie du notaire, monsieur Maes, vous m'avez caché quelque chose. Au nom de la bienveillance que vous m'avez manifestée, au nom de mes droits, s'il le faut, je vous somme de me dire la vérité.

— Oh! mille boucauts de sucre! repartit le notaire avec impatience, ce que nous disons là est honteux pour les échos de *Meester-Cornelis*. Voulez-vous donc qu'ils répètent les vilains mots de procédure au lieu des

doux et bruyants propos qu'ils sont accoutumés d'entendre ! Venez demain à mon étude, et, ma foi, si vous tenez à tout savoir, vous saurez tout.

— Non, vous allez revenir avec moi à Weltevrede, et, chemin faisant, vous m'apprendrez ce dont il s'agit.

— Quitter *Meester-Cornelis* à cette heure ! quand le vin de France refroidit dans la glace, quand de bons compagnons comptent sur moi, mais vous n'y songez pas, mon cher monsieur !

— N'allez-vous pas mettre en parallèle un manque d'égards envers un vil Chinois et un prétendu descendant des *soesoenans* avec un service que réclame de vous un compatriote, un ami?

— Au diable le docteur Basilius ! s'écria le notaire en portant avec désespoir le poing à sa chevelure ; cet homme-là a trouvé moyen de tourmenter les gens même après sa mort. Voyons, il y a possibilité de tout concilier. Au fait, je vous dois la vérité, car tôt ou tard il faudra que vous appreniez l'acte d'acceptation de madame van den Beek. Eh bien, venez souper avec nous, et je vous la dirai ; d'ailleurs, d'aussi bizarres dispositions sont bien dignes d'être lues à l'accompagnement de ce charivari, et au milieu des rires et des danses.

— Mais Esther m'attend, fit Eusèbe, dont la tendresse pour sa femme était combattue par le désir de revoir Harruch et la curiosité d'entendre ce que le notaire avait à lui raconter.

— Bah! votre Esther ne se fâchera point si vous rentrez un peu moins soucieux que de coutume. Venez donc, et du diable si, avec le dessert que vous aura ménagé cet infernal docteur par l'énoncé de son testament, vous ne rentrez pas chez vous en riant comme un bossu ou comme moi.

Eusèbe, entraîné, suivit le notaire, et tous deux rejoignirent le Chinois et le Javanais, et se dirigèrent vers un des angles de la place où l'on apercevait une petite maison brillamment éclairée.

Chemin faisant, le mendiant auquel Eusèbe avait fait l'aumône s'avança comme si, de nouveau, il voulait parler à celui-ci, et, en passant près de touan Thsermaï, il froissa les vêtements de ce dernier; le Javanais, levant un nerf de rhinocéros qu'il tenait à la main, le laissa retomber sur les épaules du pauvre deak, qui poussa un hurlement de douleur.

— Pourquoi frapper ainsi cet homme? demanda van den Beck ému de commisération.

— Et de quel droit me demandez-vous compte de mes actions? s'écria le prince javanais d'un ton rogue.

— Du droit qu'a un homme de cœur de défendre le faible que le fort opprime.

— C'est une rude tâche que celle que vous embrassez là! répondit l'indigène avec une expression de profonde amertume, et il m'aurait semblé, continua-t-il en ricanant, que vous auriez assez de vous défendre vous-même, sans vous intéresser à ce vil rejeton d'une race abjecte.

— Tous les hommes sont égaux, tous les hommes sont frères, repartit l'Européen.

— Non ! interrompit Thsermaï, les hommes ne sont point égaux et ne sont pas frères. La preuve en est que les Européens, vos compatriotes, ont, sur le continent comme dans l'Archipel, dépouillé les libres et légitimes possesseurs de la terre bénie de Dieu, que le soleil féconde jusqu'à trois fois. Il sied bien à l'un de ces hommes qui oppriment notre pays de trouver mauvais que le touan Thsermaï, dont les ancêtres étaient grands parmi ce peuple, châtie un des sujets que leur rapacité lui a laissés !

— Thsermaï ! Thsermaï ! s'écria le notaire, qui, connaissant la rigueur avec laquelle le gouvernement hollandais réprimait chez les indigènes toute velléité d'indépendance, se montrait très-effrayé de la tournure que prenait la conversation.

— Je ne suis plus ton sujet, fils des adipatis, dit le mendiant, je suis un béduis fidèle au culte de Bouddha. Tes ancêtres ont affranchi mes ancêtres de l'obéissance qu'ils leur avaient vouée en reniant leur dieu pour celui de l'islam. Ils ont vendu leur terre aux hommes de l'Occident ; le paysan suit la terre, qui est sa mère, et je ne t'appartiens pas !... Quant à toi, et malgré tes artifices, malgré tes faux semblants, tu pactises et tu frayes avec les maîtres ; quand même la vieille île redeviendrait libre, tu serais indigne de reprendre sur le trône le rang qu'y ont occupé tes pères.

Le prince javanais rugissait de colère, et voulait

de nouveau se précipiter sur le mendiant; le notaire Maes et le marchand chinois avaient la plus grande peine à le retenir. Alors, l'homme en haillons s'approcha d'Eusèbe.

— Tout à l'heure, lui dit-il, tu m'as mis la joie et l'espérance dans la main, sans calculer si j'en ferais ou non un bon usage; tu viens de t'interposer entre mon dos et le bâton du radjah, ce sont deux services que ta générosité a déposés dans mon cœur; ils y germeront et produiront le grand astre de la reconnaissance.

Vu la misérable condition de son interlocuteur, Eusèbe hésitait à lui répondre. Le béduis comprit la raison de son silence.

— Bouddha, qui ne veut pas que la semence du millet soit perdue et qui prépare toujours un coin de terre pour la recevoir, ne souffrira pas que ta bonne action demeure sans récompense. J'ai foi dans la puissance de Bouddha, et je serai prêt quand il me dira : « Le jour de la moisson est arrivé, celui qui a semé se présente pour récolter, il faut rendre au centuple ce que tu as reçu de lui. »

En achevant ces paroles, auxquelles Eusèbe ne prêta qu'une médiocre attention, le mendiant s'éloigna à grands pas, en même temps que les compagnons d'Eusèbe se rapprochaient de lui.

— Muscade du diable! fit le notaire, jamais soirée ne m'a donné autant de mal que celle-ci; je voudrais qu'elle fût toute consacrée au plaisir, et il semble qu'un méchant génie se plaise à bouleverser tous mes beaux

plans de fête. Vite, dépêchons! une coupe de vin de France va nous faire raison de tout ceci, et mes amis van den Beek et Son Excellence le touan Thsermaï, sous sa généreuse influence, ne songeront plus qu'à se serrer la main.

La table était dressée dans une sorte de maisonnette bâtie de matériaux aussi fragiles que ceux dont était construite la logette dans laquelle nous avons laissé Harruch, le charmeur, cuver son opium; mais cette maisonnette était décorée avec un soin et un goût qui prouvaient qu'elle était généralement destinée aux Européens ou aux riches indigènes qui venaient visiter *Meester-Cornelis*.

XIV

ARGALENKA

Ce pavillon était un boudoir du style le plus élégant ; il était divisé en plusieurs petits salons par des cloisons à jour, formées de treillis en bambous d'un dessin délicat et varié, alternant avec des carreaux de verre de diverses couleurs; meublé de larges divans qui en faisaient le tour, éclairé par des lanternes en papier couvertes de dessins capricieux et fantastiques; au fond du plus grand de ces compartiments s'élevait une sorte d'estrade qui servait de théâtre aux rangouns lorsque les riches hôtes de *Meester-Cornelis* voulaient assaisonner leur repas de ce curieux spectacle.

La table était couverte de mets indigènes et européens ; potage aux nids de salangane, holothuries à la sauce rousse, nageoires de requin découpées en bande-

lettes étroites, rissoles d'œufs couvés, et, à côté de cela, de superbes rôtis à la façon hollandaise, de splendides échantillons des plus succulents poissons parmi les sept cent trente-huit espèces que fournissent les mers de l'île, sans compter le gibier qui pullule dans ses forêts.

Malgré la superbe ordonnance du repas, et la quantité des flacons qui se dressaient comme des clochers au milieu de cette victuaille monumentale, les convives restaient silencieux et froids, à l'exception de maître Maes.

Le Chinois mangeait, le Javanais observait Eusèbe, qu'il considérait d'un œil farouche depuis l'altercation qu'il venait d'avoir avec lui. Quant à Eusèbe, il réfléchissait à la bizarrerie des incidents de cette soirée, lesquels l'avaient mis en face d'un homme qui semblait avoir connu le terrible docteur Basilius, dont le souvenir le glaçait d'effroi.

— Grand Dieu! mes amis, dit le notaire, nous avons plutôt l'air d'être à un enterrement qu'à un festin de plaisir.

Puis, regardant Eusèbe :

— Au fait, continua-t-il en s'abandonnant à une réminiscence qui illumina sa physionomie et fit jaillir de sa bouche un rire si bruyant, que les lanternes suspendues au plafond en vacillèrent, — au fait, notre souper aura bien quelque chose de funèbre, puisqu'il doit y être question de testament.

— J'espère, cher monsieur Maes, répondit Eusèbe, que vous ne comptez pas donner suite à cette plaisanterie; mes affaires n'intéressent pas ces messieurs; et

me les communiquer devant eux serait, je crois, mal atteindre votre but, qui doit être de leur procurer une soirée agréable.

— Écoutez-moi donc, cher monsieur van den Beek, répondit le notaire; il y a affaires et affaires, comme il y a fagots et fagots; quant à moi, je tiens pour certain qu'on ne saurait mieux s'entretenir de celle dont il s'agit qu'en compagnie de joyeux lurons, une coupe de bon vin de France à la main.

— D'ailleurs, monsieur van den Beek, hasarda le Chinois Ti-Kaï en suspendant pour un instant le jeu des petits bâtons d'ivoire avec lesquels il portait à sa bouche le pilau qui entourait un plat de mouton grillé, d'ailleurs, le saheb Maes n'a rien de nouveau à nous apprendre à l'endroit de ce testament.

— Comment cela? demanda Eusèbe.

— Eh! sans doute, dit M. Maes, toute la colonie s'est déjà égayée aux dépens des dispositions dernières du très-honorable docteur Basilius.

— Toute la colonie! reprit Eusèbe; que voulez-vous dire? et comment se fait-il, monsieur Maes, que ce qui se passe dans votre étude puisse occuper les désœuvrés de Weltevrede?

— Oh! ne parlons pas de l'étude, au nom du ciel, je vous en supplie! dit M. Maes en reposant sur la table le verre qu'il allait porter à ses lèvres; voyez, vous m'ôtez la soif, et vous éteignez dans ma gorge les joyeux couplets qui allaient en jaillir comme le champagne de cette bouteille.

— Soit, qu'il n'en soit plus question ce soir; demain, j'irai chez vous chercher les explications qu'il me faut, à l'heure où je serai sûr d'y rencontrer un homme.

— Et que suis-je donc à cette heure, monsieur le négociant? demanda M. Maes.

— Voulez-vous que je vous réponde franchement, mon cher tabellion?

— Gaieté et franchise sont commères, mon jeune ami, et vous m'obligerez, je vous jure, en ne me dissimulant point votre pensée.

— Eh bien, vous me produisez l'effet d'un ivrogne.

— Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, dit sentencieusement le notaire, voilà la seule chose qui distingue l'homme de la brute. C'est un Français qui a fait ce dicton, et il s'appelait, je crois, M. de Beaumarchais. Et, quand j'y pense je suis fier d'avoir épousé une femme de cette nation... Allons, bon! continua M. Maes en lançant son verre contre la muraille, où il se brisa en mille morceaux, — voilà que je parle de madame Maes à présent; c'est votre faute, monsieur van den Beek, c'est vous qui m'avez amené là.

— J'en serais enchanté si vous pouviez revenir à la raison.

— A la raison! s'écria M. Maes. Eh! muscade du diable! que peut avoir de commun la raison avec une femme? Monsieur van den Beek, ne me parlez plus de la mienne, ou je me venge en vous disant que la vôtre n'est pas heureuse.

— En tout cas, monsieur Maes, j'espère que madame

van den Beek ne vous aura pas pris pour confident.

— C'est ce qui vous trompe, mon jeune ami.

— Et elle vous a dit qu'elle était malheureuse? Vous m'étonnez! Qu'aurait-elle à me reprocher, si ce n'est d'avoir une fois cédé à vos instances et de vous avoir suivi dans ce lieu?

— Il serait à souhaiter pour elle que vous y vinssiez plus souvent.

— Je vous avoue que je ne vous comprends pas.

— En quoi faites-vous donc consister le bonheur d'une femme? demanda le notaire.

— Mais, répondit M. van den Beek, dans l'amour et la fidélité de son mari.

A cette réponse d'Eusèbe, le notaire poussa un éclat de rire plus formidable encore que celui par lequel il avait ouvert la séance; il se tordit sur sa chaise, qui craqua dans toutes ses membrures.

— Bonne plaisanterie! s'écria-t-il. Savez-vous que, si le bonheur était véritablement là, cher monsieur van den Beek, la Providence en eût déshérité les neuf dixièmes des individus de l'espèce humaine féminine. Demandez donc au saheb Tï-Kaï, qui a trois femmes; demandez au touan Thsermaï, qui en a vingt-cinq, si, pour le bonheur des leurs, ils ont la moindre confiance dans cette recette. La fidélité subit des influences climatériques auxquelles il était impossible que le bonheur fût soumis; aussi, moi qui la place dans le calme, dans la quiétude de l'esprit et du cœur, et qui sais par expérience combien ce calme et cette quiétude sont conta-

gieux, je dis : Soyez heureux, soyez heureux, et votre femme sera gaie et heureuse, et ceux qui vous entourent auront le sourire sur les lèvres; mais le moyen d'avoir le cœur épanoui en face d'une physionomie triste et morose! Tenez, monsieur van den Beek, essayez-en pendant huit jours, et vous verrez si la physionomie de votre chère Esther ne s'en ressentira pas tout de suite.

— Allons donc, vous êtes fou. Esther mourrait de chagrin si elle me voyait mener la vie qui est la vôtre.

— Vrai Dieu! je suis heureux de vous voir dans cette disposition d'esprit, cher monsieur van den Beek, fit le notaire ; et, malgré les répugnances que m'avait manifestées votre femme, je n'hésite plus à vous apprendre les conditions que le docteur Basilius avait mises à ses libéralités.

— Que l'enfer confonde le docteur Basilius! s'écria le Javanais. Ne troublez plus M. van den Beek, monsieur le notaire, et remettez à demain de lui communiquer les sottises de ce vieux fou. Voyez, depuis quelques instants, sa physionomie devenait brillante comme le ciel au lever du jour, et voici que les nuages y reparaissent avec vos paroles.

— Mangeons, dit le Chinois.

— Buvons, répondit le notaire en forme d'écho; soit, à demain les affaires, mais à une condition, c'est que M. van den Beek me fera raison avec un verre de ce vin de France.

Eusèbe, peu accoutumé à ces sortes d'orgies, com-

mençait à être fort étourdi ; il n'avait vidé que deux ou trois fois sa coupe, et cependant il s'était tellement animé pendant la conversation précédente, que le sang, qui s'était porté avec violence à son cerveau, lui communiquait une sorte d'engourdissement.

Le prince javanais, quoique rien n'eût pu amener de changement dans sa volonté, puisqu'il avait à peine bu, paraissait avoir oublié sa querelle avec le Hollandais et être revenu vis-à-vis de lui à des sentiments remplis de courtoisie.

— Jetez ce vin, monsieur van den Beek ! s'écria-t-il, il gonfle l'estomac et affadit le cœur. Tenez, ajouta-t-il en prenant des mains d'un de ses serviteurs une pipe de jaspe curieusement ciselée, goûtez ceci ; si Dieu a placé le bonheur quelque part où la main des hommes puisse l'atteindre, c'est certainement dans le sein du pavot blanc ; goûtez-le, et, sur les nuages de sa fumée odorante, votre âme montera vers la voûte azurée, voûte peuplée des bédaïas les plus belles.

Eusèbe avait vu sur Harruch les effets de l'opium ; ils lui avaient inspiré un dégoût profond ; cependant, il n'osa refuser l'offre que lui faisait le Javanais avec tant de politesse, il prit la pipe et la porta à ses lèvres.

En ce moment, il se fit au dehors un si grand bruit de gongs et d'instruments, que les quatre convives se précipitèrent vers la porte pour voir ce qui se passait dans l'enceinte de *Meester-Cornelis*.

Ils aperçurent une foule compacte qui entourait un homme perché sur une espèce de siége de cannes que

quatre Javanais portaient sur leurs épaules en poussant, comme ceux qui servaient de cortège, des hourras frénétiques de triomphe.

— Qu'est-ce que cela? demanda maître Maes à un Chinois qui passait auprès de la case, la tête douloureusement penchée sur sa poitrine et portant sous son bras tout l'attirail qui servait de matériel aux banquiers de jeu.

— Ce que c'est, saheb? répondit le Chinois d'un ton bourru; c'est un pourceau gorgé d'or, un chien de béduis, qui emporte tout ce que j'avais si péniblement amassé depuis un an que je fais le métier : mes piastres de Madras, mes florins de Hollande, il les a, il les a tous, et ne me laisse pas un *deut* de cuivre. Que la main de Siva soit sur celui qui m'a dépouillé!

— Heureusement pour toi que Siva a été sourd aux malédictions des joueurs, l'ami! fit le notaire; sans cela, il y a longtemps que tu serais pendu.

Le Chinois s'éloigna en grommelant.

— Voici le gagnant qui vient par ici, dit le Javanais. Ces gueux sont si heureux de voir le maître du jeu dépouillé à son tour, que l'on dirait, à voir leur joie, qu'ils ont tous un peu de son or dans leur bourse.

Effectivement, sur un signe qu'avait fait le joueur que l'on portait en triomphe, son cortége s'était dirigé du côté du pavillon où soupaient les convives de maître Maes.

Eusèbe le regarda avec stupéfaction : dans l'homme assis sur le palanquin improvisé, il venait de reconnaître

le mendiant auquel il avait fait l'aumône quelques heures auparavant.

De son côté, le joueur semblait chercher Eusèbe, car, aussitôt qu'il l'eut aperçu, il sauta à bas de son brancard et courut à lui, son sac d'argent sous le bras.

— Saheb ! lui dit-il en entrant sans façon dans la salle du festin, où ses haillons formaient une étrange disparate avec le luxe de l'ameublement, — ton aumône m'a porté bonheur : j'ai de l'or.

En achevant ces paroles, il vida sur la table, au milieu des plats et des verres, son sac, qui pouvait contenir une vingtaine de mille florins en monnaies de toute espèce, et il en fit deux monceaux que le Chinois et le Javanais ne pouvaient s'empêcher de considérer d'un regard avide qui contrastait avec l'indifférence et le flegme des deux Hollandais.

— Voilà ta part et voici la mienne, dit le joueur; choisis celle qu'il te plaira.

— Nous autres chrétiens, répondit le jeune Hollandais, lorsque nous faisons l'aumône, nous n'attendons point qu'elle nous rapporte intérêt sur la terre; c'est là-haut que la récompense doit nous être payée.

— Bouddha n'a point donné la terre aux hommes pour en faire fi ! répliqua le joueur : il est assez riche, assez puissant pour donner à ceux qu'il aime des joies ici-bas et là-haut.

— N'insiste pas : y eût-il mille fois plus d'or que je n'en vois sur cette table, quand même je serais pauvre et

dénué comme tu me parais l'être, je ne voudrais pas de ce qui a été puisé à une semblable source.

L'homme courba la tête.

— Jeune homme, dit-il, ne te hâte pas de condamner ceux dont tu n'as pas sondé le cœur : attends avant de me juger; mais, si tu ne veux pas de cet or, donne-le aux pauvres, car tu es bien celui que Bouddha avait désigné dans mon songe, et, dans ce songe, il m'a dit de faire la part de celui qui mettrait dans ma main la pièce à laquelle je devrais l'or que je lui demandais.

— Béduis! interrompit Thsermaï en s'avançant pendant que M. Maes, prenant Eusèbe à part, lui racontait comme les Javanais croient en leurs songes avec une foi absolue, et lui assurait qu'il était inutile qu'il essayât de lutter contre la volonté du joueur en haillons; — béduis! dit le prince javanais, je m'étonne que tu n'aies pas fait trois parts, au lieu de deux que je vois sur cette table.

— Pourquoi trois parts ?

— Parce qu'il m'en revient une, comme à ton seigneur et maître. As-tu donc oublié, fils de chien, que je suis le bapatis de la province de Bantam?

— Je ne l'avais point oublié, touan Thsermaï, car, aussi vrai que l'œil de Bouddha éclaire le monde, ce n'est point une portion de cet or, c'est cet or tout entier qui t'était destiné ; c'est pour en grossir ton trésor que j'ai imploré Bouddha pendant de si longues nuits; c'est pour le mettre à tes pieds que j'ai accepté d'abord l'aumône d'une femme blanche, que j'ai tendu ensuite la main à ce jeune seigneur, que je suis enfin entré dans

ce lieu, plus immonde à mes yeux que les marais de Kawang.

— Et que pensais-tu que je te donnerais en échange de cet or?

— La liberté d'une des bédaïas qui peuplent ton palais.

— En vérité! voyez-vous cela, seigneurs? dit le Javanais à ses compagnons. Tout en invoquant le nom de Bouddha et la pureté de sa secte, ce vieux païen à barbe blanche a jeté les yeux sur une des houris qui peuplent mon paradis.

Le mendiant s'inclina sans répondre davantage, pendant que le prince javanais jetait un coup d'œil avide sur le monceau où scintillaient les pièces d'or et d'argent.

— Mais la moindre des bédaïas de mon palais de Bantam vaut plus qu'il n'y a là d'or, vieux fou!

— Et ce n'est point la moins jeune et la moins belle que je compte cependant emmener.

— Bien parlé, mon brave! s'écria le notaire, j'aime la franchise, et, s'il ne faut qu'une vingtaine de florins de plus pour que le seigneur Thsermaï soit satisfait, je les mettrai de ma poche, pourvu que l'on me permette d'assister à la séance où tu choisiras ta bédaïa.

— Si encore tu n'avais pas distrait de tes bénéfices du jeu la part que tu as faite à ce seigneur étranger!

— Bouddha a dit : « Tu ne disposeras jamais de ce qui ne t'appartient pas »

— Que dis-tu là? Cet or est à toi, dit le Chinois à voix

basse, puisque ce jeune fou n'a pas voulu le prendre:...

Eusèbe regardait cette scène avec une curiosité facile à concevoir; il ne comprenait rien au désintéressement de cet homme, qu'il voyait en même temps animé d'instincts si grossiers.

— Un instant, dit-il en s'avançant, j'ai eu un premier tort, celui de donner à cet homme de l'or qui devait servir à assouvir une honteuse passion; je ne saurais en encourager une autre. Cet or est à moi, béduis, et je le garde.

Le mendiant lança au jeune Hollandais un regard qui était à la fois une prière et un reproche; puis il se retourna vers le Javanais.

— Je vous en prie, contentez-vous de ceci, dit-il en joignant les mains : si j'avais davantage, je vous le donnerais.

— Non, répondit le Javanais; tout ce que je peux faire pour toi, c'est, en échange de cet or, de te donner ta liberté.

— Ma liberté ! je l'ai prise, touan Thsermaï. Depuis que ton lieutenant m'a volé la terre qui était la mienne, a brûlé ma cabane, m'a ravi un bien plus précieux encore, ma fille, le lis jaune du Lebak, j'ai rompu le lien qui m'attachait à mon seigneur. Cette liberté que tu veux me vendre, je l'ai prise, et, aujourd'hui, je n'ai pour souverain que les tigres et les panthères noires de la forêt de Tjidaval.

— Argalenka ! s'écria le Javanais, dont la figure était devenue livide sous sa couche de bistre. Tu es Argalenka,

le père d'Arra ! Ah ! je comprends maintenant pourquoi tu voulais choisir parmi mes bédaïas.

Argalenka sortit sans écouter cette réponse.

— Mais emportez donc votre or ! lui cria Eusèbe.

— Du moment qu'il m'est inutile pour racheter mon enfant, que m'importe cet or? dit le mendiant en s'enfonçant dans l'ombre avec un geste de désespoir.

En apprenant que c'était sa fille que cet homme voulait arracher au sérail de Thsermaï, Eusèbe resta anéanti. Les convives s'étaient rassis, et, l'or qu'Argalenka, dans sa probité, avait destiné à son bienfaiteur se trouvant devant Eusèbe, celui-ci le repoussa vivement du côté du Javanais.

— Prenez cet or, dit-il à Thsermaï, et rendez sa fille à ce pauvre diable.

— Allons, bon ! voilà que nous tournons au sentiment, fit le notaire, qui, depuis quelques minutes, semblait être de fort mauvaise humeur; que le diable emporte le béduis, le jeu et toute cette mitraille !

— Seigneur van den Beek, dit Thsermaï en répondant au jeune Hollandais, vous me rendrez, j'espère, une visite à ma résidence de Kendand; je vous ferai voir Arra, et vous déciderez si on peut y renoncer lorsqu'on la possède.

— Mais, au bout du compte, dit le Chinois, que va-t-on faire de tout ceci? M. van den Beek prend ce qui lui appartient; mais la part du béduis, il me semble que nous pouvons la partager entre nous.

— Ah ! fi donc ! dit le notaire, ces Chinois rendraient

des points à des juifs; je vais vous montrer, moi, ce qu'il faut en faire, et le moyen de s'amuser avec ce vil métal, monsieur Ti-Kaï.

Et, prenant deux poignées de pièces dans le sac, M. Maes les lança sur la place.

Ceux qui l'encombraient ne se furent pas plus tôt rendu compte du geste du notaire, qu'ils accoururent; et, décrochant les lanternes, les fanaux, allumant des torches, des brandons de paille, ils se ruèrent sur l'or épars dans la poussière.

Au tumulte qui en résulta, tout ce qui était debout dans *Meester-Cornelis* accourut.

Les fumeurs d'opium, absorbés dans leurs inénarrables jouissances, seuls ne quittèrent point leur cabanon, seuls manquèrent à la fête que M. Maes venait d'improviser pour les habitués de l'endroit.

Les joueurs quittèrent leurs tables; les musiciens, leurs instruments; les rangouns elles-mêmes accoururent sous leurs habits de danse.

M. Maes remplit une seconde fois ses deux larges mains de monnaie qu'il envoya rejoindre les premières; alors, ce ne fut plus une cohue, cela devint une mêlée où les coups pleuvaient de toute part; où, selon son âge, son sexe ou sa force, chacun se faisait arme, qui de ses poings, qui de ses pieds, qui de ses ongles, qui de ses dents; le sol était jonché de sacongs en lambeaux, de morceaux d'étoffe d'or et d'argent, de fleurs arrachées aux têtes des danseuses, et il ne tarda pas à se teindre de sang.

Plus les cris devenaient aigus et stridents dans ce tourbillon infernal, plus M. Maes y prenait goût. Il jetait les pièces avec frénésie, et de préférence aux endroits où la foule était plus ardente, les hurlements plus sauvages; et, nous devons l'avouer, le digne notaire s'amusait fort à cet odieux spectacle, et accompagnait chaque imprécation qui venait du dehors d'un éclat de rire ou d'un propos joyeux. Il se retourna pour faire une nouvelle provision de ces projectiles d'une étrange espèce; mais, à sa grande surprise, il s'aperçut qu'il avait complétement épuisé, non pas seulement l'or que le béduis avait dédaigné, mais encore celui d'Eusèbe.

— Ma foi, dit-il, il n'en reste plus, et c'est dommage! je crois que j'ai un peu mangé dans votre lot, monsieur van den Beck, mais vous ne m'en voudrez pas; le meilleur usage que vous ayez pu faire de cet argent était d'en amuser ces pauvres diables.

— Vous appelez cela les amuser, dit avec aigreur Ti-Kaï, qui regrettait amèrement que le souci de sa dignité l'eût empêché d'aller prendre part à une lutte dont il avait envié bien des péripéties.

— Pardieu! voyez-moi, j'ai tant ri, que j'en suis en nage. Tiens, il reste une pièce! continua M. Maes en saisissant un double deut qui avait glissé derrière un plat.

Le notaire allait en faire un nouveau brandon de discorde entre les hôtes de *Meester-Cornelis*, lorsque Eusèbe lui arrêta le bras.

— Pardon, lui dit-il, laissez-moi ceci, je veux le con-

server et voir si ce que m'a envoyé Bouddha me portera bonheur.

— Ah çà ! mais, dit le Chinois Ti-Kaï, il me semble que ce serait bien le moins qu'en reconnaissance de ce que vous venez de faire pour elles, les rangouns vinssent danser pour nous.

M. Maes applaudit de toutes ses forces, et bientôt les pauvres filles, ayant tant bien que mal rajusté leurs costumes déchirés dans le combat, entrèrent dans le pavillon et s'établirent sur le plancher qui en garnissait le fond.

Avec elles, Harruch avait pénétré dans la salle du festin et s'était assis parmi les musiciens.

Pendant que M. Maes s'amusait du conflit populaire, Eusèbe avait redoublé auprès du touan Thsermaï ses instances pour obtenir qu'il rendît à Argalenka sa fille ; et celui-ci, sans rien lui promettre, lui avait répondu si gracieusement, que la perspective de faire une bonne action rendait le jeune Hollandais plus joyeux qu'il ne l'avait été de toute la soirée, et, bien que le divertissement qui se préparait fût peu de son goût, il ne parlait plus de se retirer.

Les danseuses s'étaient assises en rond autour du petit théâtre, et attendaient qu'elles reçussent le signal de commencer leur pantomime.

Eusèbe parcourait des yeux avec distraction leur ligne chatoyante ; son regard s'arrêta sur une jeune fille que son teint blanc et rose, que ses cheveux d'un blond doré

contrastant avec la peau cuivrée de ses compagnes, désignaient à son attention.

Il lui sembla que cette figure de femme ne lui était point inconnue, et il cherchait à se rappeler où il l'avait déjà rencontrée, lorsque Thsermaï, se levant, appela Harruch auprès d'eux.

XV

LA RANGOUN BLANCHE

— Buvez, Ti-Kaï, disait maître Maes à son voisin le Chinois, que ce soit vin ou *tsion*, le résultat sera toujours aussi bon. — Monsieur Thsermaï, votre cœur s'est-il ouvert aux reproches de votre imam, et avez-vous juré de ne plus enfreindre les lois de votre saint prophète? Je vous trouve ce soir d'une sobriété extravagante et dangereuse; le divan sur lequel vous êtes assis, vous et ce pauvre M. van den Beek, ressemble à un de ces bancs de glace couronnés de bonshommes de neige comme on en voit dans les mers australes.

— Ne vous occupez pas de nous, monsieur Maes, répondit Eusèbe, vous aurez bien assez à faire de veiller sur vos propres actions tout à l'heure.

— Par le diable! je n'y veux pas veiller du tout; je

veux les laisser aller à l'aventure, comme des oiseaux perdus dans la tempête; l'imprévu et le fantasque sont mes délices.

— Vous avez raison, sage mandarin! s'écria Ti-Kaï à la façon d'un écho; rien n'est plus gai que les cascades; seulement, pourquoi celle de mon jardin du Campong ne roulent-elles pas des flots de tsion au lieu d'eau malsaine! Le tsion nous a été donné par les dieux pour nous transporter aux cieux, où ils sont, sur des ailes de flamme.

— Oui, jusqu'à ce que nous tombions dans la boue, fit le notaire; mais, bah! c'est déjà quelque chose d'avoir vu, ne fût-ce que pendant une minute, la chambre à coucher de MM. les anges. — Digne statue de la Sagesse qui présidez à nos folies, continua M. Maes en s'adressant à Eusèbe, refuserez-vous un verre de ce constance, si je vous propose de le boire à l'éternité de vos amours?

— Le meilleur moyen de ne point compromettre cette éternité, c'est de refuser votre toast, monsieur Maes.

— Cet homme est de marbre, par le diable! et je suis vraiment de plus en plus tranquille sur les conséquences du testament. Mais, s'écria le notaire, le vin est versé, il faut le boire. Ti-Kaï, c'est vous que je charge de ce soin.

Le Chinois refusa; comme tous ses compatriotes, il dédaignait les produits vinicoles de l'Europe et leur préférait son eau-de-vie de grain.

— Ceci est meilleur ! dit-il en montrant son verre plein de tsion.

— Misérable, est-il permis d'énoncer une semblable hérésie ? — C'est pourtant vous, monsieur van den Beek, qui aurez été la cause que mes oreilles auront entendu ce blasphème ; mais, par la muscade du diable ! si je n'enivre point votre cervelle, j'enivrerai vos yeux tout de même ! — Allons, les rangouns, dansez de façon à amener cet homme à vos pieds, priant, implorant et balbutiant comme l'enfant qui veut un joujou.

On doit voir que le souper offert par maître Maes à Eusèbe et aux deux Asiatiques avait pris tout à coup des allures assez libres.

C'était l'amphitryon qui s'évertuait pour lui donner cette couleur.

Le spectacle qu'il s'était procuré avec l'argent du béduis Argalenka l'avait prodigieusement échauffé ; pour se rafraîchir, il n'avait rien trouvé de mieux que de vider une bouteille de vin de Champagne dans un énorme bol du Japon et de l'avaler d'un trait ; mais cette potion était bien loin de lui avoir procuré le résultat qu'il ambitionnait, car il ne l'eut pas plus tôt avalée, que du vermillon sa figure passa au rouge brique et que sa loquacité s'accrut en raison de la rapidité avec laquelle le sang, fouetté par l'alcool, circulait dans ses artères.

Pendant que, suivant ses ordres, les danseuses exécutaient leurs premiers pas, M. Maes accompagnait leurs musiciens en chantant une chanson bachique

hollandaise inspirée sans doute à quelque poëte des Provinces-Unies par les fumées lourdes et tristes de la bière, et dont le rhythme plaintif et monotone contrastait autant avec la physionomie de maître Maes qu'avec la cadence vive et légère des instruments de l'orchestre.

Pour marquer la mesure, maître Maes secouait la longue chevelure nattée qui pendait derrière le dos du Chinois, et les mouvements qu'il communiquait ainsi au large chapeau de paille qui recouvrait la tête de Ti-Kaï excitaient vivement son hilarité ; jamais magot n'avait joui d'un plus grotesque balancement.

Ti-Kaï vacillait à chaque secousse et menaçait de s'abîmer sous la table ; mais sa boisson favorite avait si bien opéré en lui, qu'il ne semblait point s'apercevoir de ce qui se passait : sa figure avait pris une expression d'hébétement absolu ; ses yeux seuls avaient conservé quelque chose de leur finesse et de leur astuce.

Comme nous l'ont appris les reproches que nous avons entendu le notaire leur adresser, Eusèbe van den Beek et le Javanais Thsermaï avaient seuls conservé leur raison.

Tous deux s'étaient constamment abstenus de boire, et cependant, ce n'était point dans les habitudes du prince javanais, adonné, comme tous ceux de sa race et de son rang aux débauches les plus échevelées ; cette fois, chose étrange, malgré les excitations du notaire, il n'avait fait qu'effleurer son verre de ses lèvres, et même il avait plusieurs fois repoussé la pipe d'opium que ses

serviteurs lui préparaient, et, s'il la prenait de leurs mains, c'était pour la présenter au jeune Hollandais et l'engager à renouveler l'expérience qu'il avait fait précédemment des vertus de ce narcotique.

Eusèbe, préoccupé par l'arrivée du béduis Argalenka, n'avait éprouvé aucun des effets ordinaires de l'opium ; mais le spectacle qu'il avait autour de lui, celui que lui avait donné l'ivresse hébétée d'Harruch, excitaient son dégoût ; il refusait poliment, mais avec assez de fermeté pour que sa nouvelle connaissance ne renouvelât pas ses obsessions.

Malgré ce qu'en avait auguré M. Maes, la danse des rangouns laissait Eusèbe tout à fait indifférent. Au milieu de cette fête, comme au milieu de ses travaux journaliers, sa pensée était tout entière au personnage fanstastique dont l'apparition avait bouleversé son existence, et une sorte d'instinct secret, autant que les phrases ambiguës échappées à Harruch, lui disait qu'il se trouvait au milieu de gens qui avaient connu Basilius et qui pouvaient l'aider ou lui nuire dans la lutte qu'il subissait contre lui.

Si Eusèbe était insensible aux charmes des rangouns, il n'en était pas de même de M. Maes ; au moment où le pas touchait à sa fin, où la plupart des danseuses, harassées de fatigue, s'étaient laissées tomber sur le plancher, où deux ou trois d'entre elles continuaient leurs poses avec une fiévreuse énergie, le gros notaire se leva, et, franchissant d'une enjambée la balustrade qui séparait les convives des acteurs chargés de les amuser,

s'avança en donnant à ses bras une courbure aussi gracieuse qu'il lui était possible de le faire avec sa stature colossale, et comme s'il voulait inviter une danseuse à continuer avec lui la pantomime qu'elle exécutait en ce moment.

La rangoun, qui était cette même danseuse blonde remarquée par Eusèbe, parut effarouchée de l'apparition de l'Européen, et, par un bond d'une vigueur et d'une élasticité inouïes, elle se lança en arrière avec une sorte de pudeur effarouchée.

Le notaire se dirigeait toujours vers celle qui avait eu ses premiers hommages.

C'était quelque chose de prodigieusement bouffon que la mimique de ce gros homme, en habit européen, au milieu des costumes étincelants et diaprés des brunes filles de Java; l'expression qu'il cherchait à donner à sa figure empourprée était si plaisante, qu'Eusèbe lui-même ne put s'empêcher de partager l'hilarité qu'excitait le notaire, et de s'associer aux bravos avec lesquels spectateurs et acteurs accueillirent la petite scène que venait d'improviser M. Maes.

Cette scène eut le dénoûment obligé : M. Maes parvint à joindre la rangoun blonde; alors, tirant de sa bourse une poignée de florins, il la laissa tomber en pluie sur la tête de la jeune fille, d'où ils se répandirent sur le plancher.

— A boire! à boire! s'écria-t-il.

On porta sur l'estrade quelques bouteilles de vin et de

tsion, et M. Maes se fit l'échanson des beautés javanaises.

— Parmi toutes ces femmes et tous ces hommes, il y aura quelqu'un, je vous le jure, qui ne touchera pas au breuvage dont votre compatriote fait la générosité en ce moment, dit Thsermaï à Eusèbe van den Beek.

— Qui donc? demanda celui-ci; ces esclaves me semblent se jeter sur ces boissons avec autant d'avidité que leur maître.

— Harruch n'y touchera pas, répliqua Thsermaï en montrant du doigt le charmeur accroupi dans un angle de la pièce, derrière les musiciens, et ayant près de lui les serpents qui lui servaient dans ses tours.

Effectivement, quand un des musiciens qui tenait la coupe la passa à Harruch, et que le notaire lui proposa de la remplir, le guèbre fit un geste de dégoût.

— Viens ici, Harruch, viens, dit Thsermaï; et maintenant, réponds-moi, continua-t-il en désignant alternativement la pipe et un verre, qu'est-ce qui vaut mieux de ceci ou de cela?

— L'un vous fait descendre au niveau des animaux, l'autre vous élève au rang des génies; quel est l'homme sensé qui pourrait hésiter? répliqua le charmeur de serpents en prenant le calumet et en aspirant avec délices les premières bouffées d'opium.

— Oui, dit Eusèbe, enchanté de cette circonstance qui lui permettait de faire une plus ample connaissance avec l'homme qu'il désirait surtout interroger sur le docteur Basilius, — oui, j'ai déjà eu l'occasion de me

rendre compte de ce qu'étaient les goûts d'Harruch; je suis même étonné de le voir déjà sorti de la somnolence dans laquelle je l'ai vu tomber il y a une heure à peine. — Mais ne crains-tu pas, Harruch, que l'usage répété de cette drogue ne finisse par altérer ta santé?

— La vie ne se compte pas par les jours dont elle se compose, elle se nombre par les jouissances qu'elle procure.

— Bravo, Harruch! s'écria le notaire, bien parlé, sur ma foi! Il y a plus de bon sens sous ton cuir jaune et luisant comme les cruches de nos laitières d'Amsterdam que dans la cervelle de bien des philosophes; la première fois que tu viendras à Weltevrede, je veux que tu entres au logis, je te ferai remettre un morceau de la meilleure pâte d'opium qui soit jamais sortie des plaines du Meswar; mais garde-toi de te présenter avant que le soleil soit couché, entends-tu, drôle!

— Oui, saheb, j'attendrai que la nuit soit assez noire pour qu'on ne puisse distinguer un homme sobre d'un homme ivre, répondit Harruch avec un accent d'une naïveté parfaite.

— Viens aussi dans ma demeure, dit Eusèbe en l'interrompant et en affectant un air indifférent, bien qu'il fût fort désireux de ne point laisser échapper cette occasion de se ménager une entrevue avec Harruch; — si ce n'est pas de l'opium que je te promets, tu n'en seras pas moins satisfait de ma générosité, je te le jure.

— Excellente idée que vous avez là! fit le notaire

vous le présenterez à madame van den Beek, il lui dira la bonne aventure.

— La bonne aventure! s'écria le Javanais. Pensez-vous aussi que M. van de Beek puisse ajouter foi à de semblables puérilités?

— Puérilités! Par la griffe du diable! voilà un mot nouveau dans la bouche d'un Javanais lorsqu'il s'applique aux sortiléges; et je n'aurais jamais supposé qu'il se trouvât un seul de ces singes, non, je veux dire de ces seigneurs en sacong qui n'ajoutait pas une foi entière aux songes, aux pronostics, aux enchantements, aux inventions et aux mystères du domaine de la cabale.

— Vous avez raison, répondit Thsermaï avec amertume; nous autres, nous sommes semblables au cheval zébré des grands bois, que ni les soins ni l'éducation ne peuvent assouplir; c'est en vain que mon père a voulu me faire instruire dans vos sciences par un docteur de votre nation, il n'a pu parvenir à faire de moi un homme, puisque ma peau n'est pas blanche.

— Il sera au moins parvenu à en faire un menteur, seigneur Thsermaï, dit le notaire.

— Un menteur, moi? s'écria le Javanais en bondissant sur son siége.

— Oui, vous! car vous venez de vous vanter de ne point croire aux sortiléges, et il me souvient que, lors de la dernière visite que je vous ai rendue à votre résidence de Bantam, je vous ai vu jeter contre les murailles de

votre palais de la terre retirée d'une fosse fraîchement creusée, pour en éloigner le malheur pendant votre absence.

— Monsieur le notaire Maes, s'écria le Javanais, qui semblait encore plus contrarié du souvenir que son interlocuteur venait de rappeler que de l'injure précédente, monsieur le notaire Maes, vous m'insultez!

— Bah! n'allez-vous pas me proposer un duel?... J'accepte, et, quoique mon bagage soit un peu lourd, je lutte contre vous à qui portera le plus de vin; nous avons nos témoins. Cependant, en voici un, ajouta-t-il en aplatissant d'un coup de poing le chapeau de Ti-Kaï qui dormait appuyé sur la table, qu'il serait plus juste de compter parmi les morts.

— Monsieur le notaire Maes, dit Thsermaï, les yeux étincelants de fureur et les lèvres blémies et contractées, je ne plaisante qu'avec mes égaux.

— En ce cas, il faut rester parmi ceux que vous jugez tels; vous ne devez pas être embarrassé pour en trouver dans l'île.

A cette nouvelle insulte, le Javanais porta la main à son kriss et tenta d'escalader la table pour se jeter sur le notaire.

Harruch, qui, dès l'instant où il avait été en possession de la pipe, s'était assis sur la natte de jonc qui couvrait le plancher à côté d'Eusèbe, et que dans son mouvement Thsermaï avait brusquement heurté, ne fit pas un geste

pour le retenir; ce fut Eusèbe qui, lui saisissant le bras, parvint à l'arrêter.

— Laissez-le donc, van den Beeck, laissez-le faire prendre l'air, comme il en a envie, à son morceau de fer flamboyant; soyez donc tranquille, il n'a point envie de voir si mon sang est bleu. Il y a ici trop de témoins. Ah! si nous étions seuls dans un bois, ou si je dormais sous son toit sur la foi de son hospitalité, ce serait différent.

A cette nouvelle apostrophe, le radjah devint livide, et l'écume parut à ses lèvres; il fit un effort pour se débarrasser de l'étreinte d'Eusèbe; mais, sentant que cela lui était impossible :

— Écoutez bien ceci, monsieur Maes, s'écria-t-il, ce ne sera pas sous mon toit, lorsque vous y dormirez sur la foi de l'hospitalité, que je vous frapperai; ce sera à cet endroit que vous appelez *Konings plaats,* au grand jour, et devant des témoins bien autrement nombreux qu'ils ne le sont dans cette salle.

Le notaire répondit en entonnant de nouveau son air bachique; puis, s'interrompant tout à coup :

— Milles tonnes de diable! s'écria-t-il, cette soirée était placée sous de détestables auspices. Ce jeune fou a commencé par me parler de madame Maes, et cela devait finir par une dispute : cette femme me porte toujours malheur. Voyez, voilà notre nuit gâtée au moment où elle devenait agréable, et nos rangouns qui se cachent sous leurs sacongs comme autant de gazelles.

effarouchées. — Pardieu ! monsieur Thsermaï, rentrez donc votre lame de fer-blanc ; votre kriss, qui ne fait peur qu'à des femmes, va se trouver déshonoré.

Effectivement le Javanais, toujours debout, conservait son attitude menaçante.

En ce moment, un de ses serviteurs, vieillard qui portait le sacong brun des savants javanais, qui était coiffé d'un turban dont les larges plis tombaient sur ses yeux, dont le visage était couvert d'une épaisse barbe blanche, s'approcha du jeune prince indigène et lui dit en langue malaïse quelques mots que Thsermaï seul put entendre, tant il parlait à voix basse.

Celui-ci répondit dans le même idiome, lança comme une double flamme un regard haineux qu'il partagea entre les deux Hollandais; puis, avec une incroyable mobilité de physionomie, il reprit son calme et se replaça sur ses coussins.

— Bien fou, en effet, dit-il en s'adressant à Eusèbe, celui qui fait quelque attention aux paroles d'un homme pris de vin.

— Pardon, Excellence, interrompit le notaire en ricanant, c'est d'un homme qui a pris du vin que sans doute vous voulez dire.

Le Javanais ne répondit pas.

— Occupez-vous de vos rangouns, dit Eusèbe en prenant la parole, espérant que la vue des danses distrairait les deux champions et leur ferait oublier une rancune qui ne lui semblait point éteinte.

— Vous avez, pardieu! raison, van den Beek. — Allons donc, rangouns, dansez-nous le pas des djinns pour clore dignement cette soirée!

Pendant qu'Eusèbe causait avec M. Maes et que le notaire encourageait les rangouns du geste et de la voix, Thsermaï s'était adressé à Harruch dans le dialecte dont son serviteur à barbe blanche s'était servi pour calmer sa colère.

— Harruch, lui avait-il dit, les filets sont tendus dans l'ombre; tu n'as qu'à pousser la proie pour qu'elle y demeure enveloppée.

En prononçant ces mots, un geste du Javanais indiquait à Harruch qu'Eusèbe van den Beek était celui dont il voulait parler.

— Le vaillant chasseur n'appelle personne à son aide, répondit Harruch d'un ton bourru; il marche dans sa force et dans son intrépidité, et seul il attaque la panthère noire dans sa jungle.

— Nous avons besoin de toi, Harruch. Le Hollandais se méfie du touan, et n'accepterait rien de sa main; sois avec nous en ce moment, pour être avec nous quand l'heure du carnage et du butin aura sonné.

— Harruch vit des fruits qui jaunissent pour lui sur les arbres du chemin, de l'eau qui bondit sur les pierres blanches des ruisseaux; les festins où, comme un tigre, l'homme déchire de ses ongles et broie entre ses dents la chair palpitante ne peuvent point être son partage.

— Harruch est bien changé depuis la nuit où, dans la forêt de Tjidaval, les vrais croyants ont juré la mort des hommes du Nord qui leur ont volé la vieille terre.

— Harruch n'a point répété le serment qu'il a entendu prononcer dans la nuit que vous rappelez, touan Thsermaï ; qu'importe à Harruch, qui possédera la terre dont il n'aura nulle part? Un rayon de soleil qui réjouit ses yeux et le réchauffe le matin sous son pauvre sacong suffit à sa joie ; les enfants de l'islam et les sectateurs du Christ n'ont pas encore imaginé de s'arroger des droits sur les rayons du soleil.

— Harruch, ta bouche ne dit pas la vérité, tu as une raison pour défendre le Hollandais ; il t'a séduit avec de l'or.

Thsermaï allait continuer, mais l'homme au sacong noir qui, nous l'avons vu, lui avait déjà parlé à voix basse, s'approcha du guèbre, qu'il observait depuis quelques instants.

Tout en répondant au Javanais, Harruch ne quittait pas des yeux les rangouns, et, en suivant la direction de son regard, l'homme vêtu de noir avait pu distinguer celle des danseuses qui attirait l'attention du charmeur.

Il lui toucha l'épaule du bout du doigt.

A ce contact, Harruch tressaillit comme s'il eût pris dans sa main un de ces énormes poissons électriques que l'on rencontre dans les mers du Sud.

— Le jongleur aux serpents, dit-il à Harruch en se

servant du dialecte malais, a-t-il supposé que la belle danseuse à peau blanche qui a des fleurs de malatti dans les cheveux est la sœur du marchand hollandais qui est à ses côtés?

— Pourquoi me demandez-vous cela?

— Parce que tu traites en frère celui qui a la peau de la même couleur que la rangoun blanche.

— Qui vous a appris à lire dans mon cœur? dit Harruch, dont les yeux se voilaient en répondant à ce personnage, comme se voilaient les prunelles d'or de ses serpents lorsqu'il exerçait sur eux sa puissance fascinatrice.

— Lire dans ton cœur n'est qu'un jeu pour qui domine les esprits et règne sur les éléments.

— Es-tu celui-là?

— Tu l'as dit.

En ce moment, Eusèbe voulut évoquer l'image d'Esther, se reporter par la pensée à ce foyer de Weltevrede, où elle l'attendait sans doute entourée des flots de mousseline tendus pour la garantir des piqûres des insectes et au milieu desquels elle semblait un ange dans les nuages.

— Il me semble que vous prenez goût à ce divertissement, monsieur van den Beek? dit la voix de Thsermaï, qui arracha Eusèbe à sa préoccupation.

— Vous vous trompez, seigneur Thsermaï, répondit Eusèbe; mes yeux seuls regardent, mon cœur ne voit pas.

— Toujours le même, toujours occupé de votre femme ; je voudrais la connaître pour lui en faire compliment.

— Si vous la connaissiez, ce qui vous semble extraordinaire vous paraîtrait bien naturel.

— Allons, continua Thsermaï en se levant, je vois que le codicille du docteur Basilius ne sera pas exécuté.

— Demain, heureusement, répondit Eusèbe en souriant, je ne serai plus exposé à entendre parler sans le connaître de ce malheureux codicille, si toutefois notre digne M. Maes est demain assez redevenu notaire pour pouvoir m'en donner lecture.

— Oh ! je ne doute pas que, demain, vous ne puissiez savoir à quoi vous en tenir ; mais, croyez-moi, monsieur van den Beek, ne vous exposez pas trop souvent aux séductions de ces diables en sacongs bariolés ; c'est dangereux pour votre repos et pour votre fortune.

En achevant ces paroles, le Javanais, comme l'avait dit le notaire Maes, franchit la balustrade et alla s'accroupir dans l'angle où le jongleur avait laissé ses paniers.

Eusèbe, autant pour ne plus regarder les danseuses que pour profiter du moment où il était seul avec Haruch afin de s'assurer un entretien avec lui, se retourna du côté du jongleur.

— N'as-tu pas oublié la promesse que je t'ai faite ? lui demanda-t-il.

Harruch ne répondit pas; depuis qu'il avait aspiré les premières bouffées de la pipe que l'homme aux vêtements noirs lui avait donnée; et que celui-ci avait sans doute chargée d'un narcotique d'une force bien supérieure à celle de l'opium, il était tombé dans un état étrange. Insensiblement la vie semblait se retirer de son corps et se concentrer dans son cerveau.

Ses doigts avaient peine à retenir le tube de la pipe, ses lèvres ne pouvaient que difficilement se contracter pour en aspirer la fumée; mais ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et suivaient avec une expression de bonheur et d'ivresse les nuages odorants qui montaient lentement au plafond, comme si son imagination leur eût donné une forme qui lui était chère.

Il ne répondit pas à Eusèbe, qui renouvela sa question. Enfin le jongleur se retourna lentement de son côté, comme un homme qui s'arrache difficilement à un séduisant tableau.

— Que veut de moi le marchand européen? demanda-t-il d'une voix à peine intelligible.

— Que tu n'oublies pas, au milieu de l'ivresse dans laquelle tu vas encore te plonger, que je t'ai promis un présent plus précieux encore que celui que tu recevras du notaire.

— Si l'Européen donne, c'est qu'il veut recevoir, répondit le jongleur, qui revenait à la contemplation de ses spirales de fumée, et qui parlait en psalmodiant comme s'il eût murmuré une chanson; ceux de sa race achètent et vendent, ils ont quitté leur patrie pour

venir trafiquer dans l'exil; ils ne font pas de présents inutiles. Qui sait ce que l'Européen demandera à Harruch?

— Quelques renseignements sur le docteur Basilius.

— Le docteur Basilius est un grand esprit; il vogue dans l'espace, tandis que nous rampons sur la terre. Il tient la clef des cœurs dans sa main et donnera à Harruch celle qui lui ouvrira le cœur de la femme d'Europe dont les cheveux reflètent aux rayons fauves du soleil et dont les yeux sont plus bleus que les fleurs bleus du mantega.

— Que veut-il dire, mordieu? s'écria Eusèbe, dont la pensée alla sur-le-champ à Esther, et qui crut que le jongleur voulait désigner sa femme. Ce maudit t'aurait-il donc fait cette promesse? Mais il existe donc encore, ce misérable Basilius, et la jetée de la Tjiliwong n'était pas un songe? Parle, Harruch, parle! continua-t-il en prenant dans ses mains les mains à moitié inertes du jongleur; quelles que soient les promesses qu'il t'a faites pour t'associer à ses projets contre moi, si tu veux, toi qui, dis-tu, as sondé les mystères du monde mystérieux des esprits, m'aider dans ma tâche, je te donnerai de l'or, beaucoup d'or, si tu te décides à parler.

Harruch fit un effort pour s'arracher à l'engourdissement qui le gagnait de plus en plus et ne lui laissait que la faculté de suivre dans leur vol les légers fantômes que son imagination évoquait.

Il regarda fixement Eusèbe et murmura:

— Celui-là seul est fort qui se méfie des autres et de lui-même.

— Je te comprends, Harruch; tu veux dire que j'ai eu tort de suivre ce fou de Maes.

— Les feuilles jaunies prennent la place des vertes; puis le vent vient qui les emporte et les balaye dans les chemins. Est-il sage, celui qui fait le serment de conserver la livrée du printemps pendant la saison des pluies, de demeurer sur la tige qu'il aime malgré les tempêtes de l'hiver?

— Oui, tu condamnes ma foi dans l'éternité de mon amour.

— Après avoir doré les plaines de la terre et de la mer, après avoir fécondé les champs et caressé de ses rayons les fleurs et les fruits, le soleil se couche dans son lit de vapeur et la nuit lui succède. Appellera-t-on sage celui qui se révolterait contre l'horreur des ténèbres et voudrait voir le jour avant l'heure que le maître du monde a marquée de son doigt pour le retour de la lumière?

— J'aurais dû me résigner à la séparation que le ciel me demandait, penser qu'elle n'était que momentanée et qu'un jour prochain viendrait où je retrouverais dans un monde meilleur celle dont Dieu voulait me priver quelque temps.

— Le *bohun upas* donne la mort, continua le jongleur; est-il sage, celui qui, parce qu'il ne voit que des fruits d'or parmi son feuillage, s'endort tranquille sous son abri mortel?

— Ici, je ne te comprends plus, Harruch, reprit Eusèbe. Veux-tu dire que j'ai tort de conserver la fortune qui me vient de ce maudit? Cesse de parler par paraboles, Harruch; explique-toi, je t'en conjure.

— Harruch a dit tout ce qu'il pouvait dire, répliqua le jongleur, dont la torpeur augmentait visiblement et qui tombait dans le sommeil extatique qui caractérise les effets des opiacés.

— Non, tu parleras, il le faut! s'écria Eusèbe en secouant violemment le guèbre; allons, Harruch, ne laisse pas ta tâche à moitié remplie, aide-moi à triompher des embûches de ce démon.

Les efforts et les instances d'Eusèbe furent vains : la main d'Harruch s'ouvrit, la pipe du Javanais tomba sur le sol, où elle se brisa en mille morceaux, et le jongleur s'affaissa sur la natte, où il resta étendu comme privé de sentiment! ses yeux seuls demeurèrent ouverts, et, reflétant toutes les impressions que subissait en ce moment son âme, ils témoignaient seuls qu'il existait encore.

Eusèbe van den Beek se redressa, et, à son grand étonnement, il s'aperçut que la salle, les convives, les danseuses, tout tournait autour de lui.

La composition qui remplissait la pipe du jongleur était si puissante, que le Hollandais, qui n'avait fait qu'en respirer les émanations, en subissait les effets à son tour.

Son étourdissement était si violent, qu'il voulut sortir, espérant que l'air parviendrait à le dissiper.

Mais, au moment où il essayait de se lever, il lui sembla qu'une main de plomb pesait sur son épaule et le forçait de retomber sur son siége.

Il pensa que la fraîcheur de l'eau rétablirait l'équilibre de ses sens. Il saisit un verre, mais la carafe dansait à ses yeux une sarabande si vive, si légère, qu'il lui fut impossible de mettre sa main sur le goulot; chaque fois qu'il avançait pour la saisir, elle lui échappait par un bond capricieux.

Un des serviteurs javanais de Thsermaï vint à son aide et remplit son verre.

Aussitôt qu'Eusèbe l'eut vidé, ce qu'il y avait de vague dans son cerveau parut se dissiper; il lui sembla que son ivresse avait une forme, il la vit entr'ouvrir doucement les cavités de la boîte osseuse de son crâne et s'envoler; il éprouva un instant de bien-être et de jouissance intime.

Mais ses yeux revinrent d'eux-mêmes au spectacle qui avait tant répugné à son cœur et à sa raison, à ce qui se passait sur l'estrade.

On en était au dénoûment de la scène mimée des djinns.

Tout à coup un cri rauque, guttural, semblable à un cri que l'on chercherait à comprimer, partit derrière lui.

Il se retourna, et regarda Harruch.

Comme tout à l'heure, les yeux seuls du jongleur étaient vivants; mais ils avaient perdu leur expression

extatique et radieuse ; ils étaient hagards, fous de terreur, et restaient fixés sur l'estrade.

Eusèbe suivit leur direction et aperçut trois ou quatre des hideux reptiles que contenaient les paniers qui rampaient sur le théâtre, au milieu des danseuses.

Il vit la rangoun européenne, dans un de ses mouvements, poser le pied sur le corps d'un énorme cobra-capello ; celui-ci dressa sa tête gonflée de colère et s'élança sur elle.

La danseuse devint pâle comme la mort et s'affaissa sur elle-même, comme si le venin dont le serpent la menaçait eût déjà couru dans ses veines.

Acteurs, musiciens et convives se précipitèrent vers la porte du pavillon en poussant des cris d'épouvante, et s'enfuirent dans toutes les directions ; il ne resta dans la salle du festin que la danseuse inanimée, Harruch, couché sur la natte, et Eusèbe.

Eusèbe sauta sur le théâtre, et, saisissant le serpent qui s'était enroulé autour du bras de la danseuse, il le fit tourner en l'air comme une fronde, avec tant de vigueur, qu'il ne lui laissa pas le temps de se rouler et de le mordre, puis il lui brisa la tête contre les parois de la muraille.

Sans prononcer une parole, la danseuse lui indiqua du doigt une petite plaie qu'elle avait au-dessus de l'épaule.

La danseuse reprit à ses yeux la figure, la taille et l'apparence d'Esther.

Ce fut Esther qu'il crut tenir presque mourante dans ses bras.

— Tu ne mourras pas, dit-il en proie à une sorte d'hallucination; je ne veux pas te voir mourir, car je t'aime, Es...

Il n'acheva pas.

Un rire saccadé l'interrompit à l'autre bout de la salle.

XVI

NOUNGAL LE MALAIS

Le système qui régit les possessions immenses des Hollandais est tout à la fois des plus simples et des plus habiles.

Le gouvernement a conservé ou rétabli, sur les principaux points de l'île, les seigneurs javanais qui les gouvernaient autrefois sous les souverains indigènes.

Ces fonctionnaires, qui par leur naissance ou par leur rang exercent de temps immémorial une grande influence sur les paysans, ont mis, pour un peu d'or, cette influence à la disposition du conquérant, dont ils se sont faits les instruments passifs.

Chargés aujourd'hui de transmettre et de faire exécuter les ordres de l'autorité coloniale, ils répartissent entre les cultivateurs les prestations en nature

qui ont transformé Java en une vaste ferme au profit de la Hollande ; combinaison machiavélique à l'aide de laquelle la main qui pressure se cache et se dérobe ainsi aux conséquences d'un contact immédiat.

Les ancêtres de Thsermaï étaient, depuis la conquête de l'île, investis des fonctions de gouverneur dans la province de Bantam. Son père avait su, par son dévouement dans la grande crise de 1811, mériter toute la confiance des Hollandais, qui l'avaient comblé d'honneur et de richesses.

Le *radin Adifrati outra natta soesoenan Bantam*, prince suzerain des villages de la province de Bantam, fit le voyage de Hollande et fut présenté au roi Guillaume. Il en revint avec une vive admiration pour l'industrie et pour la civilisation européennes.

Quoique musulmans depuis le XIVe siècle, les Javanais ne partagent pas le fanatisme exclusif et jaloux qui caractérise les sectateurs de l'islam ; aussi le régent de Bantam n'eut-il aucune répugnance à vaincre, aucun préjugé à combattre pour confier l'éducation de son fils unique à un chrétien.

Ce fut le médecin célèbre de Batavia, celui-là même que nous avons vu jouer un rôle important dans le commencement de cette histoire, qu'il investit de cette mission de confiance.

Malheureusement, soit que son choix fût mauvais, soit que les instincts de l'élève fussent profondément vicieux, le pauvre gouverneur de Bantam, avant de

mourir, eut le désespoir de voir son fils tromper toutes les espérances qu'il avait fondées sur lui.

Le résultat le plus clair de l'éducation européenne de Thsermaï fut d'ajouter aux vices qu'il tenait de sa race ceux qui sont le partage des civilisations avancées, de la décomposition de l'ordre moral dans les vieilles sociétés.

Il était jaloux, rancunier, profondément disimulé, superstitieux et crédule comme tous les indigènes ; il était en outre débauché, avide de richesse et de pouvoir comme les colons hollandais : il n'eût pas reculé devant un crime, si ce crime eût dû servir ses passions.

Il sortait depuis quelques mois à peine des mains de son gouverneur, lorsque, ayant perdu son père, il lui succéda dans son rang et dans ses dignités ; son premier soin fut de rappeler auprès de lui celui qui, au lieu de les combattre, avait favorisé ses mauvais penchants, et de l'installer dans son palais avec le titre de conseiller.

Il eut une suite nombreuse, des équipages magnifiques, des palais somptueux ; il n'était bruit, dans la province de Bantam et jusqu'à Buitenzorg, que du nombreux corps de ballet qu'il entretenait et du choix des bédaïas qui le composaient.

Quelque énorme que fût le revenu du jeune prince, il ne put suffire aux dépenses immenses que nécessitaient ses fastueux plaisirs et ses caprices sans cesse renaissants. Pour faire face à ces besoins, il eut recours à des exactions sans nombre ; pour remplir ses coffres,

il causa la ruine de ses paysans; des plaintes nombreuses furent portées contre lui au siége du gouvernement central; mais on y était si bien disposé pour lui, grâcé au souvenir de son père, que le conseil colonial ferma les yeux.

Enhardi par l'impunité, poussé par les conseils de son ancien gouverneur, Thsermaï, non content de dépouiller ceux que son père regardait comme ses enfants, essaya de tromper la confiance que les Hollandais avaient en lui, et de détourner à son profit une partie des impôts qu'il faisait percevoir pour le compte du trésor.

Ici, le gouvernement fut impitoyable, et une destitution immédiate suivit cette nouvelle prévarication. Le conseiller de Thsermaï, fortement compromis, fut menacé de poursuites et n'échappa à la confiscation des richesses considérables qu'il avait amassées, autant au service du jeune souverain de Bantam que dans une sorte de commerce interlope qu'il faisait avec les pirates de l'île Bornéo, que parce qu'il mourut précisément au moment où l'on agitait la question de sévir contre lui.

Par un reste de reconnaissance pour les services que le père avait rendus à la colonie, le gouverneur général de l'île de Java ne voulut pas que le fils sortît complétement dépouillé de la suzeraineté héréditaire qu'exerçait sa famille; il stipula que le successeur qu'il lui donnait lui servirait une pension considérable.

Ni la longanimité dont on avait pendant si longtemps

usé envers lui, ni ce dernier acte de munificence, ni les paroles de douceur dont on crut devoir l'accompagner, ne parvinrent à calmer l'irritation profonde que causait à Thsermaï la rigueur de la mesure dont il avait été l'objet.

Il prétendait descendre de la tige royale de Pandjadjaram, dont le dernier *soesoenan* ou sultan qui régnait sur les parties septentrionales et occidentales de l'île de Java, avait abdiqué, en 1749, au profit des Hollandais.

Il regardait la suzeraineté de la province de Bantam, qui était restée à sa famille, comme une compensation obligatoire de cette abdication, comme un droit imprescriptible et inaliénable que rien ne pouvait lui faire perdre, que nul ne devait lui enlever, et il voua à ceux qui l'en avaient dépouillé une haine implacable.

Pendant longtemps, cette haine ne s'exhala que par des imprécations et par des menaces; mais, comme depuis qu'il était descendu du pouvoir, qu'il avait vu tarir la plus belle source de son revenu, il ne pouvait plus se donner les ruineuses fantaisies qu'il aimait, Thsermaï avait cherché à s'étourdir dans une crapuleuse débauche. Comme c'était ordinairement dans des tavernes de Batavia, ou dans le bouge de *Meester-Cornelis* qu'il cherchait les confidents de ses rancunes, le gouvernement colonial n'y fit aucune attention, n'en prit aucun ombrage.

Dans une de ces orgies presque quotidiennes au

restaurant du Campong chinois, il rencontra un marin malais dont la persistance à suivre tous ses mouvements, tous ses gestes, lui sembla étrange; il s'approcha de lui; le Malais lui dit quelques mots à voix basse, et, à la grande surprise de tous ses compagnons de débauche, Thsermaï quitta la maison du Chinois en compagnie du marin, bien avant d'avoir épuisé la coupe de l'ivresse.

A dater de ce moment, sa conduite changea complétement.

On n'entendit plus l'ex-suzerain de la province de Bantam déclamer contre la tyrannie des conquérants et revendiquer les droits des indigènes; on ne le vit plus faire ressortir les mœurs dissolues des colons hollandais, bafouer leur trivialité, leurs habitudes mesquines, leur avidité mercantile, et exprimer tout haut l'espérance que le jour de l'expiation sonnerait pour eux.

Autant son mécontentement avait été bruyant, autant ses paroles avaient été inconséquentes, autant, grâce à ce merveilleux talent de dissimulation qu'il avait puisé dans son vieux sang javanais, il sut concentrer en lui-même tous ses sentiments, se montrer prudent dans ses actes, réservé dans son langage.

Il fit mieux.

Il rompit avec les vils compagnons de ses orgies, il sembla renoncer à ses déréglements, et, bien qu'il eût conservé ses bédaïas et le train princier que comportaient sa naissance et l'étendue de sa fortune, il parut avoir mis un frein à ses folles dépenses, être entré dans

une ère de sagesse et de raison. Sa conduite devint si exemplaire, que le gouverneur et les membres du conseil colonial regrettèrent la rigueur avec laquelle ils avaient été forcés de le traiter, et lui laissèrent entrevoir la possibilité d'une restauration pour l'avenir.

Il est vrai que, en même temps que Thsermaï était devenu un des hôtes assidus des palais de Weltevrede et de la résidence de Buitenzorg, il s'était mis à fréquenter quelques Chinois dont l'hostilité au gouvernement colonial, pour être latente, n'en était pas moins fort connue; il est vrai qu'il avait fait son ami intime de Ti-Kaï, le marchand chinois que nous avons vu figurer au souper de *Meester-Cornelis* et dont l'aïeul avait été l'un des chefs de la fameuse révolte des Chinois qui, dans le siècle précédent, avait mis la domination hollandaise dans l'île de Java à deux doigts de sa perte.

Nous devons ajouter que, depuis cette subite conversion de Thsermaï, on parlait vaguement d'assemblées nocturnes de mécontents qui auraient eu lieu dans les bois de Tjidaval, de la province de Batavia, et dans l'immense forêt de Dayou-Lonhour, située au sud de la province de Bhéribon, vers la limite de Preangers, non loin de la partie classique de l'île de Java, de celle qui était le plus féconde en souvenirs des souverains primitifs de la contrée.

A trente milles environ de Buitenzorg, vers les premiers sommets de cette chaîne volcanique qui traverse l'île de Java et que les montagnes Bleues, trois branches de cette chaîne, le Gagah, le Sari et le Sadjira, forment

un triangle qui entoure entièrement un vallon dont la longueur, vers sa base, peut être de six milles et qui n'en a pas moins de trois à son sommet.

Ce vallon, véritable oasis, grâce à la fraîcheur [redacted] voisinage de pics qui n'ont pas moins de trois mille tres d'élévation y entretenait pendant les plus grandes chaleurs de l'été, appartenait au touan Thsermaï.

C'est là que nous le retrouvons le lendemain de la soirée qui s'était terminée d'une manière si fatale dans le pavillon de *Meester-Cornelis*.

L'habitation de Thsermaï était située dans la partie sud de ce magnifique vallon, sur les pentes du mont Sari les plus rapprochées de la plaine.

Bâtie par le père du jeune prince, elle n'avait pas été placée, comme la plupart des palais des grands seigneurs malais, dans les environs de villages, au milieu des champs cultivés; on y arrivait par un chemin serpentant à travers la forêt qui couvrait les premières assises de la montagne.

Dans cette forêt se retrouvaient tous les échantillons de la végétation tropicale : bois de teck aux troncs noueux, liquidambars, dammaras, palaglars de cent cinquante pieds de haut, futaies de fougères colossales, massifs de bambous gigantesques, taillis de lauriers, d'aréquiers, de ravenalias, de gommiers dont les lianes qui tombaient en cascades verdoyantes et fleuries des cimes les plus élevées jusqu'aux tiges les plus humbles, doublaient l'épaisseur, et qui recélaient dans leurs massifs impraticables des sangliers, des cerfs, des chevreuils,

des paons sauvages, des coqs de bruyère, tandis que sur les branches les plus élevées se jouaient les mille variétés des perroquets, et que passaient dans les clairières, en poussant leur cri strident, les oiseaux de paradis au plumage de pourpre et d'or.

Vu d'une certaine distance, n'eussent été les jardins merveilleux qui lui servaient de boulevards, le palais de Thsermaï eût ressemblé à une ville plutôt qu'à une habitation princière.

Autour du corps de logis principal, bâti dans le style moresque, avec des dômes blancs comme l'albâtre, des minarets fins comme des aiguilles, élancés comme des tiges de cocotiers, des arcades bariolées, éblouissantes de dessin et de couleur, des cloîtres de marbre fouillé, ciselé, des cours intérieures recouvertes de bannes élégantes, à côté de tout ce que les arts arabes et persans ont inventé de féerique, un architecte chinois avait groupé tout ce que son imagination avait pu lui fournir dans le genre bizarre et fantastique, et cela, sans ordre, sans suite, avec tout l'imprévu du caprice; c'étaient des pavillons de stuc découpés à jour comme la dentelle, des maisonnettes de porcelaine, des cabanes de bambous, tantôt perchées à vingt pieds au-dessus du sol, tantôt affectant des formes d'animaux ou d'ustensiles, toutes ces fantaisies paraissant isolées les unes des autres, mais reliées entre elles par des voûtes, par des couloirs, par des issues souterraines et aussi originales de conception et de forme que les bâtiments eux-mêmes.

Depuis sa disgrâce, Thsermaï avait quitté le palais

moresque et les appartements d'apparat, et il vivait dans les constructions chinoises.

Pendant la chaleur du jour, il aimait à se tenir dans une grotte de rocaille, tapissée des plus magnifiques échantillons de madrépores, de coraux, de coquillages de la mer du Sud.

Une nappe d'eau descendait de la partie supérieure de cette grotte, qu'elle fermait d'un rideau impénétrable à la chaleur du jour comme à l'œil indiscret des serviteurs.

C'est dans cette grotte que nous retrouvons Thsermaï.

Il était couché sur des coussins de soie verte brochée d'argent, qui s'harmonisaient avec les teintes d'opale que renvoyait la nacre des coquillages; il aspirait non pas les émanations fraîches du narguileh persan ou du houka indien, non pas le parfum suave des tabacs orientaux, mais la fumée âcre d'un cigare, comme eût pu le faire, dans son comptoir de Batavia, un marchand de riz hollandais.

A ces côtés se tenait accroupi l'homme vêtu de noir que nous avons vu, lors de la soirée de *Meester-Cornelis*, donner à Harruch le narcotique qui avait agi par la respiration sur le cerveau d'Eusèbe van den Beek; cet homme portait en ce moment le costume d'un marin malais, et ressemblait d'une façon singulière à celui qui avait accosté Eusèbe, le lendemain de la mort du docteur Basilius, sur la jetée de la Tjiliwong.

— Pourquoi partir demain, Noungal? lui disait Thsermaï.

— Il le faut, répondit celui-ci.

— Où vont tes pas?

— Je marche à l'accomplissement de nos projets.

— Mais ne crains-tu pas que je ne trébuche dès que tu te seras retiré de moi.

— Mon esprit restera à tes côtés.

Le Javanais baissa la tête, et demeura pendant quelques instants absorbé dans une méditation silencieuse.

— Noungal, dit-il enfin, tu m'as rappelé des secrets que je croyais ensevelis dans la tombe; tu m'as raconté ce que Basilius, qui depuis un an bientôt est la proie des vers, pouvait seul savoir; tu m'as donné des preuves d'un pouvoir surhumain qui ont captivé mon esprit, en même temps que tu m'as témoigné un intérêt qui t'a enchaîné mon cœur; mais, avant de donner suite aux graves projets qui peuvent compromettre ma tête, laisse-moi t'adresser une question, et promets-moi d'y répondre. Qui es-tu?

— Ne te l'ai-je pas dit, Thsermaï? répondit le Malais avec un sourire ironique. On m'appelle Noungal, je suis celui qui règne sur les tzingaris ou bohémiens de la mer; si misérable que soit mon extérieur, je commande à des flottes que m'envieraient les plus puissants souverains de ce monde, et à mieux encore qu'à de vains assemblages de planches et de cordages, à ces hommes

terribles qui n'ont point d'autre patrie que les immenses plaines de l'Océan, et qui, habitués dès l'enfance à jouer avec la mer, ne connaissent pas même de nom le danger. Soumis à mes volontés comme des esclaves, ils se lèveront sur un signe de moi pour t'aider. Que faut-il davantage pour faire de Thsermaï le roi de Java ?

— Ce n'est pas cela que je voulais savoir, Noungal, reprit le Javanais; je connais la férocité et la valeur des tzingaris à la terreur que leur seul nom inspire aux habitants de l'archipel Indien; je sais que, devant eux, les soldats européens eux-mêmes s'envoleront comme des nuées de sauterelles; tu m'as promis leur appui pour recouvrer, non pas le lambeau de pouvoir que je tenais de la munificence de nos maîtres et que leur injustice m'a enlevé, mais pour reprendre dans toute son étendue le rang que mes ancêtres occupaient dans ce pays; je t'ai dit merci, et je te répète que ma reconnaissance ne restera pas au-dessous du bienfait. Mais ce n'est point cela que je désirais savoir.

— Parle donc.

— Ce ne sont pas seulement les hordes de la mer que Noungal a soumises à ses lois : il commande à ces esprits mystérieux qui existent entre le ciel et la terre, que les chrétiens nomment des démons et que, nous autres, nous appelons les devas et les djinns. S'il en était autrement, comment Noungal aurait-il appris ce qui s'est dit il y a plusieurs années entre le vieux docteur hollandais et son élève? Qui peut lui avoir appris ce qui était mort comme celui qui l'avait entendu, si ce n'est l'esprit er-

rant de Basilius? Ce sont ces mystères que je veux connaître, Noungal.

— Ta demande vient à merveille, Thsermaï, car j'en avais moi-même une à t'adresser.

— Dis, et, s'il est en mon pouvoir de te satisfaire, je jure que tu auras ce que tu souhaites.

— Tu as parmi tes bédaïas une beauté qui me plaît, je veux que tu me la donnes.

— Noungal, tu dépeupleras mon palais! Pour te satisfaire, j'ai sacrifié la fille blanche de la Hollande; mordue par le serpent d'Harruch, elle ne doit la prolongation de son existence qu'aux contre-poisons par lesquels tu l'avais prémunie contre la morsure du reptile, et, malgré tes remèdes, elle va succomber; veux-tu donc que je n'aie plus de danses pour charmer mes loisirs, et de douces chansons pour endormir mes ennuis?

— La parole de Thsermaï est légère comme le duvet qui sort du fruit du cotonnier; il suffit d'un souffle et d'une seconde pour en éparpiller les blancs filaments.

— Non, Noungal, j'ai dit et je n'irai pas contre mes paroles. Choisis donc une de mes bédaïas; qu'elle soit brune comme l'écorce de la grenade, qu'elle soit blanche comme la fleur du gardénia, tu peux la prendre, elle te suivra chez ton peuple. Je n'en excepte qu'une.

— C'est trop, si c'est celle-là que je veux.

— Désigne-la donc, Noungal, que je ne perde plus mes paroles.

— Celle que je veux n'est point brune comme l'écorce de la grenade, elle n'est point blanche comme la fleur du gardénia; elle est jaune comme le lis qui croît sur le bord des ruisseaux, et cependant, de toutes tes bédaïas, c'est la plus belle.

— Arroa, la fille d'Argalenka! s'écria Thsermaï, dont le visage brun prit une teinte livide et dont les yeux s'injectèrent de sang.

— Tu l'as nommée, Thsermaï, répliqua Noungal avec le plus grand flegme. Mais pourquoi donc changes-tu de couleur?

— Noungal, demande-moi ce que tu voudras! s'écria le Javanais, dont la parole était devenue vibrante et saccadée. Demande-moi toutes les autres bédaïas qui peuplent le palais; demande-moi ma panthère noire, qui lèche mes sandales comme un jeune chien; demande-moi des champs, des forêts pour te faire riche; demande-moi mon palais, je ne te refuserai point tout cela, mais ne me parle point d'Arroa, non, non, je ne saurais te l'abandonner!

— Qu'ai-je besoin de tes richesses? Que pourrais-je faire de tes palais? Ce que je veux, Thsermaï, c'est la fille jaune aux yeux noirs comme des yeux de gazelle.

— Et je te la refuse, Noungal.

— Et te plairait-il de me dire pourquoi?

— Je ne sais, il m'est impossible de définir ce qui se passe en moi, mais, depuis qu'elle est venue habiter mon palais, j'ai oublié pour elle toutes ses compagnes.

Les deux jours que je viens de passer loin d'Arroa m'ont paru deux siècles; je crois, en vérité, que je l'aime.

— Si l'on te disait que le trône que tu rêves, tu ne peux le gagner qu'en la sacrifiant?

— J'hésiterais, Noungal!

— Enfant, repartit le Malais avec un sourire qui tenait à la fois de la compassion et du mépris, enfant qui veut commander aux éléments et aux puissances de l'autre monde et qui ne sait pas imposer silence à ses passions!

Le Javanais comprit la leçon et baissa la tête; cependant, l'amertume de ces reproches n'était pas sans être mélangée d'une certaine douceur; il lui semblait qu'il conservait Arroa.

— Écoute, Thsermaï, reprit le Malais, les instants sont précieux et nous n'en avons pas à perdre; il faut que, ce soir, j'aie quitté la côte; il faut que, demain, je sois en mer; dans un mois, tu me reverras.

— Qu'aurai-je à faire d'ici là?

— Tu continueras ton œuvre, tu souffleras entre les indigènes et leurs conquérants le feu de la discorde, tu t'apitoieras sur les souffrances des opprimés, tu leur viendras en aide au besoin, tu exploiteras tous les mécontentements, toutes les haines, tous les besoins de vengeance; dans ce misérable pays, ce sont les seules cordes que nous ayons à faire vibrer; leur foi en Dieu est morte avec leur croyance en Brahma, et, quant au

patriotisme, ils n'en savent pas même le nom. Sème donc de l'or, sème-le sans souci et sans crainte, et, quand la moisson sera mûre, tu me verras reparaître pour t'aider dans la récolte.

— Mais, de l'or, fit Thsermaï avec inquiétude, tu sais combien les colons m'en ont peu laissé.

— Demain, Ti-Kaï te remettra six cent mille florins que tu emploieras à ces œuvres.

— Six cent mille florins ! mais la haine de Ti-Kaï pour les Européens n'ira jamais jusqu'au sacrifice de cette somme.

— Cet argent ne sortira pas de la bourse du Chinois.

— D'où viendra-t-il, alors?

— Tu m'as, il y a deux jours, fait présent d'une bédaïa blanche que je te demandais; aujourd'hui, je te la rends, Thsermaï.

— Hélas ! la pauvre fille, s'écria le Javanais, ce soir, peut-être elle aura rendu son âme à Dieu.

— Non, elle ne mourra que demain au soir, à l'heure où le soleil aura disparu derrière le sommet du mont Sari; et, le matin, à la troisième heure du jour, Ti-Kaï sera venu lui apporter la somme dont je te parle. Entre hardiment dans la chambre où sera sa dépouille; tu n'as pas peur des morts, toi qui veux converser avec les esprits, et, alors, tu pourras t'emparer de cet or.

— Mais, encore une fois, cet or, d'ou vient-il ?

— C'est la part de cette fille dans l'héritage de son ancien maître, le docteur Basilius.

— Dont le testament... ?

— Dont le testament donnait un tiers de la fortune qu'il laissait à sa nièce, à celle des trois femmes qu'il avait chez lui qui parviendrait à obtenir un mot d'amour du mari de cette nièce.

— Quel a pu être son but en faisant cette singulière disposition ?

— Le docteur Basilius ne faisait rien sans raison. Laisse la jeune pousse du bananier remplacer les vieilles feuilles qui plient et jaunissent sous le poids de leurs régimes, et, s'il ne s'est pas trompé dans la connaissance qu'il avait du cœur humain, tu pourras savoir un peu quel a été son but.

— Mais, dit Thsermaï en revenant aux six cent mille florins qui lui tenaient au cœur, puis-je m'emparer ainsi de ce qui appartient à une fille qui est sujette du roi de Hollande?

— Thsermaï, en Hollande et dans le reste de l'Europe comme à Java, les pauvres passent sur la terre sans y laisser plus de vestiges qu'un oiseau dans l'espace. Ta bédaïa blanche était née dans la Frise ; ses parents étaient si misérables, qu'ils l'avaient vendue avant qu'elle eût l'âge d'être une femme. Le docteur Basilius la fit venir à Java. — Le docteur Basilius est mort. Qui veux-tu donc qui s'inquiète de la disparition d'une pauvre fille ? Prends cet or, et fais-en l'usage que je t'indique. Maintenant, donne des ordres pour qu'Arroa se prépare à m'accompagner.

— Arroa ! Tu n'as pas renoncé à ton projet de m'enlever Arroa ?

— Ce n'est pas seulement pour commander aux esprits qu'il faut savoir comprimer les battements de son cœur, c'est pour dominer les hommes, Thsermaï, fais ton apprentissage de souverain, impose silence à ta passion.

— Que m'importe le trône de Java ! Je te le cède, je te le laisse, je te le donne, Noungal, pourvu qu'Arroa me reste.

— Insensé, prends garde ! s'écria le Malais d'un ton presque menaçant.

— Noungal, ton pouvoir est immense, je le sais ; depuis que je te connais, tu m'as terrifié par le spectacle de ta puissance, par les preuves que tu m'as données de ta science surhumaine ; et cependant, pour conserver cette fille, ton pouvoir et ta science, je suis prêt à tout braver.

— Tu ne le ferais pas impunément, Thsermaï, songes-y, ne résiste pas à ma volonté.

A ces mots prononcés d'une voix impérieuse, Thsermaï fit un bond sur son sofa, sa physionomie reçut le reflet de toutes les passions qui l'agitaient.

— Ta volonté ! s'écria-t-il, misérable chef de bandits, c'est dans mon propre palais que tu oses parler de ta volonté et la placer plus haut que la mienne !

Le Malais ne fit pas un mouvement, il demeura impassible.

— Oui, dit-il, et ce ne sera pas la première fois que tu auras à t'applaudir de n'avoir pas suivi ton libre arbitre.

— Que veux-tu dire ?

— Le vieux bapatis ton père, courroucé de tes débordements, avait demandé au gouvernement de la colonie un ordre pour te renfermer dans une forteresse; il menaçait de laisser à un de tes cousins la souveraineté de sa province. Tout à coup le bapatis de Bantam tomba gravement malade. Celui qui l'avait instruit des sciences de l'Europe, le docteur Basilius, le soignait et poussait le dévouement jusqu'à passer toutes les nuits auprès du malade, jusqu'à empêcher que celui-ci ne prît de remède d'aucune autre main que la sienne.

— Par le saint prophète! Malais, n'en dis pas davantage.

— Calme-toi, ne tourne pas ton kriss dans sa gaîne et écoute-moi jusqu'à la fin. Malgré les soins du docteur, l'état du bapatis empirait. Et cependant, il n'empirait pas au gré des désirs impatients du fils. Une nuit, il pénétra dans la chambre où son père, assoupi par une drogue que le médecin européen lui avait donnée, sommeillait péniblement. Thsermaï tenait un kriss comme celui que tu agites, et il prétendait le plonger dans la poitrine du vieillard; le docteur Basilius le supplia de n'en rien faire, lui jura que la maladie n'avait pas besoin de son aide, que, le lendemain, elle aurait tué le vieillard, et, comme le jeune homme résistait, comme,

ne pouvant arriver au lit du bapatis et le frapper, il avait frappé son vieux précepteur, celui-ci lui ordonna de sortir, en lui disant...

— Assez, Noungal, dit Thsermaï pâle d'épouvante et si tremblant, que ses dents s'entre-choquaient ; assez, je sais le reste. Les lumières s'éteignirent tout à coup, une force surhumaine, qui ne pouvait venir des membres de Basilius, qui était vieux et chétif, saisit le fils et le jeta hors de l'appartement.

— Oui ; mais, comme le lendemain la prédiction de Basilius se réalisa, comme le vieux bapatis mourut avant la fin du jour, comme on ne chercha point s'il avait du poison dans l'estomac et qu'on ne lui trouva pas un poignard dans le cœur, le fils hérita sans contestation des richesses et de la souveraineté de son père. — Vois-tu à présent, Thsermaï, qu'il t'a quelquefois réussi de ne pas écouter ta volonté ?

Thsermaï demeurait muet, accablé ; il s'était assis, et il passait sa main sur son front baigné de sueur, comme s'il y eût vu une tache de sang à effacer.

— Remets-toi, reprit Noungal, et dis-moi à présent si j'aurai Arroa?

— Non, répondit Thsermaï d'une voix plus faible que précédemment.

— Soit ; mais alors la justice me donnera ce que tu me refuses, dit le Malais.

— La justice ! s'écria Thsermaï.

— Sans doute, puisque je prouverai que la fille jaune m'appartient. Cette fille, comme la bédaïa blanche, était chez le docteur Basilius, qui l'avait achetée sur son domaine des mains de son intendant ; Argalenka nous a dit quelque chose de cette histoire-là l'autre soir. — Chaque fois que tu venais à la vieille ville voir ton ancien précepteur, tu jetais un coup d'œil d'envie sur la femme qu'il avait dans sa demeure. Le docteur mourut ; tu accourus pour t'emparer de la femme, mais déjà elle avait disparu avec ses compagnes ; le lendemain, un homme couvert de haillons vint te trouver et te dire qu'il était le maître de la fille aux yeux de velours et de sa compagne à la peau blanche ; tu lui offris de l'or s'il voulait te les céder ; l'homme refusa et fit mieux : il t'offrit de les placer parmi tes danseuses, à la condition que tu les rendrais à celui qui te présenterait la moitié d'un anneau qu'il rompit. — Cette moitié d'anneau, la voici ! Et maintenant, pour la troisième fois, me donneras-tu la fille jaune ?

— Oui, si tu peux la prendre ! s'écria Thsermaï en bondissant comme une panthère et en portant à Noungal un coup terrible du kriss qu'il avait traîtreusement tiré de son fourreau de sandal.

Le Malais chancela, et Thsermaï crut l'avoir tué ; mais Noungel se remit, et, ouvrant le sacong qui l'enveloppait, il découvrit sa poitrine et laissa voir une cotte de mailles du plus fin tissu d'acier qui la recouvrait. L'armure n'avait point été entamée par l'acier du kriss ; à

peine si quelques gouttelettes de sang, produites par la contusion terrible qu'elle avait reçue, filtraient à travers son réseau.

— Je m'en étais muni en pensant à mes ennemis, dit le Malais d'une voix sardonique; je t'avais oublié, Thsermaï.

Thsermaï, atterré par l'insuccès de son attaque, demeurait dans la stupeur la plus profonde.

Il avait fait un pas en arrière, et, à tout hasard, se tenait sur la défensive.

Mais Noungal, secouant la tête :

— Écoute, lui dit-il avec le sourire étrange qui, en retroussant ses lèvres, laissait voir des dents blanches et aiguës comme celles du léopard; — s'il était un seul repli de ton cœur dans lequel je n'eusse pas pénétré, tu viendrais de me donner la mesure de la reconnaissance qu'on peut attendre d'une âme telle que la tienne.

— De la reconnaissance? Qu'ai-je donc reçu de toi pour être reconnaissant? Des promesses, voilà tout. Où as-tu vu que, pour des promesses, on doive de la reconnaissance?

— Je croyais être plus avancé que cela, Thsermaï : lorsque je t'ai rencontré à Batavia, tu croupissais dans la plus honteuse débauche, ta haine et tes projets de vengeance s'en allaient en nuage comme la fumée du cigare qui s'éteint à tes pieds. Eh bien, j'ai donné un corps à tout cela, je t'ai appris comment tu pouvais

satisfaire l'une et exercer l'autre, en servant en même temps ton ambition ; je t'ai stimulé jusqu'à ce que je t'eusse vu résolu d'échanger les bancs de bambou du cabaret où tu vivais pour le trône de Java, qui est le diamant de la mer du Sud ; j'ai trouvé pour toi les éléments de l'insurrection qui te fera roi ; j'ai groupé autour de toi le noyau de l'armée des mécontents qui peut faire ta gloire et ta fortune ; je t'ai indiqué comment tu devais diriger cette œuvre souterraine, jusqu'au jour où les Hollandais, sentant le terrain miné sous leurs pieds essayeraient en vain de fuir et s'abîmeraient au milieu des ruines ; n'est-ce donc rien que tout cela ?

— Ce n'est rien tant que le succès n'a pas justifié les promesses, rien qu'un rêve.

— Soit ; mais ce rêve, nous le réaliserons.

Thsermaï fit un mouvement.

— Oui, continua Noungal, cela t'étonne qu'après le meurtre que tu viens de tenter de réaliser sur moi, je sois encore disposé à te servir ! Eh bien, sache donc que j'ai pour les hommes un mépris si profond, que, bons ou mauvais, affectueux ou hostiles, je dédaigne également leurs sentiments à mon égard. Il convient à mes projets, à la haine que, comme toi, je nourris peut-être dans mon cœur, d'amener l'anéantissement de ceux qui gouvernent et qui possèdent cette île. Compte donc toujours sur l'appui de Noungal ; mais, en même temps, j'ai mon œuvre dans laquelle je marche avec l'imper-

turbabilité que me donne la conscience de ma force. N'essaye jamais de l'entraver, Thsermaï! car, malgré toute ma bonne volonté pour toi, tu serais brisé comme ce verre.

Et, en disant ces mots, Noungal poussa du doigt une coupe de cristal qui avait contenu un sorbet; elle roula du guéridon sur le sol, où elle se brisa en mille éclats.

— Ce n'est pas, continua Noungal, crois-le bien, Thsermaï, sous l'impression d'un vain caprice que je te demande cette bédaïa; je suis aussi indifférent au charme de ses yeux qu'à ces vapeurs qui, au sommet des montagnes, affectent des formes humaines, et dans lesquelles les regards des voyageurs éblouis cherchent à reconnaître ces êtres d'une nature supérieure que l'homme, dans son orgueil, fait l'intermédiaire entre lui et Dieu. Non, celle que je te demande, celle que je réclame, celle que j'exige, est un des rouages de l'œuvre à laquelle je travaille, et périssent toutes les bédaïas et toutes les rangouns de l'île plutôt que de voir avorter cette œuvre! Je le répète donc, voici la moitié de l'anneau, Arroa m'appartient, je la veux.

— Prends-la, répondit Thsermaï d'un ton dont l'abattement et la résignation contrastaient étrangement avec les paroles furieuses par lesquelles il avait répondu aux premières demandes de Noungal, et surtout avec l'action qu'il avait tenté de commettre.

— Allons, sois homme, reprit le Malais, et ne donne

pas à ce chagrin une larme qui est d'un bien autre prix.

Et, comme Thsermaï laissait couler sur sa joue cette larme sans l'essuyer :

— Eh bien, continua Noungal, quoiqu'elle me semble indigne d'un homme, ta douleur me touche. Ce n'est que dans un mois que la fille d'Argalenka sera utile à mes projets; pendant ce temps, garde-la pour la livrer à celui qui, de ma part, te remettra cette moitié d'anneau.

— Merci, Noungal, répondit Thsermaï.

— Et tu jures de faire ce que je te demande?

— Je te le jure.

— Bien! j'ai, d'ailleurs, un garant que tu tiendras ta promesse.

— Lequel, Noungal?

— Je sais tes secrets, tu ne sais pas les miens. Si tu essayais de résister, comme tu as fait aujourd'hui, le conseil colonial serait instruit de ce qui s'est passé, au lit de mort de ton père, entre le docteur Basilius et toi.

Thsermaï secoua la tête.

— Crois-moi, Noungal, répondit-il, ma parole vaut mieux que tes menaces. Comment as-tu surpris le secret auquel tu fais allusion, c'est un mystère entre l'enfer et toi; mais, à coup sûr, il ne te servirait pas à grand'chose, car tu ne saurais appuyer ta révélation sur des preuves.

— Bah ! dit en ricanant le Malais, le docteur Basilius était un homme sage et prudent, et ce n'était pas un calculateur comme lui qui eût laissé perdre un trésor de la valeur d'un tel secret. Donc, dans un mois, et adieu, Thsermaï !

En achevant ces paroles, le Malais s'élança à travers la nappe d'eau qui servait de rideau à l'entrée de la grotte.

Pendant une seconde, la cascade bouillonna autour de lui, couvrant ses vêtements d'une poussière d'écume ; puis elle reprit son cours ordinaire, et, à travers sa teinte irisée, Thsermaï put apercevoir Noungal qui s'éloignait par une des allées du jardin.

Mais le Javanais ne parut point s'apercevoir de sa disparition. Il restait abîmé dans ses pensées.

— Comment le docteur Basilius aurait-il laissé des preuves d'un crime dont le châtiment l'eût enveloppé comme moi, dit-il enfin en se parlant à lui-même ; et, s'il en eût laissé, comment seraient-elles passées des mains de van den Beek, l'héritier du docteur, dans celles de Noungal ? Ce Malais est capable de tout ! continua-t-il après un moment de silence ; mais, c'est égal, il faudra que je revoie van den Beek.

Puis, avec la lame de son kriss, il frappa un coup sur un gong placé à portée de sa main.

A ce signal, la nappe d'eau cessa de couler comme par enchantement.

Quelques perles, empruntant aux rayons du soleil

les couleurs de l'opale, glissèrent entre les rochers et tombèrent seules dans le bassin un instant tari, et l'un des serviteurs de Thsermaï parut à l'entrée de la grotte.

— Amène ma panthère noire, dit Thsermaï.

Quelques instants après, un superbe animal au pelage de velours, aux yeux de topaze, souple et gracieux dans ses mouvements comme un jeune chat, mais plus terrible encore sous ses apparences de douceur et de câlinerie, bondissait en accourant près de son maître.

XVII

LE CODICILLE DU DOCTEUR BASILIUS

Le soleil était levé depuis plusieurs heures lorsque, le lendemain de la soirée qu'il avait passée à *Meester-Cornelis*, Eusèbe van den Beek rentra à Weltevrede.

Quoi que lui eût dit le notaire Maes sur l'indignité de ce moyen de locomotion, ce fut à pied qu'Eusèbe franchit les quelques kilomètres qui le séparaient de la ville.

Le domestique qui vint lui ouvrir la porte de son hôtel recula de frayeur, tant la figure de son maître était pâle, tant sa physionomie semblait bouleversée. Il lui demanda ce qu'il avait. Eusèbe ne lui répondit pas et se dirigea vers son cabinet, où, à peine entré, il manifesta l'intention de s'enfermer.

— Mais, monsieur, lui dit le serviteur en repoussant

doucement la porte, monsieur ne veut donc pas voir madame?

— Que t'importe! s'écria Eusèbe avec fureur, et qui t'a donné le droit de scruter mes actions?

— C'est que plusieurs fois déjà madame a demandé monsieur.

— Bien, bien, plus tard!

Le domestique demeurait toujours à la porte et regardait son maître avec stupeur.

— Qu'attends-tu donc? fit ce dernier avec une sorte de rage.

— Que monsieur me donne l'adresse du médecin qu'il faudra aller chercher pour madame; nous sommes embarrassés pour en choisir un, nous autres; tandis que monsieur, qui est le neveu de feu le docteur Basilius, doit en connaître.

Eusèbe, qui avait écouté les premières paroles de son serviteur avec stupeur, se réveilla tout à coup, et, saisissant cet homme par le collet de sa veste :

— Ne prononce jamais devant moi ce nom maudit! s'écria-t-il, si tu ne veux être chassé à l'instant!

Puis, après une pause où l'on eût pu croire qu'il allait étouffer, il reprit :

— Que veux-tu dire avec ton médecin? Parle! Madame est-elle malade?

Eusèbe prononça ces dernières paroles avec une brusquerie qui n'était point dans ses habitudes, surtout lorsqu'il était question de sa femme.

Si le nom de Basilius lui rappelait les tristes événements du passé et les appréhensions de l'avenir, celui d'Esther ne pouvait lui représenter qu'un devoir.

Sa conscience n'était-elle donc pas sans reproche, que la pensée de ce devoir parût pour lui un remords?

— Monsieur, balbutia le domestique tout interdit, c'est que l'on croit que c'est pour aujourd'hui.

A ces mots s'évanouirent toutes les pensées qui faisaient redouter à Eusèbe la présence de sa femme; il s'élança dans l'escalier, courut à la chambre d'Esther, qu'il trouva dans son lit, et qui lui sourit au milieu de ses souffrances.

— Mon ami, merci! s'écria la jeune femme en ouvrant ses bras à son mari, merci! car j'aurais été bien malheureuse que le premier regard de ton enfant n'eût pas été pour toi.

Eusèbe couvrit sa femme des baisers les plus tendres; il avait tout oublié.

Après quelques instants d'une tendre causerie sur l'enfant qui allait naître :

— Comme tu es rentré tard! dit Esther à son mari. C'est la première fois, Eusèbe, que tu passes une nuit entière loin de moi.

Eusèbe, de pâle qu'il avait été jusque alors, devint pourpre; il baissa les yeux sous le regard calme et limpide de sa jeune femme.

— C'est ce vilain M. Maes qui t'aura entraîné, continua-t-elle; mais je ne lui en veux pas, car c'est moi qui l'avais prié de le faire.

— Toi, Esther! c'est toi qui avais demandé au notaire de m'emmener où il m'a conduit?

— Sans doute, j'espérais que, pour toi, la gaieté de ce gros homme serait communicative, que tu finirais par comprendre que les plaisirs sont le complément d'une journée d'affaires bien remplie, et qu'à son régime tu perdrais ton front soucieux.

— Esther! s'écria Eusèbe, tu as fait une grande faute! Dieu veuille que tu n'aies jamais à t'en repentir!

— Ah! mon Dieu, tu m'effrayes! Que s'est-il donc passé? Mais, en effet, le bonheur de te revoir m'avait empêché de remarquer combien tu es pâle, combien tes vêtements sont en désordre. Parle, parle, mon Eusèbe! je t'aime tant que je ne suis jalouse que de ton bonheur.

Eusèbe recula devant la franchise d'un aveu.

Le mensonge auquel il voyait qu'il allait être obligé d'avoir recours augmenta sa mauvaise humeur contre lui-même.

Cette mauvaise humeur, il ne pouvait l'épancher sans s'accuser; ce fut contre Esther qu'elle fit explosion.

— Voilà bien les femmes! s'écria-t-il avec emportement; elles ne voient que leur amour, il leur semble que cela soit en ce monde pour être menacé!

— Eusèbe, tu ne m'as jamais parlé de la sorte, s'écria Esther.

— Pourquoi prononcer ce mot de jalousie, si sot et si ridicule à mon avis?

— Mais, au contraire, mon ami, je t'assurais que je n'étais pas jalouse.

— Bah! prétexte pour mettre la jalousie à jour.

— En vérité, mon ami, je ne te reconnais pas, et, si je n'avais en toi une foi pleine et entière, ton langage, auquel tu m'as si peu accoutumée, serait de nature à m'inspirer des soupçons.

— Quels soupçons? Voyons, j'exige que tu t'expliques! s'écria Eusèbe hors de lui. Parce que j'ai passé une nuit en affaires, parce que cet odieux Maes m'a amené à en conclure de déplorables, serait-ce une raison pour m'accabler de tes injurieuses suppositions?

— Mais quelles suppositions ai-je donc faites, mon Dieu? s'écria la pauvre femme, qui, remarquant que, loin de diminuer, le trouble de son mari augmentait encore, revint à un autre ordre d'idées. — Voyons, continua-t-elle en essayant de sourire entre les larmes qui tombaient lentement sur sa joue, voyons, Eusèbe, tu sais bien que j'ai en toi une confiance entière, absolue, que je crois à toi comme on croit à Dieu; tu me dis : « J'ai fait ceci, j'ai été là, » je te crois à jamais; sur la tête de l'enfant qui va être un nouveau lien entre nous, je te le jure. Jamais la pensée ne m'était venue de douter de la vérité de ce que tu me disais. Voyons, Eusèbe, si je t'ai offensé, pardonne-moi! ajouta Esther en tendant vers son mari son front blanc et pur, couronné des cheveux blonds qui s'échappaient en boucles soyeuses de dessous son bonnet.

Eusèbe restait triste et boudeur.

— Voyons, ajouta-t-elle, il faut que je te donne une nouvelle preuve de ma confiance en toi : le veux-tu?

— Parle, dit le jeune homme en prenant la main de sa femme.

— Eh bien, malgré les instances de M. Maes, je me suis opposée à ce qu'il te donnât connaissance du codicille injurieux que notre oncle avait ajouté à son testament.

— Le codicille, le codicille existe! s'écria Eusèbe avec égarement; mon Dieu, j'en voulais douter! Alors, s'il existe, ce qui s'est passé cette nuit n'est donc pas un rêve, comme je voulais me le persuader!... Le charmeur de serpents, cette étrange hallucination qui me faisait voir Esther mourante, la rangoun, les songes... tout cela, ce sont des réalités, et Basilius a remporté sur moi son premier triomphe!

En parlant ainsi, Eusèbe semblait agité de transports furieux.

— Mon Dieu, il devient fou! s'écria Esther, dont la tête pâle se renversa sur l'oreiller.

La vue du danger que courait sa femme ramena Eusèbe à lui-même; il se jeta sur le lit d'Esther, baisa ses mains glacées, essaya de la ranimer, et, n'y pouvant parvenir, sonna les femmes de chambre, qui s'empressèrent de la secourir.

Le médecin avait été appelé, il arriva. En deux mots, Eusèbe le mit au fait de ce qui s'était passé. Le médecin déclara que la situation d'Esther était des plus graves,

que la violente secousse qu'elle avait probablement éprouvée allait infailliblement amener une crise dans laquelle la mère ou l'enfant qu'elle portait dans son sein, tous les deux peut-être, pouvaient perdre la vie.

Il exigea qu'Eusèbe le laissât donner ses soins à la malade ; il désirait éviter la commotion qu'elle éprouverait nécessairement si, en reprenant ses sens, elle apercevait son mari à son chevet.

Eusèbe, désespéré, mais puisant de l'énergie dans l'excès de sa douleur, sortit de l'appartement.

Sur le seuil, il retrouva son domestique, et celui-ci l'avertit qu'un monsieur l'attendait dans son cabinet et demandait avec instance à lui parler.

Le premier mouvement d'Eusèbe fut de répondre qu'il ne voulait voir personne ; puis il réfléchit que c'était dans les affaires qu'il trouverait le meilleur moyen de tromper les affreuses angoisses de l'attente ; il descendit.

Ce monsieur, c'était notre vieille connaissance, le notaire Maes..

On eût en vain cherché sur le visage du notaire les traces de l'orgie de la veille, qui avait si profondément altéré la physionomie d'Eusèbe.

M. Maes était rose et frais, calme et souriant ; sa cravate était d'une blancheur irréprochable ; il n'y avait, pas plus sur ses habits noirs que sur sa figure, un seul pli qui accusât les excentricités bachiques et chorégraphiques dont il s'était rendu coupable à *Meester-Cornelis*.

En apercevant Eusèbe, il lui tendit la main, et accompagna ce geste d'un salut presque respectueux.

Il faisait la part du compagnon de débauches et celle du client.

— Que venez-vous faire ici? lui cria Eusèbe d'un ton presque menaçant. N'avez-vous donc pas assez des sottises que vous m'avez fait commettre cette nuit?

— Je ferai observer à mon cher monsieur van den Beek, repondit M. Maes d'un ton gracieux et digne tout à la fois, que j'ai l'honneur d'être son notaire, et que je viens ici pour ses affaires, non pour les miennes.

— Mais, si mon client me demande mon avis sur ce qu'il lui plaît d'appeler les sottises de cette nuit, j'avouerai à M. van den Beek qu'il y en a eu trop, beaucoup trop!

En disant cette phrase, M. Maes frappait du plat d'une de ses mains un papier timbré plié en quatre qu'il tenait de l'autre.

— Oui, répondit Eusèbe, et n'aurai-je pas le droit de vous accuser de complicité dans le piége qui m'a été tendu, vous que je devais considérer comme mon ami?

— Je l'étais effectivement, monsieur van den Beek. Si à cette heure je ne suis plus que votre notaire, à celle où se sont passés les événements que vous racontez, j'étais lié à vous par les liens d'une véritable amitié.

— Jolie amitié que la vôtre! qui consiste à me livrer pieds et poings liés à l'homme infernal qui me poursuit.

— En vérité, monsieur van den Beck, je ne vous comprends plus.

— Si vous n'aviez pas été son complice, pourquoi auriez-vous quitté sans moi *Meester-Cornelis* ?

— Monsieur van den Beck, reprit M. Maes d'une voix presque solennelle, le notaire Maes a pour habitude de ne jamais s'enquérir des faits et gestes de M. Maes particulier, et je vous engage à vous conformer à cette sage réserve ; nous y gagnerons de ne point embrouiller les affaires sérieuses dans celles qui ne le sont pas. Si vraiment vous portez contre M. Maes cette odieuse accusation qui vient de sortir de vos lèvres, venez le trouver, il vous répondra ; il n'est pas de la dignité du notaire de vous répondre : la vérité est cependant qu'il ne se souvient de rien de ce que vous alléguez.

— Je le crois bien, vous étiez ivre-mort !

M. Maes ne répondit pas à cette apostrophe ; ses paupières voilèrent légèrement ses gros yeux, comme il arrive chez l'homme qui se délecte dans le souvenir d'une jouissance, et ce fut tout.

— Vous n'avez devant vous que votre notaire, qui vient vous dire comme à son client : Que dois-je penser de cet acte qui réclame de vous six cent mille florins, suivant les termes du codicille ajouté au testament du docteur Basilius, votre oncle, et cela, au profit d'une demoiselle Jane Trumper, désignée dans ledit codicille ?

Eusèbe ne répondit pas, il se jeta sur un divan et cacha son visage entre ses mains.

— Cette pièce a été remise en mon étude, m'a dit l'huissier qui l'a dirigée, pour éviter le scandale et accorder les rigueurs judiciaires avec les ménagements que l'on doit à l'état dans lequel se trouve madame van den Beek; le voici.

Le notaire tendit le papier à Eusèbe; celui-ci poussa un soupir qui ressemblait à un sanglot, prit l'acte et le froissa entre ses mains.

— Pardon! s'écria M. Maes, mais il ne faut pas déchirer ce papier; songez que nous pouvons être forcés de le mettre sous les yeux de madame van den Beek, qui est l'héritière, et non pas vous.

Eusèbe, de pâle qu'il était, devint blême.

— Instruire Esther de tout ceci, monsieur? s'écria-t-il. Mais vous voulez donc la tuer? Ne l'essayez jamais si vous tenez à l'existence!

Malgré le regard terrible dont Eusèbe avait accompagné ces paroles, le notaire ne parut pas le moins du monde ému; il s'assit à côté de son client et aspira flegmatiquement une prise de tabac.

— Alors, reprit-il en secouant du bout des doigts quelques grains qui ternissaient le lustre de sa chemise, alors, il faut me pourvoir d'une procuration en règle, procuration que vous vous chargerez d'obtenir de madame van den Beek sous un prétexte quelconque; puis nous aviserons ensemble aux fins de non-recevoir à opposer aux réclamations de la requérante; nous chercherons un vice de forme dans l'acte énonciatif qui est

relaté dans la mise en demeure; nous plaiderons, et, si l'État veut bien ne point intervenir au titre de la clause du testament de feu Basilius qui institue le gouvernement son héritier en cas de contèste, eh bien, peut-être pourrons-nous à la fois ménager la sensibilité de madame van den Beek et sa bourse, à laquelle cette somme de six cent mille florins ne laissera pas de faire une brèche considérable.

Chose étrange! Eusèbe, qui, lorsqu'il jouissait paisiblement de la fortune du docteur Basilius, n'y attachait aucun prix, qui plusieurs fois avait voulu s'en dessaisir, par un revirement subit, mais très-explicable, se sentit bouleversé lorsqu'il vit cette dépossession se réaliser malgré lui, lorsqu'il comprit qu'il allait être dépouillé d'une fraction considérable de cette fortune.

Il en est de l'or comme des femmes, c'est surtout lorsqu'elles se détachent de vous que l'on peut comprendre si on les aime et combien on les aime.

— Mais, dit Eusèbe, qui se promenait avec agitation, il est impossible que je sois condamné à payer cette somme. A l'aide de je ne sais quel sortilége, ils ont fait de moi ce qu'ils ont voulu.

— Je crois que, comme quelques personnes de ma connaissance, cher monsieur van den Beek, vous avez puisé ces sortiléges au fond d'une bouteille. Que diable! aussi, c'est votre faute! Vous ne vous êtes pas accoutumé au vin, et vous vous en êtes fait un ennemi.

— Non, non, je prouverai que j'ai été la victime d'une machination infernale; que ceux qui me poursuivent ne

sont pas de ce monde, et que toute la force et toute la vertu restent impuissantes contre les maléfices.

— Monsieur van den Beek, repartit le notaire, si vous vous mettez à parler de sortiléges et de maléfices à nos bons juges hollandais, je crains bien que vous ne gâtiez complétement votre affaire. Ce qu'il faut, c'est trouver un bon arc-boutant sur lequel nous puissions poser les assises de notre défense. Cela se rencontre dans le pandémonium de la chicane bien plutôt que dans le rituel des sciences occultes; mais, puisque vous me semblez disposé à résister à la prétention de la demoiselle Jane Trumper, je ne dois point vous cacher qu'il résultera un grand scandale de ce procès.

Cette observation désespéra Eusèbe, auquel l'affliction que lui causait la perte de six cent mille florins ne faisait point oublier Esther, et qui ne pouvait songer sans horreur au désespoir qu'il lui causerait.

Son affliction se montra si profonde, qu'elle désarma M. Maes du rigorisme avec lequel il tenait à remplir ses fonctions.

— Voyons, cher monsieur van den Beek, dit-il, il ne faut pas vous désoler, que diable! Beaucoup de ceux qui vous jugeront, croyez-moi, regretteront de n'avoir pas été à votre place. La peur que j'ai eue de ces maudits serpents m'a fait fuir, je n'ai point vu la déclaration relatée dans l'acte.

M. Maes entra ici dans l'inépuisable série de lieux communs que fournissent toujours les reproches rétrospectifs; il reproduisit à Eusèbe toute la kyrielle des ob-

servations inopportunes par lesquelles le magister répond aux cris de détresse de l'enfant qui se noie. Il est vrai que sa vertueuse éloquence eut un avantage, celui de prouver à Eusèbe la parfaite bonne foi du notaire, et combien il était vrai qu'il n'était répréhensible que dans la légèreté de ses mœurs, la facilité de ses liaisons, toutes choses que van den Beek connaissait et qu'il avait eu tort de ne pas suffisamment redouter.

En forme de péroraison, le notaire, qui avait amicalement pris la main de son client, lui dit :

— Voyons, une ligne d'écriture sur de bon papier timbré avancera plus nos affaires que tous vos soupirs, fussent-ils assez puissants pour conduire un trois-mâts de Batavia à Amsterdam. Racontez-moi votre histoire, ne me déguisez rien ; un notaire entre, avec le prêtre et le médecin, dans la trinité des trois confesseurs dont un homme a besoin dans sa vie.

Eusèbe hésita s'il ne ferait pas au notaire une confidence complète, s'il ne lui donnerait pas connaissance de tout ce qui s'était passé depuis le jour où le docteur Basilius était entré dans sa maison ; il demeura quelques instants muet et flottant.

D'un côté, il éprouvait, comme tous les malheureux, un besoin d'épanchement qui semble alléger le poids des peines que l'on éprouve ; de l'autre, il lui semblait qu'en communiquant à un étranger ses angoisses, il donnait un corps, il prêtait une vie à ce que par instants il ne voulait considérer que comme des fantômes ; il lui répugnait qu'un autre que lui pût témoigner de

l'existence de Basilius, il espérait tuer son souvenir en niant la réalité.

Dans la lutte qu'il venait de subir, après la secousse qu'il avait éprouvée, la fermeté de son caractère s'était évanouie ; il ne se sentait plus comme la veille le courage d'aller au-devant des renseignements sur le singulier personnage auquel il devait sa fortune ; il commençait à perdre sa vigueur stoïque, qui jusqu'alors lui avait permis d'envisager en face le péril.

Enfin la phrase ironique avec laquelle M. Maes lui répondit lorsqu'il avait prononcé les mots de sortiléges et de maléfices, lui faisait craindre que celui-ci ne considérât cette étrange narration que comme le résultat d'un dérangement du cerveau, et cette dernière considération, plus forte que toutes les autres, l'arrêta.

Il se borna à raconter les seuls incidents de la nuit de *Meester-Cornelis* dont il pouvait se souvenir.

— Il n'y a là qu'un petit guet-apens auquel mon ami Thsermaï pourrait bien ne pas être étranger.

— Thsermaï? mais Thsermaï est riche!

Le notaire haussa les épaules.

— On n'est jamais riche, dit-il, lorsque l'on veut, sur cette terre, se donner le paradis de Mahomet.

— Mais il n'est pas de prévenances et d'amitiés dont il ne m'ait accablé.

— Raison de plus. Si j'avais encore un doute, ce que vous me dites là le dissiperait. Thsermaï n'avait aucun motif de se jeter ainsi à votre tête ; c'est une simple

spéculation de noble indigène, il aura mis quelque drogue dans votre verre. Vous voyez que, s'il y a eu maléfice, — non point dans le sens que vous attachez à ce mot, — au moins il n'y a pas à y voir de sortilège.

La conclusion du notaire soulagea Eusèbe.

Au milieu de la perplexité dans laquelle le plongeait l'alternative où il se trouvait d'un procès scandaleux, du chagrin qu'il causerait à Esther, ou bien de l'abandon du tiers de ses richesses, c'était une consolation pour lui d'être persuadé que l'influence du docteur Basilius n'était pour rien dans tout ceci, et qu'il était victime de l'avidité des hommes et non pas de la malignité de ce démon.

Cette pensée calmait ses terreurs.

Elle lui permettait d'espérer qu'il pourrait aisément conserver les deux autres tiers de sa fortune, et que ces deux tiers n'étaient point menacés.

Ce fut avec plus de liberté dans l'esprit qu'il examina avec M. Maes les chances que lui laissait une action judiciaire.

Le notaire n'était point d'avis de l'entamer avant de s'être ouvert franchement à Esther, sans le concours et en dehors de laquelle il était difficile de soutenir un procès dans lequel elle était partie.

Il fit observer à Eusèbe qu'il devait compter davantage sur l'indulgence et sur la mansuétude d'une femme qui lui était si entièrement dévouée; que la faute légère dont il avouerait s'être rendu coupable n'en était pas une, puisque sa volonté n'y était pour rien.

Eusèbe van den Beek fut inébranlable ; son orgueil se révoltait à l'idée d'avouer sa faiblesse, et, au moment même où venait de lui être démontrée la fragilité de l'homme, sa foi en lui-même, qui l'avait perdu, restait aussi absolue qu'auparavant. M. Maes, qui, nous l'avons dit, ne se souciait que très-médiocrement de voir les débats de cette affaire devenir publics, combattit cependant la résolution de son client avec un dévouement tout spartiate, ce qu'il considérait comme un devoir de sa charge.

Tout fut inutile ; la nécessité de cet aveu préliminaire décida Eusèbe au sacrifice qui coûtait énormément à l'avarice qui commençait de poindre dans son cœur.

Il accompagna M. Maes jusqu'à sa demeure, et signa en soupirant les pièces qui étaient nécessaires à celui-ci pour qu'il pût procurer à son client la somme qui devait servir à exécuter l'un des articles du codicille du docteur Basilius.

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

I. L'ouragan 1
II. Le docteur Basilius. 16
III. Le pacte 39
IV. L'héritage 62
V. Un seul mort et trois cadavres 75
VI. Le datou Noungal 93
VII. Un étrange codicille 108
VIII. La consultation 125
IX. Tentative de départ 139
X. L'illuminé 152
XI. La tentation 164
XII. Le charmeur de serpents 175
XIII. Meester-Cornelis 189
XIV. Argalenka 203
XV. La rangoun blanche 220
XVI. Noungal le Malais. 243
XVII. Le codicille du docteur Basilius 270

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

L'ILE DE FEU

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15.
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1870

Droits de reproduction et de traduction réservés

God
Fr 843.8
Duml Ile
100866

L'ILE DE FEU

XVIII

LE DOCTEUR INDIEN

Eusèbe regagna sa demeure en proie à un grand accablement.

L'état dans lequel il avait laissé Esther l'inquiétait profondément; mais, à sa grande surprise, il lui devenait impossible de concentrer sa pensée rebelle sur celle qu'il aimait, et, au milieu des tendres et tristes prévisions qu'évoquait son cerveau comme autant de noirs fantômes, il songeait aux moyens financiers qu'il aurait à employer pour réparer la brèche énorme qui venait d'être faite à sa fortune; les angoisses de son cœur se fondaient dans des additions.

En vain il repoussait cette indigne préoccupation; elle semblait puiser des forces dans les efforts mêmes

qu'il faisait pour la chasser, et prenait place au chevet du lit où l'imagination du jeune homme lui montrait sa femme agonisante.

Comme la plupart des grands hôtels de Weltevrede, la maison d'Eusèbe était précédée d'un cour sablée, toute plantée d'arbres garnis de fleurs ; dans cette cour, il y avait un kiosque, et, sur le plancher de ce kiosque, Eusèbe aperçut un homme étendu.

La figure de cet homme était trop caractéristique pour qu'on l'oubliât, une fois qu'on l'avait vue.

Eusèbe reconnut Harruch.

Il s'avança vers lui, et, le poussant du pied, non pas pour le réveiller, mais pour le tirer de l'espèce d'extase dans laquelle il vivait habituellement :

— Que demandes-tu ? dit Eusèbe au charmeur de serpents.

— Depuis quand celui qui a appelé demande-t-il à celui qui obéit : « Pourquoi viens-tu ? »

Eusèbe se souvint du rendez-vous qu'il avait donné au jongleur ; mais, comme nous l'avons dit, — et cette disposition de son esprit s'était encore fortifiée depuis qu'il avait cru acquérir la conviction que la main de son mauvais génie n'avait pas dirigé la scène de *Meester-Cornélis*, — il lui devenait pénible de parler de Basilius.

— En ce moment, je ne puis t'entendre, dit-il à Harruch, je te recevrai un autre jour.

— La poussière de la route a desséché le gosier d'Harruch, les cailloux ont déchiré ses pieds ; vas-tu

donc le remettre sur le chemin à l'heure où la nuit va envelopper la terre, pour qu'il ne puisse pas fuir le tigre s'il le trouve devant lui, pour qu'il ne puisse pas invoquer son Dieu, s'il en est menacé? Laisse-moi passer la nuit sous le vestibule de ton palais; fais-moi donner un peu d'eau; demain, je te débarrasserai de ma présence.

Tout ce qui rappelait *Meester-Cornélis* était devenu odieux à Eusèbe, et, bien que le jongleur, dont les conseils en forme de paraboles se présentaient en ce moment à sa mémoire, ne pût pas être soupçonné d'avoir trempé dans le complot qu'il attribuait à Thsermaï, sa présence lui était désagréable. Cependant, il ne put se refuser à une aussi modeste demande.

— Tu as raison, lui dit-il, et non-seulement je vais donner des ordres pour que l'on ait soin de toi, mais encore je vais t'envoyer le présent que je t'ai promis.

Harruch reprit sans répondre sa place sur le plancher du kiosque; il semblait effectivement brisé de fatigue, anéanti. Eusèbe passa et monta rapidement à la chambre d'Esther.

Tout y était en désordre, on n'y entendait que des cris et des sanglots; loin de s'améliorer, l'état de la malade avait été empirant.

Il était tel, que le médecin avait déclaré aux femmes qui la servaient qu'il ne répondait pas des jours de leur maîtresse.

Malgré toute l'énergie des stimulants qu'il avait employés, Esther n'avait pas encore repris connaissance.

Rien ne saurait peindre le désespoir d'Eusèbe lorsqu'il vit sa bien-aimée Esther dans un pareil état.

Il avait acheté la vie de sa femme au prix du repos de toute son existence, et ce serait lui qui aurait été la cause de sa mort !

Il se demandait si ce n'était pas là le dénoûment que le docteur Basilius avait prédit à l'éternité de son amour pour Esther ; il sondait sa conscience, il interrogeait ses souvenirs, il voulait violenter sa mémoire, savoir d'elle si, pendant le moment d'erreur qu'il maudissait, il n'aurait pas conçu l'effroyable projet qui devait lui enlever celle qu'il avait si miraculeusement conservée. Il ne trouvait dans son cœur que l'amour le plus absolu, que le dévouement le plus complet, et, cet amour et ce dévouement, il les accusait encore, il leur reprochait de ne point être aussi immenses que sa volonté les eût désirés ; il éclatait en sanglots, et ses sanglots étaient entrecoupés d'invectives qu'il adressait à l'être surnaturel dont il pensait sentir la main funeste dans tout ce qui lui arrivait.

Cela dura ainsi toute la soirée.

La nuit était venue, le pouls d'Esther allait s'affaiblissant.

Le médecin, consterné, fit appel au courage d'Eusèbe ; il lui déclara que tout espoir de sauver la jeune femme était désormais perdu, qu'il était de son devoir de borner ses efforts à conserver les jours de l'enfant.

La douleur d'Eusèbe repoussa cette extrémité, et le

médecin, ne pouvant rien obtenir, se décida à quitter l'appartement.

Lorsqu'il le vit partir, Eusèbe crut que tout était fini, il se précipita sur le corps de sa femme en jurant de ne point lui survivre.

En ce moment, la porte s'ouvrit et Harruch parut sur le seuil.

A la vue de cette sombre et étrange figure qu'encadrait un mauvais turban de toile grise, de cet homme drapé dans un immense haillon brunâtre, les femmes d'Esther poussèrent des cris de terreur.

Eusèbe releva la tête; mais il était tellement absorbé dans son désespoir, qu'il ne trouva pas un mot d'étonnement ni de reproche pour l'audace du guèbre; il lui semblait tout naturel que le monde entier prît part à son deuil; d'ailleurs, les graves douleurs sont égalitaires, elles recueillent précieusement comme des diamants les larmes des pauvres.

Mais ce n'était point pour pleurer qu'Harruch était venu.

Il alla droit au lit d'Esther, et de son doigt toucha légèrement Eusèbe à l'épaule.

— Que veux-tu? lui demanda celui-ci.

Pour toute réponse, Harruch lui indiqua d'un geste la malade.

Eusèbe se méprit sur la signification de ce geste; derrière Harruch, il lui sembla apercevoir le spectre de Basilius.

— Me l'enlever?... Jamais! s'écria-t-il. Morte ou vivante, cette femme est la mienne!

— Je ne viens point vous l'enlever, je viens vous la conserver.

— Toi? répliqua Eusèbe avec un regard de stupéfaction méprisante.

— Oui, moi; la pauvre herbe que les passants foulent aux pieds a des vertus qui la placent bien au-dessus de l'or que l'on ramasse parce qu'il brille.

— Alors, toi aussi, fit Eusèbe avec un ricanement funèbre, toi aussi, tu mets à prix le service que tu vas me rendre. Allons, que veux-tu? parle, mais sois modeste dans tes désirs, car, s'il te fallait ma vie, je ne pourrais plus te l'offrir, puisque je l'ai donnée déjà à ton ami Basilius.

— Celui que vous nommez Basilius n'était point mon ami. Je ne veux aucune récompense pour sauver votre femme; c'est un crime de mettre à prix une existence humaine; le soleil qui nous fait vivre nous marchande-t-il ses rayons?

— Non, reprit Eusèbe avec découragement, j'ai assez de sortiléges et de maléfices comme cela! Le malheur est entré dans cette maison par l'intervention du démon; que nos deux âmes en sortent pour l'emporter avec elles; la sienne et la mienne, peu m'importe! mais je ne veux plus demander à la science fatale des mauvais esprits qu'ils opèrent en ma faveur un de leurs miracles.

— Pourquoi n'avez-vous pas toujours été aussi sage, aussi résigné? Mais, rassurez-vous, je ne suis pas de ceux

qui repoussent le sel, ce symbole de la sagesse et de l'immortalité; ma science à moi est de ce monde, et, que j'aie le bien à faire ou le mal à accomplir, elle me suffit, ajouta Harruch en lançant à Eusèbe un regard où la haine se dissimulait si peu, que celui-ci sentit redoubler la répugnance qu'il éprouvait pour la charmeur de serpents.

— Non, dit-il, je ne veux pas de tes services, va-t'en.

— Tu n'as pas le droit de me dire : « Va-t'en. »

— Et pourquoi cela?

— Que l'homme coupe la tige du mantéga, qui ne laisse après elle qu'un léger duvet que le vent disperse, c'est bien : Dieu l'a ornée de ses riches couleurs pour distraire tes yeux et t'amuser un instant; mais trancher le rameau du bananier alors qu'il se penche sous le poids de ses grappes jaunâtres qui bientôt seront des fruits savoureux et utiles, c'est un crime.

La vérité de cette image frappa Eusèbe.

Les femmes d'Esther s'étaient rapprochées; la terreur que leur avait causée Harruch à son entrée s'était dissipée.

Elles ne voyaient plus en lui qu'un de ces médecins indigènes qui sont populaires à Java, même chez les colons les plus riches; toutes leurs sympathies étaient pour lui. Elle supplièrent Eusèbe de le laisser tenter la cure de la maladie, en appuyant leur demande des exemples les plus extraordinaires.

— Soit, dit Eusèbe; mais, comme je ne veux pas que

cet homme, pour la sauver, se serve d'autres remèdes que ceux que fournissent la science ou la nature, il n'opérera qu'en présence du médecin européen.

A la grande surprise des femmes qui connaissaient la profonde répugnance avec laquelle les naturels livrent leurs secrets, Harruch consentit à ce qu'on exigeait de lui.

Une des femmes courut à la recherche du docteur hollandais.

Celui-ci accueillit en haussant les épaules la proposition qui lui fut faite ; cependant, dans l'état désespéré où était la malade, il pensa pouvoir permettre une expérience qu'il considérait comme inutile.

Harruch, qui, pendant toute cette scène préliminaire, avait conservé son attitude froide et digne, donna une liste de plantes médicinales que l'on s'empressa d'apporter.

Il ne demanda point à les manipuler lui-même, il donna des instructions aux femmes, qui en préparèrent un breuvage que l'on introduisit de force entre les dents serrées de la pauvre femme, et, quand le guèbre se fut assuré qu'elle en avait reçu une dose suffisante, il sortit de la chambre, calme, impassible, en homme certain des résultats, et alla reprendre sa place sous le kiosque.

A la grande joie d'Eusèbe, à la grande stupéfaction du médecin, l'effet des simples dont se composait le breuvage fut aussi prompt que décisif ; les premières gouttes avaient à peine eu le temps d'agir, que la malade ouvrit les yeux sans qu'il restât sur sa physionomie des

traces de la terrible secousse qu'elle venait d'éprouver ; son regard chercha Eusèbe, et ses bras se tendirent vers lui.

Faut-il l'avouer? Eusèbe, reçut avec une joie profonde l'assurance, que lui donnait le médecin, que sa femme était décidément sauvée, Eusèbe n'eut qu'un regard froid et presque indifférent pour l'enfant qui avait failli lui coûter si cher. A présent qu'il le possédait, cet enfant lui semblait ne pouvoir jamais tenir les promesses de bonheur qui, depuis neuf mois, échafaudaient son existence future.

Jusqu'au réveil d'Esther, il la vit belle et souriante malgré sa pâleur ; lorsqu'il fut assuré que la malheureuse scène de la veille n'aurait aucune suite fâcheuse, que rien ne viendrait entraver la convalescence, lorsque sa surexcitation fut calmée, il se retrouva dans l'état exact où il s'était surpris la veille en quittant le notaire. Seulement, la réaction fut en proportion de ce qu'avait été l'absorption, et, avec Esther sous les yeux, avec la main de la jeune femme dans la sienne, il ne songea plus aux dangers qu'elle avait courus, au nouveau miracle qui la lui avait conservée, il pensa à la perte énorme à laquelle il avait été contraint de se résigner, aux moyens qui se présentaient à son esprit pour la réparer.

Il demanda ses chevaux, prit son chapeau, et, sans que sa femme, qui ne songeait qu'à lui, hasardât une seule observation, descendit à son comptoir de Batavia sans seulement avoir l'idée de s'enquérir de ce qu'était devenu Harruch.

Rien, du reste, ne put lui faire regretter la détermination qu'il venait de prendre, car, pour la première fois, les affaires se présentèrent à lui sous un jour favorable; pour la première fois, il trouva à réaliser, avec des bénéfices importants, des opérations qui, la veille encore, ne semblaient devoir lui offrir que des résultats négatifs.

Il rentra chez lui tout joyeux; pour la première fois, il faisait connaissance avec cette ivresse du succès qui dompte les natures les plus fortes, qui dérange l'équilibre des raisons les plus droites, qui trouble les cœurs les plus justes.

Il trouva Esther toute joyeuse de son côté; cependant, en apercevant son mari, la jeune femme simula une mine boudeuse qui rendait plus charmante encore l'expression riante de sa physionomie.

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai de gros reproches à te faire.

— Ils seront les bienvenus; j'ai besoin d'un chagrin, ton heureuse délivrance me cause une joie qui m'épouvante, dit Eusèbe, oubliant d'associer la vente heureuse d'une forte partie de cafés à l'inespéré rétablissement de sa femme; parle.

— Oh! s'il faut te faire la liste longue, je te dirai d'abord que j'ai trouvé fort mauvais que tu me quittasses dans un jour comme celui-ci.

— Je fais amende honorable, répondit Eusèbe en déposant un baiser sur le front d'Esther.

— Ensuite, continua celle-ci, comment n'as-tu pas eu

l'idée de m'amener ce pauvre homme qui, avec quelques herbes, avec ce que vous appelez, vous autres, des remèdes de bonne femme, non-seulement m'a sauvé cette vie à laquelle je ne tiens que pour toi, mais, encore l'a donnée à notre cher petit ange?

— Tiens, c'est vrai! fit Eusèbe, j'avais complétement oublié ce pauvre Harruch. Où est-il?

— Il est parti.

— Parti sans que je l'aie remercié, sans que j'aie donné au service qu'il nous a rendu et à son désintéressement la récompense qu'ils méritaient?

— En ton absence, et lorsqu'on m'a appris ce qui s'était passé, j'ai cru pouvoir prendre l'initiative des remercîments; je l'ai fait venir.

— Ici? fit Eusèbe en rougissant, car il tremblait que le charmeur de serpents n'eût parlé à Esther de leur première rencontre; et que t'a-t-il dit?

— Pas grand'chose à mes remercîments; un *non* absolu quand j'ai parlé de récompense que je le suppliais d'accepter.

— C'est étrange.

— D'autant plus étrange que, à l'exception d'un peu d'eau, il n'a rien voulu prendre des aliments que les domestiques lui ont offerts, ni quitter le kiosque où il avait établi son camp pour dormir sous notre toit.

— Je le ferai rechercher, sois tranquille, Esther, et nous parviendrons, je l'espère, à lui prouver notre reconnaissance.

— Mais je n'ai pas fini, reprit la jeune femme.

— Qu'y a-t-il encore? demanda Eusèbe inquiet.

— Il y a que je vous donne le plus joli petit être qu'un père puisse rêver, un chérubin aussi blond, aussi frais, aussi rose, aussi gentiment potelé, aussi moucheté de petites fossettes que les anges qui encadrent cette image de la Vierge placée sur le maître-autel de l'église où l'on nous a mariés, et que ce père barbare et dénaturé commence tout d'abord par laisser mourir de faim le ravissant cadeau que je lui ai fait.

— Que veux-tu dire?

— Hélas! reprit la jeune femme, sur la joue de laquelle deux larmes glissèrent silencieusement, tu sais bien que Dieu m'a refusé le suprême bonheur d'être mère deux fois, que, de par la Faculté, je ne dois pas laisser mon enfant s'abreuver de mon sang et de ma vie, qu'il m'est ordonné de céder ce doux privilége à une étrangère!

— Ah! mon Dieu, une nourrice, c'est vrai! s'écria Eusèbe. Mon Dieu, pardonne-moi, mais j'étais si troublé, si hors de moi ce matin, que je ne savais plus ce que je faisais.

— Vous êtes pardonné, répondit Esther, et d'autant mieux pardonné que votre indifférence ne nous a point empêchés de nous procurer la plus charmante nourrice du monde.

— Ah! fit Eusèbe; et qui s'est chargé de nous la trouver?

— Qui ! mais notre providence.

— Je ne te comprends pas.

— Je m'explique pourtant assez clairement ; notre providence, n'est-ce pas ce pauvre homme qui s'est montré, dans sa simplicité, plus savant que le médecin, l'Indien enfin?

— Harruch ! Harruch t'a amené une nourrice? dit Eusèbe stupéfait ; mais encore, cette fille, faudrait-il la connaître, savoir où il l'a prise, d'où elle sort, ce qu'elle est !

— Bah ! n'allez-vous pas croire que ce pauvre homme qui m'a donné ses soins voudrait empoisonner notre enfant? Le médecin l'a examinée et il a si complétement approuvé ce choix, que je ne redoute nullement votre réprobation ; si vous voulez la voir, regardez.

En disant ces mots, madame van den Beek écarta un des ridcaux qui entouraient son lit, et découvrit une jeune femme qui se tenait assise, l'enfant dans ses bras et ensevelie dans les plis du damas.

Cette jeune femme était une négresse ; mais sa beauté était si remarquable, qu'elle frappait malgré la nuance de sa peau, qui avait la couleur et le poli de l'ébène ; elle ne paraissait pas avoir plus de seize ans.

Sa figure était d'un ovale parfait, son nez aquilin, fin dans sa courbe, légèrement élargi dans le développement de ses narines, ouvertes comme celles du cheval de course, et, comme elles, légèrement empourprées ; sa bouche était un peu ronde, mais ses lèvres, rouges

comme la fleur du grenadier, ne nuisaient point à la régularité de ses traits, que l'on eût crus empruntés à la statuaire grecque.

Sa maternité précoce ne lui avait rien enlevé de la souplesse et de la grâce de sa taille.

Elle était coiffée d'une espèce de résille faite de menues pièces d'or, d'argent et de grains de corail, entre lesquels on voyait ses cheveux noirs, légèrement ondulés, briller comme s'ils eussent été taillés et filés avec du jais ; pour vêtement, elle portait un sacong de batiste blanche à fleurs rouges.

Eusèbe resta indifférent en face de cette apparition.

Elle ne lui rappela rien, elle ne lui fit rien redouter.

Le secret de sa sécurité était tout entier dans le bonheur avec lequel s'étaient réalisées les quelques misérables opérations de la matinée.

Les succès d'argent ont ceci de caractéristique que celui qui les remporte acquiert immédiatement une confiance absolue dans ce qu'il appelle son étoile, et, si éprouvé qu'il ait été, jusqu'à un nouveau revers il croit à son infaillibité.

Il lui sembla bien un peu étrange qu'Harruch, le charmeur de serpents, eût des connaissances de ce genre; mais, lorsqu'on lui eût dit que la jeune négresse avait appartenu à une riche dame de la colonie ; que c'était d'elle que le guèbre l'avait achetée au nom

d'Esther ; comme elle convenait à sa femme, comme le médecin avait approuvé ce choix, comme le prix dont on l'avait payée n'était point élevé, il ne fit aucune objection, et il la laissa devenir la commensale de sa demeure sans daigner s'en occuper davantage.

XIX

LA FOI D'UN CROYANT

Au moment de voir reparaître Argalenka dans cette histoire, nous sentons le besoin de dire quelques mots de l'origine de cet homme.

Il est impossible de préciser la date à laquelle les Javanais, que quelques savants ont crus descendus d'un colonie d'Égyptiens bannis de leur patrie, ont reçu de l'Hindoustan la religion de Brahma et de Bouddha ; les manuscrits indigènes établissent seulement que, vers l'année 76 de notre ère, le culte des habitants de la grande péninsule indienne était celui des insulaires de l'île de Java.

Ce fut vers l'année 1400, que Moulana-Ibrahim, célèbre cheik arabe, ayant appris que les habitants d'une

contrée si vaste et si populeuse étaient idolâtres, résolut de les convertir.

L'exiguïté de ses ressources ne lui permettant pas d'employer les moyens qu'avait préconisés le prophète, il pensa qu'avec l'aide de Dieu, deux beaux yeux pourraient autant pour sa gloire que le tranchant du sabre le mieux acéré. Il avait une fille d'une merveilleuse beauté, il s'embarqua avec elle et un nombre suffisant de serviteurs, prit terre à Disa-Leram, où il bâtit aussitôt une mosquée, et fit en peu de temps un grand nombre de conversions parmi le peuple.

Mais le but de Moulana-Ibrahim n'était pas atteint ; c'était un des puissants de l'île qu'il désirait rallier au culte du vrai Dieu, dans l'espoir que la population tout entière suivrait l'exemple de son chef ; il envoya son fils au roi de Madjapahir, pour l'informer de sa visite, et se mit lui-même en route pour la résidence du monarque javanais.

Le roi de Madjapahir vint au-devant du cheik, le reçut avec de grands honneurs ; mais, ce dernier ayant offert au souverain une grenade dans une simple corbeille, le roi s'offensa de l'exiguïté de ce présent, et conçut un grand mépris pour l'homme qui n'avait à donner à son ami qu'un fruit aussi commun sur la terre de Java.

Moulana-Ibrahim s'aperçut de ce qui se passait dans l'âme du prince, et, après avoir pris congé de lui, il le quitta pour retourner à Disa-Leram.

A peine fut-il parti que le roi de Madjapahir fut pris

d'un violent mal de tête; machinalement il voulut manger la grenade qui se trouvait auprès de lui, et, au lieu des grains savoureux et rafraîchissants qu'il cherchait sous son écorce, il vit avec étonnement qu'elle était remplie de magnifiques rubis. Il fit courir après Moulana-Ibrahim pour le supplier de revenir sur ses pas; mais, si l'humilité est une vertu chrétienne, elle est en revanche peu appréciée des musulmans, et le nouveau missionnaire, offensé de l'affront qu'il avait reçu, refusa obstinément de rebrousser chemin.

En arrivant à Disa-Leram, Moulana-Ibrahim trouva sa fille malade, et, quelques jours après, malgré les soins dont il l'entoura, elle mourut entre ses bras.

En apprenant le malheur qui avait frappé le pauvre père, le roi de Madjapahir se rendit auprès de lui.

Il y avait trois jours que la jeune Arabe reposait pâle et glacée sur sa couche, trois jours que l'ange de la mort avait étendu sur ce beau corps ses ailes sombres; mais on avait tant vanté au radjah cette merveilleuse beauté, qu'après le premier compliment de condoléance adressé au vieillard, le roi voulut contempler ce qui restait d'elle ici-bas.

On céda à ses instances, et, lorsqu'une des femmes de la jeune musulmane eut levé le voile qui cachait le cadavre, le roi de Madjapahir, ébloui, demeura quelque instants muet de surprise et d'admiration; puis, se jetant à genoux, il demanda tout haut à Brahma de permettre à l'âme de la jeune fille de venir de nouveau habiter ce beau corps.

— Cesse d'invoquer tes dieux : ils sont d'or et d'ivoire et ne t'entendront pas ; le mien seul peut t'exaucer, lui dit Moulana-Ibrahim.

Le roi de Madjapahir, subissant alors une céleste influence, s'adressa avec ferveur au Dieu des vrais croyants et à Mahomet, son prophète, et, à la grande surprise de ceux qui étaient là, on vit le cercle de bistre qui entourait les yeux du cadavre s'effacer doucement, ses lèvres se teindre de rose, une légère rougeur empourprer ses joues ; ses cils longs et recourbés se relevèrent lentement et découvrirent ses grands yeux noirs, que l'on croyait fermés pour toujours. Elle tendit les mains au roi de Madjapahir, qui se fit musulman et l'épousa.

Vers l'an 1421, l'islamisme s'était répandu à Java d'une manière solide, aux dépens du brahmanisme et du bouddhisme, dont les temples magnifiques furent abandonnés et devinrent déserts.

Cependant, il reste à Java, du culte primitif des indigènes, autre chose que les ruines splendides des temples de Bramhanan, de Boro-Bodo, de Thandi-Siwou et de tant d'autres. Comme toutes les religions persécutées, celle de Bouddha a eu ses fidèles, cœurs d'or et de bronze, qui ont conservé, à travers les âges et malgré les tortures, la foi qu'ils avaient reçue de leurs aïeux.

Une tribu entière de sectateurs de Bouddha ou de beduis, comme les appelaient les islamites, habitait la province de Bantam.

Agriculteurs pour la plupart, ils étaient pauvres, doux

et tranquilles, de mœurs laborieuses et honnêtes ; et cependant la main du régent, qui se retirait d'eux lorsqu'il s'agissait de les défendre contre quelque vexation des agents subalternes, leur était bien rude lorsqu'il y avait un impôt à lever, une prestation en nature à imposer ; soutenus par le spiritualisme de leur croyance, ils supportaient patiemment les misères de leur triste existence, dans l'espoir d'une vie meilleure, et désarmaient par cette vertu le mauvais vouloir, que souverains ou suzerains musulmans avaient héréditairement manifesté contre eux.

Thsermaï, que son éducation eût dû rendre plus tolérant, se montra, au contraire, plus tyrannique que ses prédécesseurs.

Ceux-ci avaient opprimé les beduis ; lui, il les persécuta.

Non content de doubler leurs redevances, il se plut à ravager leurs champs en y faisant passer ses meutes, en les traversant avec ses chevaux et ses éléphants ; il semblait que la vertu douce et humble de ces hommes fût pour lui un reproche avec lequel il avait hâte d'en finir.

Longtemps les beduis tinrent bon. Comme les fourmis, lorsque la malignité d'un enfant a bouleversé leur frêle édifice, ils redoublaient d'activité et de labeur pour le reconstruire.

Sans se plaindre, sans protester, sans donner une pensée à des vengeances qui n'étaient pas dans leurs mœurs, ils relevaient les chaumières qu'un caprice du

maître avait livrées aux flammes, ils confiaient de nouvelles semences aux champs que ses jeux avaient dévastés, prenant sur leurs nuits quand leurs jours ne suffisaient pas à la tâche, et priant Bouddha de rendre à leur ennemi le bien pour le mal, comme des chrétiens auraient pu le faire.

Mais peu à peu cette énergie passive ne suffit plus à les défendre ; ils tombèrent un à un comme les fruits d'une grappe trop mûre ; la fièvre enlevait celui-ci, la fatigue tuait celui-là ; d'autres, pour ne pas tomber à la charge de leurs pauvres coreligionnaires, se voyant dénués de tout, s'enfuyaient dans les bois.

Au bout d'un an de ce système, la petite colonie était réduite de moitié.

Un individu de cette caste, qui avait (chose rare chez les beduis) passé la moitié de sa vie hors du pays natal, avait ramené de l'Hindoustan, où il s'était marié, une petite fille sur laquelle, après la mort de sa femme, il concentra toutes ses affections, et qu'il aima follement comme l'avare son unique trésor.

A douze ans, cette enfant promettait d'être aussi belle que l'avait été sa mère, c'est-à-dire un des plus magnifiques échantillons de la race de l'Afghanistan.

Un soir, la jeune fille ne rentra pas dans la chaumière à l'heure accoutumée.

Son père pensa aux tigres, qui, dans cette partie de l'île, sont nombreux.

Il ne donna pas à son inquiétude le temps de grandir ; il se fit une arme d'un de ses instruments de labour, et,

une torche à la main, sans se soucier si, au lieu des débris pantelants de sa fille qu'il y cherchait, il n'y trouverait pas la bête féroce elle-même, il fouilla les buissons de la forêt.

Au jour, il les scrutait encore; en ce moment, il jeta les yeux autour de lui et reconnut qu'il était dans les environs du dalam ou palais de Thsermaï.

Une idée soudaine illumina son cerveau.

Il avait calomnié les tigres; ce n'était point dans leurs repaires, dans leurs jungles, qu'il trouverait son enfant, c'était dans la demeure de son souverain.

Il se dirigeait de ce côté lorsqu'il rencontra un beduis, qui conduisait ses buffles au labour.

Le beduis lui raconta, qu'en revenant du travail, la veille au soir, il avait rencontré le confident de Thsermaï, qui emmenait la jeune fille.

Le père osa ce qu'aucun de ses coreligionnaires n'avait osé avant lui : il entra dans le dalam de Thsermaï, comme il serait entré dans le repaire des tigres, sans pâlir et sans frissonner.

Il s'adressa au premier des serviteurs du rajah qu'il trouva sur sa route, et lui demanda avec ses larmes, avec ses supplications de père, qu'on lui rendît son enfant. L'homme lui rit au nez, et ses compagnons qui accoururent l'imitèrent; chacune de ses plaintes eut un sarcasme pour écho; puis, comme le bruit pouvait troubler le repos du maître, on le battit jusqu'à ce qu'il restât sur la place, et on le jeta hors de l'enceinte.

Lorsque le veillard revint à lui, il ne songea pas à rentrer dans sa chaumière, vide de son enfant, privée de ce qui en était la lumière et la joie; elle lui semblait devoir être plus horrible et plus odieuse que le désert; il se releva, dit adieu au vallon qui l'avait vu naître, jeta un dernier regard au palais d'où s'échappait en ce moment un bruit de tambourin et d'instruments, et s'en alla retrouver ceux de ses frères qui avaient cherché un asile dans la solitude des forêts.

Nos lecteurs ont déjà deviné que ce père, ce vieillard était cet Argalenka que nous avons vu demander à un caprice de la fortune de quoi tenter la cupidité du prince javanais, de quoi payer la rançon de sa fille.

Seulement, il s'était trompé en supposant qu'Arroa était entrée tout d'abord dans le harem de Thsermaï.

Le confident de son souverain l'avait enlevée pour lui-même.

Ce n'était qu'après avoir passé près de deux années dans la maison du docteur Basilius, à Batavia, que, comme nous l'avons vu, elle avait été amenée au prince javanais.

Dans la soirée qui suivit le jour où madame van den Beek était devenue mère, Argalenka cheminait sur la route qui conduit de Tangerang à Jasinga.

La nuit était venue, une de ces nuits tièdes, parfumées, comme on n'en connaît que sous les tropiques.

La brise de mer rafraîchissait un peu l'air et passait sur Java en s'imprégnant des suaves senteurs des arbres

odoriférants de ses forêts, en chassant devant elle les vapeurs brûlantes qui s'élevaient de la terre calcinée par les feux du jour.

Tout était silence...

Le hurlement du chacal cherchant sa proie sur le bord des rizières, le cri strident du gekko troublaient seuls le majestueux repos de la nature.

A la lueur fauve qui, même en l'absence de la lune, éclaire à demi ces belles nuits, on apercevait la silhouette confuse des arbres du vallon, les nappes grises des plantations de caféiers, et, à l'horizon, les crêtes élevées du Panderango et du mont Salak, qui se découpaient en noir sur le ciel.

Insensible à la magnificence et au charme qu'il eût pu trouver dans le sombre panorama qui se déroulait autour de lui à mesure qu'il avançait, Argalenka semblait concentrer toute son attention sur les cimes inaccessibles de ces dernières montagnes, vers lesquelles il tournait sans cesse ses regards, de même qu'il dirigeait ses pas vers leurs premières pentes.

Brisé par la fatigue de la marche, comme cela se voyait à l'inclinaison de son buste, aux mouvements saccadés de ses jambes, il semblait se retremper en contemplant le but auquel il voulait atteindre; mais la route était longue, la tâche était ardue, et la surexcitation qui le soutenait ne faisait à la longue qu'épuiser ses forces de plus en plus.

Cependant, il ne s'arrêtait pas; il marchait toujours, et toujours il regardait le mont Salak, lorsqu'une pierre,

qui se trouva sous ses pieds, le fit trébucher et tomber; et le vieillard, quand il voulut se relever, se sentit tellement épuisé, que, tout en se le reprochant, car il paraissait pressé d'accomplir sa route, il résolut de prendre un peu de repos.

Argalenka ne semblait pas se résigner aisément à interrompre son voyage; plusieurs fois, il tenta de se remettre en route, et, lorsqu'il eut reconnu l'inutilité de ses efforts, il s'écria en levant les bras vers le ciel et avec un accent douloureux :

— Roi de l'univers! seigneur des dieux et des grands hommes, je t'invoque, Bouddha! Que ta main s'étende vers moi et me soutienne pendant le chemin qui me reste à parcourir pour aller retrouver ceux qui m'attendent!

Argalenka n'avait pas achevé ces paroles, qu'il entendit à dix pas de lui le sifflement bien connu du cobra-capello, et qu'il aperçut une ligne noirâtre qui traversait la route en serpentant.

Il ne fit pas un geste de frayeur, pas un mouvement pour fuir le terrible reptile.

Mais celui-ci ne cherchait pas une proie, il fuyait, et le beduis le vit aussitôt disparaître dans les broussailles.

Presque au même instant, les épis de maïs, qui bordaient le chemin du côté où était venu le cobra-capello, ondulèrent; un homme en sortit et s'arrêta sur le bord de la route.

Cet homme, c'était Harruch.

Il aperçut Argalenka et demeura un instant immo-

bile, cherchant à reconnaître celui qu'il voyait assis dans la poussière.

— Que fais-tu là? dit-il enfin.

— J'attends, répondit le beduis, que l'appel que j'ai adressé à Bouddha soit entendu; qu'il m'envoie la force qui me manque ou un homme qui aime mieux trouver une bonne action à faire qu'un trésor à acquérir.

Harruch n'écoutait la réponse d'Argalenka qu'avec une profonde distraction; il semblait occupé à reconnaître la trace que le reptile avait laissée sur la poussière, et, avant de répondre au beduis, il la suivit, la tête penchée sur le sol, jusqu'à l'endroit où le cobra avait quitté la route; alors seulement, il se rapprocha de celui qui l'avait imploré.

— Mais, dit-il, il est impossible de gagner les montagnes Bleues cette nuit; tu n'as pas songé que, lorsque tu aurais traversé Jasinga, tu entrerais dans les bois du Lebak, et qu'il y a là tant de bêtes féroces, que Bouddha et Mahomet eux-mêmes n'en sauveraient pas leurs os.

— Fussent-ils remplis d'hommes acharnés à ma perte, ce qui serait bien autrement à redouter que les bêtes féroces, j'irai où j'ai à aller.

— Quel puissant motif te fait braver ce danger? J'hésiterais, moi qui suis un favori des Dadoung-Awou, les bons génies des chasseurs, moi qui fais métier de les aller chercher dans leurs repaires les plus secrets et les plus ténébreux.

Argalenka ne répondit pas.

Harruch ne sembla point se formaliser de la réserve que voulait conserver le beduis.

— C'est ton secret, se contenta-t-il d'ajouter.

— Non, reprit Argalenka, le suppliant n'a plus de secret, son cœur appartient à celui auquel il demande la vie; d'ailleurs, pourquoi cacherais-je mes desseins? Mon cœur est pur comme l'eau que Dieu a mise dans la tige du ravenalia, l'arbre du voyageur.

— Bien, dit Harruch en interrompant Argalenka, ta confiance ne sera point trompée; je jure de faire pour toi ce qu'un pauvre homme peut pour un homme plus pauvre encore que lui, de t'assister de ce que je possède, de ma force et de mon courage; mais épargne-toi la peine de me raconter ton histoire, je te connais, continua Harruch, qui, depuis quelques instants, avait regardé le beduis avec une grande attention.

— Tu me connais? dit celui-ci.

— Oui, tu t'appelles Argalenka, tu as fui de ta chaumière parce que le confident de Thsermaï avait enlevé ta fille; tu es venu, il y a deux jours, à *Meester-Cornelis;* tu as dépouillé le Chinois, et son or, tu l'as offert à ton prince pour qu'il te rendît ton enfant; il l'a refusé et tu es parti; tu es rentré à Weltevrede, et, le lendemain, tu te promenais sur la place du Gouvernement, attendant l'ouverture du palais. Tout cela est-il vrai?

— Tout cela est la vérité, répondit Argalenka.

— Bien; maintenant, écoute la fin. Le treizième jour du mois de katigo, des hommes, Javanais, Bouquis, Chinois, Malais et Mores étaient réunis dans la forêt de

Tjivadal, et, là, ils ont parlé entre eux de massacrer le maître de l'île; le beduis Argalenka, caché dans le tronc vermoulu d'un liquidambar qui, depuis une année, lui servait de retraite, avait tout entendu, et, si Argalenka attendait l'autre jour sur la place du Gouvernement que la maison du sultan blanc fût ouverte, c'est qu'il voulait raconter à celui-ci ce qu'avaient dit ces hommes.

— C'est vrai, repartit Argalenka; ma religion me commande d'empêcher autant qu'il est en moi l'effusion du sang des créatures, qui toutes sont sorties des mains de Bouddha.

— Oui, reprit Harruch; mais, si tu étais aussi pressé de remplir les préceptes de ta loi, c'est aussi parce que, dans la forêt de Tjivadal, tu avais reconnu Thsermaï, et cependant, il est une autre parole de Bouddha qui dit: « Tu ne feras point de mal à ceux qui t'en ont fait. »

Argalenka baissa la tête et ne répondit pas.

— Bien mieux, une minute a suffi pour que tu oublies le second commandement de ton Dieu comme tu avais oublié le premier; pendant que tu regardais le soldat vêtu de bleu et de jaune qui se promenait devant les arcades du palais, un homme t'observait, un Malais, vêtu en marin. Cet homme s'approcha de toi et te dit: « Argalenka, veux-tu revoir ta fille? » Tu tressaillis comme tu tressailles en ce moment, et tu répondis : « Pour avoir encore un baiser de mon enfant, je donnerais ma vie. » Tu ne songeais déjà plus à exécuter le commandement de Bouddha, à empêcher que le sang

de ton semblable ne fût répandu, pas plus que je ne songe à arrêter le cours de la Tjiliwong.

Argalenka ne s'arrêta point à cette dernière phrase du guèbre; il l'avait écouté tout haletant d'angoisse.

— Oui, répondit-il, oui, il m'a promis de me faire revoir mon enfant; tu l'as entendu, toi, et tu peux en témoigner. Comment veux-tu que je songe à autre chose que ma douce Arroa, que les caresses que va encore savourer son vieux père? Car, à présent que tu le sais, que tu sais que c'est elle que je vais retrouver sur le mont Sadjiva, qu'elle va être là, qu'elle va m'attendre peut-être... Mon Dieu! si je n'arrivais pas, elle pourrait croire que je ne l'aime plus. Tu ne refuseras pas de m'y conduire; un père qui veut revoir son enfant, c'est sacré, cela, pour tous les hommes, pour tous les peuples, pour tous les dieux! Allons, allons, aide-moi à me mettre debout, aide-moi à dompter ces jambes rebelles; soutiens-moi, et, s'il me trahit encore, ce corps, laisse-le sur le chemin, mais ouvre sa poitrine, prends son cœur et porte-le à celle qui le remplit tout entier.

— Argalenka, dit gravement le charmeur, Arroa ne t'attend pas sur le mont Sadjiva.

— Tu te trompes, homme, c'est impossible; le Malais m'a dit : « Va attendre ta fille sur le mont Sadjiva, à l'étable Gaugang-Badak, à l'endroit où commencent les cimes escarpées; avant que le soleil ait teint cinq fois de pourpre les cimes bleues, Arroa sera dans tes bras; la plainte du vieillard m'a touché, et j'obtien-

drai de Thsermaï qu'il fasse ce que je désire. » C'est ainsi qu'il a parlé ; il n'aurait pas voulu me tromper. Et, aussitôt qu'Arroa aura su qu'on lui permettait de presser encore dans ses bras son vieux père, elle n'aura eu garde d'y manquer ! C'est que tu crois peut-être, toi, que ma fille ne m'aime pas ! — O mon Dieu ! s'écria le vieillard en s'échauffant tout seul, comment peut-on penser cela ? — Si tu nous avais vus dans notre chaumière, le soir, lorsqu'elle me demandait la bénédiction ! C'étaient des baisers, des caresses qui ne pouvaient prendre fin ; et, le matin, cela recommençait encore ! Elle était si jolie, mon Arroa, si belle, que tu l'eusses prise pour la fille d'un génie plutôt que pour celle d'un pauvre beduis ! Non, ne dis pas cela, homme ; dis plutôt que, comme moi, elle a passé la nuit à écouter les battements de son cœur, à leur entendre prononcer mon nom, comme les battements du mien me disent le sien depuis que j'ai quitté Weltevrede ; dis cela, dis qu'elle viendra, dis qu'elle m'aime ; cela ne doit pas te coûter, puisque c'est la vérité, puisque tu dois le croire... Et tiens, si tu ne le crois pas, dis-le encore, par pitié pour le pauvre beduis qui te le demande à genoux ! Me prouver le contraire me tuerait, comme je mourrai aussi si, après tant d'espérances, je me vois enlever le bonheur qui, depuis seize heures, a failli me rendre fou.

Cette plainte d'Argalenka perça la rude écorce qui entourait le cœur du guèbre ; il prit la main du vieillard avec plus d'expansion qu'il n'en témoignait d'habitude.

— Je ne dis pas qu'elle n'aime plus celui qui lui a donné la vie, dit-il, mais je n'affirmerai pas non plus qu'elle lui ait gardé sa tendresse. Ce dont je suis certain, ce que je suis prêt à affirmer sur la foi du serment, c'est que ce n'est pas elle que tu trouveras au rendez-vous que le Malais t'a donné.

— Qu'y trouverai-je donc, alors?

— Deux kriss qui enseveliront dans ton cœur le secret des réunions des bois de Tjivadal!

— Ma fille! ma fille! s'écria le pauvre père avec une expression navrante de désespoir, et comme si, dans la mort qu'Harruch lui montrait suspendue sur sa tête, l'idée d'être encore séparé de son enfant l'avait seule frappé.

— Ta fille est chez le rajah : Basilius te l'avait enlevée; après sa mort, Thsermaï l'a prise.

Argalenka cacha sa figure entre ses mains.

— Mais, continua le guèbre, dont, en ce moment, la voix ne décelait plus aucune émotion, est-ce que le mal que l'on t'a fait n'excite pas en toi un autre sentiment que celui d'une vaine douleur?

— Que veux-tu dire?

— Est-ce que, pour ton cœur blessé, la vengeance ne serait pas un remède, comme le dadjah en est un contre la morsure du serpent?

— Hélas! reprit le pauvre vieillard, aimer ma fille, voilà tout ce que je sais, et mon cœur est tellement plein de cette pensée, qu'il n'y a pas place pour une autre.

— Père, tu as sur ton front une couronne de cheveux blancs ; si tu as vécu parmi les hommes, tu dois donc les bien connaître. — Ton regard s'arrête-t-il donc à la prunelle de tes yeux ? Tu es pauvre, et ta fille vit dans la splendeur ; tu te reposes sur le chemin, et elle habite un palais ; comme moi, tu as laissé la moitié de ton sacong aux buissons des forêts, les habits d'Arroa étincellent comme les flots aux rayons du soleil. Que peut-il y avoir encore de commun entre elle et toi ?

— Ne parle pas ainsi : tu blasphèmes Dieu dans l'amour des enfants pour ceux qui leur ont donné l'être.

— Si fait, je parlerai ainsi. On t'a écrasé, et je veux que tu te redresses ; on t'a frappé, je veux que tu relèves la tête. Si l'amour de ta fille ne t'appartient plus, songe à ceux qui te l'ont enlevée, et, dans ta haine comme dans ta tendresse, tu trouveras d'ineffables douceurs.

— Bouddha nous a mis sur la terre pour aimer et non pour haïr.

— Bouddha n'est qu'un mot, poursuivit le guèbre ; montre-moi ton Dieu comme je te montrerai le mien ; le vrai Dieu, c'est le soleil qui nous a donné le feu. Regarde ce volcan, continua Harruch en désignant au beduis les sommets du Panderango qui dressaient dans la nuit leurs crêtes rougeâtres ; regarde ce volcan qui ne brûle que pour détruire et pour ravager ; c'est Dieu cependant qui l'a allumé dans les cavités de la montagne ! Ainsi il veut qu'il soit des passions qu'il a mises dans notre âme.

— Puisque je te dis, homme, que j'ai beau chercher, je ne puis trouver de haine dans l'âme que j'ai reçue de Bouddha.

Harruch frappa du pied avec impatience.

— Argalenka, le Malais qui t'a promis de te rendre ta fille t'a menti.

— S'il a agi ainsi, je le plains, et je prierai Bouddha de lui faire connaître le prix de la sincérité.

— Argalenka, je te l'ai déjà dit, de la maison du docteur franc, Arroa a passé au harem du rajah.

— L'amour de son père saura la purifier.

— Argalenka, cet homme t'a ravi le cœur de ton enfant; l'esprit de ta fille est devenu la proie du démon.

— Bouddha est tout-puissant, son souffle balaye les démons comme le vent chasse les feuilles de la vallée.

— Va donc, vieillard insensé, va sur le Sadjiva! tes yeux n'y verront que les murs de la vieille étable abandonnée, que les touffes des papayers et des mangoustans qui verdoient; tes oreilles n'entendront que les cris des habitants de la solitude qui sentiront auprès d'eux une proie facile. — Alors, tu regretteras trop tard de n'avoir pas écouté celui qui te tendait une main loyale et qui seul pouvait, sinon te rendre le cœur de ton enfant, du moins rassasier les regards du père de la joie de contempler celle qu'il a engendrée.

— Toi, toi! s'écria Argalenka oubliant sa faiblesse et se redressant sur ses jambes comme si elles eussent été des ressorts d'acier. Merci, Bouddha, merci de m'avoir

entendu, de m'avoir envoyé cet homme! Je la verrai! Ah! la joie m'étouffe ; mes larmes, qui coulaient si facilement tout à l'heure, s'arrêtent à mes paupières et les brûlent! — C'est à toi que je devrai ce bonheur, j'avais reconnu tout de suite que tu étais bon.

L'obscurité empêcha Argalenka d'apercevoir le sinistre sourire que cette phrase fit passer sur les lèvres d'Harruch.

— Oui, reprit ce dernier, si elle n'est pas venue à toi, nous allons essayer d'aller à elle.

— Quand partirons-nous donc? demanda le vieillard. Il me semble que voilà bien du temps que nous perdons. Oh! c'est que je redeviens comme j'étais lorsque tu m'as rencontré, trouvant que l'oiseau du matin était bien lent à pousser le cri par lequel il salue le jour.

— Arroa, mon enfant, je vais donc te revoir!

— Oui, mais j'y mets une condition.

— Laquelle? parle; faut-il te donner mon sang? faut-il te donner ma vie? faut-il marcher dans le feu jusqu'à elle? Tu n'as qu'à dire, et ce que tu voudras, je le ferai; toi qui as eu pitié de ma douleur, tu dois savoir ce que c'est qu'un père.

— Ecoute, je suis comme toi une victime, mais non point une victime triste et résignée comme toi, et, lorsque Harruch a été offensé, comme le tigre affamé n'entend plus que le cri de ses entrailles, lui, il n'écoute plus que sa haine ; il marche vers sa proie d'un pas sûr, rampant s'il faut ramper, se cachant sous les halliers tant que l'heure n'a pas sonné, mais toujours prêt à

bondir et à déchirer de ses ongles d'acier les imprudents qui ont excité son courroux.

— C'est impossible; mon Arroa, ne pas reconnaître son père! dit le vieillard avec un sourire d'un ineffable expression.

— Pourquoi hésiter alors à faire un serment qui ne t'engage pas?

— Et que veux-tu de moi?

— Un homme, si fort et si vaillant qu'il soit, n'est qu'un homme; il peut mourir, et sa vengeance avec lui; or, je ne veux pas que ma vengeance meure. Donc, tu vas jurer par le temple de Boro-Bodo, tu vas jurer de m'aider dans mon œuvre, de m'y seconder de toutes tes forces, si ce que je t'ai annoncé est vrai, si ta fille ne voit plus en toi qu'un étranger, un vil mendiant.

— Ce serment, Bouddha le repousse : je ne te condamne pas, Harruch, mais tes vues ne sont pas les miennes; tu as raison en te comparant au tigre des grands bois si, comme lui, ce n'est que dans le sang que tu te désaltères; moi, j'ai foi dans la justice de celui qui m'a placé sur la terre; comme j'ai fait mon possible pour suivre sa loi, je crois qu'il se chargera de ma cause, qu'il punira s'il faut punir, qu'il me vengera si je dois être vengé, et je remets ce soin entre ses mains. Mais, parce que je refuse de faire ce que mon Dieu me défend, est-ce une raison pour que le bonheur que tu m'avais promis, tu m'en prives, pour que tu n'aies approché de mes lèvres la coupe riante du bonheur que pour me faire mieux sentir les angoisses de la soif?

— Non, répondit brutalement Harruch, je t'ai dit mes conditions, tu n'as pas voulu y souscrire, vieillard insensé, je t'abandonne; prie Bouddha de te rendre ta fille, et n'attends plus rien d'Harruch.

— C'est ce que je vais faire, répondit le vieillard avec une douloureuse résignation; je suis misérable, isolé, abandonné de tous; je n'ai plus la force de soulever mes mains débiles, mais ma cause est entre les mains de mon Dieu, et j'espère de lui la punition des méchants.

— Moi, je n'espère qu'en moi, repartit Harruch en ressemblant les plis de son sacong pour se remettre en marche; c'est mon bras qui frappera ceux qui m'ont frappé. Adieu.

En achevant ces paroles, Harruch s'éloigna à grands pas, laissant Argalenka là où il l'avait trouvé, c'est-à-dire agenouillé dans la poussière de la route.

Depuis le départ du Malais, Thsermaï n'avait cessé de songer à la menace qn'il lui avait laissée pour adieu.

Loin de se résigner à la séparation que Noungal lui avait fait envisager comme inévitable, à chaque jour qui passait il se trouvait plus épris des charmes d'Arroa, et il se demandait par quel moyen il arriverait à se soustraire à l'incommode tutelle de l'homme qui avait éveillé en lui des rêves d'ambition auxquels il voulait bien ne pas renoncer, mais sans leur sacrifier la belle Hindoue.

Tous les intervalles que lui laissaient ses plaisirs, il les consacrait à réfléchir aux moyens qu'il aurait à employer pour arriver à ce résultat; mais Noungal ne lui semblait pas un homme que l'on pût braver impuné-

ment; il ne songeait qu'avec terreur à la singulière puissance de cet être surnaturel, au terrible secret dont il était possesseur, et, superstitieux comme tous les Javanais, malgré son éducation, il repoussait avec épouvante les pensées tumultueuses qui se pressaient dans son cerveau, tremblant que l'œil du Malais ne pût lire dans son cœur comme il lisait dans les mystères du passé.

Un jour qu'il était plus rêveur que de coutume, que son front était sombre, son regard soucieux et sa lèvre plissée, que ni la danse ni les sourires de ses femmes n'avaient pu le distraire de sa préoccupation, il descendit dans les jardins qui entouraient son dalam, et se promena tout pensif sous leurs ombrages.

Il avait avec lui la panthère noire que nous avons déjà vue apparaître dans cette histoire, magnifique animal au poil soyeux et lustré, aux yeux jaunes et brillants comme des topazes. Elle le suivait pas à pas comme un jeune chien, frottant de temps en temps sa tête monstrueuse contre la jambe de son maître, déroulant doucement les longs anneaux de sa queue, quêtant une caresse avec une grâce et une coquetterie féminines.

Au moment où Thsermaï suivait une allée longeant le treillage de bambous qui séparait le parc de la forêt et servait de rempart contre l'invasion des bêtes féroces, à l'extrémité de cette allée, il aperçut un homme qui escaladait la frêle clôture.

Les pensées lugubres auxquelles le Javanais était en proie en ce moment même ne le disposaient point à

l'indulgence ; il se retourna vers sa panthère, lui indiqua l'homme et l'excita de la voix ; l'animal releva la tête, aspira bruyamment l'air par ses larges naseaux, s'accroupit une minute sur ses jarrets, puis, prompt comme la foudre, léger comme le vent qui court sur la crête des lames, il s'élança. Mais, à la grande surprise de Thsermaï, ce ne fut point, comme il s'y attendait, pour déchirer l'imprudent de ses ongles et de ses dents; il vit la panthère lui prodiguer les caresses qu'elle ne donnait qu'à son maître, se dresser, appuyer sa tête sur le visage du nouveau venu, gambader autour de lui, et enfin se coucher à ses pieds.

Le Javanais furieux tira son krid, et courut au groupe que formaient l'homme et l'animal, indécis, dans sa fureur jalouse, s'il tuerait l'un ou l'autre, ou s'il les tuerait tous les deux. Ce ne fut que lorsque vingt pas à peine le séparèrent de ceux qu'il voulait atteindre qu'il reconnut Harruch.

Le guèbre caressait tranquillement la panthère, jouant avec elle comme avec un chat, confiant sa main à ses pattes puissantes, alors désarmées de leurs griffes ; il sourit amicalement lorsqu'il vit le seigneur javanais s'avancer vers lui.

Mais ce sourire ne sembla point désarmer le courroux de Thsermaï.

— N'y a-t-il donc plus de porte dans ce dalam ? s'écria-t-il, et pourquoi y pénètres-tu comme un voleur, au risque de te faire mettre en morceaux par ma panthère ?

— Maha a oublié que c'est moi que l'ai ravie à sa

mère et à la liberté, mais elle se souvient encore que ma main lui a donné les premiers soins; elle se jetterait sur vous, touan, avant de porter ses dents sur Harruch.

L'animal semblait approuver ce que disait le guèbre; il accompagnait ces paroles d'un ronron formidable et contemplait son ancien maître avec des yeux pleins d'amour; cela porta à son comble la colère de Thsermaï.

— Tu ne réponds point à ma question, chien! Songe à le faire si tu ne veux pas que mon krid aille chercher tes paroles au fond de ton gosier.

— Harruch a craint que, s'il se présentait dans les cours de ton palais, tes serviteurs ne fussent honteux de ses habits déchirés et ne voulussent pas l'introduire près de celui qui est le seigneur et le maître.

— Dis plutôt que tu venais pour épier ce qui se passait dans ma demeure, guèbre maudit de Dieu!

Les injures de Thsermaï ne semblaient faire aucune impression sur Harruch; il avait en face de lui une contenance plus humble encore qu'impassible, et, lorsque le Javanais eut terminé sa phrase, il tourna vers lui ses mains en signe de prière et comme s'il implorait son pardon.

— Enfin, que veux-tu? Parle; tu viens peut-être réclamer ce que Noungal, à *Meester-Cornélis*, avait mis pour prix à ta complaisance : la belle rangoun européenne?

Harruch ne répondit rien encore, il demeura im-

passible; seulement, ses larges paupières s'abaissèrent lentement sur ses yeux, comme s'il eût voulu leur dérober la vue de Thsermaï.

— Si c'est cela, continua le Javanais, je suis prêt à te satisfaire ; c'est trop juste.

Et, indiquant sous un buisson de lauriers un petit tertre où la terre paraissait fraîchement remuée :

— Celle que tu cherches est là, dit-il, fouille avec ton krid, et tu la trouveras.

— Elle est donc morte ; fit le guèbre avec une indifférence parfaite.

— Par Mahomet! il faut que l'opium de l'autre jour te trouble encore le cerveau, Harruch; sans cela, comment pourrais-tu supposer qu'un misérable tel que toi puisse obtenir autre chose que le cadavre d'un fille blanche?

— Ce n'est point pour la fille blanche que je suis venu, seigneur; je suis venu parce qu'on m'a envoyé vers toi.

— Qui?

— L'adapati des hommes à la longue tresse, Ti-Kaï le Chinois.

— Ah! reprit Thsermaï en se radoucissant tout à coup, et que m'apportes-tu de la part de Ti-Kaï?

— La nouvelle que tes craintes étaient mal fondées, que toutes les formalités qu'exigent les maîtres de l'île ont été remplies, que tu peux user librement de l'or de

la rangoun blanche qui est là, que les volontés du maître sont accomplies.

— Bien, dit Thsèrmaï, et, pour ta récompense, je te promets, Harruch, une nuit toute peuplée des rêves que tu aimes. Mais, continua-t-il en blémissant malgré lui, as-tu vu Noungal, celui que le Chinois appelle le maître?

— Oui, répondit Harruch.

— Et que t'a-t-il dit? demanda Thsermaï, dont l'émotion se décelait à la voix.

— Ne parlons pas encore de Noungal.

— Guèbre, pourquoi dis-tu : « Pas encore? »

— Parce que je ne sais encore si Noungal est un homme ou un de ces *bakasahams* qui habitent les tombeaux, et qui n'en sortent que pour le malheur des fils de la terre.

— Et tu cherches à éclaircir tes doutes?

— Oui, répondit Harruch.

Thsermaï garda pendant quelques instants le silence, il réfléchissait; enfin, il se retourna vers le charmeur de serpents.

— Harruch, lui dit-il, malgré ton métier de jongleur, tu m'as toujours semblé un homme plein d'intelligence et de courage; viens avec moi, je veux te faire donner de riches vêtements, et tu habiteras mon palais.

— Harruch a toujours vécu dans la liberté des montagnes, il sera un mauvais serviteur, Thsermaï, je te le jure.

Le Javanais sourit.

— Ce n'est point à ma domesticité que je veux t'attacher, Harruch ; tu garderas ton indépendance ; viens donc au palais, où tu jouiras de mes richesses.

Au moment de suivre le Javanais, Harruch se retourna du côté où reposait la jeune Hollandaise ; peut-être voulait-il dire un adieu à celle dont les charmes avaient dompté sa rudesse ; mais alors il aperçut un effroyable spectacle : pendant qu'il causait avec Thsermaï, la panthère, attirée par les émanations cadavéreuses qui s'échappaient de la fosse, s'était glissée entre les arbustes, et, soulevant la terre de ses griffes puissantes, elle était promptement parvenue à remettre au jour le cadavre de la pauvre rangoun, dont elle déchirait le linceul en se jouant,

— Ici, Maha, ici ! s'écria Thsermaï, qui, quelques instants auparavant, fût peut-être resté insensible à cette hideuse profanation.

Et, comme l'animal demeurait sourd à sa voix, il s'avança vers lui, et d'un coup de pied le renversa sur le bord de la fosse.

Alors, à travers les lambeaux du suaire, Harruch put apercevoir les chairs bleuâtres de l'être charmant auquel il avait rêvé de consacrer son amour ; un frisson convulsif passa le long de son corps, et, quelle que fût sa puissance sur lui-même, il ne put arrêter deux larmes qui glissèrent silencieusement le long de ses joues.

Thsermaï était trop occupé de soin de rappeler Maha à l'obéissance pour remarquer l'émotion du guèbre ; cependant, il ne jugea pas qu'il fût bon à ses intérêts de

laisser plus longtemps le pauvre diable en face de ce spectacle, et il l'entraîna rapidement.

Les quelques mots qu'avait prononcés Harruch à propos de Noungal avaient fixé les irrésolutions du Javanais.

Malgré les assurances contraires qu'il en avait données, la reconnaissance était ce qui pesait le moins au cœur de Thsermaï, et, depuis que Noungal avait revendiqué la possession d'Arroa, il ne songeait qu'à se débarrasser de cet ami incommode.

La difficulté de le faire était la seule chose qui l'embarrassât.

Si Noungal eût été un homme ordinaire, pour quelques piastres, Harruch lui-même eût pu l'en délivrer; à défaut d'Harruch, il n'eût pas manqué de bras moins scrupuleux et plus obéissants.

Mais le Javanais avait pressenti que Noungal n'avait d'humain que le visage, et il craignait que le krid de ses sbires n'eût contre lui aucune puissance, et que cette nouvelle tentative n'eût pas plus de résultat que n'en avait eu le coup de poignard qu'il lui avait porté lui-même.

Pour triompher de Noungal, il fallait aller chercher des champions et des armes dans le monde où celui-ci vivait, et, pour le moment, Thsermaï ne trouvait rien de mieux que Harruch, qui, ayant toujours mêlé un peu d'empirisme à son métier de jongleur, passait dans le peuple pour être adonné aux sciences occultes.

Nous sourions volontiers quand il est question devant nous du monde fantastique des esprits; à Java, il n'en est point ainsi; Java, c'est l'Armorique de l'Océanie : comme le Breton, le Javanais rattache une tradition superstitieuse à tout ce qui se passe autour de lui, à tout ce qui frappe ses yeux; il n'est pas un village, pas un chemin, pas un carrefour isolé, pas un arbre qui n'ait la sienne, et, similitude bizarre, il est quelques-unes de ces traditions qui sont communes aux deux pays; comme les lavandières bretonnes, les *wiwi* javanaises prennent la forme de belles femmes pour attirer les voyageurs au bord des eaux. Seulement, à Java, les croyances mystiques, au lieu d'avoir la couleur douce, triste et naïvement poétique qui caractérise les superstitions bretonnes, sont âpres et sauvages comme le théâtre où elles se passent, comme ce pays volcanique où la nature semble constamment vouloir se révolter contre la main qui l'a créée.

De loin en loin, quelque exemple bizarre, resté inexpliqué et inexplicable, semblable à celui dont nous écrivons l'histoire, se fait jour, et, comme un météore, traverse les âges en laissant derrière lui un sillon lumineux qui entretient les populations dans cette conviction que la science qui confère à l'homme des prérogatives surhumaines et que leurs pères ont apportée soit des bords du Nil, soit des rives du Gange, n'est pas perdue, et qu'il se trouve, de siècle en siècle, quelque esprit supérieur pour en ressusciter les priviléges.

Et nous-mêmes, à cette heure, ne sommes-nous pas

dans le doute; quelques intelligences nerveuses, exaltées, privilégiées peut-être, n'affirment-elles pas s'être mises en contact avec des mondes mystérieux et inconnus jusqu'aujourd'hui, et dont on ne trouvait nulle part d'existence certaine? L'évocation de l'ombre de Samuel consacrée par la Bible, l'apparition du fantôme de César racontée pas Plutarque, l'une légende pieuse, l'autre tradition profane, ne viennent-elles point à l'appui de ceux qui disent: « Nous vivons entre deux mondes, le monde des morts et le monde des immortels? »

Que savait-on de l'infini au commencement du XVIe siècle avant l'invention du télescope, avec lequel Galilée regarda en haut, et du microscope, avec lequel Swammerdam regarda en bas.

Rien.

Rien de l'infiniment grand.

Rien de l'infiniment petit.

Swammerdam entrevit l'infini vivant, l'abîme de la vie, des millions de milliards d'êtres inconnus, que l'imagination de Dante, c'est-à-dire de l'homme qui a regardé le plus fixement et le plus profondément sous terre n'eût pas osé rêver.

Jusque-là, nous avions compté sur nos sens, et voilà que nos sens nous trompaient ou plutôt étaient impuissants.

Devant l'infini du ciel, Galilée poussa un cri joyeux et se précipita en avant.

Devant l'infini inférieur, Swammerdam poussa un cri de terreur et fit un pas en arrière.

On a découvert un télescope pour l'infiniment grand, on a découvert un microscope pour l'infiniment petit.

Qui peut dire qu'on ne découvrira point quelque machine pour l'infiniment diaphane, et que nous ne verrons pas alors en réalité cette échelle d'anges montant de la terre au ciel que Jacob vit en rêve?

C'était la conviction de Thsermaï; c'était dans le dessein d'utiliser à son profit le rang que Harruch pouvait avoir parmi les adeptes de la magie qu'il s'était décidé à lui faire une réception si cordiale.

— Harruch, lui dit-il en s'éloignant avec lui et en le voyant tout pensif, je gage que tu voudrais bien en ce moment posséder le pouvoir de rendre la vie à celle qui l'a perdue?

— Pourquoi? répondit Harruch avec une indifférence affectée. Lorsque le vent a dépouillé les branches de l'arbre de teck, est-ce que le soleil ne lui donne pas aussitôt une nouvelle parure qui réjouit nos yeux.

— Crois-tu qu'il soit au pouvoir de certains hommes de ranimer la chair morte?

— Non, répondit brièvement Harruch.

— Cependant, on dit qu'on peut arriver, par la science, à dominer les esprits qui donnent la vie.

— Le feu seul peut ce que tu dis, et c'est aux dépens de la matière; il dégage l'âme de son enveloppe et l'en-

voie dans un autre corps, mais il ne peut rendre à celui-ci la forme qu'il a consumée en la purifiant.

— Alors, fit Thsermaï, qui désirait mettre le guèbre sur le chapitre de Noungal, les génies que l'on nomme en ce pays les barkasahams sont plus puissants que le feu, car on dit qu'ils peuvent ce que ne peut pas le Dieu que tu adores.

— Qu'ils osent donc lutter avec le père d'Ormuzd! répliqua Harruch avec dédain.

— Mon ami Harruch, qui sait tant de choses, a-t-il par son chemin rencontré des barkasahams?

— Oui, fit Harruch.

— Vraiment! répliqua Thsermaï en affectant l'étonnement. Quand et où?

— Le seigneur n'est pas franc avec celui qu'il appelle son ami; comme la petite vipère didoudak, il fait mille replis sur lui-même avant d'arriver où sa volonté le dirige.

— Que veux-tu dire?

— Que le seigneur Thsermaï, répondit Harruch avec une assurance qui, si elle ne prouvait pas sa science divinatoire, indiquait du moins une profonde perspicacité, que le seigneur Thsermaï, n'a tendu la main à Harruch que parce qu'il voudrait qu'Harruch le délivrât du barkasaham qui veut lui nuire.

— Et ce barkasaham, quel est son nom? repartit le Javanais, dont la confiance avait grandi lorsqu'il avai vu le jongleur pénétrer si sûrement sa pensée.

— Aujourd'hui, le nom de ce barkasaham est Noungal; mais un barkasaham n'a pas qu'un nom, il en a dix, sans compter ceux qu'il se réserve.

— Noungal est mon ami, Noungal est mon frère, je ne crois pas ce que tu dis. Parle-moi des barkasahams, énumère-moi les prérogatives de ces génies.

— Non, je n'ai plus qu'à me taire; l'oiseau qui indique la présence du tigre fait silence s'il s'aperçoit que le coureur des bois n'est qu'un chasseur de paons ou de pintades.

— Parle donc, parle, Harruch! s'écria Thsermaï en arrêtant celui-ci, car ils approchaient des bâtiments du palais, et, si tu veux me servir, au lieu d'un vil jongleur, on verra en toi un puissant seigneur et un sage ministre des volontés du maître.

— Celui qui a surpris le secret de la mort, qui tient dans sa main droite les clavicules de Schlomoh, et dans sa gauche la branche d'amandier fleuri, est au-dessus de toutes les afflictions et de toutes les craintes; il sait la raison du passé, du présent et de l'avenir; il force, quand il lui plaît, la nature à se révéler; au nom d'Arimane, il commande aux éléments et il en fait ses esclaves; voilà quels sont les priviléges du barkasaham.

— Et as-tu sondé les mystères de leur existence?

— Oui. Le barkasaham, comme les fantômes qui se nourrissent du sang des morts, prolonge éternellement sa vie en ajoutant à ses jours ceux qu'il dérobe aux autres hommes.

— Explique-toi.

— Par ses conseils infernaux, par la science qu'il a de leurs passions, le barkasaham les amène à éteindre eux-mêmes le feu céleste que la main d'Ormuzd a allumé en eux, et à attenter à leur existence. Alors, Ormuzd lui laisse prendre les heures que ces maudits avaient encore à vivre et qu'ils ont répudiées.

— Et le secret qui les rend si puissants? n'est-il donc nul moyen de s'en rendre maître, de partager avec eux cette domination supérieure à celle de tous les rois de la terre?

— Si je le savais, je ne vous le dirais pas.

— Ainsi, toute lutte contre ces êtres terribles est insensée, toute tentative pour leur résister est folle?

— Non, l'homme peut beaucoup lorsque la ruse s'unit à la force.

— Je te comprends, tu es la ruse et je suis la force, et tu proposes de nous associer contre l'ennemi commun.

Harruch fit un mouvement d'épaules qui pouvait aussi bien être un acquiescement qu'une expression d'indifférence.

Alors, Thsermaï introduisit Harruch dans l'intérieur des appartements.

XX

LE PÈRE ET LA FILLE

Le soir, tout était joie, tout était fête dans le dalam.

Il semblait que l'espérance de conserver Arroa eût rendu Thsermaï à la vie.

Les jardins brillaient de mille feux; les échos de la montagne répétaient les accords du gambong et du chelempung.

Étendu sur un moelleux tapis, Thsermaï aspirait lentement la fumée d'un narghilé persan dont le globe était décoré de riches peintures émaillées de merveilleuses niellures d'or et d'argent.

La belle Arroa appuyait sa tête sur la poitrine de l'adipati.

A quelques pas du groupe formé par le prince et sa

favorite, Harruch le jongleur contemplait cette scène avec des yeux distraits qu'éclairait par instant une lueur de courroux et de haine. Il avait résisté aux instances que son hôte avait faites pour qu'il satisfît son goût favori pour l'opium; Harruch semblait décidé à renoncer aux sensations puissantes que procure le narcotique, comme s'il eût craint que son ivresse ne lui montrât encore le cadavre que la panthère avait déterré dans la matinée; il se contentait de mâcher un peu de bétel, que, suivant l'usage des indigents, il mêlait à la chaux vive et à la noix d'arec.

Au moment où les danses étaient le plus animées, un grand bruit, venu de l'intérieur du palais, domina les accords du concert.

Thsermaï en demanda la cause, et ses serviteurs amenèrent devant lui un vieillard qu'ils avaient surpris au moment où il cherchait à pénétrer dans les appartements réservés aux bedaïas.

A la vue d'Arroa, ce vieillard poussa un cri auquel la douleur et la joie avaient une égale part; il tendit les bras vers elle, et se fût élancé dans les siens si les hommes de l'adipati ne l'avaient retenu.

En reconnaissant dans ce vieillard le beduis qui avait réclamé sa fille à *Meester-Cornélis*, les sourcils de Thsermaï se froncèrent.

Quant à Arroa, la vue de son père, de ce vieillard aux vêtements sordides et déchirés, du sang qui souillait ses mains et ses genoux, des angoisses qui se reflétaient sur sa physionomie, ne sembla faire sur

elle aucune impression; pas un pli ne vint déranger l'harmonie de son beau visage, pas une des veines de ses joues pâles ne s'injecta de sang; il semblait que cette créature fût morte à tout sentiment filial; elle resta silencieuse et froide comme une statue; seulement, elle fit signe aux esclaves qui agitaient devant elle d'immenses évantails de plumes de paon d'en accélérer le mouvement.

— As-tu bien songé, beduis, dit Thsermaï à Argalenka, que ta fuite de mes domaines t'avait condamné? As-tu songé qu'en pénétrant dans ce palais, c'était la mort que tu y rencontrerais?

— J'ai songé que mon enfant était ici, et c'est tout; depuis seize heures, je me traîne sur les mains et sur les genoux pour arriver jusqu'à elle.

— Regarde-la donc bien, vieillard, car, par Mahomet! tu ne la reverras plus, à moins que, dans le tombeau, les yeux de l'homme ne conservent la lumière.

— Que ta volonté s'accomplisse, seigneur! car tu dis vrai, sa vue est pour moi une si grande joie, que, l'ayant vue, je ne regretterai pas la vie.

En disant ces mots, Argalenka pleurait, et ses larmes tombaient sur sa barbe blanche; par ses regards pleins d'amour et de prière, il essayait d'appeler sur lui l'attention d'Arroa, qui ne semblait pas s'en apercevoir.

— Tu ne me reconnais pas, Arroa? lui dit-il. Hélas! la misère, la faim et le séjour des forêts m'ont bien changé! Toi non plus, tu n'es plus la même, et, bien

que tes vêtements de soie et d'or, ton diadème de diamants, ne ressemblent guère au petit sacong de louri que tu portais dans notre chaumière, et aux fleurs dont tu ornais tes cheveux, mon cœur m'a dit tout de suite : « La voilà ! » Mais tu m'aimes toujours, Arroa, tu aimes toujours celui qui te berçait enfant sur ses genoux, dont, pendant quatorze années, tu as été l'orgueil et le bonheur ! Est-ce que l'on peut ne plus aimer son père?

— Qu'a de commun à présent Arroa avec un misérable beduis tel que toi ? dit brutalement le Javanais.

En entendant l'adipati accomplir la prédiction que lui avait faite l'homme qu'il avait rencontré sur la route pendant la nuit précédente, Argalenka fut frappé au cœur, ses genoux se dérobèrent sous lui, il joignit les mains et les tendit vers sa fille.

— Arroa, lui dit-il, hâte-toi de démentir ton seigneur ; dis-lui que, quel que soit le rang auquel la fortune t'appelle, c'est toujours le sang d'Argalenka qui coule dans tes veines ; dis-lui qu'il y a entre nous deux un lien tout-puissant qui est l'œuvre de Dieu, et qu'il n'appartient pas aux hommes de briser. Mon Dieu ! sans le vouloir, aurais-je fait quelque chose qui t'eût offensé? Tu sais bien cependant que, là-bas, lorsque nous étions dans la plaine, te plaire était mon étude, te rendre heureuse était ma pensée ! Mais, je le sais, souvent, lorsqu'on veut trop faire, on manque le but que l'on désire atteindre ; mais, si cela est, tu me par-

donneras, Arroa; tu me pardonneras avant que je meure, Tu auras encore pour moi un de ces doux sourires, une de ces gentilles caresses que tu me prodiguais autrefois; tu me laisseras la consolation de penser que quelquefois tu viendras prier Bouddha sur la fosse où dormira pour jamais celui qui fut ton père!

Les sanglots étouffaient la voix du pauvre beduis; il regardait tour à tour Arroa, Harruch et Thsermaï.

Voyant que sa fille restait insensible et ne lui répondait rien, il fut pris d'une sorte de vertige.

— Mon Dieu! s'écria-t-il, comment mon désespoir ne la touche-t-il pas? comment laisse-t-elle pleurer son père, sans lui dire seulement : « Je vois tes larmes! »

Et, par un brusque mouvement, le beduis, échappant à ceux qui le retenaient, s'élança vers sa fille et lui saisit la main.

Cette main lui sembla froide et glacée comme du marbre; en la touchant, Argalenka crut avoir touché un cadavre.

Il recula en poussant un cri d'horreur.

— Ce n'est pas elle, ce n'est pas Arroa, bien que ce soient là ses traits! — Tu avais raison, Harruch. Ah! je remercie Bouddha; car, si, vivante, ma fille eût répudié son père, j'eusse maudit le jour où il me l'a donnée. C'est Arroa, mais elle est morte.

— Qu'on le saisisse! cria Thsermaï.

— Seigneur adipati, tu vas m'ôter la vie que je tiens

de Bouddha, comme tu m'as autrefois volé mon bien, comme tu m'as dérobé ma fille; je ne te maudis pas, le Dieu qui te voit est là pour le faire; il saura mieux parler et plus haut que moi. Je te laisse entre ses mains; fusses-tu aussi puissant que le souverain de l'empire du Milieu, il irait te chercher dans les flancs embrasés du Panderango. Il saura t'atteindre. J'ai dit, mais je ne regrette rien, et je bénirai le moment qui me délivrera de la vue de cet odieux fantôme! ajouta-t-il en désignant sa fille.

— Qu'on exécute mes ordres! fit Thsermaï.

— Seigneur, interrompit Harruch, cet homme est fou, tu le vois, puisqu'il ne reconnaît pas son enfant! Depuis quand les jours des bienheureux dont Dieu a enlevé l'esprit aux peines de ce monde ne sont-ils plus sacrés pour un musulman?

Thsermaï frémissait de colère.

Il avait grande envie, en dépit du caractère dont Harruch venait de sanctifier Argalenka, de satisfaire son courroux en faisant immoler le beduis; mais il était en ce moment entouré de musulmans, et, pour satisfaire ses projets ambitieux, il avait besoin de tous ses serviteurs.

Il résolut donc de sacrifier sa colère à la prudence, et il donna ordre que le vieillard fût enfermé dans une prison.

Arroa continua de rester complétement étrangère à cette scène; mais, lorsque Argalenka, emmené par les

hommes de Thsermaï, eut disparu dans l'ombre, elle se retourna vers son maître en lui montrant les bedaïas immobiles et comme paralysées de terreur, et en faisant un geste de gracieuse et mutine impatience.

Thsermaï fit un signe, et les danses recommencèrent.

XXI

CORA

Pendant les premiers jours qui suivirent l'entrée de la négresse dans la maison d'Eusèbe van den Beck, celui-ci ne remarqua pas même sa présence.

Il était tout entier aux soins de son négocè, au bonheur avec lequel toutes les opérations qu'il tentait continuaient à lui réussir comme elles lui avaient réussi le premier jour; il calculait, avec une joie qui tenait de l'ivresse, les mois pendant lesquels il fallait les continuer pour réparer la perte considérable qu'il venait de faire; et plus que jamais, à présent qu'il voyait la chance se tourner de son côté, il était décidé à la cacher à Esther, ainsi que la faute, qu'il avait involontairement commise.

Ainsi, dans le commencement de la lutte qu'il avait entreprise contre le sort, il ne rentrait à sa maison que pour y prendre du repos et la quitter au point du jour. Esther était plus que jamais délaissée ; mais, cette fois, en voyant son mari presque toujours gai et souriant, quelque étonnée qu'elle fût de l'avidité avec laquelle il travaillait à s'enrichir, elle n'était plus tentée de se plaindre.

Cependant, la félicité d'Eusèbe n'était pas sans quelques nuages.

Parfois, une pensée soudaine venait glacer son cœur au milieu des élans de joie que soulevait en lui la réalisation de ses bénéfices, et il s'arrêtait tout consterné.

Il se demandait alors si, depuis que la fièvre de la richesse s'était emparée de lui, il n'avait pas cessé d'avoir pour sa femme cet amour sans partage qu'elle lui avait inspiré ; il lui semblait que le bruissement des pièces d'or que ses doigts remuaient avaient quelque chose du rire infernal de Basilius. Il voyait le profil du docteur se dessiner sur chacune de leurs faces.

Mais Eusèbe était trop intéressé à se rassurer lui-même pour céder à ses hallucinations ; il se disait que la soif des richesses dont Esther devait jouir comme lui était encore une façon de lui manifester sa tendresse ; qu'il ne les désirait autant que parce qu'il voulait l'en combler, et il écartait les sombres fantômes qui avaient empoisonné les premiers jours qui suivirent la réalisation de cette fortune.

Plus il allait, plus cette tâche devenait facile ; il avait acquis, après quelque temps de ces combats, la conviction qu'Esther continuait de régner seule sur son cœur : il avait si bien éloigné le souvenir du docteur Basilius, qu'il n'y songeait plus que comme à un douloureux cauchemar qui laisse après lui une vague douleur, et qu'il arrivait à douter lui-même de la réalité de ce qui s'était passé entre eux.

Cependant, bien que rien, dans l'attitude et dans la physionomie d'Esther, ne pût indiquer à Eusèbe qu'elle supportait avec impatience les longues heures de solitude auxquelles il la condamnait, il ne parvenait pas à étouffer complétement les reproches que lui en faisait sa conscience ; mais il cherchait à les atténuer en lui rendant en plaisirs ce qu'il lui ôtait en bonheur.

Pour lui être agréable, il fallut que la jeune femme se résignât à mettre son intérieur, jadis si paisible, au diapason de l'état moral de son mari, à s'étourdir dans un tourbillon de monde et de fêtes qui ne lui rendait que plus amer le souvenir du passé.

Une nuit, après un grand dîner dans lequel Eusèbe, qui prenait peu à peu les usages des colons, avait bu avec une intempérance dont il n'avait pas l'habitude, il sommeillait dans une chambre communiquant à celle de sa femme par un petit couloir ; tout à coup, et dans l'engourdissement profond où il était plongé, il lui sembla sentir un souffle effleurer ses lèvres.

Il se réveilla en sursaut, étendit le bras, mais ne put rien saisir. Seulement, il entendit un pas léger sur la natte de jonc qui couvrait le plancher, et les tapisseries de la porte qui conduisait à la chambre d'Esther frissonnant dans leurs plis soyeux.

Eusèbe se leva précipitamment et courut à la chambre de sa femme; Esther dormait d'un sommeil doux et paisible; le berceau où reposait son enfant était placé devant son lit: ce ne pouvait être elle qui fût venue à son mari.

Eusèbe resta un moment pensif, puis il supposa qu'il avait été le jouet d'un songe.

Le lendemain matin, lorsque, avant de descendre à la vieille ville, Eusèbe vint dire adieu à sa femme, il trouva auprès d'elle la jeune nourrrice, qu'Esther grondait doucement. Il demanda quel sujet de plainte Cora lui avait donné; elle lui répondit que, depuis quelque temps et sans cause apparente, la jeune négresse semblait succomber sous le poids de quelque affliction secrète; elle lui fit remarquer l'amaigrissement de ses traits, la prostration profonde dans laquelle elle semblait être en ce moment, et, tout en donnant ces explications à son mari, Esther continuait à adresser à Cora d'affectueux reproches sur son manque de confiance envers une maîtresse qui s'était si promptement et si vivement attachée à elle.

Cora ne répondait rien; elle berçait dans ses bras l'enfant confié à ses soins, et, de temps en temps, elle l'embrassait avec une sorte de fièvre.

Esther s'était singulièrement attachée à celle qu'elle avait chargée d'élever son enfant; elle passait avec elle les longues heures d'isolement que lui faisaient les occupations de son mari. Cela était ainsi doublement utile à Eusèbe, qui devait bien se garder de détruire la bonne harmonie qui régnait entre la maîtresse et l'esclave, du moment que cette bonne harmonie servait ses intérêts.

Lui serait-il possible de remplacer Cora auprès d'Esther? Celle-ci, privée des distractions qu'elle trouvait dans la société de la jeune fille, n'exigerait-elle pas que son mari laissât son comptoir pour rester auprès d'elle?

Les jours suivants, et quoi qu'il fît, Eusèbe fut forcé de s'occuper de la jeune nourrice.

Lorsqu'il traversait les cours, les jardins ou les appartements de sa maison, sans cesse il la rencontrait sur son passage.

Il semblait qu'elle se multipliât pour se trouver partout où était Eusèbe.

Tantôt il l'apercevait errante sous les bosquets de jasmins et de rhododendrons du parterre, la tête inclinée sur la poitrine, les yeux rougis par ses larmes.

Tantôt, à travers un store, il la voyait assise sur une pierre, aux rayons d'un soleil ardent, en face de ses fenêtres, regardant sans voir, écoutant sans entendre, transportée corps et âme dans le monde idéal des rêveries.

S'il entrait dans une chambre pour se livrer à quel-

ques-uns des calculs qui l'occupaient jour et nuit, il se croyait seul, et tout à coup entendait retentir derrière lui un chant doux et monotone dans une langue inconnue ; il se retournait, et, dans l'angle de quelque mur, il apercevait cette figure de pierre noire drapée dans ses beaux vêtements de laine blanche, qui endormait le nourrisson avec une chanson de son pays.

Une autre fois, lorsqu'il traversait un corridor, il entendait venir un pas furtif qui semblait effleurer à peine le plancher ; c'était Cora, qui, lorsqu'il passait, s'effaçait contre la muraille.

S'il avait besoin de quelque chose, s'il réclamait quelque service, c'était toujours la négresse qui se présentait pour le lui rendre.

Un soir, Eusèbe travaillait ; assis devant une petite table dans la chambre de sa femme, il supputait son gain, comme il le faisait tous les jours, comme si le calcul de l'accroissement quotidien de sa fortune eût été le plus doux délassement qu'il pût trouver après une journée de fatigue.

Esther berçait son enfant sur ses genoux, et cherchait à lui arracher ses premiers sourires ; à ses côtés était Cora assise sur une natte.

Derrière elle, et différemment groupées, se tenaient les femmes d'Esther.

Tout à coup, en levant les yeux vers sa femme, Eusèbe vit étinceler entre les mains de celle-ci un rayon fauve comme celui de l'or.

C'était une pierre à reflets métalliques que la négresse

avait donnée à sa maîtresse, et que cette dernière faisait scintiller à la lumière pour distraire les yeux de l'enfant.

Eusèbe arracha cette pierre des mains d'Esther avec un mouvement si brusque, qu'il l'épouvanta, et, sans lui adresser une parole, il se mit à examiner curieusement la pierre.

— Où as-tu donc pris cette pierre? lui dit-il enfin d'une voix que l'émotion rendait tremblante.

— Cora me l'a donnée, répondit la jeune femme. Mais qu'a donc ce morceau de caillou pour t'intéresser si vivement, mon ami?

Eusèbe fit signe aux servantes d'Esther de sortir et à la nourrice de rester.

— Cora, dit-il à celle-ci, as-tu quelquefois souhaité la la liberté?

— Oui, répondit-elle; avant que l'enfant que le vôtre a remplacé fût mort, je l'ai rêvée comme le plus bel héritage qu'une mère puisse léguer à son fils; à présent, je n'en voudrais plus.

— Pauvre Cora! dit Esther, qui voyait dans les paroles de la négresse l'expression de l'attachement par lequel elle répondait à l'affection que sa maîtresse lui témoignait.

— Cora, dit Eusèbe, ce n'est point une liberté pauvre et dénuée que j'aurais à t'offrir, si les espérances que je conçois en regardant ce caillou venaient à se réaliser; c'est la richesse, c'est-à-dire la possession de tout ce

que peut souhaiter ton cœur ici-bas, de tout ce qui peut faire ton bonheur sur la terre.

— Non, dit Cora en secouant la tête. La pauvre Cora n'a rien à espérer en ce monde. Dieu lui-même ne pourrait lui donner ce que son cœur voudrait avoir.

— Ne vois-tu pas que la pauvre fille regrette perpétuellement son enfant? fit Esther à voix basse et en se penchant sur son mari. N'éveille donc pas en elle ces douloureux souvenirs.

— Soit, dit Eusèbe, qui ne put s'empêcher de rougir; mais Cora est jeune, et le chagrin qui oppresse son cœur peut s'effacer.

Bien qu'Eusèbe eût fait cette réponse à demi-voix, Cora l'avait entendue.

— Non, dit-elle, Cora aura fini de vivre avant que son chagrin ait disparu.

— Mais, enfin, peut-être as-tu encore quelque affection en ce monde? répliqua Eusèbe.

— Oh! oui! dit Cora avec un sentiment profond.

— Ne serais-tu pas bien aise, par exemple, de contribuer au bonheur des maîtres qui t'ont traitée plutôt comme leur enfant que comme une esclave?

— Que faut-il faire pour les servir? Parlez! voulez-vous mon sang?

— Bonne Cora! fit Esther.

— Il faut moins que cela, repartit Eusèbe; tâche seulement de te rappeler tes souvenirs. Où as-tu trouvé cette pierre? le sais-tu?

— Je m'en souviens comme si c'était hier seulement qu'elle fût tombée entre mes mains, et cependant il y a bien longtemps de cel

— Parle, Cora, nous t'écoutons.

— Mon premier maître était un homme blanc qui avait acheté ma mère lorsque je n'étais pas plus grande que l'enfant blanc auquel je donne mon lait. Nous habitions le pays des Préangers, au pied du mont Galung-Gung. Une nuit, j'avais alors vu dix saisons de pluie succéder à dix saisons brûlantes, nous fûmes réveillés par les cris de tous ceux qui habitaient les maisons, et par des mugissements sourds et prolongés; ma mère se leva en toute hâte, et sortit de la case en m'emportant dans ses bras; la terre tremblait sous ses pieds, et derrière nous les murs de l'habitation s'écroulèrent; au dehors, un horrible spectacle nous attendait. La montagne était couverte d'une épaisse fumée que rayaient de temps en temps de hautes colonnes de flamme qui montaient jusque dans les nuages : l'atmosphère était imprégnée d'une vapeur chaude et limoneuse qu'il était impossible de respirer; on entendait des torrents d'une eau brûlante tomber en immenses nappes de rocher en rocher; la lueur funèbre que projetaient les flammes de la montagne nous montrait les arbres, les maisons, les collines disparaissant entraînés ou brûlés par ce torrent. Les tourbillons de vapeur qu'il laissait derrière lui indiquaient sa marche. Il s'en fallait d'une lieue à peine qu'elle atteignît l'endroit où nous nous trouvions.

» Tout fuyait, les femmes emportant dans leurs bras leurs enfants les plus débiles, comme le faisait ma mère, les hommes chargés de leurs objets les plus précieux en chassant leurs bestiaux devant eux. Le bruit affreux des eaux qui nous poursuivaient se rapprochait de plus en plus; chacun précipitait sa course; mais le fardeau dont ma mère s'était chargée alourdissait la sienne et l'accablait; bientôt ceux avec lesquels nous avions quitté l'habitation nous devancèrent; bientôt aussi le pas de ma mère s'appesantit, et ses jambes se dérobèrent sous elle. — En ce moment, un homme, emporté par le galop d'un cheval, passa auprès de nous; c'était notre maître. « Jette ton enfant, dit-il à ma mère, c'est le seul moyen de sauver ta vie! » Ma mère ne répondit qu'en me serrant plus étroitement contre son sein. Le maître, furieux d'une désobéissance qui pouvait lui coûter deux esclaves au lieu d'une, s'emporta en imprécations et en menaces, et voulut frapper ma mère d'une arme qu'il tenait à la main. Ce nouveau danger lui rendit des forces, elle se mit à fuir devant son maître comme elle fuyait tout à l'heure devant le limon brûlant dont le Galung-Gung couvrait la plaine; elle m'avait placée sur son dos pour être plus libre en ses mouvements. Déjà je sentais sur mes épaules l'haleine brûlante du cheval de notre maître, lorsque ma mère se jeta sur un rocher près duquel nous passions, et l'escalada avec une vigueur qu'il eût semblé impossible d'attendre de l'épuisement de ses forces. Au cri de rage qu'avait poussé le maître en

voyant qu'elle lui échappait, en succéda un autre plein de terreur et d'angoisse; en retournant son cheval, il s'était aperçu que le torrent l'avait gagné de vitesse; il fit faire un bond prodigieux à sa monture pour lui faire franchir un petit ravin dans lequel il avait commencé de couler; mais, étouffé par les vapeurs sulfureuses qui s'en échappaient, l'animal n'atteignit pas la rive opposée, tous deux tombèrent dans le gouffre de limon qui se referma sur sa proie.

» Le rocher sur lequel ma mère s'était réfugiée était sur le versant du mont Taikoekoie, qui touche au Galung-Gung; si elle avait pu escalader la montagne, nous eussions été sauvées toutes les deux; mais derrière nous se dressait un mur de roche perpendiculaire qu'il nous était impossible de franchir, et il n'y avait plus, à présent que l'eau du volcan bouillonnait à nos pieds, à songer à gagner les hauteurs par un autre endroit. Ma mère resta immobile sur son rocher, espérant que peut-être le torrent boueux n'atteindrait pas jusqu'à la hauteur où nous étions parvenues. Les exhalaisons qui s'en échappaient menaçaient de nous étouffer; mais, heureusement, à l'endroit où nous nous trouvions, un ruisseau descendait de la montagne; elle me fit boire de son eau. En tombant en cascade de cette hauteur, il avait creusé une sorte de petit bassin dans le rocher; elle me plongea dans cette onde fraîche et limpide. Cependant, elle reconnut avec terreur que le danger grandissait d'instant en instant; le limon brûlant avançait toujours, bientôt il

ne fut plus qu'à quelques pas de nous, et battit le pied de l'escarpement sur lequel nous étions réfugiés; ma mère me reprit dans ses bras, m'embrassa étroitement, s'efforça de me rassurer et y parvint si bien, que bientôt je m'endormis comme je me serais endormie dans notre case.

» Lorsque je me réveillai, poursuivit Cora, le soleil était haut sur l'horizon; ma mère, appuyée contre le rocher, me serrait toujours entre ses bras; elle me semblait dormir aussi; je me débarrassai doucement de son étreinte pour ne pas la réveiller et je mis le pied sur notre plate-forme; elle était encore brûlante; mais le limon s'était retiré, on n'en voyait plus que dans le ravin où notre maître avait trouvé la mort; alors seulement, je m'aperçus que les pieds et les jambes de ma pauvre mère étaient affreusement brûlés; je l'appelai, elle ne me répondit pas; je la secouai, elle ne fit aucun mouvement; j'eus peur de son silence autant que de la solitude dans laquelle je me trouvais, et je me mis à pleurer; mais, à l'âge que j'avais alors, mon chagrin ne pouvait être de longue durée; des cailloux semblables à celui-ci, que j'aperçus dans le bassin où ma mère m'avait plongée pendant la nuit précédente attirèrent mon attention; l'eau qui descendait du rocher l'avait complétement débarrassé de la boue noire qui sans doute l'avait obstrué comme le reste de la plate-forme, et ces pierres brillaient de tous les feux du soleil qu'elles reflétaient; je jouais avec elles lorsque des hommes, qui étaient à la recherche des victimes de

la catastrophe, nous trouvèrent; ils emportèrent ma mère et m'emmenèrent, mais non sans que j'eusse caché sous mes vêtements la plus belle des pierres qui m'avaient semblé si amusantes. Je la conservai quelque temps comme un jouet; puis je compris que ma mère était morte en me préservant de toute atteinte, s'était immolée pour sauver ma vie, et ce caillou aux reflets brillants me rappela son souvenir.

— Pauvre Cora! dit Esther en passant ses doigts blancs et effilés dans la chevelure épaisse de la jeune négresse, tu as bien souffert; mais je tâcherai que le reste de ta vie soit moins tourmenté que le commencement.

Cora baissa les yeux et ne répondit pas. Quant à Eusèbe, rien ne pouvait lui faire oublier le but auquel il tendait.

— Mais, dit-il, si tu avais dix ans à cette époque, peut-être ne saurais-tu aujourd'hui retrouver le rocher où s'est passée la scène que tu viens de nous raconter.

— Dites-moi que cela peut vous plaire, puis mettez-moi un bandeau sur les yeux, et, dans la nuit la plus noire, je vous y conduirai, fit Cora avec une énergique assurance.

— Mon Dieu! interrompit Esther, pourquoi tourmentes-tu cette pauvre enfant à propos de ce qui ne peut être qu'un enfantillage? Quelle valeur peux-tu donc attacher à cette pierre?

— Esther, dit Eusèbe en concentrant sa voix comme

s'il eût craint qu'elle ne se fît entendre à travers les murailles, cette pierre, c'est un diamant!

— Vraiment? fit la jeune femme en regardant le précieux objet avec une curiosité enfantine.

— Oui, un diamant; et si, comme tout le fait supposer, il n'est pas seul dans son gîte, si, en suivant le ruisseau qui les a préalablement charriés dans son cours, on peut remonter au terrain qui les renferme, juge de ce que sera l'opulence du possesseur d'un semblable trésor!

En parlant ainsi, le teint d'Eusèbe s'était animé, ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire. Esther en fut épouvantée!

— Mon ami, dit-elle à Eusèbe, où est le temps où tu voulais répudier notre fortune actuelle? où sont tes projets de nous débarrasser de ces richesses gênantes après les avoir fait servir à assurer à nos enfants ce qui jadis formait toute notre ambition, c'est-à-dire une honnête médiocrité?

Ce reproche, le premier peut-être qu'elle eût jamais adressé à Eusèbe, ne toucha point celui-ci; mais, pour la première fois aussi, il l'irrita contre sa femme.

Dès que le cœur auquel on s'adresse n'est plus éperdument épris, c'est un tort impardonnable d'avoir raison contre lui; on le froisse, on l'humilie, on le blesse sans le convaincre; comme tous les tyrans, les passions sont sourdes à ce qui ne les flatte pas.

Dans cette situation, c'est augmenter le tort que l'on s'est déjà donné que de formuler ses raisons avec ten-

dresse et douceur; à un premier grief on en ajoute un autre.

Les paroles d'Esther tombant sur les fiévreuses ardeurs de cupidité qui embrasaient l'âme de son mari, firent l'effet de l'huile sur le feu; loin de la calmer, elles l'irritèrent.

Il répondit avec aigreur, il défendit avec violence ce qu'il appelait l'amour de sa famille, la préoccupation du bien-être des siens, et les larmes qu'il vit couler des yeux d'Esther, lorsqu'elle lui demanda pardon, ne le touchèrent pas.

Bien que la résignation d'Esther à toutes les volontés de son mari ne laissât aucun prétexte à la prolongation du courroux de celui-ci, la paix fut longue à se faire entre les deux époux. Celle-là avait beau désavouer les malencontreuses paroles qui avaient soulevé cet orage, Eusèbe y revenait sans cesse comme un gladiateur au tronçon d'épée qui lui reste pour se défendre des attaques d'un ennemi bien armé. Il ne pouvait se décider à les oublier, et sa rancune était si vivace, que, après le bonsoir sec et froid qu'elle avait reçu de son mari, la pauvre femme fut réduite à envier le sourire gracieux et affable avec lequel Eusèbe répondit à Cora lorsque la négresse assura à son maître qu'il pouvait, ainsi qu'il le désirait, garder pendant quelques jours la pierre précieuse, cause première de cette discorde intestine.

XXII

LE TAIKOEKOIE

Le lendemain, au point du jour, Eusèbe était levé, et, au lieu de descendre directement à Batavia comme c'était son habitude, lorsqu'il fut à Steenen-Overlast, il prit à gauche et entra dans le campong des Chinois.

Bien que l'heure fût peu avancée, la laborieuse population de ce quartier remplissait déjà les rues; les marchands ambulants, chargés de menues denrées d'approvisionnement, se croisaient dans tous les sens, annonçant par divers cris, et au moyen des instruments les plus assourdissants, les légumes, le poisson, la viande, les animaux vivants, qu'ils transportent dans de grandes corbeilles suspendues sur leurs épaules comme les plateaux d'une balance; les commis des négociants appro-

priaient le pas des portes, époussetaient l'élégante enseigne, suspendue verticalement de manière à exposer au public sur ses deux faces, et en lettres d'or, les titres du marchand à sa confiance; puis celui-ci paraissait à son tour avec un souan-pann, dont il faisait résonner les boules pour appeler la fortune et conjurer le mauvais sort.

Les magasins regorgeaient de toutes les productions du Céleste Empire.

Là étaient des objets en ivoire, sur lesquels l'ouvrier a épuisé tout ce que le Créateur a départi à l'homme en adresse manuelle; des éventails de nacre, d'écaille, de bois de sandal; des écrans, des rouleaux peints à l'aquarelle; des meubles en bambou et en rotin; des soieries de toute espèce et de toute couleur, depuis les plus magnifiques tissus mats et brochés, jusqu'au modeste *pongis;* puis des amas de comestibles, et, parmi ceux-ci, des nids de salangane, de holothurie, des nageoires de requin et quelquefois le ginsong, cette panacée des Chinois.

Eusèbe était trop préoccupé pour donner quelque attention au côté pittoresque de ce tableau.

Ce qu'il cherchait, c'était un lapidaire, et, lorsqu'il l'eut trouvé, il entra dans sa boutique, lui présenta la pierre que Cora lui avait laissée, et le pria de l'examiner.

Le Chinois la fit grincer sur sa meule, la contempla sur toutes ses faces à l'aide d'une loupe, et ne s'en dessaisit qu'avec un grand soupir de regret, qui eût

prouvé à Eusèbe, quand bien même il ne l'en eût pas assuré, que c'était là un diamant noir, et un diamant d'un grand prix.

Eusèbe jeta sur l'établi une pièce d'argent, pour dédommager le Chinois de la douleur qu'il éprouvait en ne pouvant s'approprier un si précieux objet; et, tout joyeux, il regagna son comptoir de Batavia, d'où il sortit le soir plus tôt qu'il n'en avait l'habitude.

En rentrant dans sa demeure, il aperçut Cora assise dans le kiosque à l'endroit même où Harruch avait campé; Eusèbe était si heureux de la certitude qu'il avait acquise, qu'il éprouvait le besoin d'épancher son bonheur; aussi, loin de passer indifférent et dédaigneux, comme il avait l'habitude de le faire, devant la négresse, il alla droit à elle et lui dit :

— C'est un diamant que tu as trouvé, Cora, et le plus précieux de tous, un diamant noir !

— Le cœur de la femme qui aime est aussi un diamant, répondit Cora à demi-voix; mais, moins heureux que cette pierre, sa couleur sombre lui ôte son prix !

Eusèbe ne jugea pas à propos de répondre à cette exclamation douloureuse; il était tout entier à son ivresse.

— Lorsque tout le monde dormira dans la maison, viens me trouver dans mon appartement, Cora; j'ai besoin que tu complètes les renseignements que tu m'as donnés hier au soir..

— Le maître peut commander, il trouvera toujours

son esclave obéissante et soumise, répondit Cora d'une voix à peine articulée.

Effectivement, lorsque tout le monde reposa dans la maison, lorsque le bruit de la respiration de madame van den Beek, auprès de laquelle couchait la négresse, lui eut prouvé qu'elle était endormie, Cora quitta son lit, et, par le petit couloir dont nous avons parlé, elle se glissa dans la chambre d'Eusèbe.

Ce dernier était étendu sur les nattes qui couvraient le plancher, et devant l'immense carte que l'ingénieur van de Velde a dressée de l'île de Java. A côté de lui était une pile de livres, et, sur ces livres, le diamant qui réfléchissait les feux des deux bougies dont était éclairée la pièce.

Eusèbe était tellement absorbé par son étude topographique, qu'il fut quelques instants sans s'apercevoir que Cora était auprès de lui. Enfin, il releva la tête, la vit, et s'écria :

— Ma foi ! tu arrives à propos, Cora, car je ne pouvais me retrouver dans cet écheveau de montagnes, plus embrouillé que la quenouille d'une vieille femme de mon pays.

Mais Cora ne l'avait point entendu.

Au bout de quelques instants, Cora put aider Eusèbe à déterminer le point précis où s'était passée la scène qui avait suivi l'éruption du Galung-Gung.

Selon lui, cela devait être sur le versant septentrional du mont Taikoekoie, entre le bourg de Gavoet et le village de Saoedji.

La carte indiquait qu'une route praticable aux litières conduisait jusqu'à la première de ces bourgades; de là à l'endroit que Cora désignait comme étant celui où elle avait trouvé le diamant, il n'y avait plus qu'une faible distance à parcourir à cheval.

Eusèbe congédia la jeune femme. Il se croyait désarmé par l'attitude humble et respectueuse de son esclave; mais il n'était sans force que parce qu'il y avait déjà un secret entre elle et lui, et que, quel que fût le peu d'importance de ce secret, sa complice le dominait complétement.

Cependant, Eusèbe supportait impatiemment le temps pendant lequel il devait attendre avant de commencer le voyage qu'il avait résolu de faire à la recherche du gîte de diamants.

Madame van den Beck était à peine remise de ses couches, et, tout confiant qu'il était dans ses forces, ou tout insoucieux qu'il se montrait de ce qui n'était pas une affaire, il s'épouvantait assez à l'idée de passer des jours, des semaines, des mois peut-être seul avec la belle esclave pour ne pas vouloir entreprendre cette course sans Esther; d'ailleurs, Cora nourrissait l'enfant, et priver le pauvre petit être de celle qui lui était nécessaire eût été une barbarie à laquelle, malgré la fièvre qui le dévorait, n'était pas encore arrivé Eusèbe.

Sa bonne et tendre femme, qui suivait sur le visage de son mari toutes les impressions de son âme, devina ce qui se passait en lui et vint au-devant de ses plus chers désirs.

Un jour que, pour la centième fois peut-être, Eusèbe s'informait de l'époque à laquelle on sèvrerait le petit garçon, elle sourit doucement à Eusèbe et lui dit qu'elle pensait qu'un voyage dans les montagnes serait favorable à sa santé, aussi bien qu'à celle de son enfant.

— Un voyage dans les montagnes! s'écria Eusèbe, ne sachant ce qu'il devait penser de cette idée qui caressait si bien toutes ses chimères.

— Certainement! n'est-ce pas là que l'air est pur, vif? n'est-ce pas là que nous trouverons à nous remettre des chaleurs accablantes qui m'ont tant fait souffrir depuis deux mois? Puis, continua Esther, qui voulait encore épargner à son mari d'avoir à rougir de la cupidité qu'elle lui avait un jour reprochée, puis, comme, du moment que ce sont des montagnes, le choix de celles où nous séjournerons m'est indifférent, nous pourrons nous diriger vers le mont Taikoekoie; ce sera une occasion pour toi de vérifier si le diamant de Cora a laissé des frères.

— Et Cora? demanda Eusèbe tout haletant d'espérance.

— Cora? Nous l'emmènerons avec nous; je compte bien ne pas me séparer de mon enfant, et il ne peut se passer d'elle.

Eusèbe sauta au cou de sa femme et l'embrassa avec délices.

Hélas! ce n'était plus à Esther que s'adressaient ces transports; c'était aux diamants qui éblouissaient ses

yeux, et dont son imagination lui montrait des tas monstrueux que ses doigts éparpillaient en gerbes lumineuses.

Eusèbe mit une telle ardeur à presser les préparatifs du départ, que, trois jours après l'ouverture qu'Esther avait faite à son mari, la petite caravane se mettait en route pour l'intérieur de l'île.

Ils voyageaient en poste, comme voyagent les riches colons de Java, où ce service est assez bien organisé, dans une large berline à laquelle on attelait une douzaine de chevaux, petits, mais vifs et nerveux, qui sont originaires du pays ; des indigènes suivaient à pied ces chevaux quelle que fût leur allure, les encourageant du geste et de la voix, appelant à leur aide la population des travailleurs des champs qui bordaient la route, poussant, traînant avec leur concours, qui ne se refuse jamais, la lourde voiture lorsque les difficultés du chemin l'arrêtaient et que les petits quadrupèdes se refusaient à la mener plus loin.

On alla ainsi jusqu'à Bandong, en traversant Buitenzorg et Tjanjoe. Là, la route cessait d'être praticable aux voitures; il fallut laisser la berline dans cette dernière ville; les femmes continuèrent la route en litière, les hommes montèrent à cheval.

Le soir même de leur arrivée à Gavoet, après avoir installé sa femme dans l'appartement de la maison qu'il avait fait retenir d'avance, Eusèbe n'eut rien de plus pressé que de descendre sur la terrasse de cette maison, située sur sa façade méridionale, afin d'observer le

mont Taikoekoie, dont il n'avait pu contempler que les cimes couvertes de neige.

A sa grande surprise, quelqu'un l'avait déjà devancé dans ses velléités d'observation. Cora, accoudée sur la balustrade de bambous qui servait de garde-fou à la terrasse, avait les yeux fixés sur les masses sombres du pic de granit, dont la base s'effaçait dans une teinte uniforme de violet et dont le soleil couchant n'éclairait plus que la cime, qu'il empourprait de ses feux.

La négresse était si absorbée dans sa contemplation, qu'elle n'entendit pas Eusèbe marcher derrière elle; il s'approcha et lui toucha légèrement l'épaule; elle tressaillit, se retourna et, reconnaissant son maître, elle poussa un cri d'effroi.

— Qu'as-tu donc, enfant? lui demanda van den Beek.

— Maître, comment voulez-vous que je revoie d'un cœur serein ces lieux qui me rappellent de si douloureux souvenirs?

— Nous ne t'avons jamais caché de quel côté nous dirigerions nos pas; tu n'aurais point attendu pour t'affliger que nous touchions au but de notre course, car nous y sommes. La voici donc, cette montagne qui cache dans ses flancs ces richesses immenses qui vont devenir les nôtres!

— Maître, maître! s'écria Cora, réfléchissez avant de tenter d'y porter la main; le génie de la montagne est avare comme les hommes, et, comme eux, il garde et défend opiniâtrément ses trésors.

L'idée de tenir en sa possession la source intarissable de richesses qu'il convoitait, aveuglait tellement Eusèbe, que cette menace des esprits surnaturels, qui, après sa rencontre avec Basilius, l'eût fait frissonner, ne produisait plus sur lui la moindre impression.

Il haussa les épaules.

— Maître, reprit Cora, n'étions-nous pas heureux dans la grande case de Weltevrede : vous, des biens sans nombre que Dieu vous a déjà envoyés et de l'amour de votre femme; moi, de pouvoir recueillir le regard compatissant que vous laissiez tomber sur votre esclave? Ah! pourquoi avons-nous quitté Weltevrede!

Il y avait des larmes dans la voix de la négresse lorsqu'elle prononça ces paroles, et son accent décelait une profonde agitation intérieure.

— Esclave, lui dit Eusèbe d'un ton presque menaçant, malgré le détour dont tu t'enveloppes, je découvre la vérité : tu m'as trompé.

— Moi! s'écria Cora avec désespoir.

— Tu m'as trompé, avoue-le! L'histoire de la trouvaille de ce diamant est un conte, l'existence de ce bassin rempli de pierres semblables à celle que tu avais emportée est une fable; tu t'es jouée de moi et de ma sotte crédulité.

— Non, maître, je n'ai pas menti, oh! ne le crois pas, je t'en conjure par l'esprit de ma mère qui est morte pour sauver ma vie; j'ai dit la vérité, je te le jure.

— Bien, dit Eusèbe, presque convaincu par l'énergie

avec laquelle Cora avait pronocé ces paroles; demain, il fera jour, nous nous mettrons en route, et, lorsque nous aurons fait deux lieues, lorsque nous serons sur le versant du Taikoekoie, dont un côté regarde la mer et l'autre la plaine, nous verrons bien si Cora a parjuré l'esprit de celle qui lui a donné le jour.

— Non, pas demain, non, n'allons pas sur le Taikoekoie, Renonce à ton projet, maître!

— Jamais! s'écria Eusèbe. Je ne serai pas ta dupe! et, ne fût-ce que pour te convaincre d'impudence, nous chercherons demain la plate-forme adossée contre une muraille de rochers du haut de laquelle tombe un ruisseau qui charrie des diamants dans son cours. Ah! tu vois si je me souviens, Cora!

— Si ce sont ces pierres brillantes qui seules peuvent toucher ton cœur, parle, maître; j'irai dans tous les ruisseaux des autres montagnes, je fouillerai leur lit, je déchirerai mes doigts contre leurs rochers, puis je t'apporterai ma moissson sans en rien détourner pour moi, je te le jure.

— Insensée! comme s'il existait dans toute l'île peut-être un autre gîte semblable à celui dont tu m'as parlé! Allons, Cora, je te le répète, que cette course doive nous enrichir ou te convaincre de mensonge, prépare-toi à la faire demain dès l'aube et à me servir de guide.

— Non, cherchez un autre guide, répondit la négresse en secouant la tête, Cora ne saurait vous conduire sur le Taikoekoie.

— Misérable! s'écria Eusèbe en cédant à un mouvement de colère et en levant la main sur la négresse.

Mais il eut honte aussitôt de son emportement, et, d'un ton plus doux :

— C'est donc là, continua-t-il, cette reconnaissance sans borne que Cora semblait éprouver pour son maître!

— Que la main que tu avais levée retombe sur moi! s'écria Cora. Frappe ton esclave, foule-la aux pieds, mais ne la calomnie pas, maître!

Ici, Cora s'arrêta avec un cri rauque, comme si une vision terrible eût comprimé sa voix dans son gosier; tous ses membres tremblaient convulsivement, la respiration lui manquait; ses yeux hagards étaient tournés du côté du mont Taikoekoie.

Eusèbe suivit leur direction, et il aperçut une colonne d'un feu rougeâtre qui s'élevait de la base de la montagne au milieu des arbres qui lui servaient de ceinture.

Il ne vit là qu'un accident fort naturel, c'est-à-dire le bivac de quelque coureur de bois, et ne songea pas à lui attribuer la terreur soudaine qui venait de frapper Cora.

— Eh bien? lui dit-il en se tournant vers elle.

— Vous le voulez, maître, répondit la jeune fille d'une voix encore étranglée par l'émotion, vous le voulez, j'irai, je vous conduirai à l'endroit où les diamants dorment sous une couche de cristal liquide.

Eusèbe était trop agité pour trouver le sommeil.

Aussi, la nuit n'était pas aux deux tiers de son cours qu'il quittait sa couche, et, prenant les plus grandes précautions pour ne pas réveiller Esther, il se dirigea vers le divan qui avait dû servir de lit à la négresse.

Il dérangea doucement le berceau dans lequel dormait son enfant; mais, à sa grande surprise, il ne vit point la jeune fille sur les nattes.

Eusèbe éprouva une poignante angoisse; il supposa que, cédant au sentiment de répulsion que Cora avait manifesté la veille pour cette expédition, elle avait pris la fuite.

Il descendit précipitammant pour s'informer d'elle.

Comme il traversait la varangue de roseaux qui entourait l'habitation, pour gagner la maison où on avait logé les domestiques, il entendit un profond soupir et s'arrêta.

A deux pas de lui, il aperçut dans l'ombre une forme noire.

— Est-ce vous, Cora? demanda Eusèbe. . .

— Quelle autre que Cora veillerait parce que vous veilez?

— Pauvre Cora! sais-tu que, pendant un moment, j'ai craint que tu ne fusses retournée à Weltevrede?

— Cora n'est qu'une esclave, et les chemins ne sont pas ouverts devant sa volonté.

— Cora, la seconde mère de mon fils, a toujours été l'amie de notre demeure, et je ne veux pas qu'un autre

lien que ceux de son affection l'attache à nous; je la fais libre.

— A quoi sert de briser l'entrave de fil de cocotier lorsqu'il reste au pied une lourde chaîne de fer qui l'emprisonne? Cora sera toujours ton esclave, et celle d'un autre plus puissant que toi.

— Quel est cet autre maître, Cora?

La négresse hésita pendant quelques instants.

— Le destin, dit-elle enfin, qui me dit : « Marche! » et me contraint d'aller, lors même que j'aperçois les yeux sans fond de la mort qui me guette.

Eusèbe haussa les épaules.

— Tu n'es donc pas plus raisonnable qu'hier au soir! s'écria-t-il.

— Je suis prête à te conduire sur les pentes du Taikoekoie, répondit la jeune femme en se levant et en quittant le pilier de bambou contre lequel elle était assise.

— Bien; alors, je vais réveiller mes gens pour qu'ils nous accompagnent.

— Non, répliqua Cora, l'esprit de la montagne est méfiant comme il est jaloux; un homme et une femme seuls lui causeront moins d'ombrage.

— Soit, fit Eusèbe, qui pensa pouvoir faire cette concession aux superstitions de la pauvre fille; laisse-moi au moins demander les chevaux.

— A quoi bon? Si agiles que soient leurs pieds, ils ne nous feront pas fuir le danger s'il se dresse devant nous,

et, sur les pentes de la montagne, ils nous seraient inutiles. Si les prières de mon cœur ne t'ont pas touché, si l'amour de ces pierres qui brillent te fait mépriser les dangers dont je t'ai parlé, comme les larmes qui coulent de mes yeux, prends ma main et partons.

Eusèbe saisit la main de la jeune négresse : elle était brûlante et sèche ; un tremblement fiévreux l'agitait.

— Partons, dit-il en entraînant Cora, partons !

Ils se dirigèrent vers le sud, laissant à leur gauche les jardins de Gavoet, à travers une plaine plantée d'arbres fruitiers alors en fleurs et dont les suaves et pénétrantes senteurs parfumaient l'atmosphère.

La nuit était calme et sereine, et la seule lumière des étoiles répandait autour des deux voyageurs une douce clarté.

Il y avait une heure qu'ils marchaient ainsi.

Peu à peu les derniers vestiges de culture s'étaient effacés derrière eux ; aux formes basses, aux cimes rondes des manguiers, des citronniers et des papayers avaient succédé les hautes et épaisses découpures dont les tamarins, les liquidambars, les bois de teck et autres arbres forestiers dentelaient la voûte étoilée.

La brise s'était levée, elle agitait à grand bruit les larges feuilles des cocotiers et les nervures flexibles des aréquiers, qui, au passage des deux voyageurs nocturnes, se courbaient et ondulaient comme d'immenses panaches.

Le jour allait venir ; Eusèbe et Cora entraient dans la forêt qui couvre les bases du mont Taikoekoie.

Des fragments amoncelés de basalte, des laves, des cendres, des scories, couvraient le sol et rendaient la marche pénible ; au milieu d'une immense clairière se dressait une roche pyramidale, jetée là peut-être par quelque formidable éruption du volcan.

Eusèbe s'arrêta au pied de cette roche pour attendre Cora, qui était restée un peu en arrière ; il l'appela et la vit accourir.

Elle tenait à la main une énorme botte de branches de gardénia et de tiges de malatti qu'elle venait de cueillir, et s'occupait d'en tresser une couronne, dans laquelle, malgré l'obscurité de la nuit, elle entremêlait adroitement les calices blancs des premiers avec les tubes empourprés des seconds.

— Que fais-tu là? demanda Eusèbe.

— Nous ne pouvons aller plus loin sans que j'aie offert un sacrifice à l'esprit du feu, qui est le maître de la montagne.

— Fais-le donc, et fais-le vite, dit Eusèbe sans se donner la peine de dissimuler un geste de contrariété.

— Sois clément et bon, maître, répondit la négresse ; la voûte des arbres double l'ombre de la nuit, et nous ne saurions aller plus loin avant le jour ; laisse ton esclave rendre l'esprit favorable à ton dessein ; elle est aussi impatiente que toi, à présent, de se trouver au lieu où les pierres brillantes doivent ruisseler entre tes doigts comme des ondes de feu.

Eusèbe, rassuré par les paroles de Cora, s'assit sur le tronc renversé d'un palmier.

La jeune négresse se coiffa de la couronne qu'elle avait tressée, garda à sa main un assez volumineux bouquet, ramassa un paquet de branchages; la flamme, qui commençait à s'éteindre, se ralluma et éclaira d'une lueur rongeâtre le visage et les vêtements de Cora, alors debout sur le faîte du monolithe.

Elle prenait une à une les fleurs blanches des gardénias du bouquet qu'elle tenait à la main, et les lançait dans le brasier en murmurant une sorte de chant dont la psalmodie lente et monotone rappelait les complaintes des pâtres de l'Europe.

La sombre majesté du décor, la mise en scène, la beauté fantastique de Cora, qui, éclairée par les reflets mourants du foyer, semblait une prêtresse de la nuit, son accent ému au milieu de la monotonie de la mélopée, tout se prêtait à frapper l'imagination d'Eusèbe.

Lorsqu'elle eut terminé son invocation, Cora prit la couronne qui couvrait sa chevelure et la jeta à son tour dans le brasier; puis, penchée vers la flamme, elle en suivit la combustion avec anxiété.

Tout à coup, et lorsque les dernières étincelles eurent fait crépiter les feuilles sombres du malatti, elle poussa un cri de joie, arracha la couronne à demi consumée du foyer et descendit précipitamment du rocher.

— Vois, vois, dit-elle à Eusèbe en lui montrant les rameaux noircis, vois cette fleur de gardénia qui est sortie intacte de l'épreuve; vois, la flamme l'a respectée;

elle est aussi blanche, aussi pure que lorsque mes doigts l'ont coupée sur sa tige.

— Eh bien?

— Eh bien, c'est un bon présage; l'esprit est pour toi, tu reviendras sain et sauf de ton expédition.

— Mais toi, Cora? dit Eusèbe.

— Moi, qu'importe! répondit Cora en froissant entre ses doigts les tubes odoriférants du malatti, qui la représentaient probablement dans cette cérémonie, et que le feu avait tordus, noircis, carbonisés.

— Non, s'écria Eusèbe, plutôt renoncer à ces diamants, fussent-ils aussi pesants et aussi nombreux que ceux de toutes les mines du Visapour, que de leur sacrifier un seul de tes cheveux!

A cette exclamation qu'elle était enfin parvenue à arracher à Eusèbe, Cora se sentit défaillir.

— Allons, mon enfant, reprit Eusèbe, relève-toi et tâchons d'être rentrés à Gavoet avant le jour.

— Retourner à Gavoet! et pourquoi? demanda la négresse avec stupeur.

— Parce qu'il est inutile de prolonger cette longue épreuve.

— De quelle épreuve veux-tu parler, maître?

Et son doigt indiquait à Eusèbe une lueur phosphorescente qui voltigeait dans la direction de la montagne, tantôt rasant le sol et tantôt s'élevant à la hauteur de la cime des palmiers les plus élevés.

— Mais où aller de ce côté?

— Sur le Taikoekoie. Avant que le soleil ait atteint la moitié de son cours, tu plongeras tes mains dans le bassin qui renferme la merveilleuse richesse dont je t'ai parlé. Je t'ai dit vrai, maître, je te le jure. Marchons, il *le veut*, il le faut.

Malgré ce que ces derniers mots avaient d'incompréhensible pour lui. Eusèbe n'hésita pas, et, enflammé d'une nouvelle ardeur, il suivit Cora, qui, se guidant sur la lueur mobile qu'elle avait indiquée à son maître, gravissait les premières pentes du Taikoekoie et lui frayait un chemin à travers les lianes qui faisaient de la forêt une masse de verdure impénétrable.

Bientôt, Eusèbe et Cora quittèrent la région des grands bois pour entrer dans celle où le sol, appauvri par les cendres et les laves déposées à sa surface, ne nourrit plus que des mimosas rabougris et des palmiers nains. A l'approche du matin, les étoiles s'étaient effacées, la nuit était devenue plus obscure, et la jeune fille continuait de suivre les méandres que le feu follet traçait capricieusement devant elle et son compagnon.

Eusèbe hasarda quelques observations ; mais, quoique tout son corps tremblât convulsivement comme si elle n'eût pu encore se remettre des vives émotions qu'elle avait éprouvées, Cora insistait avec tant d'assurance pour qu'ils ne déviassent pas du chemin que traçait devant eux la lumière envoyée, disait-elle, par Rakchasa lui-même, que son maître, qui voyait du reste que leur marche restait ascensionnelle, ne hasarda plus aucune observation.

Peu à peu, ils dépassèrent les derniers mimosas ; le terrain sur lequel ils marchaient devenait de plus en plus difficile.

Tantôt il leur fallait gravir les monceaux de lave refroidie ou de basalte épars sur le sol comme d'immenses dolmens ; tantôt ils enfonçaient jusqu'aux genoux dans les cendres friables qui recouvraient la terre d'une couche de plusieurs pieds d'épaisseur.

— D'après ton récit, Cora, dit Eusèbe, je crois que nous escaladons tous ces rocs en pure perte ; le rocher perpendiculaire et le ruisseau qui charrie des diamants doivent se trouver à cette hauteur du Taikoekoie, mais plus sur la droite ; il doit être sur le flanc de la montagne qui regarde le Papandajan, son voisin.

Pour toute réponse, Cora, indiqua à son maître la lueur pâle qui continuait de voltiger sur les amas de scories, et celui-ci, examinant la masse sombre de la montagne qui se dressait devant lui, jugeant qu'ils n'avaient pas atteint plus du tiers de sa hauteur, pensa que la négresse pouvait bien avoir raison.

— C'est égal, dit-il encore, je crois que nous ferions bien d'attendre ici le jour ; j'ai plus de confiance dans tes souvenirs que dans le bon vouloir que Rakchasa manifeste pour moi.

Comme il achevait ces paroles, les pieds d'Eusèbe s'embarrassèrent dans quelque chose qui le fit trébucher ; il y porta la main et poussa un cri de terreur : il venait de reconnaître dans cet obstacle un squelette humain.

A son cri, un cri pareil de Cora répondit; de son côté, la négresse venait de voir s'évanouir comme emporté par un souffle puissant le langue de flamme qui les avait conduits jusque-là.

En même temps, une odeur âcre et fétide monta au cerveau des deux voyageurs et leur donna des vertiges.

Eusèbe ne se rendit point immédiatement compte de ce qui se passait autour d'eux; mais, élevée dans ce pays, Cora ne pouvait s'y tromper, et elle s'écria aussitôt :

— Nous sommes perdus, perdus sans ressource! l'esprit de la montagne nous a attires dans le *Guevo-Upas*.

— Le Guevo-Upas! qu'est cela? demanda Eusèbe.

— C'est cette vallée terrible de laquelle nul de ceux qui y sont entrés n'est jamais sorti; regarde autour de nous, vois, le sol est blanchi par les ossements de tous ceux qui sont venus y chercher la mort.

— C'est une fable, repartit Eusèbe, le *bohon-upas* n'a jamais donné la mort à ceux qui se sont endormis à son ombre; son suc n'est terrible que lorsqu'il a été introduit dans les veines.

— Qui te parle du *bohon-upas*? dit Cora avec impatience; je te dis que nous sommes dans le Guevo-Upas, dans la vallée du poison : ce n'est pas l'ombre de l'arbre maudit qui nous tuera, ce sont les émanations qui s'échappent de la terre, et que Rakchasa envoie à ses ennemis pour les étouffer.

Eusèbe comprit que la négresse disait vrai, qu'ils étaient dans une de ces solfatares éteintes où les vapeurs d'acide carbonique répandues dans l'atmosphère asphyxient les êtres vivants qui se hasardent à pénétrer dans leur milieu empoisonné.

A chaque pas qu'il faisait sur cette terre maudite, il se heurtait à quelque carcasse d'homme ou d'animal; il sentait les ossements desséchés se briser en craquant sous ses pieds, une sueur froide baignait son front.

Cora courait çà et là tout éperdue et comme si elle eût cherché à reconnaître un passage, à trouver un moyen de salut.

— Rakchasa n'a pas eu honte de se liguer avec le barkasaham. Un esprit de feu s'est soumis aux volontés de celui qui, comme le ver hideux, reprend dans les tombeaux l'aliment qui perpétue son existence. Et cependant ce dernier lui-même, le barkasaham damné, m'avait juré qu'il se contenterait d'une victime! — Si tu m'as trompée, lorsque je te priais à genoux de préserver les jours de celui qui m'est plus cher que la vie, sois maudit, ô Basilius!

Ce nom tira Eusèbe de l'affaissement dans lequel, soit par l'effet de la terreur, soit par l'influence du gaz délétère, il commençait à tomber. Il bondit vers Cora, et la saisit par le bras au moment où elle venait d'escalader un énorme bloc de basalte qui seul dominait cette plaine funèbre.

— Femme, s'écria-t-il, réponds-moi comme tu ré-

pondrais à ton Dieu ! Quel nom as-tu prononcé tout à l'heure?

— Grâce ! grâce ! répondit Cora en embrassant les genoux de son maître.

— Ah ! je comprends tout, à présent. Je me vois dans un piége infernal ! Toi que je croyais bonne, tendre, dévouée, tu as été suscitée par lui pour me perdre. Eh bien, femme ou fantôme, retourne vers celui qui t'a inspiré cette honteuse comédie, et dis-lui que je brave ses efforts et sa rage.

La négresse s'empara du krid qu'Eusèbe portait à sa ceinture et s'en porta des coups violents.

— Je veux mourir, s'écria-t-elle, avant d'avoir reçu ta malédiction ! Il fallait, d'ailleurs, une victime à l'esprit de la montagne. Je me suis offerte... il est apaisé !

Cora roula sur le roc et glissa de là sur la déclivité qu'il formait du côté opposé à celui par lequel elle était montée, ainsi qu'Eusèbe.

Eusèbe entendit le corps de la jeune femme qui roulait sur la pente, en entraînant des pierres avec lui, puis un dernier adieu que lui envoyait la négresse, et tout rentra dans le silence.

Quelque légitime que lui semblât ce sacrifice, Eusèbe fut saisi d'un remords presque aussitôt que le crime fut consommé; oubliant en même temps ses griefs contre Cora et sa propre position, il se mit à pleurer sur le sort de la malheureuse jeune femme qui se sacrifiait pour son ambition.

Les douleurs qu'il éprouvait le rappelèrent à lui-même; sa respiration devenait de plus en plus difficile, et son cerveau s'embarrassait à chaque instant; il lui semblait que mille aiguillons de feu le traversaient dans tous les sens.

Il essaya de marcher, mais ses jambes se dérobaient sous lui; il chancelait comme un homme ivre, et chaque mouvement qu'il faisait lui causait d'insupportables douleurs.

Il s'assit sur un bloc de basalte.

Devant lui s'étendait la plaine; il entendait le murmure que faisait le vent en passant sur les forêts; il voyait la nappe sombre qui le séparait de l'horizon se diaprer çà et là de lumières, c'étaient celles qui éclairaient les habitations; l'une d'elles brûlait peut-être au chevet du lit où reposait Esther.

Il chercha à concentrer ses pensées sur celle qu'il aimait, à écarter le regret des richesses qui venait lui assombrir ses derniers moments.

Cependant, la brise de mer, en passant plus fraîche et plus rapide sur son front, lui rendit un peu le sentiment; il lui sembla que, du fond du gouffre où il l'avait vue tomber, la négresse lui parlait encore.

Il sentit se réveiller en lui le sentiment de la conservation, si difficile à éteindre chez l'homme, et il essaya de se mettre debout; mais ses membres paralysés se refusèrent à le seconder.

Les appels redoublaient; la voix de Cora suppliait Eusèbe de venir à elle, au nom de tout ce qu'il avait

de cher en ce monde, de sa femme et de son enfant.

Une pensée soudaine éclaira le cerveau d'Eusèbe au milieu des ténèbres qui commençaient à l'envahir; il s'abandonna à son poids sur la pente du précipice.

Mais ce dernier effort absorba tout ce qui lui restait d'énergie, et, lorsqu'il sentit les pointes du rocher, il s'évanouit.

Cet évanouissement ne dura que peu d'instants; une vive sensation de bien-être et de fraîcheur le rappela à lui; il ouvrit les yeux et se trouva couché en travers d'un ruisseau qui suivait le fond du précipice, sa tête reposant sur les genoux de Cora, appuyé elle-même contre les parois du rocher et paraissant près d'expirer.

— Sauvé! sauvé!... dit la négresse en joignant les mains, — Pardon, Rakchasa, d'avoir douté de la sincérité de ton présage.

— Oui, sauvé, lui répondit Eusèbe; car c'est ta voix qui m'a inspiré la résolution de descendre dans ce gouffre, à l'abri des vapeurs délétères du volcan. Cora, ma reconnaissance pour toi sera éternelle.

— Oh! la mort peut m'être donnée, à présent que je suis certaine de ne pas emporter tes malédictions.

— La mort, dis-tu? mais tu te trompes. Du moment que tu n'as pas succombé sous le coup, tu vivras.

— Non, non, répondit Cora, dans peu d'instants, je serai retournée près de celui qui nous ouvre ses bras sans

distinction de couleur. Tes soins sont inutiles; mais sois béni pour ta pensée de commisération, qui adoucira mes derniers moments. Peut-être la récompense de cette pitié ne se fera-t-elle pas attendre.

— Que veux-tu dire?

— Rakchasa est juste; Rakchasa est grand, le puissant génie de la montagne n'a pu faire alliance avec le barkasaham immonde.

— Où veux-tu en venir?

— Rakchasa ne se joue pas de ceux qui l'implorent avec un cœur fervent.

— Je ne saurais te comprendre.

— Il doit avoir conduit nos pas vers le lieu où tu voulais aller; je lui avais offert ma vie s'il voulait permettre que tu détachasses des flancs de sa montagne la pierre que tu désirais; je vais mourir, et Rakchasa ne saurait nous avoir trompés. Nous devons être près de l'endroit où dorment sous les eaux les cailloux qui feront ton bonheur.

— Malheureuse! encore les diamants! Nous sommes dans un gouffre sans issue, et, à moins que nous ne parvenions à remonter la pente du Guevo-Upas, que nous ne nous hasardions à traverser de nouveau sa plaine empoisonnée, qui sait si nous pourrons sortir d'ici! Reviens à toi, Cora, et cesse, je t'en conjure, de te jouer de ma crédulité en me parlant encore de ces fabuleuses richesses.

— Cora ne s'est point jouée de ta crédulité, maître.

— Mon Dieu, mon Dieu! s'écria Eusèbe dans une émotion vertigineuse, n'est-ce pas le délire qui la fait parler? dit-elle vrai?

— Ce lieu plein d'horreur, il me semble que mes souvenirs l'ont vu une fois déjà; ah! si mes forces ne m'avaient pas abandonnée, quoique la nuit soit noire, je te guiderais sûrement dans ce dédale et saurais te conduire vers le trésor convoité.

— Non, chaque effort que tu ferais épuiserait tes forces et hâterait le moment. Cora, Cora, je puis marcher, moi! parle, parle, dis-moi de quel côté je dois me diriger.

Alors, pour ranimer Cora, dont le souffle paraissait près de s'éteindre, Eusèbe trempa son mouchoir dans le ruisseau et lui en baigna le visage.

— Cora, reviens à toi! s'écria-t-il; tâche de recueillir tes souvenirs. Ah! si je possédais ces richesses, je pourrais braver Basilius. Cora, de quel côté, dans ce lieu plein d'embûches, faudra-t-il diriger mes pas?

— M'as-tu pardonné, maître? demanda Cora.

— Oui; mais ne saurais-tu rassembler tes idées et me dire de quel côté je dois faire des recherches?

— Crois-tu maintenant que je ne t'ai pas menti?

— Le trésor existe, mais les instants sont précieux. Il faut que tu me donnes quelques indications qui puissent me guider, non-seulement pour le trouver, mais encore pour sortir de ce précipice, qui n'est peut-être qu'un des cratères du volcan. Quelques minutes me suffiront

pour rassembler de quoi nous faire à jamais riches et puissants. Alors, je t'emporterai dans mes bras. La science est à qui la paye, je la payerai si cher, qu'elle écartera de ta tête la mort qui la menace. Tu peux vivre de longs jours et vivre heureuse ; dis, ne le veux-tu pas?

— Eh ! ne suis-je pas heureuse? répondit la négresse, qui, en écoutant Eusèbe, était tombée dans une sorte d'extase. Ah ! que ce soit la mort ou la vie, je suis heureuse ainsi, et ne demande pas d'autre bonheur.

— Reviens à toi, Cora ; parle-moi du trésor.

— Oui, continua la négresse avec une exaltation croissante, lorsque tu passeras sur la terre où je dormirai, mes ossements tressailliront comme aujourd'hui.

Eusèbe éprouvait des vertiges ; une sorte de folie gagnait son cerveau, déjà ébranlé par les commotions qu'il avait reçues depuis quelques heures.

Aux dernières paroles de Cora, sa cupidité s'était réveillée ardente, implacable. Il ne doutait plus. Une sorte d'intuition lui montrait le trésor à quelques pas de lui ; il le sentait, il le voyait, et il lui semblait qu'un mot de Cora pouvait le faire tomber dans sa main.

Son impatience de le saisir lui enlevait toute réflexion ; il était pris d'une rage folle contre la négresse en pensant que, si près du but, il pourrait encore le manquer.

— Cora, Cora ! s'écria-t-il, je t'adjure de me répondre. Où est le ruisseau ? où sont les diamants?

— Pardonne, pardonne, maître; il y a un nuage devant mes yeux.

Eusèbe vit bien qu'il n'obtiendrait plus rien de la mourante; il laissa aller la tête de la négresse, qui retomba sur le roc avec un bruit sourd et mat, et il s'assit sur une pierre du ruisseau, en jetant un regard inquiet autour de lui.

Ce ruisseau, comme nous l'avons dit, coulait au fond d'un précipice, entre deux immenses parois de rochers entr'ouverts par quelque terrible convulsion de la montagne.

A cent pas de l'endroit où il se trouvait, l'une des deux murailles de granit rejoignait la montagne, dont elle formait une des assises; l'autre, après avoir élevé vers le ciel un pic dentelé, s'abaissait et se confondait dans les ombres de la plaine.

Mais la chose dont Eusèbe, dans l'obscurité, n'avait pu se rendre compte jusqu'alors, c'est que le précipice se terminait à cette distance.

Entre les deux lignes noires des pierres géantes, à travers leur ouverture béante, il apercevait à présent une ligne ardente d'où partaient des rayons roses qui, s'épanouissant en gerbes, ravivaient l'azur du ciel à l'horizon.

C'était l'aurore.

Il entendait le bruit du torrent qui tombait en cascade à l'extrémité du ravin.

C'était l'issue du précipice.

Il courut à cette crevasse, et, à vingt pieds au-dessous de lui, il aperçut la petite esplanade que Cora lui avait si bien dépeinte, et, sur cette esplanade, le bassin que le torrent avait creusé en tombant dans le roc.

— Le ruisseau de diamants! s'écria-t-il.

Au même instant, un rayon fauve du soleil levant, glissant entre les flancs des deux montagnes, vint s'arrêter sur l'eau qui bondissait autour des pieds du Hollandais, et, sous sa couche de cristal, mille facettes brillantes réfléchirent le rayon de feu.

L'émotion d'Eusèbe était si forte, qu'il chancela; ses genoux plièrent sous lui, comme s'il eût été sur le point de tomber.

Mais la vue des trésors, que chaque instant lui découvrait, lui rendit ses sens, et il se précipita sur les pierres précieuses, comme s'il eût craint qu'elles ne lui échappassent encore.

Puisant à pleines mains dans le réservoir, il continua sa récolte pendant quelques minutes, remontant le cours du ruisseau et poussant des cris de joie à chaque nouveau diamant qu'il ajoutait à ceux que ses mains contenaient déjà.

Une masse noirâtre, qui barrait le lit du petit torrent, l'arrêta; il leva les yeux, et reconnut Cora.

La négresse ne faisait plus aucun mouvement, sa tête reposait sur la pierre, ses lèvres étaient blanches et entr'ouvertes.

Il jeta sur elle un regard de compassion; mais, en ce

moment, ses yeux rencontrèrent les yeux de la jeune femme.

Malgré la mort, ces yeux semblaient suivre les siens.

Au milieu de la rigidité cadavéreuse du reste de la face, le regard de la négresse avait conservé la vie.

Eusèbe essaya de se retourner; mais une force surhumaine le rappelait malgré lui à cette contemplation, et, malgré lui, il sentait ce regard entrer dans son âme.

Alors, son cœur se fondit; il se sentit pris d'une pitié tendre; il laissa tomber les diamants dont sa main était pleine.

— Cora! s'écria-t-il en se jetant aux pieds de la négresse; Cora, c'est à mon tour de te demander pardon! Qu'un signe de ce corps que ton âme a abandonné me dise que tu n'emportes contre moi ni fiel ni haine.

Et le malheureux, soulevant le corps inerte de l'esclave, essayait vainement de le réchauffer.

— Mon Dieu! tout à l'heure j'entendais encore sa voix!

Et, comme saisi d'une immense remords :

— Cora! Cora! s'écria-t-il, reviens à toi, et entends ma voix qui te dit : Je t'aime!...

Eusèbe n'avait pas achevé de prononcer ces paroles, qu'un éclat de rire strident partit au-dessus de sa tête; cet éclat de rire, il l'avait entendu en de si douloureuses circonstances, qu'il reconnut celui dont la bouche l'avait lancé avant d'avoir levé les yeux et d'avoir aperçu Noungal, vêtu comme le jour où il lui avait parlé à l'embouchure de la Tjiliwong, en son costume de pirate malais.

— Toi ! encore toi ! s'écria-t-il.

— Oui, répondit le Malais, je ne cède pas à d'autres le soin de m'assurer que je rentre pas à pas dans ma propriété. Cette fois, Eusèbe van den Beek, tu ne te feras pas prier, j'espère, pour exécuter les volontés de ton cher oncle Basilius.

Eusèbe n'en écouta pas davantage; à moitié fou de terreur, il courut vers l'orifice du précipice, sauta sur la terrasse où la mère de la pauvre Cora avait trouvé une mort si affreuse, et descendit en courant dans la plaine, sans s'apercevoir que, dans la main de la négresse cramponnée à ses doigts, il avait laissé la petite bague d'argent, jumelle de celle que portait sa femme, et qu'un jour celle-ci, avec tant d'orgueil, avait montrée au notaire Maes.

XXII

LES BOHÉMIENS DE LA MER

Nous avons laissé Argalenka entre les mains des serviteurs de Thsermaï.

Ceux-ci étaient assez embarrassés pour exécuter l'ordre qu'ils avaient reçu de leur maître.

Depuis que ce dernier avait perdu le titre de régent de la province de Bantam, les cases qui servaient de prison dans le palais avaient reçu d'autres destinations; pas une d'elles n'était en état de recevoir un hôte, de si mince importance que fût la personne de cet hôte.

En traversant la cour principale, ceux qui conduisaient le prisonnier s'arrêtèrent pour délibérer, lorsque l'un d'entre eux fit observer qu'ils avaient en face d'eux précisément ce qu'ils cherchaient.

Effectivement, dans cette cour se trouvaient deux cages de fer.

L'une de ces cages avait renfermé Maha lorsque son éducation n'était pas achevée ; dans l'autre, Thsermaï avait pendant longtemps nourri un tigre.

Quelques mois auparavant, le tigre avait jugé à propos de se laisser mourir de consomption ; on donna sa place à Argalenka, et ce ne fut pas sans que ces hommes fissent remarquer au pauvre diable que c'était là pour lui un grand honneur.

On le poussa dans l'étroite ouverture ; il se laissa verrouiller sans murmure et s'étendit sur le plancher de bois de la cage, plancher qui avait conservé cette odeur âcre et nauséabonde qui caractérise les habitations des bêtes féroces.

Il ne versait pas une larme, il ne faisait pas entendre une plainte, ses yeux étaient fixes, démesurément ouverts, mais ils regardaient sans voir ; il semblait que dans cette masse inerte la douleur eût emporté l'âme en y laissant la vie.

Il passa la nuit entière sans dormir.

Vers le milieu de la journée du lendemain, un des hommes du palais passa à travers les barreaux de la cage une galette de riz et une cruche d'eau.

Argalenka ne détourna pas la tête et ne toucha à rien de ce qu'on avait apporté.

Les serviteurs allaient et venaient dans la cour sans faire la moindre attention au prisonnier ; cependant,

dans la soirée du troisième jour, aux heures de l'oisiveté, l'un d'eux s'arrêta devant la cage et remarqua que les trois galettes de riz et les trois cruches d'eau qu'on avait déposées auprès d'Argalenka pendant ces trois jours étaient intactes.

— Beduis, dit cet homme, es-tu malade? D'où vient que tu n'as pas touché à tes aliments?

Argalenka ne répondit pas.

— Par Allah, je crois qu'il est mort. reprit le serviteur en s'adressant à l'un de ses camarades qui était venu le rejoindre.

— Non, le chien respire encore. Lorsque tu lui as parlé, j'ai vu tressaillir sa paupière; mais, s'il persiste dans sa résolution, Dayon ne tardera pas à être débarrassé du soin de lui apporter sa pitance.

— Pauvre diable! On dit que c'est le père d'Arroa : la fille règne sur le fils des soesoenans de Bantam, et le père meurt de faim dans un coin du palais qu'elle habite.

— C'était écrit.

— Si nous avertissions le maître ?

— Je me garderais bien de risquer ma peau de musulman pour sauver cette carcasse d'infidèle. N'as-tu donc pas entendu le bruit qui s'est fait dans le dalam aujourd'hui?

— Non, j'étais allé conduire les cavales du maître aux pâturages du mont Gagah.

— Le Malais est venu..

— Le Malais?

— Oui, cet homme à figure basanée, que nul de nous ne connaît et devant lequel le maître, si insolent et si superbe, tremble et se courbe comme un enfant.

— Que s'est-il donc passé?

— Ce mécréant de guèbre seul pourrait te répondre, car seul il a assisté à leur entretien. Tout ce que je sais, c'est que, lorsque le Malais s'est retiré, il a laissé l'adapati en proie à toutes les fureurs d'Éblis, et que j'aimerais autant affronter les laves brûlantes du Panderango que la colère de Thsermaï en ce moment. Tiens, l'entends-tu blasphémer le nom d'Allah?

En effet, on entendait venir des appartements qu'habitait Thsermaï un mélange étrange et terrible des grondements sourds et menaçants d'une bête féroce et des cris de rage et des imprécations d'un homme.

Bientôt la jalousie de bambous qui fermait l'une des portes vola en éclats, et Maha, la panthère noire du prince javanais, s'élança par la brèche qu'elle venait de se frayer.

L'animal paraissait en proie à la colère et dominé en même temps par la terreur; il fit deux fois le tour de la cour en bondissant au milieu des serviteurs éperdus; puis, trouvant ouverte la porte de son ancienne cage, il s'y précipita et s'accroupit dans l'angle le plus obscur, le poil hérissé, les moustaches contractées, ouvrant et fermant tour à tour, avec une double expression de rage et d'épouvante, ses grands yeux de topaze et faisant entendre un murmure menaçant.

Le prince javanais la suivait de près ; son visage portait les traces d'une lutte : les cinq griffes de la panthère avaient ouvert cinq blessures dans la joue de Thsermaï, le sang ruisselait le long du torse nu et se perdait dans les plis du sacong noué autour de la taille, en le marbrant de larges taches de pourpre.

En l'apercevant, Maha se replia sur elle-même comme si elle eût voulu se préparer à s'élancer sur son adversaire ; ses yeux se dilatèrent et devinrent fulgurants ; sa queue, agitée d'un mouvement fébrile, battait le plancher comme le fléau du moissonneur fouette l'aire de la grange ; son murmure prenait par intervalle les éclats du rugissement.

Thsermaï, armé d'un fouet de peau de rhinocéros, allait entrer dans la cage ; il regarda la panthère, il eut peur et recula.

— Un fusil ! un fusil ! s'écria-t-il d'une voix étranglée. Me laisserez-vous donc égorger par cette bête féroce, chiens maudits ? Un fusil, pour qu'elle meure !

Un des serviteurs courut au palais et revint avec une de ces armes dont les incrustations et les niellures de nacre, d'écaille et de corail sont autant d'œuvres d'art ; il la présenta au fils des soesoenans, qui, sans même s'assurer si elle était en état de faire feu, la saisit avec empressement et coucha en joue la panthère.

Mais, au moment où il appuyait le doigt sur la détente, un homme, qui avait fendu avec peine les rangs pressés des valets et des esclaves pour arriver jusqu'au maître, releva brusquement le canon, et la balle, au

lieu d'atteindre Maha, alla se perdre dans la cime des arbres qui environnaient l'habitation.

Thsermaï, hors de lui-même en voyant la panthère lui échapper, jeta son fusil, ressaisit son fouet, et, après l'avoir fait siffler dans l'air, en frappa cet homme au visage.

La redoutable lanière laissa sur les chairs un sillon bleuâtre et sanguinolent, et alors seulement Thsermaï reconnut celui qui avait osé s'interposer entre sa colère et l'animal qui en était l'objet.

— Harruch! s'écria-t-il.

C'était en effet Harruch, toujours vêtu de ses haillons, qu'il étalait aussi fièrement au milieu des magnificences qui l'environnaient que dans le monde de *Meester-Cornélis*.

Il restait calme, impassible sous le coup qu'il venait de recevoir, et, sans le stigmate qu'e navait conservé sa face, on eût pu croire que le Javanais avait frappé une statue de bronze.

— Pourquoi Maha a-t-elle donc encouru la colère de son seigneur? demanda-t-il froidement.

Thsermaï indiqua du doigt sa blessure; puis, comme s'il eût rougi de descendre à une explication en face de son monde de serviteurs :

— Que t'importe? répondit-il. Maha ne m'appartient-elle pas? Lorsque tu me l'as apportée, guèbre, ne t'ai-je pas fidèlement remis le prix qui avait été convenu entre nous? J'ai payé le droit de la tuer, et je veux qu'elle

meure. Les Hollandais, nos bien-aimés seigneurs, n'ont pas, que je sache, étendu aux panthères de l'île le bénéfice de leurs lois sur les esclaves; il ne nous est pas interdit de disposer de l'existence de celles-là comme il nous est défendu d'attenter à la vie de ceux-ci.

—Tu me rappelles le salaire que j'ai reçu, Thsermaï? As-tu jamais songé aux fatigues, aux dangers que j'avais bravés pour le mériter? Écoute sais-tu que, pour trouver Maha, j'ai marché sept jours dans la forêt de Tjivadal, où le plus hardi chasseur n'entre qu'en tremblant, où, de chaque buisson que frôle vos vêtements lorsque vous passez, de chaque liane qui se balance au-dessus de votre tête, de chaque tronc d'arbre que vous entrevoyez dans l'ombre, de chaque feuille desséchée qui craque sous votre pied, peut s'élancer, ramper, jaillir quelque chose qui rugit, qui siffle et qui glapit, quelque chose qui a mille noms et qui, pour le voyageur isolé comme je l'étais, n'en a qu'un... la mort? Sais-tu que, depuis l'heure où le ravendia ouvre ses capsules bienfaisantes au voyageur altéré jusqu'à l'heure où il les ferme, je suis resté tapi sur une branche, mal caché derrière un arbre de bendub, guettant le moment où la mère quitterait sa tanière; que, pendant ces six mortelles heures, j'étais à la merci de la terrible bête; que, si le vent avait changé, s'il avait apporté les émanations de l'ennemi dans la caverne, ni son krid ni son courage, dont tu ne doutes pas, n'eussent sauvé Harruch? Et, lorsqu'il fut entré dans ce repaire où, à

chaque pas qu'il faisait, les ossements roulaient sous les pieds ; lorsque, ayant mis les trois petites panthères dans un pli de son sacong, il prit la fuite comme un voleur, sais-tu qu'il ne marcha pas une demi-heure sans entendre derrière lui un bruit formidable? Ce n'était pas le cri du lion pressé par la faim, ce n'étaient pas les rauques rugissements du tigre troublé dans ses chasses. Ce tonnerre lointain était plus terrible, ses éclats retentissaient sous les voûtes sacrées de Tjivadal : c'était le déchirement des entrailles de la mère, la voix qui criait aux échos : « Malheur à toi qui m'as pris mes » enfants ! »

» Tout était épouvanté dans la forêt. Les cerfs, les daims, les sangliers, les gazelles oubliaient la terreur que leur cause la présence de l'homme; ils bondissaient à mes côtés. Les serpents se glissaient sous la mousse, les oiseaux se cachaient sous les feuilles; ces feuilles elles-mêmes, on eût dit qu'elles frissonnaient.

» Je fuyais haletant.

» Bientôt tous les hôtes du bois disparurent. J'étais seul, car les rugissements allaient se rapprochant.

» Ah ! Thsermaï, il m'en souvient comme si c'était hier, et, lorsque j'y pense, je sens encore mes cheveux qui se dressent sur ma tête. Derrière moi, les branches craquaient comme si un troupeau de buffles indomptés eût traversé le hallier. La peur avait glacé mon sang, un nuage rouge voilait mon regard, j'allais trébuchant comme un homme ivre, il me semblait sentir le souffle embrasé de la puissante bête brûler mes

épaules ! Instinctivement, je tirai mon krid du fourreau. Puis, ne voulant pas mourir sans vengeance, je pris un des petits et m'apprêtai à lui briser le crâne contre le tronc d'un arbre ; le petit poussa un gémissement de douleur, la mère y répondit par un hurlement qui fit vibrer tous mes muscles comme les cordes de la guitare sous la main de la bédaia; mes doigts s'ouvrirent, et la petite panthère tomba dans les hautes herbes !

» Ormuzd venait d'arracher un de ses enfants à la mort, béni soit son nom !

» Au lieu de s'élancer sur moi, la panthère ramassa son petit, et, mère encore dans sa rage, elle voulut le mettre en sûreté avant d'arracher les deux autres à leur ravisseur. Je m'élançai à travers la forêt, je continuai ma course folle; mais le flair de l'animal le guidait bien plus sûrement sur ma trace que l'œil du chasseur, si perçant qu'il soit, ne le guide sur les pas du cerf; bientôt elle avait repris sa poursuite, il fallut me résoudre à sacrifier ma deuxième proie; et, si la rivière de Tjiliwong ne s'était pas trouvée sur mon passage, si je n'avais pu, en m'élançant dans les flots, déjouer la sagacité de la mère, l'abandon de Maha, le dernier de ses petits, ne m'eût peut-être pas sauvé de son courroux ! Et maintenant, crois-tu, Thsermaï, que les quelques pièces d'or que tu m'as jetées m'aient payé de mes peines et que je n'aie pas conservé le droit de te dire : Ne tue pas le pauvre animal dont la conquête a failli me coûter la vie?

— Si la récompense que je t'ai donnée alors ne te

paraît pas suffisante, fixe toi-même celle que tu désires ; le fils des soesoenans ne veut rien devoir à personne.

— Je te demande la vie de Maha.

— Non.

— Thsermaï, tu m'as frappé au visage, moi qui ne suis pas un de tes Javanais timides et lâches, moi qui suis un libre fils d'Ormuzd; fais grâce à Maha, et j'oublierai.

Thsermaï regarda le guèbre d'un air de profond dédain.

— Non, reprit-il, Maha a fait couler le sang de son maître, Maha doit mourir, elle mourra; par le saint tombeau de la Mecque, je le jure!

— Maha a effleuré ton visage en se jouant, Thsermaï, dit le charmeur de serpents en baissant la voix; réserve ton courroux pour celui qui se plaît à entretenir dans ton cœur une blessure bien autrement profonde que celle dont Maha a sillonné ta joue.

Les sourcils de Thsermaï se froncèrent, son front se plissa; il devint rêveur, et, d'un geste, il écarta tous ses serviteurs.

— Tu veux parler de Noungal! dit-il au guèbre; oui, il est revenu aujourd'hui, comme il l'avait annoncé il y a un mois; il est revenu plus arrogant et plus menaçant que jamais; c'est en vain que je lui ai offert ce qui me reste des trésors des soesoenans, mes ancêtres; il a dédaigné mes offres, il veut que je lui rende la fleur de mon harem, la belle fille jaune aux yeux noirs.

— Et Thsermaï, fidèle observateur de la foi jurée, fera ce que demande Noungal, il se séparera de la perle de l'Hindoustan ?

— Peut-être, dit le prince javanais, qui semblait réfléchir. Harruch, reprit-il après quelques instants, tu m'as appris que celui que maintenant on appele Noungal, et qui commande aujourd'hui aux bohémiens de la mer était un barkasaham, c'est-à-dire un ces esprits impurs qui, avec l'aide du démon, ont ravi au Seigneur un des rayons de sa glorieuse puissance; un de ces vampires qui puisent dans le sang de leurs victimes l'éternité d'une existence qu'ils consacrent au mal ; mais en même temps tu m'as dit que la force, unie à la ruse, pouvait parvenir à terrasser le barkasaham maudit. Harruch, veux-tu m'aider dans cette tâche?

— Tu hais Noungal, mais tu le crains : tu n'as pas la force.

— Non, je ne le crains pas; il a menacé, et, tu l'as vu, il s'en est allé les mains vides.

— Qu'importe à Noungal! Aujourd'hui, tu lui as dit non, et, demain, tu le supplieras pour qu'il accepte ce que tu lui as refusé aujourd'hui. Le maître des bohémiens de la mer a le temps pour lui.

Le visage de Thsermaï devint livide.

— Jamais! s'écria-t-il; j'aimerais mieux voir Arroa morte à mes pieds.

A ce nom d'Arroa, il se fit un léger bruit dans la cage voisine de celle où était la panthère; c'était Argalenka

qui soulevait sa tête déjà alourdie par l'approche de la mort.

— Sois à moi, Harruch, continua le prince javanais, et nous renverrons Noungal au pays des esprits immondes, et je ferai de toi un puissant seigneur auquel tous nos Javanais porteront envie.

Le guèbre eut un singulier sourire.

— Non, dit-il avec une expression railleuse, je ne veux pas attaquer Noungal; il est tout-puissant en ce monde et dans l'autre, Harruch est un vermisseau dans l'herbe, le barkasaham n'a qu'à étendre le pied pour l'écraser.

— Nous triompherons, te dis-je.

— Bah! Ormuzd a aveuglé Thsermaï.

— Que veux-tu dire?

— Au moment de combattre, il veut jeter dans le gouffre qui ne rend jamais rien l'arme qui seule peut lui assurer la victoire.

— Je ne comprends pas.

— N'as-tu pas juré tout à l'heure que ce jour serait le dernier de la pauvre Maha! continua le guèbre en indiquant la panthère.

— Oui; eh bien?

— La vierge noire est la seule qui puisse prévaloir contre le fils de la nuit. En vain tu fouillerais la poitrine d'un barkasaham, en vain tu verserais dans ses veines tout le suc des bohon-upas de notre île, en vain tu roulerais sur son corps les rochers de nos montagnes,

en vain tu cacherais son cadavre dans les entrailles de la terre, ta lame flamboyante s'émousserait, le poison perdrait sa vertu, les pierres géantes reviendraient d'elles-mêmes à leur place, la terre rejetterait le dépôt que tu lui aurais confié, comme les bouches du Panderango rejettent les laves brûlantes qui obstruent son cratère. Là, là! continua le guèbre, en caressant les flancs d'ébène de la panthère, qui, comme si elle eût compris qu'il parlait d'elle, s'était approchée et frottait de sa tête la main qu'Harruch passait entre les barreaux, là seulement est le sépulcre qu'Ormuzd a assigné aux êtres maudits qui désolent le monde tant que dure la colère du Très-Haut.

— Merci, merci, Harruch! répondit Thsermaï avec une joie furieuse qui éclatait dans sa physionomie. S'il plaît à Mahomet, Arroa ne changera pas de maître; enferme soigneusement Maha, je vais prendre des armes, faire seller des chevaux, et nous allons nous mettre sur les traces de Noungal avec le tombeau vivant dans lequel il doit être enseveli.

— Et tes serments?

Thsermaï haussa les épaules et rentra dans le palais.

Harruch le regarda disparaître; puis, se retournant, il ouvrit le grillage de fer, fit entendre un léger appel.

Maha obéit à ce bruit comme un chien au sifflet de son maître.

Souple comme une couleuvre, elle glissa à terre et

se mit à frôler les jambes du guèbre en arrondissant son dos comme un jeune chat.

— Le secret te sera bien inutile, murmura-t-il; quand tu voudras te mettre en chasse, tu ne retrouveras plus ton limier; voici ton or; moi, je reprends ma conquête.

— Ici, Maha!

En disant ces mots, il jeta dans la cage quelques pièces de métal, et il allait s'éloigner, suivi de la panthère qui marchait sur ses talons, lorsqu'il s'entendit appeler.

C'était Argalenka qui s'était traîné dans sa prison et se tenait appuyé contre les barreaux.

— Frère, frère, lui dit le vieillard, la souffrance a-t-elle troublé mes esprits? l'ai je rêvé? mais tout à l'heure il m'a semblé entendre parler de mort et d'Arroa. Un danger la menace, Oh! je suis faible, impuissant; mais, toi, tu es fort et vigoureux; défends-la, je t'en conjure, sauve Arroa, et je deviens ton esclave.

— Nous avons tous les deux suivi des voies bien différentes, Argalenka; j'ai travaillé à mon œuvre sanglante, tu as attendu dans la douleur et dans la résignation, et Ormuzd nous a conduits tous deux au but où nous voulions atteindre. Le jour de la vengeance à laquelle j'aspire est proche, et bientôt tu pourras encore recevoir les caresses de ton enfant.

— Ma fille, ma fille!

— Cette nuit, tu la reverras.

— Tu veux te jouer de ma tendresse? Harruch, ne

parle pas ainsi ; ma pauvre tête affaiblie par le jeûne va se briser. Comment sais-tu que les lèvres d'Arroa doivent encore embrasser celles de son vieux père ?

— Celui qui sait écouter sait apprendre. Le scorpion caché sous les lambris dorés du palais surprend les secrets des sultans.

— Mais elle ne m'aime plus, elle ne reconnaît plus celui qui lui a donné le jour.

— Que t'importe, si elle paraît t'aimer, si elle fait semblant de te reconnaître? Quand bien même tu ne devrais avoir que l'apparence du bonheur, sache te contenter de celui qu'Ormuzd t'envoie; embrasse le songe, sans te soucier s'il est ou non une vérité.

— Oh! mon enfant, ma pauvre enfant, pourquoi Bouddha nous a-t-il abandonnés aux esprits des ténèbres ?

— Cherche des forces dans les aliments qui sont là, tu en auras besoin, car tu feras route cette nuit, et la route sera longue.

— Avec ma fille ?

— Avec ta fille. Avant que la lune ait atteint la hauteur des arbres qui entourent le palais, elle sera dans tes bras.

— Harruch, comment te dire merci, à toi qui me rends mon enfant !

— Hélas! fit le guèbre avec un ton de commisération profonde, ce n'est pas moi qui te la rends.

— Mais celui-là, nomme-le, que je puisse me jeter à

ses genoux, l'adorer comme une vivante émanation de Bouddha.

— Celui-là, si je te le nommais, ton cœur frémirait d'horreur; bien loin de tressaillir de reconnaissance; celui-là, c'est l'homme vers lequel chacun des soupirs qui s'échappent de ta poitrine emporte une malédiction.

— Tu te trompes, guèbre; je ne maudis personne, pas même l'homme dont les maléfices avaient fait de mon enfant une créature détestable; Bouddha seul a le droit de maudire.

— A quoi me servirait de te dire son nom? reprit Harruch avec un profond dédain; vous autres qui venez des bords du fleuve qui arrose la grande terre, Dieu vous a faits timides et faibles comme des femmes; comme une femme donc, pleure et prie en silence; la dette que tu crois avoir contractée vis-à-vis de cet homme, ce sera moi qui la lui solderai, lorsque le jour de régler mes comptes avec lui sera venu. Seulement, si j'ai besoin de l'aide qu'on peut attendre d'un être pusillanime tel que toi, n'oublie pas que j'ai serré la main que tu tendais vers moi. — Adieu! Maha m'avertit qu'il est temps de fuir.

Effectivement, depuis quelques instants, les yeux fauves de la panthère, ses oreilles mobiles, étaient fixés dans la direction du palais; de légers frémissements faisaient onduler son pelage soyeux; ses griffes acérées sortaient de leur fourreau de velours et pétrissaient la terre.

elle sentait venir le maître qui l'avait maltraitée, et tout révélait son inquiétude.

Harruch retroussa son sacong autour de ses reins, et, léger comme l'animal qui le suivait, il franchit, suivi de Maha, la barrière qui séparait la cour des jardins.

En ce moment, Thsermaï parut effectivement dans la cour; il était dans son grand costume de guerre, vêtu d'un pantalon et d'une veste d'une étoffe blanche rayée d'or; un vaste sacong écarlate diapré de fleurs éclatantes entourait sa taille; il était coiffé d'un *kuluk*, espèce de bonnet cylindrique en soie galonnée; il avait à la ceinture les trois kriss de rigueur, et tenait une lance à la main.

D'un premier coup d'œil, il vit que la cage dans laquelle il avait laissé Maha était vide, et presque en même temps il aperçut Harruch et la panthère, qui déjà avaient gagné les premières pentes de la montagne et se glissaient entre les arbustes dont ses flancs sauvages étaient couverts.

Le prince javanais demeura un instant immobile, comme s'il ne pouvait se rendre compte des raisons de cette fuite. Il appela Harruch, Harruch ne lui répondit pas; alors, la pensée que le guèbre pourrait avoir songé à lui ravir ou à entraver sa vengeance commença pour la première fois de germer dans son esprit; il poussa un cri de rage, tous ses gens accoururent.

— Les chevaux, les chevaux! hurlait Thsermaï. Le guèbre a volé la panthère, armez-vous tous, et courons sur ses traces.

Pendant quelques minutes, la cour fut le théâtre d'une scène de confusion incroyable; les serviteurs de Thsermaï allaient et venaient effarés, saisissant tout ce qui leur tombait sous la main pour obéir aux ordres du maître: les chevaux, épouvantés de ce tumulte, se cabraient, se heurtaient, renversaient, traînaient leurs palefreniers; les femmes du palais s'étaient mises aux fenêtres et ajoutaient leurs lamentations aux cris qui partaient de la cour.

Le prince javanais essayait de dominer le bruit.

— En selle! disait-il, mais que pas un de vous, s'il tient à la vie, ne fasse tomber un poil de la fourrure de Maha! quant à la tête du guèbre, elle vaut son pesant d'or, et je donnerai ce palais à celui qui m'apportera celle de Noungal le Malais, que vous avez vu ici ce matin.

En disant ces mots, il enfonça ses étriers moresques dans les flancs de son cheval; mais, en ce moment une détonation d'arme à feu partit de derrière les arbustes qui faisaient au palais une ceinture verdoyante: l'animal que montait Thsermaï se cabra, battit l'air de ses pieds de devant, et s'abattit dans les convulsions de l'agonie.

En même temps, un homme vêtu du costume des marins malais, tenant à la main une carabine européenne encore fumante, sortit d'une touffe de bananiers placés près de la barrière, et s'avança vers Thsermaï et ses gens.

A la vue de cet homme, qui était évidemment l'au-

teur de l'agression qui venait de priver leur maître de son meilleur coursier, tous les serviteurs du prince javanais abaissèrent leurs armes, les coups de feu éclatèrent, les flèches sifflèrent dans l'air, et une grêle de balles et de traits vinrent, sans l'atteindre, sillonner la terre, briser les branches et les bambous autour de Malais.

Mais lui s'avançait calme et fier, et sans que rien, dans son attitude et dans sa physionomie, dénonçât la moindre crainte; les esclaves s'écartèrent, il put s'approcher de Thsermaï encore tout étourdi de sa chute.

— Rajah, lui dit-il, tu demandais ma tête tout à l'heure, je te l'apporte et j'en viens réclamer le prix,

— Noungal! s'écria le prince javanais.

— Oui, Noungal, qui vient lui-même chercher son bien que tu veux retenir; Noungal, qui a dédaigné de te livrer aux Hollandais, comme il t'avait menacé de le faire, parce que ta vie importe au succès de la cause qu'il entend servir, parce qu'il avait en sa puissance les moyens de te contraindre à te courber sous sa volonté. Thsermaï, rends-moi l'esclave jaune que je t'ai confiée.

— Insensé, je t'admire! répondit Thsermaï. Nous sommes cent, tu es seul,et tu menaces! Tu es entré dans la tanière du tigre pour lui réclamer le mouton qui manque à ton troupeau! — Fermez les barrières, vous autres, saisissez-le, et nous allons bien voir si l'enfer l'a fait à l'épreuve de la torture.

Noungal répliqua par un de ces rires stridents qui jadis avaient tant épouvanté Eusèbe. Une immense clameur lui répondit, et, de tous les buissons, de derrière les colonnes des vérandas, de tous les angles des cases, de tout ce qui avait pu cacher un corps humain, s'élança une foule d'hommes basanés et couverts de haillons sordides, qui se précipitèrent vers les gens de Thsermaï en agitant leurs armes.

— Les bohémiens de la mer! s'écrièrent ceux-ci.

L'épouvante que les terribles forbans de la Malaisie inspiraient aux habitants de l'intérieur était si grande, que tous les hommes de Thsermaï, pâles, muets, tremblants, jetèrent leurs armes et prirent la fuite comme une nuée de corbeaux à l'aspect d'un vautour.

Le prince javanais voulut les retenir; il les pria, il les conjura, il les menaça, il fit appel à leur fidélité héréditaire pour leur radjah; ils méconnurent sa voix, et, dans leur trouble, ils le renversèrent, le foulèrent aux pieds, puis ils se dispersèrent dans toutes les directions.

Resté seul, Thsermaï essaya de rentrer dans l'intérieur de ses appartements; il voulait tuer Arroa; mais, sur un signe du chef, quatre vigoureux Malais se jetèrent sur lui, lièrent ses pieds et ses mains, malgré la résistance qu'il opposait, et l'entraînèrent du côté des jardins.

Lorsqu'il eut disparu, le chef des bohémiens s'avança au milieu des pirates.

— Pour vous décider à me suivre aussi loin de la mer où nous régnons, dit-il, je vous avais promis des

richesses. Ce palais était le prix de la tête de Noungal, Noungal vous l'abandonne : allez, enfants !

Les bandits répondirent par une clameur que l'on eût dit échappée à une bande de démons, et, se ruant sur l'antique demeure des soesoenans, en un clin d'œil ils en firent le théâtre d'effroyables scènes de violence et de meurtre.

Argalenka avait vu avec une anxiété profonde ce qui venait de se passer. Lorsque la longue file des bohémiens de la mer se fut engouffrée dans le palais, ses cris de désespoir se mêlèrent aux hurlements de triomphe des bandits : il voyait cent poignards levés sur la poitrine de son enfant ; il apercevait celle-ci pantelante entre les bras des pirates ; dans toutes les voix des femmes que cette invasion glaçait de terreur, il croyait reconnaître la voix d'Arroa qui l'appelait à son secours. Il essaya d'ébranler les barreaux de fer qui fermaient la cage, mais elle avait été construite pour un prisonnier bien autrement vigoureux que ne l'était le pauvre vieillard ; les barreaux résistèrent. Il essaya d'attirer l'attention des bohémiens, il eût voulu détourner leurs coups d'Arroa, mais ce fut en vain.

Bientôt de légères spirales de fumée s'échappèrent à travers les persiennes de bambous et glissèrent le long des vérandas ; de petites langues de flamme, faisant craquer les tuiles vernissées, se montrèrent au-dessus du toit.

Le feu était au palais.

Argalenka se débattait comme un lion furieux dans

sa cage, et, dans son ivresse désespérée, il ne s'aperçut pas que deux hommes s'étaient approchés de l'endroit où il était retenu.

L'un de ces hommes était Noungal, l'autre Thsermaï, débarrassé de ses liens; mais soucieux et sombre.

— Beduis, dit Noungal à Argalenka en le touchant du doigt, je t'avais dit d'attendre ta fille sur le mont Sadjiva; d'où vient que je te retrouve ici?

— Ma fille! ma fille! elle est là, dans les mains de cet homme, elle va périr dans l'incendie! Ouvrez, ouvrez cette cage, je vous en conjure, afin que je sauve mon enfant!

Noungal répéta froidement sa question.

— Puis-je vous répondre quand ma fille se meurt? Elle n'était pas sur le mont Sadjiva, puisqu'elle est ici.

— Beduis, les cinq jours ne finissent que ce soir.

— Ah! s'il est vrai que ma douleur ait touché votre âme, sauvez-la, je vous en conjure! Je croyais qu'après avoir été repoussé par elle, il n'y avait plus de douleur pour moi sur la terre; mais la voir expirer de cette mort affreuse! ah! c'est une pensée que les forces d'un père ne sauraient supporter!

— Sors de cette cage et va où je t'ai dit d'aller; ta fille y sera en même temps que toi.

Et, sur un signe de Noungal, Thsermaï ouvrit docilement la prison; Argalenka se précipita au dehors; mais, au lieu de se diriger du côté des montagnes, dont le doigt du Malais lui indiquait les sommets bleuâtres, il essaya de se précipiter dans le palais.

Mais, dans cette construction légère dont des bambous formaient toute la charpente, l'incendie avait gagné avec une rapidité prodigieuse; les pirates sortaient à la hâte de toutes les issues, les uns chargés de butin, les autres traînant après eux des esclaves. Dans l'intérieur, on entendait des cris de mort mêlés aux craquements des cloisons que le feu dévorait, et, quand Argalenka se présenta devant la porte dont les flammes qui s'en échappaient faisaient une infranchissable muraille, la toiture s'abîma avec un bruit effroyable.

Le beduis tomba à genoux en se voilant le visage de ses mains. Ce fut Noungal qui le releva.

— Le beduis est-il insensé? lui dit-il d'une voix moins rude; n'a-t-il pas entendu que sa fille chemine en ce moment le long des flancs du mont Sadjiva? veut-il donc que, dans le désert, seule, abandonnée, elle devienne la proie des tigres de Tjivadal? Argalenka n'a-t-il donc plus pour sa fille les entrailles d'un père?

L'émotion du pauvre guèbre était si forte, qu'il ne put répondre; il se releva et se dirigea vers le point de l'horizon que lui avait indiqué Noungal aussi vite que le lui permettaient ses pas chancelants.

Le Malais revint au prince javanais, qui, dans un morne silence, contemplait les ruines qui se faisaient sous ses yeux.

— Eh bien, radjah, lui dit-il, tu vois que je ne t'ai point trompé; que ce n'était pas un sot amour qui présidait à ma détermination lorsque j'exigeais l'esclave jaune! Laisse Arroa remplir, dans des desseins que tu

ne saurais comprendre, l'office auquel je la destine, et bientôt, si ton caprice n'est point passé, tu pourras la ramener dans ton palais.

— Mon palais! répondit Thsermaï avec une ironie amère et en indiquant les murs croulants, les colonnades qui brûlaient comme des torches, les toits qui se tordaient en crépitant.

— Le palais du souverain de Java ne peut être que celui qu'habitent aujourd'hui les maîtres de l'île. Lorsque tu entreras triomphant à Buitenzorg, radjah, tu me remercieras de t'avoir débarrassé de cette bicoque.

Et Nougal poussa un cri de ralliement pour rassembler ses pirates.

XXIII

LE TEMPLE

Nos lecteurs se rappellent que le palais de Thsermaï avait été bâti dans la vallée que forment les bases de trois des pics les plus élevés de l'île, les monts Sadjiva, Sari et Gagah.

Ce fut du côté de la première de ces montagnes que se dirigea Argalenka, lorsqu'il eut franchi l'enceinte de bambous qui séparait les jardins du dalam des pentes boisées au pied desquelles ils étaient tracés.

L'impression qu'avaient produite sur lui les paroles et surtout l'accent de Noungal avaient été si profonde, que la foi était entrée dans son âme, et qu'à chaque carrefour, au coin de tous les halliers, derrière tous les buis-

sons, il s'attendait à voir se dresser et apparaître sa fille bien-aimée.

Cette foi était si profonde, que ce vieillard, plus affaibli encore par les privations qu'il venait de subir que par l'âge, paraissait avoir retrouvé la vigueur et l'élasticité de la jeunesse.

Il marchait rapidement, franchissant les troncs d'arbre vermoulus qui embarrassaient le sentier, se glissant à travers les lianes qui étendaient leurs bras chevelus d'une branche à l'autre et formaient une voûte au-dessus de sa tête.

Si rapide que fût sa course, elle ne l'empêcha pas d'entendre un grand bruit qui venait de la vallée. Il tourna la tête : c'était le palais de Thsermaï qui s'abîmait au pied de la montagne.

En s'écroulant sur le foyer de l'incendie, les frêles charpentes avaient ravivé la flamme qui dardait ses langues aiguës dans les épais flocons d'une fumée qui montait jusqu'aux nuages, tandis que le vent éparpillait autour du beduis les flammèches des bois légers dont se composait cette construction.

A ce spectacle, les genoux d'Argalenka se dérobèrent sous lui, son cœur se serra, tout son corps trembla convulsivement comme tremblent les feuilles du papayer au souffle de la brise ; une pensée horrible se présentait à son esprit.

Le Malais ne l'avait-il pas trompé ? Cette masse embrasée n'était-elle pas le tombeau d'Arroa ? Les festons de feu qui couraient sur les noirs tourbillons qui s'éle-

vaient autour du dalam incendié n'étaient-ils pas l'éphémère épitaphe de la pauvre enfant?

Le beduis poussa un cri de désespoir, il tomba à genoux et éleva ses bras vers le ciel en prononçant le nom de Bouddha.

Mais cette poignante angoisse ne fit que traverser l'âme du pauvre homme; il se retourna vers l'espérance qui lui avait donné l'énergie que nous lui avons vu déployer, et, n'ayant plus qu'elle dans ce monde, il s'y cramponna avec une rage furieuse, il l'embrassa comme le noyé embrasse la branche qui le soutient sur l'abîme.

Il se releva et, tout haletant, il reprit sa course en s'arrêtant de loin en loin pour jeter le nom d'Arroa aux échos, avec un accent si déchirant, que les arbres eussent pleuré si les arbres avaient eu des cœurs.

Bientôt il eut traversé l'immense forêt d'arbres de teck qui fait une tunique au mont Sadjiva, et au-dessus de laquelle se dressent les crêtes désolées de ses pitons.

La nuit était descendue du ciel, on distinguait encore la vallée aux clartés expirantes de l'incendie, dont les lueurs teintaient de leurs reflets sanglants les arbres du voisinage; mais le pic du mont Sadjiva ne se montrait plus que comme une masse sombre qui faisait tache sur la voûte du ciel étoilé.

Dans les transports de sa douleur, Argalenka ne tarda pas à sortir du sentier qu'il avait suivi jusque-là; bientôt ses pieds se heurtèrent aux fragments de basalte,

de laves, de scories de toute espèce dont les flancs du Sadjiva, comme ceux de tous les volcans éteints de l'île, sont couverts. Il reconnut qu'il s'était perdu; il voulut retrouver son chemin; après dix pas, il se heurta à un immense bloc de pierre, vomi sans doute dans des temps éloignés par le cratère, et tombé debout comme un monolithe, sentinelle géante au milieu de ce désert.

Argalenka essaya de rebrousser chemin; mais les ombres s'étaient si promptement épaissies, qu'il ne distinguait plus rien autour de lui, et qu'il lui était impossible de faire un pas sans trébucher.

Alors, et pour la seconde fois, le désespoir s'empara du beduis; il se jeta la face contre terre, et il sembla que sa pieuse résignation aux volontés de son Dieu l'avait abandonné; il se roula dans la poussière; il meurtrit son visage et son corps de ses mains; au milieu de lamentables appels qu'il adressait à Arroa, des imprécations folles se faisaient entendre; il accusait le Malais, il accusait les hommes, il accusait Bouddha.

Tout à coup, dans le silence funèbre qui l'entourait, un sourd grondement, comme celui d'un tonnerre lointain, roula de rocher en rocher et d'écho en écho.

Tout bruit, au milieu de cette solitude qui représentait si bien l'empire de la mort, était un espoir, tout espoir rattachait le beduis à sa fille; il releva la tête, il se dressa debout et attendit.

Bientôt un second murmure semblable au premier passa sur Argalenka, emporté par le vent.

Ce cri, jeté dans le désert, avait été plus distinct encore que le premier.

Argalenka ne pouvait s'y méprendre, c'était le rugissement d'une bête féroce.

En voyant s'écrouler toutes les illusions qu'il s'était faites sur le sort de sa fille, Argalenka avait subi une telle secousse, que peu à peu sa douleur devenait du délire.

Loin de frissonner en face du messager de mort qui venait à lui sur les ailes de la brise, il s'écria avec un transport fébrile :

— Bénie sois-tu, toi qui m'annonces la délivrance, bénie sois-tu, toi qui viens mettre un terme à mes maux! tes victimes t'ont habituée aux lamentations de la terreur, aux malédictions de la rage, aux convulsions des agonies : approche pour voir une poitrine qui s'offrira désarmée aux griffes qui vont la déchirer!

Et il se dirigea du côté d'où étaient venus les rugissements, marchant lorsqu'il pouvait marcher, rampant lorsque ses pieds se refusaient à le porter, avançant malgré tous les obstacles qu'il rencontrait, et redoublant d'ardeur lorsque les cris de la bête fauve, éclatant en cascades sonores, venaient lui prouver qu'il avait diminué l'espace qui le séparait d'elle.

Il arriva ainsi au versant occidental du mont Sadjiva, du côté qui regarde le district des Préangers; là, il lui sembla que les pierres dont étaient jonchés les flancs de la montagne prenaient des proportions colossales et régulières; il continua d'avancer, et reconnut qu'il se

trouvait auprès d'un des mille temples dont la piété de ses ancêtres avait couvert l'île de Java, monuments merveilleux de sculpture et d'architecture, qui attestent que ce peuple égalait en civilisation et en puissance ceux de l'Égypte et de l'Hindoustan, et qui tous sont tombés en ruine depuis que les sectateurs de Bouddha ont été écrasés et chassés de l'île par les disciples de Mahomet.

Les rugissements venaient évidemment de l'intérieur du temple.

Sans doute, l'animal avait établi son repaire dans l'enceinte jadis consacrée aux prières.

Ce contraste rendit Argalenka plus ferme dans sa résolution; il trouvait une suprême consolation à venir expirer au milieu des ruines du culte de ses pères; il lui semblait que le dieu approuvait son dessein, puisqu'il permettait qu'il s'exécutât dans le parvis même où on l'avait adoré.

Il se fraya un passage à travers les colonnes renversées, les statues et les bas-reliefs brisés dont les alentours du temple étaient jonchés et que des plantes parasites enlaçaient de leur mille replis; il parvint ainsi jusqu'au péristyle de l'édifice.

Le temple, comme la plupart de ceux dont, à chaque pas, le voyageur rencontre les débris lorsqu'il voyage dans l'intérieur de l'île, affectait la forme d'une colline; il était formé de la superposition de plusieurs terrasses, qui suivaient la coupe irrégulière de la montagne contre laquelle elles étaient appuyées; ces terrasses

reposaient sur de longues lignes de colonnes couvertes de sculptures bizarres et de grands blocs de maçonnerie dans lesquels on avait creusé des niches gigantesques, dans quelques-unes desquelles on apercevait encore des statues mutilées.

Au sommet de la terrasse supérieure s'élevait un vaste dôme qui marquait la place où avait été le sanctuaire de Bouddha; un double rang de coupoles plus légères et plus basses entourait ce dôme, qui leur servait de couronne.

A mesure qu'Argalenka s'approchait de l'enceinte où il allait chercher la mort, son agitation et son trouble se dissipaient; peu à peu ses sentiments religieux triomphaient de sa douleur, quoiqu'elle fût arrivée à son paroxysme; sa détermination ne faiblissait pas, mais il redevenait calme, et ses lèvres pouvaient murmurer une invocation à Bouddha.

Au moment où il franchissait la large brèche qui avait remplacé les portes, un rugissement de l'animal qui l'avait guidé jusque-là dans la nuit retentit plus éclatant et plus terrible sous ces voûtes, qui le répercutèrent, mais en même temps les yeux du beduis aperçevaient quelque chose qui lui semblait étrange.

A l'extrémité supérieure de l'édifice, dont la longueur semblait doublée par la disposition étagée, à travers la forêt de colonnes tronquées, de statues décapitées qui s'étendaient de la base jusqu'au sanctuaire, il aperçut une clarté rougeâtre qui se reflétait sur les pierres polies de la grande voûte.

Argalenka connaissait l'antipathie qu'éprouvent tous les animaux sauvages pour le feu; cependant, il lui semblait évident que le tigre ou la panthère dont il avait entendu les hurlements devait se trouver auprès de l'endroit où brillait cette clarté, et ce phénomène étrange le remplit de surprise.

Il s'avança au milieu des décombres de tout genre dont l'intérieur du temple était semé, et, gravissant les marches dont chaque dalle, minée par l'herbe qui avait poussé entre les joints, tremblait sous ses pas, il poursuivit courageusement son ascension.

A mesure qu'il avançait, la clarté devenait plus vive; il suivait sur les ombres de la voûte les mouvements capricieux de la flamme, mais ce n'était qu'en gravissant la pente qui menait à la dernière terrasse surmontant le dôme que l'on pouvait apercevoir ce qui se passait dans l'intérieur du sanctuaire.

Ce sanctuaire était de forme elliptique; il se terminait par une niche gigantesque dans laquelle se trouvait la statue de Bouddha, demeurée intacte par une sorte de miracle au milieu de cette destruction générale.

Le dieu était assis les jambes croisées, sur un piédestal qui figurait une immense fleur de lotus; il était représenté dans l'attitude de la méditation et de la prière; un léger pagne ceignait ses reins; une de ses mains soulevait l'extrémité de ce pagne, l'autre était appuyée sur son genou; il portait le triple collier et le cordon sacré en sautoir; il était coiffé de ce bonnet

indien à larges oreilles qui a quelque ressemblance avec le bonnet phrygien. Le mur de la niche était surchargé d'emblèmes et d'inscriptions en caractères javans.

Argalenka, en toute autre circonstance, se fût agenouillé avec un pieux respect devant cette image de son dieu, mais des personnages vivants étaient là qui absorbaient toute son attention.

A vingt pas de la niche divine, un grand feu de broussailles et de menu bois avait été allumé, et, dans l'homme qui attisait ce feu, Argalenka avait reconnu Harruch.

La panthère de Thsermaï se tenait accroupie derrière le guèbre, les pattes allongées, cachant sa tête derrière le corps de son nouveau maître, de façon à dérober, autant que cela était possible, ses susceptibles prunelles à l'éclat du foyer.

Mais ce que le beduis avait vu avant la panthère, avant Harruch, avant la statue de Bouddha, c'était une forme féminine accroupie et adossée contre la muraille, et qui demeurait tellement immobile, que, si le vent qui faisait vaciller la flamme n'eût soulevé de temps en temps les plis d'un voile transparent qui l'enveloppait tout entière, on eût pu la prendre pour une des statues de pierre qui ornaient le vieux temple.

Cette femme avait renversé son visage sur ses genoux et paraissait dormir; mais, si Argalenka n'avait pu distinguer ses traits, il avait déjà reconnu sous le tissu

transparent qui la recouvrait, le costume des jeunes filles du peuple, le sacong en toile de coton grossière à fleurs éclatantes, le corset à manches courtes en étoffe vert foncé ; il avait remarqué qu'au lieu du diadème et des épingles de pierres précieuses ou de verroterie que portent les musulmanes, celle qu'il avait devant les yeux ne portait que quelques fleurs pourpres du mantéga et quelques branches de jasmin qui tranchaient sur l'ébène de sa chevelure.

Il croyait rêver, il lui semblait qu'il était sous l'empire de quelque hallucination, car, dans ce costume, comme dans la taille et dans la tournure de celle dont il ne pouvait apercevoir le visage, il retrouvait le costume, la tournure et la taille d'Arroa lorsqu'elle n'était que la fille du plus pauvre des habitants des domaines de Thsermaï.

Le vieillard était blême, tremblant; une sueur glacée perlait sur son front; le feu qu'avait allumé Harruch, les colonnes, le temple tout entier, tourbillonnaient autour de lui; il voulait parler et sa voix s'arrêtait dans sa gorge desséchée; il haletait, il étendait ses mains vers cette image qui ressemblait à sa fille, sans pouvoir faire un pas en avant.

Un gravier broyé sous ses pieds rendit un léger craquement.

La panthère souleva la tête, ses oreilles se dressèrent et se tendirent en avant, ses yeux voilés se dilatèrent, son mufle monstrueux s'allongea dans la direction d'où était venu le bruit qui l'avait éveillée; elle aspira l'air

d'un souffle puissant. Ensuite, et comme si elle eût été mise en mouvement par des ressorts d'acier, elle se dressa menaçante, de nouveau elle s'aplatit sur le sol, la croupe plus élevée que le reste du corps, la tête appuyée sur ses pattes de devant, fouettant l'air de sa queue, rassemblant tout ce qu'il y avait de force et d'agilité dans ses muscles, prête à s'élancer.

Mais, depuis que cette femme qui ressemblait à sa fille était apparue au beduis, celui-ci voulait vivre; il craignait maintenant quelque chose plus que la mort, c'était de mourir sans avoir reçu encore un baiser de son enfant; la terreur et l'amour lui rendirent quelque force.

—A moi, guèbre! cria-t-il.

Harruch se leva à son tour.

— Tout beau, Maha! dit-il; si c'est un ami, respectons-le; si c'est un ennemi, il sera temps d'apporter tes griffes à l'aide de mon poignard lorsque je t'appellerai.

En parlant ainsi, Harruch avait pris un tison du foyer, sorti son krid de sa gaîne, et, tenant l'un de la main droite et l'autre de la main gauche, il s'avançait dans la direction où on l'avait appelé.

Il reconnut Argalenka; il remit la lame flamboyante dans son fourreau de sandal, et prit le beduis par le bras.

— Ah! c'est toi, Argalenka, dit-il. Approche-toi sans crainte, l'animal est un ami bien autrement fidèle que ceux pour lesquels on a inventé ce titre. Maha n'aime

que ceux que j'aime, mais elle ne hait que ceux que je hais.

Effectivement, en voyant son maître causer familièrement avec le nouveau venu, Maha, après avoir poussé un formidable bâillement, avait repris sa position inoffensive.

Mais Argalenka ne pouvait répondre au guèbre; délivré de ses appréhensions, toutes les angoisses de l'incertitude avaient reparu; il indiqua du doigt la forme immobile et voilée, et dit à Harruch, en la lui désignant avec une agitation convulsive :

— Là, là!

Harruch baissa tristement la tête et ne répondit pas à l'interrogatoire du beduis.

— Par pitié, guèbre, au nom de tes croyances, au nom des souffrances que j'ai endurées pour mon enfant! réponds-moi, est-ce là ma fille?

— Lorsque le vent des pluies, murmura Harruch, souffle sur les rives embaumées de la Tjiliwong, les eaux du fleuve sont couvertes des calices roses et blancs qui ont poussé et se sont fanés sur les arbustes qui le bordent; ce sont encore des fleurs, mais elles n'ont plus ni le charmant coloris ni le doux parfum qui les faisaient aimer.

— Que dis-tu? Ma fille serait-elle morte? ne m'auraient-ils rendu que son cadavre?

Et Argalenka n'attendit pas la réponse du guèbre : il se précipita vers sa fille et voulut la saisir entre ses

Mais, au cri qu'avait poussé le beduis, Arroa avait dégagé sa tête; elle regarda son père, elle ne semblait pas le reconnaître, ses yeux n'exprimaient que l'indifférence et la stupeur.

Le beduis recula épouvanté.

— Arroa, Arroa! s'écria le pauvre vieillard, c'est ton père! Le maître n'est plus là pour se placer entre tes caresses et ce front chauve où tes lèvres se sont tant de fois imprimées dans ton enfance; il n'est pas là pour te contraindre à renfermer dans ton cœur cet amour si naturel de l'enfant pour celui qui lui a donné le jour; tu peux m'aimer, Arroa, nous sommes libres.

La jeune fille demeurait muette; elle ne faisait pas un geste qui pût faire supposer qu'elle comprenait ce que son père venait de lui dire.

— Arroa, Arroa, continuait celui-ci, s'il le faut, je me sévrerai de tes caresses; si tu l'exiges, je me résignerai à ne plus entendre sortir de ta bouche le nom de père; je suis vieux, je suis laid, je suis pauvre, hélas! tu es habituée maintenant aux riches vêtements des radjahs, et les haillons qui couvrent mon corps soulèvent ton cœur de dégoût. Je me résignerai, je prierai Bouddha qu'il oublie le châtiment de ta faute; mais parle au moins, que j'entende ta voix, et que mes autres sens, comme mes yeux, puissent me dire : « Ta fille n'est pas morte. »

Arroa chantait.

Harruch demeurait assis, grave et silencieux, ne se levant que pour jeter sur la flamme expirante

des brassées de broussailles sèches qui la ravivaient.

Le chant d'Arroa ne paraissait avoir produit aucune impression sur le guèbre ; mais, de temps en temps, son œil s'arrêtait sur Argalenka avec une expression de compassion qui contrastait avec la dureté habituelle de ses traits.

Pendant plusieurs heures, il laissa le beduis donner un libre cours à sa douleur, puis il s'avança vers lui, le saisit par le bras, et, l'attirant vers la partie du sanctuaire la plus éloignée d'Arroa, il le força à s'asseoir.

Argalenka n'opposait du reste aucune résistance à son compagnon, il se pliait comme un enfant à la volonté de celui-ci et lui obéissait machinalement.

— Eh bien, dit Harruch, sur les lèvres duquel parut un sinistre sourire, ils ont religieusement tenu leur parole : ils l'ont rendue, ton enfant?

— Oui, répondit le beduis, qui, dans la prostration de ses forces, n'avait pas saisi l'intention railleuse que l'accent d'Harruch prêtait à sa demande; — oui, ils n'ont pas trompé le pauvre père. Que Bouddha, dont la main s'appesantit bien cruellement sur ma tête, leur pardonne le mal qu'ils m'avaient fait, en considération de la pitié qu'ils ont eue enfin pour mon affliction.

Le guèbre haussa dédaigneusement les épaules, et le sentiment de pitié qui s'était traduit sur son visage se changea en un sourire méprisant.

— Le midudjak, dont la cime touche aux nuages, qui était déjà un grand arbre lorsque brûlaient sur toutes

ces montagnes les feux que la main d'Ormuzd avait allumés, n'en a-t-il donc pas plus appris que la fougère qui naît, croît et meurt à ses pieds dans l'espace d'une saison? Tu portes sur ta tête la couronne de la sagesse et sur ton front les signes de la décrépitude. N'as-tu donc jamais entendu dire que l'homme était presque aussi puissant qu'Arimane dans la science du mal, qu'il avait surpris le secret des terribles breuvages qui troublent la raison, et, laissant vivre le corps, en chassent le souffle divin qui l'anime?

— Que veux-tu dire, guèbre?

— Je veux dire que ta fille a bu un de ces breuvages.

— Qui le lui aurait versé? répondit Argalenka, quel est l'homme assez abandonné de Dieu pour commettre ce crime abominable, de faire le mal sans intérêt?

— Aussi ne te dis-je pas qu'on ait agi sans intérêt.

— Je ne te comprends pas.

— Écoute. Si je déroule à tes yeux la trame qui l'entoure; si je te montre la main qui a broyé les plantes et les insectes, formé et versé le poison; si je te désigne la volonté qui, deux fois, ayant trouvé deux esclaves dociles, a redouté d'être moins heureux cette fois et a préparé par un philtre la troisième à devenir l'instrument passif de ses desseins; si je te désigne cet homme, espèce de génie infernal qui a revêtu notre enveloppe pour nous persécuter, odieux au ciel et à la terre, marchant implacablement à son but, celui de prolonger sa détestable existence, à travers le sang et les larmes,

sans trébucher aux cadavres dont son chemin est jonché ; si je te prouve tout cela, dis, ne comprendras-tu pas enfin que la vengeance est quelquefois une inspiration divine, une œuvre sainte, et, en face de ce qu'il a fait de ton enfant, ne me demanderas-tu pas avec instance la moitié de ma vengeance?

— Deux fois tu m'as adressé cette question, et deux fois je t'ai répondu de même ; tu verras aujourd'hui que l'accroissement de ma douleur n'a point diminué ma foi dans les saints préceptes de ma loi. Si cet homme a commis les crimes que tu prétends, il n'échappera pas à la main de Bouddha, quels que soient sa force et son orgueil. Le souffle de Bouddha peut, s'il le veut, disperser dans l'air les hautes montagnes de l'île, comme il fait des grains de sable de la mer ; mais je ne veux pas l'offenser en empiétant sur ses droits ; les hommes peuvent saturer mon cœur de douleur, ils n'y feront pas pénétrer une goutte de fiel ; ils peuvent faire couler toutes les larmes que renferment mes yeux, ils n'arracheront pas une malédiction à ma bouche, qui n'a pas reçu le pouvoir de maudire.

Harruch se leva.

— Pauvre fou ! murmura-t-il ; le sort ne veut décidément pas épargner une angoisse à ton cœur. Deux fois il t'a placé sur mon chemin, deux fois il a fait pénétrer dans mon âme la pitié pour ta destinée, deux fois j'ai tenté de t'y arracher, et deux fois tu es resté sourd à ma voix, plus inébranlable dans ta pusillanime faiblesse que moi dans ma haine. — Peut-être vaut-il

mieux qu'il en soit ainsi, car tu eusses été incapable du sacrifice qui sera nécessaire à l'accomplissement de mes desseins, tu eusses entravé la vengeance à laquelle je voulais t'associer. Adieu! Comme sur la route de Weltevrede, je te dis : Séparons-nous; suis ton chemin comme je suivrai le mien, toi qui pardonnes; moi qui ai changé mon nom contre un nom plus terrible, moi qui m'appelle le châtiment, moi qui n'attends pas que Bouddha, Ormuzd ou Mahomet se chargent de punir les trois hommes qui m'ont offensé, je reste sur leurs pas, car le jour approche où je leur rendrai le mal pour le mal et le désespoir pour le désespoir.

Argalenka demeura pensif; le pauvre homme se demandait en quel lieu il pourrait trouver un asile pour sa malheureuse fille.

Harruch lut ce qui se passait dans l'âme du beduis.

— Écoute, lui dit-il un dernier service; ne demeure pas dans ce pays, ce serait tenter Dieu : descends dans la province des Préangers, sur le versant occidental du mont Gagah, au pied de la colline sur laquelle ce temple est construit; tu trouveras une fontaine qui sort du rocher et dont les eaux s'épanchent vers la plaine en un étroit ruisseau; suis les bords de ce ruisseau dans la direction où le soleil se couche, bientôt tu le verras grandir comme l'enfant qui passe de l'adolescence à la maturité; il deviendra torrent, puis rivière, aussi large et aussi rapide que l'est la Tjiliwong lorsqu'elle arrive à Weltevrede. Ne quitte point ses rives; lorsque tu apercevas la mer comme une bande verdâtre à l'horizon,

tu chercheras le point où la cime du mont Kavogan, que tu auras en face de toi, couvre exactement une seconde montagne que tu apercevras à l'horizon; fais mille pas dans cette direction, et, sur ta droite, dans un bois d'aréquiers qui n'est qu'à une demi-heure de marche du village de Zand, lequel donne son nom à la baie, tu découvriras une cabane abandonnée cette cabane, c'est moi l'ai construite lorsque je me livrais à la chasse du cobra-capello, dans les vallées du Kavogan. Entre sans crainte dans ma demeure, l'oiseau utilise à son profit le nid abandonné qu'il trouve sur son chemin; dans un angle de la cabane, sous un tas de litière, tu trouveras des nattes et les ustensiles nécessaires à la vie, et les bois et les champs et la mer fourniront amplement à ta nourriture. Là, tu seras plus en sûreté qu'ici; là, il est possible que le danger qui te menace encore s'écarte de ta tête et de celle de ta fille.

— Hélas! dit le beduis, il y a cinq journées de marche d'ici au bord de la mer; comment pourrai-je y conduire, pauvre vieillard débile que je suis, la malheureuse qui ne peut ni me comprendre ni m'entendre?

— Lorsque j'ai vu venir ta fille qui suivait le sentier, elle était montée sur un des chevaux de Thsermaï; celui qui n'avait pas craint de lui ravir le plus précieux de tous les biens, l'intelligence, avait craint que les pieds de sa victime ne se déchirassent aux cailloux de la route; ce cheval, il est là, dans la première enceinte du temple.

— Un dernier service : Harruch, aide-moi à placer Arroa sur sa monture.

Le guèbre fit ce que lui demandait Argalenka. Celui-ci réveilla sa fille, et, aidé du charmeur de serpents, la sortit du temple. Le cheval fut sellé, et Arroa, qui, sans mot dire, avait suivi son père et lui obéissait par des mouvements automatiques, fut placée sur le dos de l'animal, dont le beduis prit la bride.

— Merci, Harruch, dit ce dernier au guèbre, qui s'écartait pour lui livrer passage; Bouddha te récompensera de la pitié que tu m'as témoignée et des services que tu m'as rendus; mes prières le lui demanderont chaque jour.

Harruch ne répondit pas; il considérait Arroa avec une attention farouche; tout à coup, et sans dire adieu à son compagnon, il appela Maha et s'éloigna, avec sa rapidité habituelle, dans la direction du versant oriental, qui était celle de la province de Batavia.

Argalenka se mit en route à son tour et descendit les rampes qui conduisaient au district des Préangers, en suivant le cours du ruisseau que le guèbre lui avait désigné.

XXIV

LE REMÈDE PIRE QUE LE MAL.

Après la mort de la négresse Cora, après l'apparition de Noungal sur le théâtre du drame dans lequel Eusèbe van den Beek avait joué un rôle si funeste, le jeune Hollandais s'était élancé vers la plaine.

Le désordre de ses esprits était si grand, que, sans se rendre compte s'il tournait ou non le dos au village de Gavoet, où il avait laissé Esther, il courait éperdu aussi rapidement que le lui permettaient ses forces, exposant son front au souffle de la brise, cherchant à rafraîchir son cerveau embrasé, traversant les champs cultivés, franchissant les vallons, gravissant les montagnes, fuyant les habitations et les hommes, car, dans chacun de ces

derniers, depuis qu'il avait vu Noungal, il croyait avoir un ennemi.

Cette course folle dura jusqu'à ce que la fatigue et, plus encore que la fatigue, la chaleur accablante d'un soleil vertical, eussent eu raison des forces d'Eusèbe; haletant, épuisé, il tomba sur la terre et demeura évanoui.

Lorsqu'il revint à lui, le jour était à son déclin; le disque d'or de l'astre descendait à l'horizon à travers un réseau de nuages rougeâtres, et empourprait de ses rayons les cimes du Taikoekoie.

Eusèbe eut quelque peine à redevenir maître de sa pensée; il se souvenait à peine de ce qui s'était passé pendant la nuit précédente; son désespoir ne lui avait laissé qu'une sorte d'engourdissement douloureux; il vacillait sur ses jambes comme un homme ivre; sa tête lui paraissait être vide; le plus petit bruit, le moindre mouvement y retentissaient et lui causaient des souffrances aiguës; une soif ardente, une fièvre terrible le dévoraient.

Il chercha instinctivement de l'eau.

En promenant son regard autour de lui, il aperçut des herbes, des fougères dont la couleur verdoyante, tranchant sur l'aspect desséché de celles qui les entouraient, semblait indiquer le lit d'un ruisseau; il se traîna jusque-là.

La chaleur torride du midi avait desséché ce ruisseau, mais la terre était restée humide; il pouvait être plus heureux en arrivant à sa source.

Il rassembla ses forces et son courage, et rampa dans cette direction.

Il ne tarda pas à apercevoir un rocher d'où l'eau suintait goutte à goutte et tombait dans un bassin que l'ombre garantissait des rayons du soleil.

Au lieu de se précipiter vers cette source de résurrection et de vie, Eusèbe demeura immobile, muet, frappé de stupeur.

Il se dressa sur ses pieds, il regarda autour de lui, et il reconnut que le hasard l'avait ramené à la fontaine aux diamants, qui avait été si fatale à la pauvre Cora.

Ses cheveux se dressèrent sur sa tête, tout son corps s'agita d'un tremblement convulsif; il tremblait d'apercevoir à ses pieds le cadavre de la négresse.

Instinctivement, il ferma ses yeux.

Puis, triomphant de ses terreurs, il inspecta du regard tous les alentours.

Nulle part il n'aperçut le cadavre de Cora.

Il eût pu croire qu'il avait été victime d'un horrible cauchemar si, à deux pas devant lui, la terre n'eût été largement tachée d'une couleur brune et visqueuse.

Cette tache avait été évidemment produite par le sang de la négresse.

Quoi qu'il en fût et tout heureux de ne pas se trouver en présence du corps de sa victime, Eusèbe respira bruyamment.

Alors, un délire insensé s'empara de lui.

Le matin, dans son trouble, il avait laissé échapper l'occasion d'acquérir des richesses immenses, de se jouer des maléfices de Basilius; cette occasion, une heureuse chance la lui rendait.

Il oublia ses douleurs, il oublia la fièvre, il oublia la soif : avant de songer à étancher l'une, à calmer l'autre, il était agenouillé au bord de la fontaine, il plongeait ses bras jusqu'au fond pour saisir les précieuses pierres qu'il avait vues, qu'il avait palpées, quelques heures auparavant.

Mais celles dont ses mains revinrent pleines n'avaient rien qui les distinguât des cailloux dont les assises du rocher étaient jonchées.

Il en prit une, la brisa entre deux blocs, c'était du silex, rien de plus.

Palpitant d'angoisse, dix fois il recommença l'expérience, et dix fois elle lui donna les mêmes résultats.

Alors, son cœur se fendit, il s'assit sur une saillie du rocher, et il pleura.

La violente secousse qu'il venait d'éprouver avait tout à coup rendu à son cerveau toute sa lucidité : il se souvenait.

La première larme qu'il versa fut donnée à ses folles espérances. Mais l'âme amollie par la douleur revient bien vite à de tendres sentiments; il pleura sur lui-même, il pleura sur sa triste destinée, il pleura surtout sur Esther.

Il était bien loin de sa présomption des premiers

jours; maintenant, il comprenait sa faiblesse, il voyait se réaliser une à une toutes les prédictions sinistres du docteur Basilius; il se demandait s'il aurait le courage et la force de résister à la dernière épreuve, et, en mesurant par la pensée la trame dont il se sentait enveloppé, en face de la puissance surnaturelle de celui qui était son adversaire dans cette lutte, il se sentit défaillir.

Il pensa à aller retrouver Esther, à lui avouer ce qui s'était passé, à implorer son pardon, à lui proposer de chercher dans une mort commune le triomphe de leurs sentiments de tendresse réciproque et un refuge contre les machinations infernales du terrible Noungal.

La courte halte qu'il venait de faire, la résolution qu'il avait prise, lui avaient rendu de nouvelles forces; il se leva et se mit en route.

Mais la nuit était profonde, il craignait de s'aventurer dans la plaine empoisonnée. il n'avançait qu'en hésitant.

Il marchait depuis près d'une heure, lorsqu'un bruit sourd et tumultueux retentit dans le silence.

C'était celui que font les chevaux en frappant de leurs sabots la terre desséchée; il s'avançait rapidement dans la direction où se trouvait Eusèbe; celui-ci se jeta dans une plantation de caféiers et se cacha dans le feuillage de l'un de ces arbustes.

Une douzaine de ces cavaliers indigènes qui forment la garde des gouverneurs et sont chargés de la police

des districts provinciaux défila à quelques pas du jeune homme.

A leur tête, et sur un cheval qu'il montait sans selle, galopait un homme qui ne portait pas, comme ses compagnons, la longue lance à pavillon triangulaire.

Cet homme semblait servir de guide aux premiers.

Eusèbe le vit dans l'ombre, qui indiquait du doigt à ceux-ci les hauteurs du Panderango, et dans ce guide Eusèbe crut reconnaître Noungal.

Tout son sang se figea dans ses veines, une sueur glacée perla sur son front.

Sans doute, le Malais l'avait dénoncé aux autorités de la province, et, après l'avoir dénoncé, s'était chargé de livrer le coupable.

Dans un premier mouvement, Eusèbe fut tenté de sortir de son asile, de se livrer aux soldats, de confier sa destinée à la justice de ses semblables.

Mais le temps des résolutions fortes était passé pour le Hollandais; son âme avait perdu sa loyauté juvénile et énergique depuis qu'Eusèbe s'était laissé tenter par le démon de l'avarice.

Une tache imperceptible suffit pour dénaturer la qualité d'un bon fruit.

Il eut peur lorsqu'il entrevit dans sa pensée quelles pourraient être les conséquences de cette résolution; c'était folie que de vouloir persuader à des juges du XIXe siècle que l'on était la victime de machinations surnaturelles.

Ces juges ne seraient-ils pas convaincus, au contraire, qu'il n'y avait, dans le caractère des révélations qu'il ferait que la ruse vulgaire du criminel qui affecte la démence pour sauver sa tête?

Il se vit déshonoré, flétri, condamné et enfermé tout au moins pour le reste de ses jours dans le cabanon des fous.

Alors, il songea à Esther, et, pour excuser sa lâcheté, s'abrita derrière sa tendresse pour elle.

Il nia qu'il fût possible qu'elle supportât victorieusement cette épreuve; il lui sembla improbable que l'amour de sa femme, cet amour qu'il déclarait le plus précieux des biens qui lui restait, ne défaillît pas lorsque la justice humaine se serait appesantie sur la tête de celui dont elle portait le nom, lorsque la publicité de l'audience aurait ajouté ses scandales à la trahison qu'elle avait le droit de lui reprocher, et qu'il prétendait justifier par l'intervention de Noungal.

En perdant la sérénité de la conscience, il avait perdu la foi, principe de toute force; en doutant de lui-même, il avait appris à douter des autres.

Il résolut donc de voir Esther avant d'affronter les risques du jugement qui l'attendait.

Mais, si l'on était à sa poursuite dans les environs du Taikoekoie, il était probable qu'on n'avait point négligé d'entourer l'hôtellerie de Gavoet, où évidemment on devait l'attendre.

Eusèbe se décida donc à quitter les environs, sauf à

envoyer plus tard un messager à sa femme et à l'appeler auprès de lui.

Il se guida sur les étoiles et chercha à se rapprocher des bords de la mer, qu'il savait devoir être à quelques lieues vers l'ouest.

Il parvint à atteindre le rivage au point du jour, et alors il se dirigea vers le nord; il espérait gagner ainsi la partie cultivée du district des Préangers, où il pourrait trouver un asile d'où il lui serait facile d'informer Esther de sa situation.

Pendant quatre jours, il marcha dans cette direction, vivant des coquillages qu'il ramassait sur le plage, des fruits sauvages qu'il cueillait sur les arbustes du littoral, couchant sur les rochers des falaises.

Mais Eusèbe van den Beek avait trop présumé de ses forces déjà ébranlées; la fièvre qui le minait ne fit que s'accroître; ses vêtements en lambeaux ne préservaient plus son corps de l'action d'un soleil dévorant; ses pieds, que garantissaient imparfaitement ses chaussures déchirées, étaient tout sanglants au contact des pierres aiguës, des coquilles brisées dont était jonché le chemin qu'il suivait.

Bientôt ses jambes se refusèrent à le porter, son oppression redoubla, des vertiges firent passer devant ses yeux mille éblouissements fantatiques.

Le désespoir s'empara de lui, et ce désespoir lui inspira le mépris de la frayeur à laquelle il avait cédé en s'enfuyant devant les cavaliers que guidait Noungal; mort pour mort, celle qu'il allait subir dans ce désert,

loin de tout secours, privé de toute consolation, lui paraissait plus affreuse que celle que la loi réserve aux meurtriers. Il résolut de se rapprocher des habitations qu'il avait évitées jusqu'alors.

Il se trouvait en ce moment sur une plage nue, dont la réverbération du soleil faisait une immense nappe de feu; à sa droite, il apercevait une verdoyante oasis, et entre les troncs élancés des palmiers, les toits de bambous de plusieurs habitations; il essaya d'atteindre jusque-là.

Mais, à mesure qu'il avançait, l'îlot de verdure semblait s'éloigner à son tour; il croyait y toucher, et tout à coup il le voyait à une demi-lieue de lui et il ne trouvait à ses côtés que des buissons rabougris et brûlés, qu'une végétation desséchée, que des rocs arides.

Alors, son désespoir se changea en une sorte de rage; il éclata en imprécations furieuses contre Noungal, contre celle qui avait été le dernier instrument de ce démon; il maudit sa destinée, il blasphéma la Providence qui l'abandonnait; il se roula sur le sable : il se frappa de ses poings fermés; il poussa des cris qui n'avaient plus rien d'humain.

Peu à peu, ses sens perdirent leur acuïté, une espèce de brouillard s'interposa entre ses yeux et ce qui l'entourait, son gosier desséché laissait avec peine échapper une respiration stridente; on eût dit que l'agonie allait commencer pour le pauvre Eusèbe.

Cette agonie était si douloureuse, ses angoisses étaient

si terribles, qu'il se prit à invoquer la mort, qui seule pouvait abréger ses souffrances.

Comme si ce vœu suprême eût été entendu, il sentit au même instant sur sa jambe l'impression d'un froid étrange ; il y porta les yeux et aperçut un petit serpent qui s'était enroulé autour de sa cheville.

C'était une de ces vipères que l'on appelle à Java *bidoudaks*, les plus petits des nombreux serpents de l'île, mais ceux peut-être dont la morsure est la plus dangereuse.

Le reptile faisait miroiter au soleil ses écailles d'ébène et d'or, ses yeux sanglants étaient fixés sur les yeux d'Eusèbe, et il dardait sur lui sa langue fourchue avec un léger sifflement de menace.

Dans l'état de prostration où était tombé Eusèbe, il ne trouva pas l'énergie de se soustraire au danger qui le menaçait, il retomba sur le sol et s'évanouit.

En ce moment, un homme chargé d'un faix de bois mort venait d'entrer dans la clairière où cette scène se passait ; il aperçut du même coup Eusèbe et le bidoudak, qui, rassuré par l'immobilité de sa victime, avait rampé le long des vêtements du Hollandais et s'était avancé jusqu'à son cou comme s'il voulait chercher l'endroit où sa morsure serait le plus sûre.

L'homme laissa tomber son fardeau, cueillit une branche flexible de cannellier sauvage, qu'il dégarnit de ses feuilles, s'approcha doucement d'Eusèbe et frappa le bidoudak de sa baguette avec tant de dextérité, qu'il en fit deux tronçons qui s'agitèrent quelques

instants comme s'ils voulaient se rejoindre et qui tombèrent sur le sable.

Alors, l'homme, dans lequel nos lecteurs ne tarderont pas à reconnaître Argalenka, considéra plus attentivement celui qu'il venait d'arracher à la mort; une larme mouilla sa paupière, il tomba à genoux, et, élevant ses mains vers le ciel :

— Ton serviteur te remercie, Bouddha ! s'écria-t-il. Celui qui est là avait ouvert pour le pauvre beduis la main de la libéralité, et tu n'as pas voulu qu'un de tes enfants se présentât devant toi avec la conscience chargée de la dette de la reconnaissance.

Ce fut en voulant éveiller Eusèbe, qu'il ne croyait qu'endormi, qu'Argalenka s'aperçut de l'évanouissement du jeune homme; il comprit que sa tâche n'était pas achevée, et il appela Arroa pour qu'elle vînt à son aide.

Pendant que le vieillard dépouillait les arbustes du bois sec qui était nécessaire aux soins du ménage, la jeune Indienne, paresseusement assise sur les bords d'un ruisseau, s'amusait, avec cette attention sérieuse que les enfants et les insensés apportent dans leurs jeux, à regarder l'eau courir sur ses pieds, qu'elle avait plongés dans le lit du ruisseau.

— Fille ! fille ! criait Argalenka, voici un homme qui, dans un jour maudit, n'a pas craint d'étendre sa main entre ton père et ceux qui le persécutaient. Il gît dans ce bois, privé de sentiment. Bouddha a dit que le souvenir du bienfait devait survivre à la quatrième

génération. Ne m'aideras-tu pas à lui rendre le bien pour le bien? Apporte de l'eau pour rafraîchir ses lèvres... Ah! mon Dieu! reprenait le pauvre vieillard, j'oublie toujours que, de mon enfant, le malin esprit ne m'a laissé que l'enveloppe, que sa raison erre dans les ténèbres qui précèdent le séjour des élus.. Si elle m'entend, elle ne comprend pas ce que je lui demande.

Mais, à la grande surprise du beduis, au moment où il se levait pour se diriger lui-même du côté du ruisseau, Arroa parut dans la clairière; elle tenait à la main une feuille de latanier qu'elle avait enroulée et dont l'eau s'échappait goutte à goutte.

Elle alla droit à Eusèbe, s'accroupit à ses côtés, souleva doucement la tête du jeune homme, la plaça sur ses genoux, et, entr'ouvrant les lèvres blêmes du Hollandais, elle y épancha ce que son vase improvisé avait conservé du frais liquide.

— Arroa! Arroa! s'écria Argalenka, oubliant Eusèbe dans le trouble que lui causait cette apparence d'intelligence dans sa fille. Arroa, me serais-tu rendue?

Arroa fut quelques instants sans répondre; son regard, arrêté sur le jeune homme évanoui avait pris une fixité singulière; elle continuait à lui prodiguer les soins les plus empressés.

— Vieillard! s'écria-t-elle enfin d'une voix vibrante et saccadée, toute la vertu est-elle donc dans de vaines paroles? Ta reconnaissance ne saura-t-elle donc t'inspirer rien de ce qu'il faut faire pour secourir celui qui

t'a secouru? Tu n'as pas encore songé que Bouddha a fait la peau de l'homme blanc pour l'ombre et pour la fraîcheur, ainsi que l'éclatant tissu de la fleur du rosier; leur plus grand ennemi, à l'un comme à l'autre, est le soleil dévorant de nos climats; songe donc avant tout à soustraire celui que tu as nommé ton ami à l'action des rayons brûlants qui tarissent en lui les sources de la vie.

Argalenka obéit docilement à sa fille; il prit Eusèbe entre ses bras et le transporta au bord du ruisseau qu'ombrageait un bosquet de lataniers gigantesques.

Arroa s'était replacée dans sa position première auprès du jeune homme; mais ni l'ombre, ni la fraîcheur, ni l'eau dont l'Indienne baignait le visage du Hollandais ne suffisaient pour le ranimer.

L'agitation d'Arroa augmentait à mesure que ses efforts étaient vains.

— Que la malédiction des mauvais génies soit sur moi, s'écria-t-elle avec un emportement inexprimable, si le souffle de sa vie s'éteint entre mes mains! — Attendras-tu, vieillard, que les bidoudaks ou les tigres du jungle soient venus m'apporter leur aide? Cours à la case, prends le cheval, tu trouveras peut-être au village une âme compatissante qui voudra bien te donner quelques gouttes de la liqueur fermentée du palmier, qui sera plus puissante que cette eau. Va, père, continua-t-elle en changeant subitement de ton et en prenant une expression caressante qui contrastait avec l'animation dont ses traits demeuraient empreints, va, père, et re-

viens vite. Bouddha ne nous pardonnerait pas si nous laissions la mort acquitter ta dette envers ce jeune homme.

Argalenka était si profondément ému en entendant sa fille s'exprimer avec tant de sens, qu'il se laissa tomber à genoux devant elle, et, jetant ses bras autour du cou de la jeune Indienne, il la pressa sur son cœur avec des transports qui disaient assez ce qui se passait dans son âme.

Arroa se débarrassa de cette étreinte avec impatience.

— Mais va donc, vieillard! reprit-elle avec dureté.

— Je pars, répondit Argalenka, et je ramènerai le cheval, nous placerons l'homme blanc sur son dos, et nous le transporterons dans notre case, qui va devenir sa demeure.

— Oui, oui, père, tu dis bien, fit Arroa; mais pars, je t'en conjure!

Le beduis se leva et s'éloigna en remerciant deux fois son dieu d'avoir mis l'Européen sur son passage, puisque le sentiment du bienfait reçu avait suffi pour rendre la raison à son enfant.

XXV

UN AMOUR DANS LE DÉSERT

Argalenka avait trouvé sans peine la case qu'Harruch lui avait indiquée comme pouvant lui servir d'asile.

Cette case, le guèbre l'avait construite un an auparavant, lorsqu'il avait espéré lui-même avoir des amours à abriter.

Il avait choisi pour la planter un site sauvage comme ses goûts; il avait cherché avant tout à l'éloigner autant que cela était possible du voisinage de ses semblables, et c'était dans ce dessein qu'il avait placé sa future demeure dans la partie la moins fréquentée de la province des Préangers.

Une métamorphose subite s'était opérée chez Arroa;

sans doute, elle n'avait pas retrouvé la gaieté innocente et naïve des années qui avaient précédé son enlèvement par le docteur Basilius, années dont le souvenir avait rendu la réalité si pénible pour le beduis.

Celui-ci voyait de temps en temps reparaître sur le visage de son enfant l'expression sombre, soucieuse, quelquefois sinistre, qui avait caractérisé sa démence; mais sa démence au moins paraissait s'être dissipée, et la jeune Indienne, surtout lorsqu'elle se trouvait en présence d'Eusèbe, semblait être rentrée en possession de son intelligence.

Pour bien comprendre quelle avait été la joie d'Argalenka en face de cette guérison si soudaine, il faut se reporter à ce qu'il avait souffert lorsque, au lieu de la jeune fille enjouée qu'il espérait serrer dans ses bras, il avait retrouvé un corps que l'âme semblait avoir abandonné, une créature inerte, froide, presque muette que rien ne pouvait émouvoir, pas même les baisers et les caresses de son père.

Après avoir quitté Harruch, lorsqu'il marchait dans les solitudes conduisant le cheval qui portait le fantôme de la belle Arroa, le beduis s'était révolté contre l'idée que le souffle de vie eût pu se retirer de cette chair de sa chair, de ce sang de son sang; il n'avait pu admettre que cet égarement fût sans remède; il avait lutté contre le mal avec cette tendresse persévérante qu'un père seul peut trouver dans l'infini de son amour; il avait essayé d'éveiller chez Arroa un sentiment, un souvenir; il s'efforçait de lui faire admi-

rer les sites qui ressemblaient à la province de Bantam, où s'était passée son enfance.

S'il apercevait une fleur, un fruit qu'elle aimât, il le lui présentait avec des mots qui eussent amolli le cœur le plus endurci.

Tous ses efforts étaient vains.

Lorsque la jeune fille accordait quelque attention à ce que lui disait le vieillard, ses yeux étaient fixes et hagards, ou si distraits, qu'il eût semblé que ce dernier lui eût parlé une langue étrangère; mais la plupart du temps le son de la voix du beduis ne semblait être pour sa fille qu'un bruit auquel elle devait répondre par un autre bruit.

Alors, elle entonnait des strophes dont les paroles blessaient profondément les principes religieux du vieillard.

Les illusions d'Argalenka s'étaient encore prolongées pendant les premiers jours qui avaient suivi l'installation du père et de la fille dans la cabane d'Harruch; mais peu à peu l'insuccès avait ouvert les yeux du beduis à l'évidence.

A mesure qu'ils s'étaient enfoncés dans les solitudes des Préangers, l'égarement d'Arroa avait pris un caractère plus effrayant.

Pendant des journées entières, elle demeurait accroupie dans un angle de son étroite chambre, enveloppée de ses voiles, refusant de prendre toute nourriture, fuyant le jour dont l'éclat paraissait blesser ses yeux.

Les mahométans seuls considèrent la folie comme un bienfait du ciel et un état bienheureux; les sectateurs de Bouddha voient en elle une manifestation des mauvais esprits.

Argalenka, en rapprochant la situation de sa fille des événements surnaturels qu'il avait vu s'accomplir dans le palais de Thsermaï, en commentant quelques phrases que lui avait adressées le guèbre, en était arrivé à se convaincre que le démon s'était emparé du corps d'Arroa; il pleurait sur elle, et il passait des heures entières à la considérer avec un sombre désespoir et une superstitieuse terreur.

Le trouble du beduis était si profond, un tel désordre régnait dans ses idées, qu'il se croyait maudit par Bouddha, qu'il n'osait plus invoquer son dieu.

Ce fut alors que le Hollandais mourant se rencontra sur son passage.

A la vue de ce jeune homme, une révolution immédiate s'était opérée chez Arroa.

Elle avait parlé, elle avait fait acte de raison dans les soins qu'elle avait prodigués à Eusèbe; le beduis passa sans transition de l'excès de la douleur au paroxysme de la joie ; c'était la résurrection de son enfant.

Lorsque Eusèbe eut été transporté dans la case, la guérison de l'Indienne se caractérisa de plus en plus; elle n'avait retrouvé ni la gaieté, ni la tendresse de son enfance, elle était encore taciturne et sauvage; il fallait que son père lui répétât plusieurs fois la même question pour obtenir une réponse; mais elle était attentive,

empressée, auprès de l'hôte que le ciel leur avait envoyé.

La réaction fut violente chez Argalenka; son bonheur était trop sincère pour ne pas chercher à s'épancher au dehors; il riait, il pleurait en même temps lorsque quelques mots s'échappaient de cette bouche qui avait été si longtemps muette pour lui; dans son ivresse, il serrait Arroa sur son cœur, puis il la quittait et embrassait le Hollandais comme s'il était incertain de connaître celui qu'il devait le plus aimer, de son enfant ou de l'homme grâce auquel il semblait qu'elle lui eût été rendue.

Cette guérison inouïe, Argalenka n'essayait ni de la motiver ni de la comprendre : on ne cherche point à approfondir les miracles dont on profite; il jouissait de son bonheur, et ce bonheur était si grand, qu'il ne s'apercevait pas du changement profond qui, en sens inverse de celui de la jeune Indienne, s'était opéré chez le Hollandais.

En effet, malgré sa jeunesse, en dépit de ce que faisaient pour lui la tendre sollicitude d'Arroa et l'amitié prévenante du beduis, Eusèbe semblait bien loin de se remettre de la secousse qu'il avait éprouvée.

Son visage était devenu plus pâle qu'il ne l'était lorsque Argalenka l'avait trouvé évanoui dans les buissons de la falaise; ses joues étaient caves, ses lèvres livides.

Ces symptômes d'une profonde perturbation morale ne se bornaient pas à affecter l'extérieur; le caractère

du Hollandais s'était singulièrement modifié. Dans ses plus mauvais jours, lors des cruelles insomnies qu'il avait dues aux persécutions de Basilius, son humeur n'avait été que mélancolique et soucieuse; depuis qu'il était entré dans la case du beduis, elle était devenue sauvage et farouche; il se montrait brusque, irritable envers son hôte, qui, bien des fois, avait vu ses soins accueillis avec un froid dédain.

Bien qu'un assez grand nombre de jours se fussent écoulés depuis la fatale soirée où il avait quitté Gavoet en compagnie de la négresse, pas un mot n'était venu rappeler que le passé existât encore dans son souvenir, pas un mot n'avait témoigné qu'il songeât quelquefois à Esther et à son enfant; quelquefois, cependant, il s'abritait dans une méditation profonde, et les soupirs qui s'échappaient de sa poitrine, l'expression de sa physionomie altérée, témoignaient que ce n'était peut-être pas sans de violents combats qu'il arrivait à cette indifférence.

Il y avait quinze jours qu'Eusèbe était dans la case d'Argalenka, et il allait s'affaiblissant si rapidement, que l'on eût dit que la mort l'avait déjà marqué pour être sa victime.

De son côté, Arroa s'imposait moins de contrainte; plusieurs fois, elle s'était éloignée d'Eusèbe pendant des heures entières, ce qui jamais ne lui était arrivé dans les commencements de leur liaison.

L'effet que produisaient ces absences sur Eusèbe était remarquable.

Aussitôt que l'Indienne avait quitté la case, ce qui restait de vitalité au jeune homme paraissait l'abandonner, il tombait dans un accablement profond ; quelquefois, il s'abandonnait à un désespoir dont il semblait ignorer la cause.

XXVI

RÉVÉLATION INATTENDUE

En s'éveillant au point du jour, Esther van den Beek avait été bien surprise de ne plus trouver Eusèbe à ses côtés.

Elle supposa que son mari avait voulu profiter de la fraîcheur de la matinée pour aller se promener dans les environs; elle appela Cora pour que celle-ci lui apportât le petit enfant.

Cora ne répondit pas; ce furent les autres femmes qui se présentèrent et qui apprirent à leur maîtresse que Cora n'était point dans l'auberge, que la natte sur laquelle elle devait coucher n'avait point été remuée.

L'étonnement de la jeune femme n'alla point jusqu'au soupçon, son cœur ne chercha point à établir quelque corrélation entre la disparition de Cora et la sortie si matinale de son mari.

Cependant, les heures s'écoulèrent, et ni le Hollandais ni la nourrice noire ne reparaissaient à Gavoet.

Esther, dévorée d'inquiétude, se rendit chez le gouverneur du district; celui-ci était malade et ne put la recevoir; mais, quelques instants après, un Malais se présenta chez madame van den Beek, et lui dit que, moyennant salaire, il se chargerait de toutes les recherches que celle-ci désirait faire dans les environs.

La jeune femme acquiesça à toutes les demandes, et bientôt elle vit passer, sous les fenêtres de la maison qu'elle habitait, le Malais à la tête d'une troupe de cavaliers indigènes bien armés, qui se dirigeaient à toute bride vers la montagne.

Esther était pleine d'espoir; il lui paraissait probable que M. van den Beek et la négresse s'étaient égarés dans les forêts sauvages qui couvrent les flancs du mont Taikoekoie; le Malais s'était donné à elle comme un batteur d'estrade si renommé, qu'il lui paraissait impossible que la trace d'un Européen échappât à son expérience.

Il revint fort avant dans la nuit, il déclara à Esther, qui avait attendu son retour avec une anxiété facile à comprendre, qu'il n'avait rien découvert; il lui fit entendre qu'il présumait que le blanc et l'Africaine

étaient devenus la proie d'un des tigres ou d'un des grands reptiles qui foisonnent dans les bois.

La foudre tombant aux pieds d'Esther ne l'eût pas plus atterrée que cette déclaration; elle pâlit, chancela et fût tombée si une de ses femmes ne l'eût soutenue dans ses bras.

Le Malais allait profiter de l'accablement de la jeune Européenne pour se retirer; mais celle-ci retrouva des forces dans son désespoir, elle se jeta aux pieds de cet homme, elle le supplia avec des larmes, avec des paroles déchirantes, de reprendre ses investigations le lendemain.

Devant cette manifestation de la douleur de madame van den Beck, la physionomie du Malais s'éclaira d'un méchant sourire; il répondit froidement à Esther que désormais ses efforts seraient inutiles; qu'il avait la certitude qu'il ne serait pas plus heureux le lendemain; que, d'ailleurs, ses affaires personnelles l'appelaient loin de Gavoet; qu'elle pouvait s'adresser à d'autres, mais qu'il la prévenait que, là où il avait échoué, nul ne pouvait se flatter de réussir, et il la laissa plongée dans un morne désespoir.

L'affection de madame van den Beck était trop profonde pour qu'elle renonçât ainsi à retrouver celui qu'elle aimait; elle mit en campagne les chasseurs et les paysans des environs.

Ceux-ci organisèrent des battues, ils ne laissèrent pas un buisson sans le fouiller; mais, ainsi que l'avait prédit le Malais, ce fut en vain que, plusieurs

jours de suite, ils interrogèrent la plaine et la montagne.

Esther était abattue, écrasée par son malheur; mais il y a dans l'amour vrai une ténacité que rien ne décourage ; nulle part on n'avait aperçu la trace que laisse toujours une lutte, on n'avait pas rencontré ces lambeaux de vêtements, ces débris d'ossements humains qui subsistent après le carnage d'une bête féroce; elle persistait à demeurer convaincue que là n'était pas le secret de la disparition d'Eusèbe; elle persistait à faire continuer les recherches, lorsque le gouverneur du district se présenta chez elle.

Après quelques phrases sur la sympathie que trouvait en lui l'infortune de madame van den Beek, il lui demanda des détails sur l'événement qui la privait de son mari; mais, aux premiers mots que la jeune femme dit du Malais, la physionomie du magistrat exprima un vif étonnement; il pressa Esther de questions sur la tournure, sur la figure, sur l'habillement de cet homme, puis il finit par déclarer à son interlocutrice qu'il ne le connaissait pas; que jamais il ne l'avait envoyé vers elle, et alors il se rangea à son avis : il lui sembla tout à fait probable que ni Eusèbe ni la négresse n'avaient été déchirés par les tigres, où n'avaient fait le dîner d'un boa; mais, en même temps, il lui avoua qu'il ne pensait pas que leur condition fût beaucoup meilleure, et que, selon toute apparence, M. van den Beek et son esclave Cora avait été enlevés par les pirates.

Voici sur quoi il basait cette opinion. Quelques jours

avant la disparition d'Eusèbe, les bohémiens de la mer avaient effectué une audacieuse descente dans la province de Bantam; ils avaient pénétré assez avant dans l'intérieur pour incendier, piller, ravager le palais d'un des personnages les plus considérables de l'île de Java, du radjah Thsermar.

Ce qui corroborait cette supposition, c'est que des proas malaises avaient été signalées la veille même de l'arrivée d'Eusèbe à Gavoet, croisant au large du cap Kandjora, qui n'est qu'à une dizaine de milles du mont Takoekoie; ce qui la rendait certaine, c'est que le signalement du chef des bohémiens de la mer s'accordait parfaitement avec celui du Malais qui s'était présenté chez madame van den Beek; sans doute, en dirigeant lui-même les recherches, il avait voulu donner à ses bandits le temps de gagner la haute mer ou un de leur ports de refuge avec leur proie.

Il ajouta que, selon toute probabilité, cet enlèvement n'avait eu qu'un but, celui de mettre le riche marchand hollandais à rançon; il engagea madame van den Beek à regagner au plus vite la capitale de l'île, où il lui serait plus facile de rassembler le prix que les pirates mettraient à la liberté de son mari ou de lancer les croiseurs de la Compagnie sur leurs traces.

Esther éprouvait une vive répugnance à quitter Gavoet; il lui semblait qu'elle allait encore s'éloigner davantage de son mari; elle alléguait que, si les pirates lui envoyaient un message, ils l'adresseraient certainement à l'endroit où leur chef l'avait laissée; elle redou-

tait que, si ce message ne la trouvait plus à Gavoet, la délivrance d'Eusèbe, délivrance à laquelle elle était prête à sacrifier toute sa fortune, ne subît quelque retard, et que, par ce retard, les jours de son mari ne fussent mis en péril.

Pour la décider à partir, le gouverneur lui confia que le séjour de cette bourgade éloignée de la métropole n'était pas sûr en ce moment.

De sourdes rumeurs circulaient parmi les indigènes, des messagers mystérieux avaient paru dans la province des Préangers, et l'avaient parcourue en répandant dans toutes les classes de la population les idées de révolte et d'indépendance.

Pendant la nuit, on avait vu de grands feux allumés sur les montagnes; on était certain que des réunions de conjurés avaient eu lieu dans les forêts, au centre de l'île; les chefs javanais se montraient impérieux et insolents avec les Européens.

Tout faisait présager une insurrection prochaine.

En restant à Gavoet, Esther allait s'exposer à tous les dangers.

En ce moment, la pauvre femme ne tenait guère à la vie, mais elle réfléchit que l'existence d'Eusèbe était attachée à la sienne; que, elle morte, nul ne le délivrerait; elle pensa à son enfant et elle se décida à suivre le conseil du gouverneur, en se mettant en route le lendemain.

Malgré l'impatience avec laquelle elle gourmandait les muletiers qui lui firent traverser le Panderango, elle

n'arriva que le troisième jour, vers le soir, dans les environs de Batavia. Il y avait dix-huit jours qu'elle était séparée d'Eusèbe.

En approchant de la capitale de l'île, madame van den Beek put reconnaître que la métropole partageait les appréhensions que le gouverneur de Gavoet lui avait communiquées; des piquets de troupes à cheval sillonnaient la campagne, et plusieurs fois la voiture d'Esther se croisa avec des patrouilles de miliciens.

Le cocher ayant interrogé un traînard, la femme d'Eusèbe entendit celui-ci répondre au domestique que, depuis quelques jours, les environs de Batavia étaient désolés par des incendies, et que plusieurs maisons de Weltevrède avaient elles-mêmes été victimes de sinistres que l'on ne pouvait attribuer qu'à la malveillance.

Ce n'était pas seulement ce déploiement inusité de forces militaires qui témoignait de l'inquiétude du gouverneur; en dépassant les premières maisons du faubourg, madame van den Beek reconnut que l'alarme avait passé dans la population elle-même; les habitants formaient des groupes devant les maisons, la place du Gouvernement avait perdu la physionomie joyeuse qu'elle a tous les soirs, les équipages étaient clair-semés; en revanche, cette même place était couverte de colons s'entretenant avec vivacité des événements que l'on semblait craindre, demandant des nouvelles, commentant celles que l'on apportait; l'anxiété était peinte sur tous les visages, les symptômes de la révolte semblaient être passés dans l'air.

La nuit était trop avancée pour qu'Esther, qui connaissait les habitudes méthodiques de M. Maës, songeât, comme elle avait résolu de le faire, à aller lui demander aide et conseil en ce moment.

Elle rentra dans sa demeure et s'enferma dans son appartement pour se préparer, en prenant un peu de repos, aux fatigues qu'elle prévoyait pour le lendemain.

Mais, en se retrouvant dans cette maison pleine des souvenirs qu'y avait laissés Eusèbe, les plaies de la pauvre femme se ravivèrent, sa douleur devint plus aiguë, et ses larmes coulèrent avec plus d'abondance.

Ce ne fut que vers deux heures du matin qu'elle parvint à trouver un peu de sommeil.

Il y avait une demi-heure à peine qu'elle était endormie, lorsque des cris tumultueux venant de l'intérieur la réveillèrent en sursaut.

Esther se leva précipitamment et courut à sa fenêtre, qu'elle ouvrit.

Dans leurs colonies, les Hollandais ont greffé leurs mœurs et leurs prédilections nationales sur les habitudes de luxe grandiose qui sont particulières à l'Orient.

Leur architecture se ressent des souvenirs de la mère patrie, les maisons de Weltevrede sont vastes et somptueuses; mais, en exagérant les proportions de celles qui leur ont servi de modèle, on retrouve la physionomie si remarquable des édifices particuliers des Provinces-Unies.

Ce sont les mêmes damiers de briques et de pierres

de taille soigneusement époussetés, les mêmes jardins aux carrés réguliers, aux fleurs plantées en quinconce; seulement, à Batavia, les damiers ont quelquefois plusieurs centaines de mètres de superficie; seulement, les jardinets sont des parcs; seulement, au lieu de jacinthes, de tulipes, d'anémones, toute la flore des tropiques s'épanouit dans les parterres de Java.

La demeure d'Eusèbe van den Beek se composait d'un immense corps de logis auquel on arrivait par un jardin; derrière ce corps de logis, dans une cour plantée d'arbres, étaient les écuries, les remises, les communs.

Le tout était placé à l'angle d'une rue.

En ouvrant sa fenêtre, madame van den Beek aperçut un homme qui escaladait le mur d'enceinte qui lui faisait face.

Elle jeta un cri perçant.

A ce cri, l'homme vint rapidement à elle, en franchissant d'un bond une corbeille de rhododendrons pourpres; Esther, le voyant s'avancer, voulut se réfugier dans son appartement; mais, avant qu'elle eût pu exécuter un mouvement, l'homme lui avait saisi le bras.

— Sans celui qui te parle, l'enfant n'aurait jamais vu la lumière d'Ormuzd! s'écria-t-il d'une voix sourde et farouche; la mère livrera-t-elle donc la tête de celui-là aux bourreaux?

En achevant ces paroles et avant que, dans son trouble, Esther eût songé à s'opposer à son mouvement,

l'homme, avec une agilité merveilleuse, escalada l'appui de la fenêtre, sauta dans la chambre, et alors seulement, à la lueur de la lampe de nuit qui éclairait l'appartement de madame van Beek, elle reconnut le guèbre dont les prescriptions avaient si miraculeusement amené sa délivrance.

— Que s'est-il passé? que demandez-vous? qu'exigez-vous? s'écria-t-elle dans sa surprise.

— C'est trop de questions pour ma bouche, répondit Harruch; comme mes jambes, ma langue est fatiguée. On me poursuit; si on m'atteint, c'est la mort... Veux-tu que je meure? veux-tu que je vive? Parle!

— Mais, mon Dieu! qu'avez-vous donc fait? quel crime avez-vous commis?

— Lorsque le tigre sort pendant le jour de son jungle, ce sont les cris des choucaris et des drongos qui le suivent en voltigeant d'arbre en arbre, et qui indiquent sa piste au chasseur; je n'attendrai pas que ta voix ait révélé ma retraite à ceux qui hurlent sur ma trace. Je vais me livrer à eux, je t'épargnerai à toi un crime, à moi une reconnaissance pénible à porter.

Esther fit un mouvement pour retenir Harruch.

— Guèbre, lui dit-elle, ma loi, comme la tienne, ordonne à ceux qui la suivent de ne point oublier le service rendu; tu es en sûreté dans cette demeure, où dernièrement tu as ramené la joie.

— La parole des femmes de ton peuple ressemble au suc du gambir: il est blanc lorsqu'il sort de l'arbrisseau qui le contenait, et le souffle d'un enfant qui passe sur

le vase où on l'a recueilli suffit à lui donner la couleur rouge du sang... Si tu veux que je te croie, jure par celui dont tu pleures l'absence, jure par celui dans lequel tu cherches les traits de l'homme qui t'a abandonnée.

En prononçant cette dernière phrase, Harruch indiquait du doigt le berceau dans lequel reposait le fils d'Esther.

Mais, de tout ce que venait de dire le guèbre, un seul mot semblait avoir frappé madame van den Beek.

— Abandonnée ! s'écria-t-elle, abandonnée, dis-tu?

En ce moment, des coups violents ébranlèrent la porte extérieure de sa maison.

Esther fit à la hâte le serment que lui demandait Harruch, et le cacha précipitamment derrière une tapisserie.

Il était temps; les plis de cette tapisserie s'agitaient encore que, avant que les serviteurs eussent eu le temps de répondre aux nocturnes visiteurs, la porte, ébranlée par des secousses incessantes et multipliées, cédait et une troupe d'hommes armés se précipitait dans le jardin.

— L'incendiaire ! l'incendiaire ! mort à l'incendiaire ! hurlait cette troupe à la suite de laquelle, s'essoufflant, s'épuisant en vains efforts pour calmer son effervescence, se présenta un énorme personnage qui semblait la commander.

— Un instant ! un instant, messieurs ! s'écriait le per-

sonnage, qui, par-dessus ses vêtements de basin blanc portait une véritable panoplie d'armes de toute espèce, sabre, pistolets, poignards et tromblon, ce qui le faisait ressembler à un arsenal ambulant; un instant, mille charretées de diables! en voulant réprimer un délit, vous violez avec effraction le domicile d'un citoyen, ce qui est un délit prévu par la code de la colonie. Ce citoyen est mon client, ce qui aggrave votre faute et mériterait...

M. Maes laissa sa phrase en suspens, le doute en matière de criminalité lui semblait tout à fait propre à épouvanter les criminels.

— Enfin, reprit-il d'une voix de plus en plus tonnante, vous méprisez les ordres, que dis-je, les ordres! vous méprisez les prières de votre commandant. Savez-vous bien, messieurs, que le conseil de la milice en a condamné de moins coupables?

Malheureusement pour l'effet de la péroraison de M. Maes, elle fut troublée par madame van den Beek.

— Monsieur Maes! monsieur Maes! s'écria celle-ci, venez à moi!

Au son de cette voix féminine, il s'opéra une révolution dans l'attitude foudroyante du chef de la patrouille; l'une de ses mains, la droite, essaya de faire rentrer dans le fourreau l'arme menaçante qu'elle brandissait, tandis que la gauche, se croisant avec la première, allait prendre le chapeau qu'ornait une immense cocarde aux couleurs hollandaises. et lui faisait décrire une courbe des plus gracieuses.

Le notaire eût voulu s'avancer vers celle qui lui avait adressé la parole, mais il s'évertuait vainement dans la première des deux manœuvres que nous venons d'indiquer; le contenant se refusait à absorber le contenu, la gaîne à recevoir le cimeterre dans les flancs qui lui étaient destinés.

— Mais aidez-moi donc, imbéciles! s'écria le notaire en s'adressant à ses miliciens en général.

L'un d'eux, d'un caractère bien fait, voulut se croire désigné par cette interpellation; il prit la pointe de l'arme entre ses doigts, assujettit le fourreau, la lame glissa comme par enchantement dans ce dernier, et M. Maes, débarrassé de tout souci de ce côté, put s'approcher de son interlocutrice, en donnant à sa désinvolture une tournure tout à fait galante.

Ce ne fut qu'à quelques pas de la croisée qu'il distingua les traits d'Esther.

— Vous êtes à Weltevrede! et depuis quand êtes-vous arrivée, grand Dieu? s'écria le notaire.

Madame van den Beek allait répondre, mais un des miliciens, s'avançant, prit brusquement la parole.

— Si vous étiez à votre fenêtre, dit-il, vous avez dû voir tout à l'heure celui que nous poursuivons escalader la muraille de votre jardin, précisément en face de l'endroit où vous voilà?

Esther hésitait à répondre. M. Maes lui épargna l'embarras d'un mensonge en s'écriant avec violence :

— Mille boucauts de diables! l'honorable Compagnie,

qui fait les frais d'un sergent instructeur pour apprendre le maniement des armes à ces braves boutiquiers, devrait, en vérité, lui adjoindre un professeur de civilité puérile et honnête. Comment! une jolie femme daigne favoriser votre commandant d'une conversation, et, vous! vous vous précipitez entre elle et lui comme un pécari mal élevé dans un champ de maïs! A la prochaine réunion du conseil, je proposerai, d'appliquer la pénalité des verges à votre outrecuidance; tenez, je vais me débarrasser sur-le-champ de cette maudite engeance en demandant pour vous à madame l'autorisation de fouiller son jardin; c'est là que vous trouverez l'individu que vous prétendez avoir vu lancer des étoupes enflammées sur les bâtiments adjacents à cette maison; si toutefois le tafia, l'arack et la peur ne vous ont pas troublé la cervelle.

Madame van den Beek acquiesça à la prière de M. Maes, les miliciens se dispersèrent dans le jardin, mais au même instant d'autres cris les rallièrent de nouveau.

Ces cris partaient de derrière la maison et étaient poussés par les domestiques de madame van den Beek; ils prouvaient que ce n'était pas à tort que l'alarme avait été donnée, ils signalaient un commencement d'incendie dans les communs, dont un des pignons donnait sur le mur extérieur.

M. Maes tira vaillamment son grand sabre; il annonça qu'il allait combattre la flamme et le feu, du même ton qu'un paladin aurait employé pour déclarer à sa dame

qu'il allait vaincre ou périr pour elle ; il ajouta qu'ayant d'importantes communications à faire à madame van den Beek, il serait auprès d'elle dans quelques instants.

Après le départ de M. Maes et des miliciens qui s'étaient précipités du côté de la cour où le danger avait été signalé, le jardin demeura désert pendant quelques instants.

Esther, qui tremblait que ses femmes, lorsqu'elles entreraient dans son appartement, ou M. Maes, lorsqu'il accomplirait la promesse qu'il venait de lui faire, ne découvrissent Harruch, résolut de profiter du désordre et de la confusion qui régnaient dans la maison et dans la rue pour le sauver.

Elle se hâta de soulever la tapisserie, et elle retrouva le guèbre où elle l'avait laissé.

Il paraissait calme, presque indifférent au sort qui l'attendait.

— Fuyez, lui dit Esther, écoutez le bruit du tambour qui retentit dans les rues ; dans quelques instants peut-être, le jardin sera plein de gens attirés par l'incendie, il me sera impossible d'assurer vetre retraite.

— Cet incendie, savez-vous qui l'a allumé? demanda Harruch.

— Je ne veux pas le savoir ; partez d'ici, convaincu qu'une chrétienne sait être fidèle à son serment aussi bien qu'un idolâtre ; et que votre conscience prononce entre vous et moi !

La physionomie d'Harruch prit une expression morne et sombre; on eût dit que cette preuve de grandeur d'âme excitait son dépit et sa colère.

— Partez donc, reprit Esther; mais, avant de vous éloigner, et si vous croyez me devoir quelque reconnaissance...

— Ah! vous voulez mettre un prix au bienfait? dit Harruch.

— Non, non, répliqua Esther en secouant la tête, je ne saurais imposer silence aux angoisses dont mon âme est dévorée; vous n'êtes pas de ceux qui peuvent comprendre la douleur d'une femme qui pleure sur le seul être qu'elle aime en ce monde. Partez, partez...

— Femme, répliqua le guèbre, ne te hâte pas de condamner celui dont tu parles, laisse Ormûzd juger entre toi et lui, tu vas apprendre ce que tu désirais savoir : ton mari est vivant.

— Vivant! vivant! Ah! vous ne me trompez pas?

— Il vit, te dis-je, mais il foule aux pieds les serments que tu as reçus de lui.

— Que m'importe? s'écria Esther avec transport, il est vivant! Dieu et ma tendresse pour lui feront le reste. Veux-tu de l'or, veux-tu tout ce que je possède pour me conduire auprès de lui?

Harruch hésita un instant; puis, avec une expression violente et sinistre qui fit comprendre à Esther combien il serait inutile d'insister :

— Non, répondit-il.

Alors, il s'élança vers la fenêtre par laquelle il était entré, la franchit de nouveau, se mêla adroitement aux groupes de travailleurs qui accouraient de tous les côtés, et disparut aux yeux de la jeune femme.

XXVIII

LE RAPT

L'alarme ne fut pas de longue durée; pris à son début, attaqué vigoureusement, l'incendie n'eut pas le temps de faire de grands progrès; il fut presque aussitôt comprimé que reconnu.

Peu à peu, le jardin de la maison van den Beek se trouva évacué, et ce fut M. Maes qui vint en personne apprendre à Esther que tout était terminé.

Le visage du gros notaire, lorsqu'il entra dans la chambre d'Esther, était pourpre; sa casaque blanche, souillée de boue et tout humide, attestait qu'il avait pris une part active au sauvetage de l'hôtel; il était fort essoufflé, et il se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur un fauteuil.

Il commença à s'éventer avec son chapeau, tandis que madame van den Beek, avide des nouvelles qu'il lui avait annoncées, car elle pressentait qu'elles avaient rapport à son mari, le pressait de s'expliquer.

— Ah ! de grâce, belle dame, souffrez que je respire et que je me dépouille de ce maudit harnachement qui m'étouffe. Je voudrais que le diable emportât ces maudits indigènes, continua-t-il en lançant sur le parquet un des pistolets qui ornaient sa ceinture, avec une violence qui fit tressaillir Esther et les femmes qui, après le départ d'Harruch, étaient venues se réfugier auprès d'elle. Soyez tranquille, madame, reprit le notaire qui avait remarqué le mouvement, ils ne sont pas chargés, c'est un meuble de luxe comme les sacs que nos procureurs apportent à l'audience. Mais comprenez-vous, madame, que ces démons incarnés nous contraignent à faire ce maudit métier de veilleurs de nuit, sous je ne sais quel prétexte de patriotisme et d'indépendance javanais, quand il était si doux et si commode de fraterniser le verre en main dans le campong chinois ! Du diable, si j'ai jamais refusé de choquer le mien contre celui d'un de ces imbéciles couleur de safran ! Que demandent-ils, que veulent-ils ?

Esther pensa qu'il serait prudent de laisser au gros notaire le temps d'exhaler la colère qui paraissait l'oppresser, avant de le mettre sur le chapitre qui l'intéressait si justement.

Elle adressa à M. Maes quelques questions sur l'état

de la situation politique de Weltevrede, et celui-ci, beaucoup plus communicatif que le gouverneur de Gavoet ne l'avait été, apprit à madame van den Beek que, depuis fort longtemps, le gouverneur colonial avait des doutes sur la résignation avec laquelle les Javanais supportaient le joug étranger.

Une dénonciation anonyme était venue corroborer ces doutes, les rapports des agents de l'intérieur de l'île les avaient fixés.

Le Malais Noungal, le radjah Thsermaï, le Chinois Ti-Kaï étaient désignés comme les chefs d'une conspiration qui avait pour but l'extermination des Européens et la restauration des princes indigènes.

On était parvenu à arrêter le Chinois, qui, avec la faiblesse et la lâcheté des gens de sa nation, avait fait des aveux que l'on disait des plus graves ; mais le Malais et le prince javanais tenaient, l'un la mer, l'autre la montagne, et, tant qu'on ne les aurait pas arrêtés, il était à craindre qu'ils ne parvinssent à réaliser leurs projets d'insurrection.

Si intéressantes que fussent ces nouvelles, madame van den Beek les écoutait avec une certaine impatience.

— Et Eusèbe ! avez-vous des nouvelles de mon mari ? demanda la jeune femme, lorsque le notaire eut ajouté, en forme de péroraison, une imprécation à son récit.

M. Maes indiqua d'un clignement de l'œil à sa cliente

les négresses qui étaient restées dans la chambre, et Esther se hâta de les congédier.

— Madame, s'écria M. Maes avec explosion aussitôt que la dernière de ces femmes eût disparu, madame, il m'en coûte d'outrager la mémoire d'un homme qui a valu de gros honoraires à mon étude; dans l'exercice de mes fonctions, je ne me permettrais pas d'avancer une semblable allégation; mais, sous cette veste de la liberté et de la franchise, je me crois tenu de vous déclarer que votre oncle Basilius était un affreux gredin.

— De grâce, monsieur Maes, parlez-moi d'Eusèbe!

— Un vrai gredin, madame, je ne rétracte point mes paroles; on n'enrichit pas quelqu'un pour le dépouiller. Enfin, madame, continua M. Maes, qui commençait à s'embarrasser dans sa phrase, d'un mot je justifierai votre mari : à sa place, dans sa situation, moi notaire royal, peut-être n'eussé-je pas été plus sage que lui.

— En vérité, monsieur Maes, fit Esther, je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Muscade du diable! répliqua le notaire, dont la physionomie devenait de plus en plus confuse, c'est que je crains... je redoute... il me semble... il faudrait toute la délicatesse d'un notaire pour faire une semblable communication à une femme... Décidément, madame van den Beek, ajouta-t-il en se levant brusquement, vous viendrez demain à mon étude, la crayate blanche m'inspirera.

— Oh! monsieur, dit la jeune femme en joignant

devant lui ses mains suppliantes, depuis quinze jours, je souffre; depuis quinze jours, j'attends un mot d'espérance. Ce ne sera pas vous qui aurez voulu m'infliger une nuit de tortures de plus.

M. Maes reprit sa place en jouant avec les coins du madras qui lui faisait une cravate juvénile; il toussa bruyamment, ferma ses gros yeux, comme s'il eût voulu s'épargner le spectacle de l'effet qu'allait produire sa révélation; puis, d'une voix grave :

— Il s'agit du codicille, madame, dit-il.

— Du codicille?

— Hélas! oui, du codicille, reprit le notaire, dont la voix empruntait à la gamme de la parole ses notes les plus lugubres : une fois, j'ai consenti à aider M. van den Beek à vous celer la première brèche faite à sa fortune; mais, aujourd'hui, malgré toute la camaraderie conjugale que je professe, cela m'est impossible; car il s'agit de six cent mille florins ajoutés aux six cent mille florins déjà engloutis.

— Eh bien, monsieur Maes, dit Esther, dont l'émotion se traduisait bien plus par l'expression douloureuse qu'avait prise sa physiononmie que par son accent, resté ferme et précis, monsieur Maes, il faut payer.

— Payer! s'écria le notaire en bondissant sur son fauteuil; ah! madame, permettez-moi d'admirer votre indulgence et votre résignation. Dieu veuille que l'exemple de deux vertus ainsi pratiquées profite à la digne madame Maes... Payer!... Mais permettez, madame, vous allez un peu vite. Lorsque je me suis dessaisi de six

cent mille florins au profit de cette fille indigne du nom de Frisonne, aux lieu et place de laquelle on venait les réclamer, j'avais l'autorisation de votre mari ; mais, cette fois, je n'ai encore vu qu'une espèce de capitaine de bâtiment, qui m'a plus l'air d'un pirate que d'autre chose, et qui, en m'annonçant que la deuxième éventualité prévue par le codicille était réalisée, ne m'a apporté en témoignage de son allégation que cet anneau d'argent, qui contient bien le nom de votre mari et le vôtre, mais ne me semble pas constituer un titre suffisant.

En disant ces mots, M. Maes avait tiré de son gilet un petit anneau d'argent qu'il présenta à Esther.

Celle-ci le prit des mains du notaire et le considéra avec attention.

C'était la bague qu'elle avait donnée à Eusèbe au moment de leurs fiançailles, modeste gage qui rappelait à la fois à la pauvre femme quels étaient alors leur pauvreté et leur amour.

Elle avait, elle, la pareille à son doigt.

Elle porta celle que lui présentait le notaire à ses lèvres, et deux grosses larmes roulèrent silencieusement le long de ses joues.

M. Maes se moucha avec fracas ; un attendrissement qui ne s'accordait pas plus avec ses prétentions de joyeux vivant qu'avec sa dignité d'homme de loi, commençait à le gagner.

— En vérité, dit-il d'un ton de moraliste convaincu, pour revenir à l'objet qui nous occupe, je vous dirai,

madame, que vous auriez tort d'ajouter trop de foi aux apparences; peut-être cherche-t-on à nous duper, peut-être votre mari est-il aussi innocent que votre serviteur.

— Il faut payer, dit Esther avec un accent de suprême résignation; ce serait mentir que de vous assurer que les révélations que je viens d'entendre n'ont pas porté le trouble dans mon âme, mais vous pouvez me croire, monsieur Maes, la perte de cette partie de l'héritage de mon oncle Basilius ne m'inspire pas le moindre regret; je serais bien joyeuse d'y renoncer, si je savais assurer ainsi le bonheur et le repos de mon cher Eusèbe; je vous le répète, vous donnerez cette somme à celui qui la réclame; seulement, je conserve cet anneau.

— Avant de me décider, si j'étais à votre place, j'attendrais, madame, d'avoir revu M. van den Beek.

— Revoir Eusèbe! c'est donc possible? s'écria Esther en passant de la douleur silencieuse à une agitation extrême; on ne m'a donc point trompée, il vit?

— Parbleu! croyez-vous donc, madame, que les bohémiens de la mer gorgent les requins de florins monnayés? Songez donc, comme moi, que votre mari leur représente une énorme rançon, et vous serez certaine, comme moi, qu'il est en ce moment comblé de soins et de prévenances par ceux qui le retiennent.

— Mais cette rançon, s'écria Esther, est-elle fixée? Il faudrait sur-le-champ s'occuper de la réunir.

— Calmez-vous, madame, et écoutez-moi. La rançon

n'est point déterminée, mais nous ne tarderons pas à la connaître. Je venais de quitter Ti-Kaï, car le gros Chinois n'était pas encore sous les verrous; il m'avait fait part de la rumeur publique, qui prétendait que M. van den Beek était le prisonnier des bohémiens de la mer; je rentrais chez moi fort ému, lorsqu'un de mes élèves me remit un parchemin qu'il avait trouvé sous la porte de l'étude: ce papier, je vous l'ai adressé à Gavoet, où je vous croyais encore; il portait en substance: « Que madame van den Beek veille pendant la nuit qui suivra son arrivée à Batavia; qu'elle suive seule l'homme qui frappera trois coups à la porte de sa maison; les jours de son mari dépendront de son courage et de sa résolution. »

— La nuit qui suivra mon arrivée à Weltevrede?

— Oui, celle-ci, et on ne peut pas vous accuser de ne pas avoir suivi de point en point les prescriptions de cet écrit mystérieux; mais les pirates ont été moins ponctuels que nous; dans quelques heures le jour, va paraître, et vous n'avez pas encore de leurs nouvelles.

En ce moment, et comme si l'on avait attendu les paroles du notaire pour y répondre, une pierre, brisant un des carreaux de la fenêtre, passa à quelques pouces du visage de M. Maes, et roula sur les nattes qui recouvraient la parquet.

Esther se baissa et ramassa ce projectile, qui était entouré d'une petite bande de parchemin attachée avec des fils de cocotier; sur ce parchemin, un seul mot était écrit: *Antgol.*

— *Antgol*! qu'est-ce que cela? demanda madame van den Beek toute surprise.

— C'est un village bâti derrière les magasins de Batavia; la demeure de votre oncle Basilius était située sur le territoire de ce village.

— Qu'a de commun ce village avec les pirates?

— Peut-être veut-on dire qu'en allant à Antgol, vous trouverez celui qui doit vous attendre.

A cette supposition de M. Maes, madame van den Beek prit une mante et la jeta sur ses épaules.

— Qu'allez-vous faire?

— Aller à Antgol, répondit simplement Esther.

— Mais vous n'y songez pas! Antgol, est au bord de la mer, à portée de ces démons; c'est peut-être un piége que l'on vous tend, madame.

— C'est peut-être aussi le salut d'Eusèbe, et il ne m'est pas permis d'hésiter; en tout cas, si l'on me fait prisonnière comme lui, je serai auprès de lui pour partager son sort et l'adoucir.

M. Maes leva les bras au ciel, avec un geste qui exprimait à la fois l'admiration et la stupeur.

— Permettez du moins que j'aille au corps de garde, je prendrai avec moi mes braves miliciens; avec leur aide, nous parviendrons à saisir l'émissaire de ces hardis coquins, peut-être quelques pirates eux-mêmes; et, lorsque nous les tiendrons, l'honorable compagnie saura bien assurer le salut de votre mari sans aventurer votre vie.

— Gardez-vous-en bien, car vous compromettriez peut-être la sienne.

— Vous souffrirez bien au moins que je vous accompagne.

— Jusqu'à cent pas du village d'Antgol, pas au delà. Vous l'avez dit vous-même, monsieur Maes, ceux qui m'appellent à eux exigent que je vienne seule, j'attends trop de leur bonne volonté pour contrevenir à leurs ordres.

— Mais c'est du délire! s'écria M. Maes en ramassant un à un tous les échantillons de la boutique d'armurier dont il s'était muni.

— Non, monsieur, c'est de la prudence; d'après ce que j'ai entendu raconter des mœurs et des habitudes de ceux que vous nommez les bohémiens de la mer, le gouvernement, en supposant qu'il crût que la délivrance d'un particulier valût la peine qu'il armât ses flottes, serait impuissant à imposer sa volonté aux bandits qui couvrent la mer et trouvent des asiles sûrs dans les mille récifs de l'océan Indien. Ma docilité peut seule désarmer nos ennemis. — Que me demanderont-ils que je ne sois prête à leur donner pour arracher Eusèbe de leurs mains? Mes biens, je les leur offrirai moi-même; et, quant à ma vie, ma démarche seule prouvera que je suis prête à en faire le sacrifice.

Étourdi de ce généreux dévouement et de cette énergique volonté, M. Maes courba la tête et ne répondit pas.

— Et maintenant, monsieur Maes, reprit Esther, si

vous voulez bien me rendre le service d'être mon guide jusqu'à Antgol, veuillez vous préparer à partir avec moi; je ne demande que le temps d'embrasser mon pauvre enfant, et nous partons.

Alors, Esther se pencha vers le berceau où reposait l'innocente créature.

En ce moment, la pensée que ce baiser était peut-être le dernier que Dieu permettait qu'elle donnât en ce monde à ce doux gage de son amour pour Eusèbe triompha de toute la résolution qu'elle avait amassée dans son cœur; les faiblesses de la femme, les défaillances de la mère reparurent; des sanglots rauques, inarticulés, s'échappaient de sa poitrine convulsivement agitée, et des larmes tombaient en brûlante rosée sur le visage de l'enfant.

Elle tendit ses bras pour le serrer contre sa poitrine; mais elle eut encore la force de réfléchir que cette étreinte, dont elle n'était plus maîtresse d'attiédir les transports, arracherait ce petit être à son paisible sommeil; elle eut le courage d'imposer ce suprême sacrifice à sa tendresse; elle effleura de ses lèvres le front de son enfant, appella ses femmes, leur recommanda le précieux dépôt qu'elle confiait à leurs soins, et s'élança au dehors sans regarder derrière elle.

M. Maes la suivit; mais Esther marchait si rapidement, qu'il était forcé de courir; si la jeune femme n'eût été obligée de l'attendre quelquefois pour lui demander le chemin, il eût été distancé dès les premiers pas.

Ils traversèrent la place de Waterloo, suivirent les rues de Rystevelden et gagnèrent une chaussée qui était le chemin le plus direct pour arriver à Antgol.

Chemin faisant, et tout en s'évertuant à conserver ses distances, M. Maes redoublait ses prières et cherchait à dissuader madame van den Beek de son projet.

Celle-ci lui répondait en lui recommandant son enfant, en lui communiquant ses dispositions pour le cas où ni Eusèbe ni elle ne reparaîtraient.

Ils marchèrent ainsi pendant près d'un quart d'heure; alors le bruit de la mer roulant ses flots sur la plage, et qu'ils n'avaient jusque-là entendu que comme un vague murmure, devint plus distinct.

Ils ne tardèrent point à apercevoir le minaret de la mosquée d'Antgol, se détachant en noir sur le fond du ciel, qui commençait à se colorer du côté de l'orient de nuages d'un gris orangé.

Ils touchaient au but de leur course; madame van den Beek se retourna résolûment du côté de son compagnon.

— C'est ici qu'il faut nous quitter, monsieur Maes, lui dit-elle; recevez mes remercîments pour la sympathie que vous m'avez témoignée d'abord, et ensuite pour la peine que vous avez prise de venir jusqu'ici.

— Vous quitter? Que je ne boive jamais que de l'eau si je m'y décide! répondit M. Maes en ajoutant une nouvelle imprécation à celle-ci. Vous ne connaissez pas celui auquel vous parlez si vous avez pensé qu'il abandonnerait une femme dans une situation semblable à la

vôtre; ce serait peut-être le fait d'un notaire, cette femme fût-elle sa cliente, mais ce sont de ces choses qu'il ne faut pas même me proposer.

— Monsieur Maes, je vous en conjure, ne rendez pas inutile un dévouement que vous vouliez bien admirer tout à l'heure beaucoup plus qu'il ne le mérite.

Madame van den Beek fut interrompue par un bruit de pas qui retentissait sur la chaussée ; ses yeux et ceux de M. Maes se dirigèrent du côté d'où venait ce bruit, et ils aperçurent une forme blanche qui sortait de l'ombre dans la direction d'Antgol.

— Qui va là? s'écria le vaillant notaire sans tenir compte des supplications que lui adressait sa compagne.

L'ombre ne répondit pas et continua d'avancer.

M. Maes tira son cimeterre de la main droite, tandis que sa gauche sortait un pistolet de sa ceinture et l'armait avec autant de résolution que si ce pistolet eût contenu toutes les foudres de Jupiter.

— Ne faites pas un pas de plus avant de m'avoir répondu ! s'écria-t-il de nouveau. Madame est madame van den Beek, dont le mari est retenu par les bohémiens de la mer; je suis M. Maes, notaire royal, son conseil et son ami ; à votre tour, camarade, de décliner vos noms et de nous faire connaître vos intentions.

Au nom d'Esther, l'inconnu, qui avait continué de marcher en avant, s'arrêta brusquement.

— Qu'elle vienne ! dit-il en hollandais, mais avec un accent javanais très-prononcé.

Madame van den Beek fit un pas, mais M. Maes l'arrêta, la saisissant par le bras, et la contraignit à demeurer auprès de lui.

— Pardon, mon cher monsieur, reprit-il, mais on n'enlève point aussi aisément les dames hollandaises à Batavia qu'on le fait de leurs maris dans les solitudes du Taikoekoie. Madame ira où vous voudrez la conduire, mais elle espère qu'il vous plaira d'accepter en tiers la compagnie de votre serviteur, qui ne se montrera pas moins reconnaissant qu'elle de l'honneur que vous voudrez bien lui faire.

— Impossible! répondit l'inconnu d'une voix brève, retournez en arrière.

— Mille brûlots! répliqua M. Maes avec un éclat de rire sonore, vous ne me connaissez guère, mon cher monsieur. Je suis entêté comme dix mulets; j'ai mis dans ma cervelle de faire une course dans les domaines des bohémiens de la mer, de m'assurer si leur arack valait celui que le père Thornhipp nous vend à *Meester-Cornelis*. Madame vous laisse un bras libre et vous refusez de me l'octroyer! Eh bien, mon cher monsieur, je vais me mettre en mesure de vous imposer ma compagnie.

En disant ces mots, M. Maes abandonna Esther, à laquelle il recommanda de s'éloigner; il prit son pistolet par le canon pour s'en servir comme d'un casse-tête, brandit son sabre et se précipita tête baissée sur sur son adversaire, avec une impétuosité étourdie qui prouvait que le digne notaire avait dans les veines

la dose d'irascibilité qui peut constituer un héros.

L'inconnu semblait l'attendre de pied ferme, mais, lorsque M. Maes ne fut plus qu'à dix pas de lui, une espèce de nuage blanchâtre traversa l'espace et vint s'abattre sur la tête du notaire, qui, serré à la gorge par un nœud puissant, poussa un gémissement inarticulé et s'abattit comme une masse sur le sol.

L'inconnu avait lancé sur lui un léger filet de l'espèce dont les rétiaires se servaient pour atteindre les Gaulois dans les combats du cirque, et dont la tradition a été transmise par les Parsis à quelques peuplades de l'Inde et de la Malaisie.

Aussitôt que son ennemi eut roulé par terre, l'homme se précipita sur lui, et Esther vit les naissantes clartés du jour se réfléchir sur la lame d'un poignard.

— Grâce, grâce pour lui ! cria-t-elle d'une voix pleine d'angoisse. Si vous voulez que je vous suive avec confiance, n'ensanglantez pas le premier pas que je ferai avec vous.

L'homme hésita : il semblait avoir peine à triompher de ses instincts sanguinaires.

— Soit, dit-il enfin, j'exaucerai ta prière.

Alors, laissant la tête du Hollandais emprisonnée dans le réseau qui l'étreignait, il s'occupa à lier les pieds et les mains de celui-ci à l'aide de la corde qui servait à projeter le redoutable filet.

M. Maes lui opposa une résistance furieuse ; il essaya, mais en vain, de se débarrasser des mille nœuds qui l'enlaçaient ; ses efforts, comprimés par une force plus

puissante que la sienne, n'aboutirent qu'à faire resserrer ses liens, et bientôt tout mouvement lui devint impossible.

Alors, l'homme le souleva, et, le portant sur le revers de la chaussée, il le laissa tomber sans beaucoup de précautions dans le fossé toujours plein de l'eau qui suintait à travers les terrains marécageux, fossé qui se prolonge d'un bout à l'autre du chemin d'Antgol.

— Reste là jusqu'au jour, dit le vainqueur du malheureux notaire, et remercie ta compatriote, car sans elle j'eusse tiré une bien autre vengeance des insultes que tu m'as prodiguées à *Meester-Cornelis*, et dont je t'avais bien dit que je te punirais.

— Thsermaï, s'écria M. Maes, qui, à ces dernières paroles, venait de reconnaître le radjah, dont il n'avait pu jusqu'alors distinguer suffisamment les traits. — Madame van den Beek, prenez garde, cet homme est un traître, et sa tête est mise à prix ; ne vous fiez pas à sa parole ; c'est le plus rusé coquin que je sache.

Mais Esther ne pouvait pas l'entendre ; les plis des mailles du filet étouffaient la voix de M. Maes, et, d'ailleurs, Thsermaï avait saisi la main de la jeune femme et l'entraînait rapidement du côté du village.

A trente pas de la première maison, il enjamba le fossé et présenta la main à madame van den Beek, en lui faisant signe qu'il fallait le franchir.

Esther hésita ; ce qui venait de se passer entre M. Maes et cet homme qu'elle ne connaissait pas avait rempli son âme de trouble et d'angoisse ; sa résolution restait

la même; mais, en se trouvant à la merci de cet indigène en costume de guerre, dont les yeux brillaient d'un éclat sauvage, elle rougissait des terreurs qui étreignaient son cœur, mais elle n'était pas maîtresse de les comprimer.

Thsermaï vit cette hésitation, il retira sa main.

— Vous êtes libre de me suivre, madame, dit-il, et libre de retourner en arrière... Seulement, si vous vous décidez à ce dernier parti, n'accusez que vous seule des larmes que vous pourrez verser.

Cette menace, si directe sous les formes courtoises dont elle était enveloppée, triompha des répugnances de la jeune femme; elle s'abandonna au bras du Javanais, qui la fit passer sur le talus opposé à la chaussée.

Ils se trouvaient en face d'un épais buisson de tamaris dont les branches flexibles et le feuillage soyeux ondoyaient au vent.

Thsermaï écarta ces branches avec une galanterie que n'eût point désavouée le plus élégant habitué de la place Royale, et pria Esther de pénétrer dans le fourré.

Cachés à l'ombre des tamaris, se trouvaient deux chevaux sellés et bridés qui creusaient la terre de leurs sabots impatients.

L'un de ces chevaux était évidemment destiné à Esther, car il portait une selle de femme.

— Voulez-vous me permettre de vous placer sur votre monture, madame, dit Thsermaï à sa compagne?

En même temps et sans attendre sa réponse, comme s'il eût redouté de nouvelles hésitations, il souleva la jeune femme, la mit sur le cheval et sauta lui-même en selle avec une agilité merveilleuse.

Pouvez-vous me dire où nous allons, monsieur? demanda-t-elle.

— Je ne vois pas ce qui s'y oppose, madame, si ce n'est que le jour se lève, que l'heure de la marée approche, que nous avons plusieurs milles à parcourir dans de fort mauvais chemins avant de rejoindre la barque qui vous conduira auprès de M. van den Beek, et que nous perdons un temps précieux en propos inutiles.

— Je ne vous importunerai plus, monsieur, et vous suivrai aveuglément où il vous plaira de me conduire.

— Alors, partons ! dit Thsermaï, qui saisit la bride du cheval d'Esther.

Et, labourant les flancs du sien de ses étriers moresques, il essaya de les pousser tous deux en avant.

XXIX

LA VENGEANCE

Saisie tout à coup d'un effroyable doute sur les intentions de son guide, Esther essaya de se précipiter à bas de sa monture; mais Thsermaï, avec l'habileté orientale, guidait son cheval avec ses genoux et ses éperons.

Elle voulut crier, appeler à son secours; mais, quoique la mer fût tout empourprée des feux de l'aurore, le soleil n'était pas encore levé, la campagne était déserte, et ils n'avaient traversé que quelques rizières où ses cris avaient chance d'être entendus; conduisant les chevaux vers la gauche, Thsermaï s'était jeté dans les marais qui, entourant Batavia, se prolongent à plusieurs

lieues vers le sud et dont quelques hardis chasseurs, quelques pauvres Chinois qui vivent de la fabrication des nattes de jonc, se hasardent seuls à affronter les mortelles effluves au printemps, c'est-à-dire à l'époque où les longues pluies de l'hiver ont rendu leur influence moins délétère.

Or, on touchait aux jours les plus chauds de la saison, il n'était pas à présumer que le marécage eût en ce moment d'autres hôtes que les canards, les pluviers, les cormorans qui s'envolaient d'un vol lourd et bruyant au passage des chevaux, ou les reptiles que l'on voyait glisser sur la vase gluante et aller replier leurs anneaux un peu plus loin.

Thsermaï comprenait si bien que tous les efforts que pourrait tenter Esther pour lui échapper seraient désormais inutiles, que, après avoir fait environ une lieue dans le marais, il ralentit lui-même la course désordonnée des chevaux, course qui ne pouvait du reste se prolonger sans péril.

Ils se trouvaient, en effet, sur un étroit chemin tracé à travers le marécage par la main de ceux que leur industrie forçait à exploiter ces tristes lieux, et formé par des branchages, par des fascines superposées et placées en travers sur ce terrain mobile.

A chaque pas des chevaux, les cavaliers sentaient tressaillir et fléchir le pont fragile jeté ainsi sur des abîmes dont la profondeur était d'autant plus effrayante que l'œil humain ne pouvait les sonder. On eût dit que le gouffre sur lequel ils étaient suspendus essayait de

s'entr'ouvrir pour ne pas laisser échapper sa proie.

A droite, à gauche, une double muraille de roseaux de toute espèce et de bambous entourait les deux voyageurs ; le pied de ces bambous sortait d'une eau grise et saumâtre ou d'une vase qui ne paraissait guère moins liquide que l'eau, mais qui était plus dangereuse parce que l'on ne pouvait point y nager ; leurs extrémités, que les ardeurs de la canicule avaient commencé de jaunir, se balançaient en voûte à une vingtaine de pieds au-dessus du sentier.

Les deux voyageurs marchèrent sous cette voûte pendant deux heures environ.

Thsermaï restait silencieux.

Le premier effroi de madame van den Beek était passé ; peu à peu, elle s'était habituée à regarder en face les dangers qui la menaçaient ; ses pensées, après avoir été tumultueuses, s'étaient rassérénées ; elle avait réfléchi longuement à sa situation. Chaque pas qu'elle faisait en avant la rapprochait d'Eusèbe.

Cette idée de revoir son mari lui donnait la force de surmonter ses terreurs, et elle se répétait qu'elle serait toujours libre de préférer la mort à l'attentat que l'attitude de Thsermaï lui avait vaguement fait redouter.

L'espoir d'apprendre de celui-ci quelques détails sur la destinée de M. van den Beek la décida à prendre la première la parole.

— Avons-nous longtemps encore à cheminer de la sorte ? lui demanda-t-elle.

En voyant la jeune femme subitement calmée, le visage sombre du Javanais s'éclaircit.

— Dans une heure, répondit-il, nous serons à l'anse du Palvan, où nous trouverons les hommes de la mer. Le soleil vous incommode, continua-t-il, s'apercevant qu'Esther baissait la tête sous les rayons obliques du soleil, acérés comme des flèches de feu ; comme nous, il n'aime pas les hommes venus des pays du Nord. Mais dans la barque, vous aurez de quoi garantir votre figure de l'éclat de son regard.

— C'est donc vrai, que je vais revoir mon Eusèbe? Vous ne me trompez pas, monsieur? fit Esther avec une expression de bonheur qui parut surprendre le Javanais.

Thsermaï haussa les épaules et ne répondit pas.

En ce moment, son cheval, qui marchait à un trot modéré, s'arrêta brusquement sur les jarrets et se jeta en arrière ; l'écart fut si subit et si violent, que Thsermaï, malgré sa solidité, fut ébranlé sur sa selle.

Il chercha des yeux l'obstacle qui avait provoqué cette frayeur chez l'animal, et les joues du Javanais se colorèrent d'une teinte plus vive.

Il venait de s'apercevoir que le chemin était coupé ; on avait enlevé les fascines sur une longueur d'une dizaine de mètres, le limon noirâtre se montrait à nu, le passage était impossible.

— Que les anges noirs soient avec celui qui a fait cela ! s'écria-t-il avec emportement ; il nous faut retourner sur nos pas, et, s'ils ne nous ont pas vus venir avec

l'heure de la marée, ceux de là-bas sont capables de reprendre le large.

Alors, en homme qui sent le prix des instants, il fit pivoter d'abord son cheval et celui d'Esther sur eux-mêmes ; puis, leur rendant leur première allure, il les lança de nouveau dans le sentier qu'ils venaient de parcourir.

Mais bientôt ce fut à son tour Thsermaï qui arrêta les deux chevaux.

Esther le vit qui se dressait sur ses étriers et qui s'efforçait de plonger son regard de l'autre côté des roseaux.

— Que se passe-t-il donc? demanda madame van den Beek, qui remarquait une inquiétude extraordinaire sur les traits de son guide.

— Attendez-moi ici un instant, répondit Thsermaï, et surtout ne faites pas un mouvement! songez qu'à droite, à gauche, partout, c'est la mort, que moi seul, je puis vous conduire vers celui que vous voulez revoir.

En disant ces mots, Thsermaï poussa son cheval en avant, avec autant d'assurance que s'il eût marché sur la terre ferme.

Après quelques minutes, Esther le vit revenir, toujours à bride abattue ; son teint de bistre était devenu livide: derrière lui, on commençait de voir se lever une épaisse fumée.

— Le feu ! le feu ! dit-il à la jeune femme.

— Le feu dans ces roseaux! s'écria celle-ci en devenant pâle à son tour, c'est impossible!

— Regardez, répliqua brièvement Thsermaï en indiquant du doigt de gros nuages de fumée qui, après avoir couru quelques instants à la cime des bambous, s'élevaient en spirales énormes et montaient en tourbillonnant vers le ciel.

Puis, prêtant l'oreille :

— Écoutez, ajouta-t-il.

Effectivement, Esther commença de distinguer dans les bruits de la brise, dans les grondements de l'incendie, le crépitement des feuilles encore vertes des roseaux qui se tordaient sous l'étreinte de la flamme.

Le cœur de la jeune femme battit avec violence, une sueur froide tomba de son front sur sa figure; la mort ne l'épouvantait pas, mais périr au moment où elle venait de voir renaître toutes ses espérances de se retrouver auprès d'Eusèbe, cela lui semblait terrible.

— Ce feu, qui l'a allumé? demanda-t-elle au Javanais.

— Ce ne sont pas, à coup sûr, des mains amies, fit celui-ci, qui mordait ses lèvres avec tant de fureur, que le sang marquait l'empreinte de ses dents. En voici la preuve.

Effectivement, une autre colonne de fumée commençait à monter dans l'air sur leur droite, à quelques pas d'eux.

— En arrière! cria-t-il. Dans cinq minutes, les

branches sur lesquelles nous marchons formeront un brasier auprès duquel les feux de l'enfer seront des jeux d'enfant. En arrière !

Et, joignant l'exemple aux paroles, il s'élança une seconde fois dans la partie du chemin qui aboutissait à la coupure.

Il avait renoncé à guider le cheval d'Esther, le soin de sa conservation personnelle avait absorbé en lui toute autre préoccupation; la jeune femme le suivit, elle le trouva sur le bord du marais occupé à scruter du regard l'espace vide qui interceptait le passage.

Si imminent que fût le danger, le Javanais paraissait irrésolu, ses yeux allaient du gouffre qu'il fallait franchir à l'incendie qui accourait; plusieurs fois, il essuya son front baigné de sueur ; plusieurs fois, il rassembla ses rênes comme s'il allait prendre un parti ; plusieurs fois, il les laissa retomber flottantes sur le cou de son cheval.

— C'est tenter Mahomet, s'écria-t-il enfin, que de demander un tel effort à un animal.

Mais, en ce moment, le feu rugit avec un bruit d'ouragan et le vent chassa un nuage de fumée qui couvrit l'étroit espace où se passait cette terrible scène.

Esther poussa un cri de désespoir, se jeta à bas de son cheval, et se précipita vers l'homme qui, quelques instants auparavant, excitait si violemment ses terreurs.

— Sauvez-moi, sauvez-moi, au nom du ciel! s'écria-t-elle.

— Gare! gare! répondit Thsermaï avec un accent rude et sauvage en la repoussant, gare! Tu retrouveras ton mari dans l'enfer, s'il plaît au Prophète.

Et, prenant du champ, enlevant son cheval avec une puissance invincible, lui creusant les flancs de ses larges étriers, il le lança au-dessus de l'abîme.

Telle était la puissance, telle était l'énergie de ce noble animal, que son bond furieux eût franchi l'obstacle et atteint l'autre rive; mais, au moment même où il s'élançait, une corde, qui avait été préalablement attachée d'un côté à un bambou, soigneusement cachée dans la vase et sous des débris de roseaux, se dressa tout tout à coup, mue de l'autre côté par une main invisible; les pieds de la pauvre bête s'enchevêtrant dans cette corde, cheval et cavalier roulèrent au milieu du gouffre boueux.

Thsermaï poussa un rugissement de désespoir qui domina les mille tumultes de l'incendie.

A ce cri, un autre cri, un cri de triomphe répondit, et un homme au visage et aux vêtements souillés de fange écarta la haie de roseaux qui bordait le sentier et sauta sur ce sentier où, sans faire la moindre attention à Esther, concentrant ses regards ardents sur le gouffre dans lequel se débattaient le malheureux Javanais et son coursier :

— Thsermaï! Thsermaï! cria-t-il.

A ce cri, celui-ci, qui n'était encore entré dans la

vase que jusqu'à la ceinture, tandis que son cheval, plus lourd, avait déjà à peu près disparu, et qui ne paraissait point avoir perdu l'espoir d'atteindre la terre ferme, se retourna du côté où il s'entendait appeler, croyant peut-être, dans son trouble, que c'était un secours inespéré que la Providence lui envoyait.

— Harruch ! murmura-t-il.

Et son visage prit une teinte aussi grise que l'était celle de la vase dans laquelle il voyait s'approcher la mort, et il tendit ses bras désespérés vers le bord opposé à celui où se trouvait le guèbre.

Mais le mouvement qu'il avait fait lui avait été fatal, son buste tout entier avait été attiré dans le gouffre dévorant.

Ses bras seuls et sa tête, par un effort convulsif, se maintenaient à la surface.

— Oui, Harruch, répondit le guèbre avec un éclat de rire qui avait quelque chose du glapissement guttural de l'hyène, Harruch qui est venu pour se réjouir en te voyant mourir, radjah, comme il se réjouira quand expireront les deux autres.

— Harruch, Harruch, sauve-moi !

— Te sauver? as-tu donc été clément pour la bedaia de *Meester-Cornelis*? — Tu avais promis une femme au guèbre, tu lui as donné un cadavre. Je te rends la pareille; tu courais après le trône de Java, et tu auras trouvé la mort dans ses boues les plus infectes.

— Harruch, Harruch, dit le misérable dont la voix

devenait stridente et rauque, tends-moi la main, Harruch, et tu choisiras dans mon harem!

— Faites-lui grâce, demanda à son tour Esther, que cette scène glaçait d'épouvante et qui ne songeait plus que la mort allait peut-être aussi l'atteindre tout à l'heure ; — au nom du Dieu de miséricorde, faites-lui grâce!

— Grâce? s'écria Harruch en se dressant devant madame van den Beek, comme pour faire ressortir l'expression sinistre de toute sa personne ; ai-je donc l'air de quelqu'un à qui l'on demande grâce?

Esther courba la tête et se tut.

Harruch se retourna du côté du Javanais :

— Regarde le soleil, fils des soesoenans, regarde le globe d'or enflammé qui fait circuler la vie dans nos veines, regarde-le avant d'entrer dans les ténèbres qui n'ont pas de fin!

Harruch prononçait chacune de ces paroles d'une voix lente, comme s'il eût voulu qu'elles arrivassent distinctes à l'oreille de son ennemi et doublassent ses angoisses; mais Thsermaï ne paraissait pas les entendre, ou, s'il les entendait, il ne pouvait plus en comprendre le sens.

La mort montait, montait doucement, mais montait implacable, et son approche avait déjà paralysé son intelligence ; ses lèvres se chargeaient d'écume, de ses yeux tombaient des larmes sanguinolentes, sa poitrine épuisée n'exhalait plus que des cris rauques, inarticulés, qui n'avaient rien d'humain.

Par une de ces inspirations que donne l'approche du moment suprême, il avait essayé de retarder ce moment en se plaçant horizontalement sur le sol limoneux; mais le contact de cette vase qui allait devenir mortelle pour lui, lui inspira une répugnance invincible, il se rejeta brusquement en arrière, et la secousse le fit encore une fois enfoncer davantage.

La partie inférieure de la tête était engagée dans le terrible élément, qui, à la façon des grands serpents, absorbait peu à peu sa victime avec une lenteur qu'on eût dite calculée pour ménager les infernales jouissances du guèbre.

Il essaya de jeter encore un appel à la miséricorde de son ennemi, mais déjà la boue fétide s'était introduite dans son gosier; le souffle, en s'exhalant, la fit bouillonner autour de lui, rejaillir au loin et expira en un épouvantable sanglot.

On n'apercevait plus que deux yeux, injectés de sang démesurément ouverts, roulant dans leur orbite, remplaçant la voix et le geste par leur saisissante expression de supplication et de terreur, horribles à regarder.

Puis les yeux, puis le front, puis les cheveux s'enfoncèrent à leur tour, et l'abîme se referma.

Un profond soupir s'échappa de la poitrine d'Harruch; peut-être regrettait-il que ce hideux spectacle fût si promptement terminé, peut-être trouvait-il que la mort s'était montrée bien pressée d'en finir.

Tout n'était pas dit cependant pour le malheureux radjah.

Ses convulsions agitèrent encore la fange qui recelait une existence humaine dans son sein et ridèrent légèrement sa surface qu'elles soulevaient naguère, puis tout à coup on vit surgir et se dresser une main noire et crispée, qui s'agitait et qui, comme la voix, comme le regard, demandait encore grâce et pitié !

Harruch éclata une seconde fois de son rire affreux, qui tira Esther de la torpeur dans laquelle la terreur l'avait plongée

Elle dégagea son visage de ses mains qui lui avaient servi à se dérober à ces horreurs, elle ouvrit les yeux, elle aperçut le bras de Thsermaï, et, succombant à ses émotions, elle tomba évanouie aux pieds du guèbre.

Lorsqu'elle revint à elle, Esther se trouvait hors du marais, étendue sur une falaise qui dominait la mer; en ouvrant les yeux, elle aperçut Harruch assis à quelques pas devant elle.

La physionomie du guèbre avait perdu l'expression effrayante que lui avait donnée la vengeance qu'il avait assouvie sur Thsermaï ; il mélangeait son bétel de chaux vive et de noix d'arec avec un sang-froid qui épouvanta Esther presque autant que l'avait épouvantée la scène qui venait de se passer sous ses yeux.

Un mouvement de répulsion lui échappa ; ensuite, songeant que le crime d'Harruch avait brisé sa dernière espérance de se rapprocher d'Eusèbe, elle inclina la tête et se mit à pleurer.

Un sourire rempli d'amertume glissa sur les lèvres

du guèbre ; il se leva, vint à madame van den Beek, et, la touchant légèrement du doigt :

— Pourquoi ces larmes, femme ? lui dit-il.

Esther lui montra un canot qui venait de quitter la plage au-dessus de laquelle ils se trouvaient ; quatre vigoureux rameurs faisaient voler la légère embarcation à la surface des flots ; à l'arrière se tenait un homme dont le sacong rouge et noir flottait au vent comme un drapeau.

Bien que la distance qui séparait le guèbre et la jeune femme de la barque fût énorme, il reconnut Noungal ; son œil étincela, et sa poitrine soulevée gronda sourdement.

— Hélas ! dit madame van den Beek, voilà sans doute ceux que je venais chercher qui se sont lassés de nous attendre ! Le meurtre que vous avez commis m'a empêchée de les rejoindre ; qui peut prévoir à présent ce qu'il adviendra de mon pauvre Eusèbe ?

Harruch sembla faire un effort pour comprimer les sensations qu'excitait en lui la vue du chef des bohémiens de la mer.

— Écoute, répondit-il, car c'est Ormuzd qui parle par ma voix : ceux que tu vois fuir aussi rapides que l'oiseau criard des mers sur la crête des vagues, sont tes ennemis et les ennemis de l'homme que tu aimes, en même temps qu'ils sont les ennemis d'Harruch ; mais Harruch n'a point accepté leurs bienfaits, Harruch te servira en servant sa vengeance, qu'une première satisfaction n'a point assouvie. — Ils courent, ils volent comme une

bande d'oiseaux de proie qui vont à la curée, mais le trait du chasseur va chercher l'oiseau dans les airs, et Noungal n'échappera pas plus à Harruch que ne lui a échappé Thsermaï.

Dans ces dernières phrases, le guèbre sembla oublier qu'il s'adressait à Esther.

Il s'était avancé au bord de la falaise, qui, coupée à pic, surplombait l'Océan de toute son élévation, et, la main étendue vers la barque, que l'on n'apercevait plus que comme un point noir sur les flots, il jetait au vent chacune de ses paroles, comme s'il eût espéré que le vent les porterait à Noungal.

Esther l'écoutait avec stupeur; le sens précis de ce langage figuré lui échappait, elle ne pouvait saisir le lien que la haine du guèbre avait établi entre son mari, le Javanais si misérablement mort dans le marais, et celui qu'Harruch lui-même désignait comme le chef des bohémiens de la mer; mais elle comprenait que non-seulement le pardon du guèbre était acquis à Eusèbe, mais qu'il promettait de seconder ses efforts pour amener la délivrance de celui qu'elle croyait prisonnier, tout en satisfaisant sur les pirates la soif de vengeance qui semblait le dévorer.

— Mais Eusèbe, Eusèbe? s'écria-t-elle en essayant de ramener Harruch à ce qui l'intéressait par-dessus tout au monde.

— Avant que le soleil se soit levé et couché quatre fois, tu l'auras vu.

— Libre?

— Les liens qui l'enlacent et le retiennent sont plus solides que s'ils étaient faits de diamant ou d'acier, je ne puis rien te promettre.

— Mais que faut-il faire?

— Me suivre.

Harruch et Esther descendirent la falaise, se dirigeant du côté de l'intérieur de l'île.

Ils passèrent près des marécages qui avaient été si fatals au premier guide de madame van den Beek; les débris des roseaux que la flamme avait dévorés fumaient encore, et, de temps en temps, cette flamme semblait se raviver; mais, comme elle avait dévoré tout ce à quoi la fraîcheur de l'eau n'avait pas conservé de séve et de verdure, elle s'éteignait après avoir tracé une noire spirale autour des tiges de bambous qui étaient restés sur pied.

En passant auprès d'une partie du marais que l'incendie avait épargnée, Harruch fit entendre un sifflement particulier.

A ce bruit, Maha sortit d'un buisson et s'élança vers le guèbre.

La vue de ce terrible animal fit tressaillir madame van den Beek; mais Harruch la rassura d'un regard; il passa sa main sur le pelage frissonnant de la panthère, qui marchait derrière lui avec la docilité d'un chien, et tous les trois ils continuèrent leur marche.

XXX

RÉCLAMATION A UN DÉBITEUR

— J'ai peur ! dit Esther.

— Ne suis-je pas là pour te protéger? répondit Harruch. Puis, que craindrais-tu? Celui qui s'est appelé Basilius et qu'on nomme aujourd'hui Noungal? C'est le seul vraiment redoutable ; mais il ne viendra pas.

— Il est venu, fit une voix sonore.

Aussitôt Harruch s'élança précipitamment vers la mer.

En le voyant fuir, Noungal poussa le cri de guerre des bohémiens.

A ce cri, la solitude sembla subitement se peupler ; de l'intérieur de chaque buisson, de dessous chaque

touffe de feuillage un homme sortit, et, avant que le guèbre eût fait dix pas, il était entouré de pirates qui le menaçaient de leurs javelines ou de leurs fusils.

— Saisissez cet homme, dit Noungal.

Mais, en voyant le danger de son maître, Maha, qui jusqu'alors était restée dans l'ombre, accroupie derrière les fougères sous lesquelles Esther s'était réfugiée, Maha se leva; de rapides ondulations coururent sur sa robe, son mufle se sillonna de rides profondes, sa queue battit la terre que ses ongles déchiraient, et, au moment où jaloux d'exécuter les ordres de son chef, un des pirates portait la main sur Harruch, la panthère fit un bond terrible, tomba sur les épaules de l'assaillant, le jeta brisé sur le sol, et, menaçante, promena ses yeux ardents sur les ennemis de son maître, qui, terrifiés par cette attaque, n'osaient plus bouger.

— Que la malédiction du prophète soit sur vous, lâches! s'écria Noungal, un vil animal vous fait trembler.

En disant ces mots, il sortit un pistolet de sa ceinture et ajusta longuement la panthère.

Mais, au moment où l'étincelle tombait sur la poudre, Harruch s'élança devant Maha et lui fit un rempart de son corps; la balle le frappa au-dessus de la hanche et laboura si profondément les chairs, qu'en une seconde son sacong était teint de sang.

— Maha, Maha, dit-il sans que son visage trahît sa douleur ou son émotion, Maha, l'heure n'est pas venue,

fuis dans la forêt profonde qui te dérobera à leurs coups; fuis, Maha, je te l'ordonne.

L'œil de la panthère suivait le geste dont Harruch accompagnait ces paroles; elle le comprit et lui obéit avec une docilité merveilleuse.

Au moment où les pirates, stimulés par les reproches de leur chef, s'avançaient pour la frapper, au moment où Noungal dirigeait contre elle le canon d'un second pistolet, elle s'élança rapide comme l'éclair, passa par-dessus la tête des bandits, et se jeta dans la rivière.

Quelques flèches sifflèrent dans l'air au-dessus de sa tête, mais elle ne fut pas atteinte; elle aborda la rive opposée, et, en quelques élans, elle eut franchi l'espace qui la séparait des bois.

Alors, la figure d'Harruch, qui jusqu'alors était restée soucieuse et sombre, se détendit; il respira librement, un sourire de triomphe passa sur ses lèvres, et il demeura calme et fier sous les regards courroucés que lui lançait Noungal.

— Guèbre, dit celui-ci, qu'as-tu fait de Thsermaï?

— Un peu de fange, Noungal.

— Tu avoues ton crime?

— Je me glorifie de ma vengeance; Ormuzd a été avec moi.

— Guèbre, reprit le Malais, tu as coupé dans sa fleur l'espérance que nos frères nourrissaient de voir régner, sur Java indépendante, le descendant des anciens souverains.

— Qu'importe aux esclaves de quel nom se nomme celui qui les châtie? dit Harruch avec ironie. Si le fouet qui les frappe ne s'appelle pas Thsermaï, il s'appellera Noungal, et ce n'en sera pas moins un fouet.

Le Malais devint blême, et il mordit ses lèvres minces.

— Tu as servi les vœux des hommes blancs, nos ennemis, en donnant la mort à celui qui seul pouvait réunir les Javanais en un faisceau et les conduire à la victoire; tu as porté une main sacrilége sur le fils des sultans, tu connais le châtiment que les lois de l'île réservent à ton crime?

— Oui, répondit brièvement Harruch.

— Ce châtiment, c'est celui du feu. — Liez cet homme, continua le Malais en s'adressant à ses pirates; cette nuit, vous dresserez son bûcher.

Harruch tendit ses mains aux cordes qu'on lui présentait.

— Maintenant, dit Noungal en se tournant vers Esther, me promets-tu de rester immobile un moment, cachée sous ce voile, si je te mets en présence de ton mari?

— Je le jure! répondit Esther.

— C'est bien! — Qu'on m'amène Eusèbe.

Eusèbe fut amené.

— Eusèbe van den Beck, dit le maître des bohémiens de la mer, je crois que le digne docteur Basilius, votre oncle et mon ami, se fût contenté des fautes que vous

avez commises pour se considérer comme le légitime propriétaire d'une existence que vous aviez attachée à l'éternité de vos sentiments. Je ne me montrerai pas plus difficile que lui. A quelle heure vous plaît-il que je prenne possession de ce qui m'est dû en vertu du transfert que le docteur Basilius a bien voulu faire en ma faveur?

— Quand vous voudrez, répondit Eusèbe d'une voix à peine intelligible.

— Eh, eh, eh! il y a plus d'un point par lequel un capitaine de pirates ressemble à un négociant; d'ailleurs, j'ai hérité des principes de cet excellent Basilius; je resterai donc dans les traditions commerciales sous les auspices desquelles fut conclu votre mutuel engagement : je vous donne douze heures pour opérer la petite livraison que je suis en droit d'exiger, et pour vous débarrasser en faveur d'Arroa du dernier tiers de votre fortune.

Les pirates se disposaient à entraîner Harruch; mais, au bruit des pas de ce dernier, Esther releva la tête.

— Guèbre, lui dit-elle en baissant la voix, voici le moment d'être fidèle à la dernière promesse que j'ai reçue de toi.

— Il sera fait comme tu le désires; j'avais dit que je t'aiderais à sauver ton mari : Ormuzd est témoin que, pour accomplir ce que j'avais juré, j'ai hasardé plus que ma vie; j'avais dit que, si Noungal était plus fort que moi, tu recevrais de mes mains de quoi te sous-

traire à des souffrances que j'ai trop bien connues pour ne point y compatir; prends donc, et que la main du Dieu qui nous juge s'étende sur toi.

En parlant ainsi, et malgré les liens qui assujettissaient ses bras, Harruch parvint à porter à sa bouche le cordon d'un petit sachet d'étoffe grossière qui pendait sur sa poitrine, il le brisa entre ses dents et le sachet détaché tomba aux pieds d'Esther.

Celle-ci s'en saisit, déchira le tissu, et porta à ses lèvres quelques-unes des graines rougeâtres qu'il contenait.

Presque instantanément une pâleur livide se répandit sur son visage; de larges cercles d'un bleu sombre se dessinèrent autour de ses yeux, qui eux-mêmes se couvrirent d'un nuage; ses forces semblèrent l'abandonner, son corps se pencha en arrière, elle tomba sur le sol.

Ses regards se tournèrent vers son mari.

— Eusèbe, Eusèbe, dit-elle en tendant vers lui ses bras suppliants, je viole mon serment; j'écarte mes voiles. Eusèbe! c'est moi, ton Esther!

A ce spectacle, Eusèbe était sorti de sa torpeur, ses genoux se dérobaient sous lui, ses mains tremblantes s'allongeaient vers la jeune femme.

— Eusèbe, reprit Esther, je vais mourir; me refuseras-tu donc la suprême consolation de recevoir l'adieu de de celui que j'ai tant aimé?

Eusèbe demeurait immobile, mais deux larmes avaient jailli de ses yeux et roulaient le long de ses joues.

Esther vit ces larmes, son visage s'éclaira d'un sourire.

— Dieu te pardonne, dit-elle, comme je te pardonne!

Puis sa bouche s'entr'ouvrit dans un dernier soupir, ses yeux devinrent fixes, et elle resta sans mouvement.

Alors, Eusèbe repoussa violemment ceux qui cherchaient à l'arracher à ce spectacle; il se précipita sur le corps inanimé d'Esther, le couvrit de ses baisers et de ses pleurs, essaya de réchauffer les mains déjà glacées de la jeune femme, et se livra à tous les transports du désespoir.

Tout à coup, et comme s'il eût été jaloux de dérober sa douleur à tous les regards, il prit le corps de sa femme entre ses bras, traversa les rangs pressés des pirates, et disparut dans le taillis avec son fardeau.

Les bohémiens essayèrent de s'opposer à son passage; mais Noungal étendit la main en disant :

— Laissez-le s'éloigner. Partout où il est maintenant, il est à moi.

XXXI

LA RUSE L'EMPORTE SUR LA FORCE

La nuit était venue, le rivage retentissait de clameurs, étincelait de mille feux, malgré les ordres sévères que Noungal avait laissés à ce sujet; mais, en son absence, aucun chef n'avait assez d'influence pour réprimer l'humeur insurbordonnée des forbans, et leur camp était plein de confusion et de désordre.

Ils avaient placé quelques sentinelles sur les hauteurs pour surveiller la plaine, comme Noungal avait fait surveiller la mer; ils se croyaient dispensés de toutes précautions, et ils se livraient à leurs jeux bruyants, ils cherchaient des distractions dans l'ivresse de l'eau-de-vie ou de l'opium.

Seuls, les pirates qui faisaient partie de la flottille que Noungal commandait dans ses courses ordinaires avaient conservé quelque discipline.

C'était à eux que la garde d'Harruch avait été confiée.

Une corde mince et déliée, fortement serrée autour des poignets du guèbre, descendait le long de son corps et venait s'enrouler autour de ses pieds, de façon à rendre tout mouvement impossible au prisonnier.

Il était étendu sur une petite éminence et placé de telle façon, que ceux qui avaient mission de veiller sur lui ne le perdaient pas un instant de vue.

Les groupes formés autour de la butte de sable étaient nombreux et pressés; la gaieté y était moins bruyante que dans le reste du camp; les Malais qui les composaient étaient aussi mieux vêtus, mieux armés que leurs compagnons; les uns mâchaient silencieusement leur bétel, d'autres aiguisaient les armes dont ils comptaient se servir le lendemain; une douzaine de pirates faisaient cercle autour des musiciens, dont l'un chantait tandis que l'autre l'accompagnait en soufflant dans une espèce de flûte; la plupart écoutaient un de leurs compagnons qui, debout au milieu de leurs rangs étagés, leur disait un de ces contes qui sont chers à toutes les imaginations orientales; mais pas un n'enfreignait les ordres de Noungal, qui, dans les circonstances graves où il se trouvaient, avait cru devoir défendre à ses hommes l'usage de l'opium et des boissons alcooliques.

Le groupe qui se trouvait placé le plus près d'Harruch était celui qui prêtait l'oreille aux récits de l'improvisateur.

Harruch, dont la contenance était calme et ferme, semblait prêter autant d'attention à ces narrations que s'il eût été libre, et qu'il n'eût pas aperçu à quelque distance de l'endroit où il se trouvait les esclaves qui empilaient les débris de bois, les roseaux et les troncs d'arbre qui devaient former son bûcher.

Cependant, son insouciance apparente et le charme des contes qu'il entendait ne l'empêchaient point d'observer ce qui se passait autour de lui.

Depuis quelque instants, il suivait du regard avec anxiété un homme qu'il entrevoyait dans l'ombre se glissant entre les rangs pressés des pirates.

Cet homme paraissait chercher avec inquiétude quelqu'un dans la foule des Malais; il entra dans le cercle de lumière que jetait un des feux, et Harruch reconnut Argalenka.

Il attendit que le vieillard se fût approché du monticule sur lequel il était étendu, et alors il imita le sifflement du cobra-capello.

L'illusion était si parfaite, que plusieurs Malais tressaillirent et regardèrent autour d'eux.

Harruch avait repris sa physionomie indifférente; mais Argalenka l'avait entendu : il s'approcha, à son tour, il reconnut Harruch et s'assit auprès de lui.

Le conteur commençait en ce moment un nouveau

récit qui promettait merveilles; cette diversion fut favorable au guèbre; la curiosité l'emporta sur la méfiance; on laissa Argalenka auprès de lui.

— Approche-toi de moi, dit Harruch à ce dernier en se servant du dialecte malabar, et réponds-moi dans la langue que l'on parle sur les bords du grand fleuve; ces chiens ne nous comprendront pas.

— Ta dernière heure est-elle donc venue?

— Ma dernière heure! fit le guèbre avec dédain; qu'appelles-tu ma dernière heure? Est-ce celle qui marquera mon entrée dans une forme meilleure peut-être que celle-ci? Dieu a fait immortels notre corps comme l'âme qu'il renferme, Ormuzd n'a pas voulu que le plus puissant des hommes puisse détruire un brin d'herbe; qu'ai-je donc à redouter de ceux-ci?

— Mais ce bûcher?...

— Ce bûcher fera d'Harruch un peu de cendre; mais l'œil d'Ormuzd est sur la cendre aussi bien que sur la magnificence d'un sultan.

— Guèbre, dit Argalenka d'une voix émue, deux fois tu m'as secouru; si je puis faire quelque chose pour toi, parle. Bien que ta religion ne soit pas la mienne, j'accomplirai toutes les prescriptions de la loi du *Zend*, que tu as suivie.

— Laisse ces vaines pratiques aux femmes, aux enfants et aux prêtres. Un Dieu n'a pas besoin de l'aide des hommes pour reconnaître ses élus. — Tu peux mieux pour moi, vieillard, tu peux faire que je m'en-

dorme tranquille et joyeux; tu peux faire que je quitte ce monde avec l'indifférence du voyageur qui sort du caravansérail où il a trouvé un abri momentané.

— Que veux-tu? Parle.

— Écoute, reprit Harruch, dont l'œil étincelait dans l'ombre et dont la voix, qu'il s'efforçait de contenir, était animée et vibrante, écoute! Le chef des bohémiens me croit dans ses mains, et, si tu veux, c'est lui qui sera dans les miennes; si tu consens à te charger de ma vengeance, non-seulement demain il ne restera de tous ces chiens maudits qui hurlent autour de nous que des ossements qui blanchiront sur les falaises, car les hommes blancs que j'ai prévenus les extermineront jusqu'au dernier, mais encore Noungal lui-même aura porté la peine de ses crimes.

— Harruch, reprenait le beduis, voilà la troisième fois que tu me tentes, et, aujourd'hui, comme sur la route de la grande ville, comme dans le palais de Thsermaï, tu me trouveras fidèle à la loi de Bouddha.

— Mais t'avais-je donc dit que celui sur les pas duquel il faut conduire le châtiment est un barkasaham, un de ces esprits immondes qui tentent les hommes, qui stimulent leurs vices et conquèrent l'immortalité en semant autour d'eux le désespoir et la honte?

— Tu me l'avais dit.

— Savais-tu que celui qu'on appelle aujourd'hui Noungal était naguère le docteur Basilius? sais-tu que c'est celui-là qui a enlevé ton enfant? sais-tu qu'il l'a vendue à Thsermaï?

Le beduis se leva; tout son corps tremblait, agité d'un mouvement convulsif.

— Que vas-tu faire? demanda Harruch.

— Guèbre, répondit Argalenka d'une voix sourde, en se réservant la justice, Bouddha a fait une exception en faveur des pères; la face de celui qui a engendré a reçu le reflet de la face du Seigneur; comme lui, il doit juger et il doit punir.

Harruch le considérait avec pitié.

Mais, le beduis ayant porté ses mains à son visage, Harruch aperçut de larges taches brunes et humides sur les manches de la robe d'Argalenka.

— Beduis, lui dit-il, il y a du sang sur ton sacong.

Au son de cette voix, Argalenka sembla se réveiller; ses yeux s'ouvrirent et se promenèrent hagards autour de lui; on eût dit un cadavre qui sortait de son sépulcre.

Tout à coup, son regard s'arrêta sur un poignard qu'il avait laissé tomber en s'approchant d'Harruch; il poussa un cri terrible, cacha son visage entre ses mains et prit la fuite en criant :

— J'ai tué mon enfant! j'ai tué mon enfant!

La fuite et les cris du beduis éveillèrent l'attention des Malais; ils se levèrent en tumulte et coururent au prisonnier.

Mais celui-ci avait déjà eu le temps, en rampant à la façon des serpents, de se glisser sur le poignard

que le regard d'Argalenka lui avait indiqué, et de s'étendre sur l'arme dont il attendait plus que sa délivrance.

— Qu'as-tu donc fait à ce vieillard? dit un des Malais à Harruch en accompagnant sa question d'un coup de pied, tandis que les autres pirates inspectaient soigneusement les liens dont il était attaché.

— J'ai cherché à imiter votre conteur; seulement, j'ai mieux réussi que lui, car mon récit a jeté l'épouvante dans l'âme du veillard, tandis que celui que vous écoutez n'arrache de vous que des bâillements.

— Alors, tu devrais bien, à ton tour, nous donner un échantillon de ton savoir-faire, dit le narrateur un peu piqué dans sa susceptibilité d'improvisateur.

— Je ne demande pas mieux; mais, à votre tour, que ferez-vous pour moi?

— Que veux-tu? Parle.

— Que vous avanciez l'heure de ma mort. — Le bûcher est prêt, je le suis aussi; aussitôt que le récit que je vais vous faire sera terminé, conduisez-moi à la mort, car l'attente est plus cruelle que le supplice.

— Tu seras exaucé, répondit un des pirates; aussitôt que ton conte sera terminé, on mettra le feu au tas de bois qui doit être ton lit de mort, et, aussitôt que tu auras dit le dernier mot de ton histoire, on te fera voir que ce qui te fait trembler comme un lâche est peu de chose en réalité.

— Soit, répondit Harruch.

Les Malais se groupèrent autour de lui.

Harruch se coucha sur le côté, de façon à leur faire face, mais de façon aussi à pouvoir appuyer sur la lame tranchante du poignard les cordes dont ses mains étaient entourées.

Le guèbre commença :

— Parmi les premiers souverains d'Hind et de Sind, dit-il, aucun n'était plus puissant que le radjah Souran.

» Tous les radjahs d'Orient et d'Occident lui rendaient hommage, excepté celui des Chinois.

» Cette exception, qui déplaisait beaucoup au monarque, l'engagea à lever dix armées innombrables pour aller conquérir ce pays.

» Il entra partout en vainqueur, tua plusieurs sultans de sa main, et épousa leurs filles, approchant ainsi à grands pas du but de son ambition...

— Quel est le titre de ton conte? demanda l'improvisateur.

— *La ruse l'emporte sur la force*, répondit Harruch, qui reprit son récit interrompu.

» Lorsqu'on apprit en Chine que le radjah Souran avait déjà atteint le pays de Tamsak, le radjah de Chine fut saisi d'une grande consternation, et dit à ses mândarins et à ses capitaines rassemblés :

» — Le radjah Souran menace de ravager mon em-

pire; quel conseil me donnez-vous, pour m'opposer à ses progrès?

» Alors, un sage mandarin s'avança :

» — Maître du monde, dit-il, ton esclave en connaît le moyen.

» — Mets-le donc en usage, répondit le radjah de la Chine.

» Et le mandarin ordonna d'équiper un navire, d'y charger une quantité d'aiguilles fines, mais très-rouillées, et d'y planter des arbres de cahamach et de birada.

» Il ne prit à bord que des vieillards, et il cingla vers Tamsak, où il aborda peu de temps après...

— Est-ce que ton conte s'arrête là? demanda l'improvisateur d'une voix railleuse, en voyant que le guèbre avait suspendu son récit.

— Non, répondit celui-ci, mais ces liens qui attachent mes jambes m'entrent dans la chair et me font cruellement souffrir; tout à l'heure, vous serez obligés de les détacher pour me conduire au bûcher; ne pourriez-vous procurer tout de suite un peu de soulagement à mes membres endoloris?

Un des Malais sortit du groupe et rendit au guèbre le service qu'il sollicitait.

Celui ci continua :

— Lorsque le radjah Souran apprit qu'un vaisseau venait d'arriver de la Chine, il envoya des messagers pour savoir de l'équipage à quelle distance était situé son pays.

» Les messagers vinrent questionner les Chinois, qui répondirent :

» — Lorsque nous mîmes à la voile, nous étions tous jeunes gens. Et, ennuyés d'être privés de la verdure de nos forêts, au milieu de la mer nous avons planté des semences. Aujourd'hui, nous sommes vieux et cassés, et ces semences sont devenues des arbres qui ont porté des fruits longtemps avant notre arrivée dans ces lieux.

» Puis ils montrèrent quelques aiguilles rouillées.

» — Voyez, dirent-ils, ces barres de fer étaient de la grosseur du bras lorsque nous quittâmes la Chine ; à présent, la rouille les a rongées presque entièrement. Nous ne savons pas le nombre d'années qui se sont écoulées durant notre voyage, mais vous pouvez le calculer d'après les circonstances que nous venons de rapporter...

Harruch s'arrêta de nouveau.

— Et que fit le radjah Souran ? s'écrièrent dix voix impatientes.

— Hélas ! dit Harruch, l'instant approche où mon conte, comme ma vie, va prendre fin ; le moment est venu de tenir votre promesse.

Quelques-uns des auditeurs, sans quitter leur place, firent signe aux esclaves de mettre le feu au bûcher.

De l'endroit où était Harruch, il pouvait entendre le

pétillement des branchages et des joncs qu'on avait placés autour de la pile de bois pour activer sa combustion.

Il reprit, sans que sa voix décelât la moindre émotion :

— Les messagers rapportèrent au radjah Souran ce qu'ils avaient entendu.

» — Si ce que disent les Chinois est véridique, dit le conquérant, il faut que leur pays soit à une distance incalculable. Quand pourrions-nous l'atteindre ? Le plus sage est de renoncer à cette expédition...

Ici, Harruch fut interrompu par un bruit sourd comme celui du tonnerre lointain qui venait de l'Océan.

Les Malais s'étaient levés par un mouvement simultané; l'inquiétude qu'excitait en eux le bruit qu'ils venaient d'entendre triomphant de leur passion pour les récits semblables à celui que leur faisait Harruch, tous les regards étaient tournés du côté de la mer.

La flamme du bûcher, après avoir tournoyé pendant quelques instants, s'était dégagée de la fumée et montait à une vingtaine de pieds en projetant sur les flots ses réverbérations sanglantes.

Un second bruit, semblable au premier et venant comme lui des profondeurs de l'horizon, retentit au milieu du silence qui tenait toutes les respirations en suspens.

Alors, on entendit la voix d'un des lieutenants de Noungal qui criait :

— Les Hollandais ont surpris nos croiseurs !

— Pourquoi avoir allumé ce feu malgré nos ordres? Il indique aux blancs notre position. Éteignez les feux.

Pendant ce temps, Harruch avait profité de l'inattention des pirates, et, assujettissant le poignard sous sa poitrine, il avait scié les cordes qui retenaient ses poignets, et, les mains libres, il s'était aisément débarrassé des entraves de ses jambes.

— Aux armes ! reprit la voix, aux armes ! débarrassez-vous du guèbre d'un coup de krid.

Les Malais se retournèrent pour exécuter l'ordre de leur chef; à leur grande surprise, ils aperçurent le prisonnier debout et le poignard à la main.

— La ruse l'emporte encore une fois sur la force, dit le guèbre d'une voix terrible ; c'est votre propre main, bandits, qui aura appelé l'extermination sur vos têtes !

En disant ces mots, Harruch se disposait à s'élancer sur le premier qui ferait mine de l'attaquer; mais les pirates, dans une confusion épouvantable, coururent pêle-mêle à leurs embarcations, car le bruit se rapprochait de plus en plus.

Le guèbre se dirigea du côté de la cabane d'Argalenka ; au moment où il allait franchir l'escalier de bambous, son pied heurta un corps étendu sur la

terre; Harruch se baissa, il reconnut le père d'Arroa ; il le toucha, le vieillard ne fit pas un mouvement, il paraissait inanimé.

Harruch poussa une imprécation de rage; mais, en ce moment, il entendit un hennissement, et sa colère parut se calmer; il se dirigea du côté de la plantation de bananiers, y trouva le cheval qui avait servi à transporter Arroa du palais de Thsermaï à la baie de Zand; il le détacha, sauta sur son dos, le lança du côté de la rivière, qu'il lui fit traverser à la nage, et entra dans les bois où, le matin, nous avons vu disparaître la panthère.

Harruch fit entendre le cri d'appel qui était familier à Maha.

A sa grande surprise, rien ne lui répondit.

Il renouvela son signal, Maha ne parut pas.

Il supposa que le tumulte qui venait de la baie, tumulte effroyable, les cris de guerre des Malais, le pétillement de la fusillade, le grondement du canon, couvraient le bruit de sa voix; il poussa son cheval en avant, lui fit franchir une colline et renouvela ses appels.

Ils furent infructueux comme les premiers.

La colère d'Harruch éclata; cet homme que nous avons vu tellement maître de lui-même en face de la mort, était en proie à une exaspération folle ; il s'arrachait les cheveux, il déchirait ses vêtements, il faisait entendre des rugissements de désespoir.

Enfin, il aperçut une forme noire qui se glissait entre deux halliers et venait à lui en rampant sur le ventre.

Il appela Maha, et la panthère approcha du cheval, qui se cabra d'épouvante.

Harruch rendit la bride à l'animal et le laissa filer de toute la vitesse de son allure, persuadé qu'ayant retrouvé son maître, la panthère ne songerait plus qu'à le suivre ; mais, au bout de quelques minutes, lorsqu'il se retourna, il ne la vit plus.

Force lui fut de revenir en arrière, il la retrouva à l'endroit où il l'avait laissée.

Furieux d'une indocilité à laquelle Maha ne l'avait point habitué, il lança contre elle le crid qu'il avait gardé à sa ceinture, il ne l'atteignit pas ; mais, devant ce témoignage du courroux de son maître, elle se renversa sur le dos en jetant des gémissements plaintifs aux profondeurs de la forêt.

Les instants d'Harruch étaient comptés ; à tout prix, il voulait en finir ; il sauta à bas de son cheval, ramassa son poignard, et, contenant sa monture qui, à l'odeur de la panthère, frémissait sur ses jarrets, agitée d'un tremblement convulsif, il parvint, en saisissant Maha par la nuque, à la hisser sur sa selle ; alors, il s'élança derrière, et, profitant du vertige que ce terrible voisinage imprimait à son cheval, se contentant de soutenir Maha, il laissa sa monture s'emporter d'un galop furieux par lequel elle espérait se débarrasser de on redoutable fardeau.

Maha poussa un cri rauque et plaintif qui retentit au loin.

A ce cri, un autre cri semblable, mais plus puissant et plus sonore, répondit du fond des bois.

Harruch, qui maintenait la panthère, la sentit frissonner sous sa main.

Quelques instants après, le guèbre crut entendre s'agiter le feuillage des buissons autour du sentier qu'il suivait dans sa course folle; il porta les yeux de ce côté et il aperçut un énorme animal au pelage tigré qui galopait auprès du cheval, et dans cet animal il reconnut une autre panthère de la plus grande taille.

Quelque intrépide que fût le guèbre, il frémit : il prit son crid et laboura les flancs de son coursier pour rendre ses élans plus rapides.

Mais la grande panthère accéléra également sa course; ses yeux étincelaient dans l'ombre comme deux escarboucles; ce n'était point sur le cheval d'Harruch, ce n'était point sur le guèbre, ce n'était point sur une proie que ses yeux se fixaient, c'était sur la panthère noire, c'étaient les émanations que celle-ci laissait derrière elle que la bête féroce aspirait avec ardeur.

Maha, de son côté, semblait attentive à tous les mouvements du compagnon qu'ils avaient trouvé sur leur chemin; sans la crainte qu'elle avait de son maître, sans l'étreinte puissante par laquelle celui-ci la fixait sur l'encolure du cheval, elle se fût élancée dans le sentier; mais elle se contentait de gémir doucement

et d'interrompre de temps en temps ses gémissements par une explosion de ces hurlements rauques qui paraissaient avoir attiré vers elle un animal de son espèce.

Chaque fois qu'un de ces hurlements s'échappait de la poitrine frémissante de Maha, il semblait trouver un écho, un autre hurlement le suivait, tantôt éloigné, tantôt proche.

Bientôt Harruch aperçut dans l'ombre en face de lui deux nouvelles lueurs étincelantes qui l'attendaient; le groupe passa comme une trombe devant ces deux charbons ardents; mais, encore une fois, regardant en arrière, le guèbre vit les deux charbons ardents qui galopaient après lui.

Une seconde panthère les suivait.

Alors, Maha redoubla ses plaintes ou plutôt ses appels passsionnés, et les bêtes féroces semblèrent sortir de terre sous les pas du cheval d'Harruach, et de chaque vallon, de chaque hallier, de derrière chaque roche se glissa, s'élança, bondit un animal de l'espèce de Maha, qui, prenant une place dans le terrible cortége, mêlait ses rugissements aux rugissements des premiers venus.

L'épouvante, l'émotion d'Harruch avaient complétement cessé.

Son visage rayonnait d'une joie infernale, sa poitrine dilatée semblait avoir peine à contenir son cœur; son œil se promenait avec un orgueil indicible sur l'épou-

vantable troupeau qui le suivait ; il essayait de le compter, il joignait ses cris aux rugissement d'amour de Maha, et, chaque fois qu'une nouvelle panthère grossissait les rangs, il jetait au vent de la nuit les éclats d'un rire furieux.

— Merci, Maha, disait-il en promenant sa main sur le dos arrondi de la panthère noire, merci d'avoir convié tes frères de la forêt à la fête que je t'avais préparée. Hourra ! hourra, les enfants de la nuit ! pressons notre course, dévorons l'espace ; là-bas, à l'horizon, la forêt de Tjivadal resplendit de mille feux, et c'est là qu'un festin digne de vous vous attend. Hourra ! bondissez autour de moi, et, en bondissant, aiguisez les unes contre les autres vos dents aiguës ! Jamais plus douce musique n'a retenti à mon oreille.

Et ils allaient, ils allaient, plus rapides que la tempête ; ils allaient, et la voûte noire des forêts restait derrière eux ; ils allaient, et les champs, les vallons, les plaines, les rivières disparaissaient ; ils allaient, et les monts étaient franchis ; ils allaient, et leurs haleines embrasées laissaient derrière eux comme un sillon de lumière.

Ils approchaient de la forêt de Tjivadal.

C'était là que Noungal avait rejoint les radjahs qui étaient entrés dans le complot de l'insurrection.

Il les avait trouvés abattus, découragés par les mesures qu'avait déjà prises le gouvernement hollandais.

Le souvenir des révoltes chinoises et indigènes de 1737 et de 1825, révoltes étouffées dans le sang des coupables, s'était présenté à leur esprit ; ils voyaient déjà leurs biens confisqués et leurs têtes mises à prix.

Noungal s'efforça de relever leur courage ; il leur annonça que les sultans tributaires de Djodjokarta, de Soerabaya et de Madura étaient décidés à s'affranchir du joug des Européens, et avaient déjà mis leurs troupes en mouvement ; il leur représenta que, si leurs adhérents étaient peu nombreux dans les environs de la métropole, en revanche, les provinces de Bantam, de Cheribon, de Samarang et de Préangers étaient prêtes à se soulever comme un seul homme ; que cette multitude, fût-elle sans armes, suffirait pour écraser par sa masse le petit nombre des dominateurs de l'île.

Il retraça à grands traits la sordide avarice, l'insolente tyrannie et les déprédations des conquérants ; il fit briller aux yeux des Javanais la gloire du triomphe et les avantages matériels qu'ils trouveraient dans l'indépendance.

Les plus irrésolus, se fondant sur la connaissance que le gouvernement avait du complot, eussent voulu qu'on en ajournât l'exécution.

Noungal combattit vivement ces conseils de la faiblesse et de la peur ; il leur déclara que l'audace seule pouvait les sauver ; que, tous également compromis, ils seraient, tous, les victimes des vengeances coloniales ; que ce n'était jamais impunément qu'on avait fait trembler des tyrans ; que la découverte de leurs projets ne

leur laissait plus le choix qu'entre la victoire ou la mort.

Il fit si bien, qu'il parvint à rendre aux conjurés l'enthousiame qu'ils avaient perdu.

Ils allaient se séparer, Noungal pour aller retrouver ses Malais et les diriger sur Buitenzorg, dont il était convenu que l'on commencerait par s'emparer, les radjahs, pour armer leurs vassaux et les lancer contre les Européens, lorsqu'une rumeur semblable au sourd bruissement des flots avant l'orage courut dans cette foule.

La terreur était dans l'air; on avait entendu au loin des bruits étranges, et, sans se rendre compte de ce qui pouvait les produire, un instinctif effroi glaçait les conjurés; ils tremblaient, ils essuyaient leurs fronts baignés de sueur, ils prêtaient l'oreille avec angoisse.

Les murmures sinistres avaient cessé, et on ne percevait plus que le retentissement des sabots d'un cheval qui heurtaient précipitamment les cailloux de la montagne.

Tout à coup, un effroyable concert de cris discordants et de hurlements féroces éclata à dix pas de la clairière où s'était tenue l'assemblée.

En même temps, Harruch débouchait dans cette clairière.

D'abord, les radjahs n'aperçurent que le cheval blanc d'écume, aux naseaux sanglants, à la crinière hérissée,

et le noir cavalier qui, agitant en l'air son crid flamboyant, ressemblait à un spectre.

Les panthères, étonnées de se voir en présence de cette multitude, étaient restées en arrière.

Mais, au moment où le guèbre qui, du premier coup d'œil, au milieu de cette foule, avait distingué Noungal, enlevait son cheval pour se précipiter vers lui, Maha fit entendre un de ces gémissements plaintifs qui semblaient avoir une si puissante influence sur ses féroces compagnons des forêts.

A ce gémissement, ivres d'amour pour la belle panthère noire, ceux-ci parurent avoir oublié l'effroi que leur cause ordinairement l'aspect de l'homme, et perdre la conscience du danger; ils franchirent l'espace qui les séparait de Maha, ils montrèrent leurs mufles hideux dans tous les buissons, ils firent étinceler leurs yeux de de flamme dans tous les recoins de la clairière, ils surgirent de toutes parts, rampant sur le sol, mais tout prêts à s'élancer.

Les radjahs, fous d'épouvante, s'enfuirent à travers la forêt, se dispersant dans toutes les directions.

Noungal seul était resté.

Harruch avait arrêté son cheval en face du Malais en donnant de la bride une secousse si violente, que les jarrets brisés du pauvre animal, épuisé d'ailleurs par la course rapide qu'il avait fournie, s'étaient refusés à le porter plus longtemps.

Il s'était abattu et couché sur le flanc aux pieds de

Noungal, qui, comprenant sur-le-champ, à l'aspect d'Harruch, le danger qui le menaçait, avait enroulé son sacong autour de son bras pour s'en faire un bouclier, et s'était armé du long crid qu'il portait à son côté.

— Noungal, Noungal, hurla le guèbre en fixant ses yeux ardents sur son ennemi, tu m'as condamné au supplice du feu ; Ormuzd te condamne au supplice qu'il réserve aux barkasahams ; souviens-toi de la bedaia de *Meester-Cornelis*, Noungal ; voici le tombeau vivant où Ormuzd a marqué ta place.

Alors, le bras musculeux du guèbre saisit la panthère noire, et, avec une force surhumaine, l'élevant au-dessus de sa tête, il la lança dans la direction du Malais.

Maha, comme si elle avait compris ce que son maître attendait d'elle, rugit, et la horde féroce, mêlant ses hurlements à ceux de la panthère noire, serra ses rangs et forma autour du groupe un triple cercle de dents menaçantes.

Mais Maha ne s'était point immédiatement jetée sur Noungal comme Harruch, dans son impatience, l'eût désiré.

L'attitude froidement résolue du chef des bohémiens lui avait inspiré quelque crainte ; aplatie au milieu des fougères brisées qui couvraient la terre, les membres ramassés et frémissants, les yeux fixés sur sa proie, elle attendait que le Malais fît un mouvement qui favorisât son attaque.

Harruch semblait succomber à l'angoisse qui oppressait sa poitrine.

— Maha, Maha! criait-il, abandonneras-tu donc le maître qui a mis en toi ses espérances? Sus au vampire, Maha! fouille ses flancs de tes ongles acérés, broie ses membres sous tes mâchoires puissantes! Toi que j'aime, Maha, venge la femme blanche que j'ai aimée avant toi!

Stimulée par la voix de son maître, Maha n'hésita plus, elle s'élança.

Mais Noungal avait vu son mouvement, et, à l'instant où elle allait s'abattre sur sa tête, il fit un bond en arrière, reçut sur son manteau les pattes de la panthère, et de son autre main plongea son crid dans le flanc de Maha.

L'arme disparut jusqu'à la gorge, les muscles détendus de l'animal perdirent leur puissance de projection; mourante, elle tomba comme une masse devant Harruch.

Noungal poussa un cri de triomphe et brandit son crid en menaçant le guèbre.

Mais, à ce même instant, la plus grande de toutes les panthères qui avaient suivi Harruch, celle qui la première avait été attirée par les effluves qui s'échappaient du corps de Maha, rendue furieuse par le coup qu'elle avait vu porter à celle-ci, se jeta à son tour sur Noungal, le renversa en le touchant de sa patte monstrueuse, et lui brisa la crâne entre ses formidables mâchoires.

Alors, et comme si c'eût été là le signal de la curée, toutes les bêtes féroces se ruèrent sur le barkasaham, et on n'entendit plus qu'un bruit indescriptible de chairs déchirées et d'os broyés . . . . . .

. . . . . .

En ce moment, le jour commençait à poindre à l'horizon.

XXXII

DIEU PARDONNE

Cependant, Eusèbe avait marché longtemps en portant Esther entre ses bras; il voulait que sa compagne et lui reposassent dans l'éternité, le plus loin des hommes que cela serait possible.

Il gravit les pentes boisées des montagnes qui entourent la base du Zand; il franchit tous les obstacles et se trouva bientôt sur une plate-forme qui dominait le bois qui lui servait de ceinture.

Il cueillit quelques branches de tamarin, ramassa les feuilles qui se trouvaient à la portée de ses mains, les étendit sur le rocher, et coucha Esther sur ce lit de verdure avec autant de précaution et de soins que si la jeune femme eût été vivante.

Ensuite il détacha de leur tige quelques *kambasa*, fleurs des morts, et il les plaça sur le corps d'Esther.

Il ne pouvait croire que tout ce qui s'était passé ne fût pas un rêve; il s'efforçait de chasser de sa pensée le souvenir de la bedaia, de Cora, de l'Indienne, qui s'y présentaient comme la personnification de ses remords; mais l'aspect du corps roidi et inanimé, de la figure livide qu'il avait à ses côtés, le ramenait sans cesse à la réalité, et lui rappelait ses fautes plus sévèrement encore que sa conscience ne pouvait le faire.

Il s'agenouilla devant Esther, étendit vers elle ses bras suppliants, et, élevant la voix comme si elle eût pu l'entendre:

— Esther, dit-il, ma faiblesse et ma présomption nous ont perdus; j'ai oublié que Dieu a fait nos cœurs d'argile comme nos corps, et que l'image seule de ce Dieu, lorsqu'elle est gravée dans ces cœurs, peut les préserver de la tentation. Tu m'as pardonné, toi; mais lui, mon juge, me pardonnera-t-il à son tour?

Puis, après un silence, il reprit :

— Non, l'amour tel que nous le montrent nos rêves n'est pas de ce monde; nous le pressentons, mais nous ne le connaissons pas; ici-bas, les trahisons, les ingratitudes, la fragilité! Ce n'est que lorsque notre âme s'est affranchie de sa misérable enveloppe que les aspirations qui faisaient luire quelques éclairs dans nos ténèbres se réalisent et nous inondent de véritable tendresse; je vais enfin tout à l'heure pouvoir t'aimer

comme tu méritais d'être aimé, mon Esther, oh ! je te le jure, la mort me sera douce avec cette pensée.

Et il s'abondonnait à son désespoir, et il sanglotait comme un enfant, et il frappait le rocher de sa tête, et il appelait Esther avec des accents lamentables.

Ni les bruits de la vallée qui retentissaient jusqu'à ces hauteurs, ni les grondements du canon repercutés par tant d'échos, ni les crépitements de la fusillade, ni les cris des Malais que les Hollandais avaient mis en déroute et qu'ils poursuivaient dans toutes les directions, ni la sinistre réverbération des flammes qui enveloppaient la flotte incendiée, ne purent distraire Eusèbe de sa douleur.

Pour lui, le monde semblait finir aux cinq pieds du rocher sur lesquels gisait le corps de sa femme.

Cependant, la nuit s'avançait.

L'étoile du matin rayonnait éclatante snr la voûte diaprée, des rayons roses épanouis en gerbe ravivaient l'azur du ciel en s'élançant d'une ligne ardente qui commençait à se dessiner à l'horizon.

C'était l'aurore, c'est-à-dire l'heure suprême fixée par Noungal.

Eusèbe sentit un frisson courir le long de son corps et ses cheveux se dresser sur sa tête.

Quelques instants auparavant, il appelait la mort, et maintenant que le spectre se montrait à lui il se sentait saisi de vertige; au moment où l'immensité de l'inconnu s'entr'ouvrait à ses pieds, il hésitait et reculait épouvanté.

Ses yeux demeuraient fixés du côté du levant, où peu à peu le ciel se dégageait de ses vapeurs, où les arcs lumineux grandissaient de seconde en seconde.

Il lui semblait que le soleil, qui, en apparaissant, devait donner le signal de sa mort, avançait avec une rapidité vertigineuse, et cependant, chaque minute lui paraissait avoir la durée d'un siècle.

Il cacha son visage entre ses mains et il pleura.

Ces larmes rafraîchirent son cœur et lui donnèrent la résignation qui lui manquait.

Il songea à ce qui arriverait s'il manquait à l'engagement qu'il avait pris; il vit la main de Noungal s'étendant vers lui, séparant ses restes des restes d'Esther, et il n'hésita plus à payer sa terrible dette au suicide.

Il prit son couteau, découvrit sa poitrine et appuya la pointe acérée sur sa chair; il se coucha près d'Esther, le visage tourné vers celui de la jeune femme, de façon que son dernier soupir pût s'exhaler en regardant celle qu'il avait tant aimée.

Il éleva son cœur vers Dieu, il implora la miséricorde du Seigneur pour le crime qu'il était forcé de commettre, il lui demanda que l'abandon qu'il allait faire de son corps à un des esprits infernaux servît à la rédemption de son âme, et il attendit, en priant, que l'astre envoyât à la montagne son premier rayon, pour enfoncer la lame dans sa poitrine.

Bientôt le ciel entier s'empourpra, bientôt la figure

d'Esther, qui faisait face au soleil levant, sembla se colorer d'un reflet de vie.

Eusèbe oublia tout, et son serment et Noungal, et la mort.

Tout ce qu'il avait de pensées, toutes les fibres de son cerveau reliées en faisceau se concentrèrent sur Esther.

Il lui sembla que la main d'Esther avait fait un léger mouvement, mais il retint le cri qu'il allait jeter: on eût dit qu'il avait peur de troubler le miracle qu'il croyait voir s'opérer sous ses yeux.

Cependant, une légère rougeur colora les joues de la jeune femme, ses lèvres se teintèrent de pourpre, et les longs cils bruns de ses paupières s'agitèrent sur le fond nacré de ses joues.

Eusèbe, blême, haletant, tomba à genoux.

— Esther! Esther! cria-t-il.

Au son de cette voix, les yeux d'Esther s'ouvrirent doucement, et elle regarda son mari avec une indicible expression de tendresse.

— Vivante! vivante! s'écria Eusèbe presque insensé.

Pour toute réponse, Esther ouvrit ses bras et les tendit à son mari.

— Mais le poison? le poison? s'écria Eusèbe.

— Le poison, répondit Esther, il paraît que le guèbre ne m'a donné qu'un somnifère. — Aussi nous lui prouverons notre reconnaissance, car il fait bon vivre quand le soleil resplendit sur la nature et qu'on a reconquis le cœur aimé.

Eusèbe se retourna brusquement et consulta l'horizon.

L'astre avait déjà monté bien au-dessus des montagnes, ses rayons atteignaient les anfractuosités les plus obscures des vallées.

Alors, il se jeta dans les bras d'Esther.

Ils étaient sauvés!

La mort de Noungal les rachetait.

ÉPILOGUE

Deux mois plus tard, Eusèbe van den Beek et sa femme s'embarquaient pour retourner en Europe.

Ils auraient pu conserver la partie de l'héritage du docteur Basilius que ni Arroa, ni Noungal ne s'étaient présentés pour réclamer; le notaire Maes le leur conseillait; mais, malgré les avis de cet excellent homme, ils distribuèrent tout ce qui leur restait aux hôpitaux de Batavia, et ils quittèrent l'île aussi pauvres qu'ils y étaient arrivés.

En revanche, nul accident ne signala leur retour en Hollande, et le bâtiment qui les portait les débarqua sains et saufs sur le quai de Rotterdam, ville où ils sont encore à l'heure qu'il est.

Avant de quitter Java, Eusèbe avait fait chercher Harruch, auquel il voulait laisser quelque témoignage de sa gratitude ; mais tous les efforts qu'il fit pour le découvrir furent infructueux ; on n'entendit plus parler du guèbre, bien que quelques chasseurs prétendissent avoir aperçu dans les forêts du centre de l'île un homme bâsané qui paraissait avoir choisi pour compagnons les hôtes les plus féroces des grands bois, et qui vivait au milieu d'eux aussi fier, aussi calme que s'il eût été parmi des hommes.

FIN

00100866

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 09 April, 2016